

Réflexions sur l'usage présent de la langue française

Nicolas Andry de Boisregard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A

Il y a quelque fois des gens qui disent, c'est le livre à mon frere, c'est le cheval à mon cousin, pour c'est le livre de mon frere, c'est le cheval de mon cousin ; autrefois on parloit ainsi, & l'on trouve dans Ronsard la guerre à Troyes, pour de Troyes ; les victoires aux Dieux, pour les victoires des Dieux : mais on ne parle plus aujourd'hui de la sorte, & cette expression n'est en usage, que parmy le petit peuple.

A, est quelquefois plus élegant que, par ; & c'est dans ces sortes de phrases-cy : se laisser prendre à l'éclat, se laisser prendre à l'apparence, se laisser emporter à ses passions, se laisser conduire à quelqu'un, laissez-vous conduire à moy ; qui diroit ; Se laisser prendre par l'apparence. Laissez-vous conduire par moy, ne parleroit pas tout à fait bien ; la raison de cela est, que le verbe laisser gouverne tout en ces sortes d'expressions : & que quand on dit, par exemple ; Je laisse conduire l'affaire à mon ami, c'est comme s'il y avoit, je laisse à mon ami l'affaire à conduire ; ce n'est qu'une transposition, qui ne change rien dans le regime.

Al'abandon se dit dans le discours familier, mais il n'est pas assez noble pour le stile élevé. C'est un terme composé de ces trois : à-Ban-Don, car ban signifioit autrefois, licence, permission ; ainsi abandon est comme qui diroit donné à ban, c'est à dire, laissé au pouvoir & à la liberté de quiconque en voudra. On disoit mesme donner une chose à ban, pour dire, l'exposer à la discretion du public ; les Espagnols disent aussi baldon

pour licence, permission, & les Allemans disent Bann, pour dire un champ ; ce qui revient assez à nostre mot, car abandonner une chose, c'est comme la laisser dans un champ à la merci de tout le monde.

L'un & l'autre se dit, mais differemment ; il faut dire faire une chose à l'aveugle, & non, faire une chose aveuglément ; mais on peut dire fort bien, courir aveuglément apres les objets de ses passions ; & ce seroit mal dit, courir à l'aveugle apres les objets de ses passions. C'est qu'aveuglément marque le mouvement déréglé de la volonté vers un objet, & à l'aveugle, le mouvement de l'esprit & le défaut d'intelligence. C'est un homme qui fait toutes choses à l'aveugle, est fort bien dit : mais ce seroit mal parler de dire, c'est un homme qui fait toutes choses aveuglément. Je m'etonne que le P. Bouhours n'ait pas observé cela, & qu'il ait dit decisivement dans ses Remarques, que à l'aveugle étoit une locution basse & populaire, dont les persones polies ne se servoient point.

Monsieur de Vaugelas a fait là-dessus une Remarque, qui n'est point conforme à l'usage présent. Il pretend que jusques aujourd'huy est meilleur, & qu'il ne faut dire à aujourd'huy que quand il peut y avoir de l'équivoque, en disant aujourd'huy, comme en cet exemple-cy ; l'affaire est remise à aujourd'huy, où vous voyez que si l'on mettoit a esté remise aujourd'huy, cela seroit obscur, & qu'on ne sçauroit si c'est aujourd'huy qu'elle a esté remise, ou si c'est aujourd'huy le terme jusques auquel elle a esté remise. A ces rencontres prés, il prétend qu'il faut toûjours dire aujourd'huy. Son sentiment a esté suivy par quelques Ecrivains ; & un Esprit célébre de ce Siécle, qui a sçeu joindre à l'exactitude & à la fidelité de ses Traductions, toute la beauté & toute la deli-

catesse de notre Langue, dit iusqu'auiourd'huy, au lieu de iusqu'à aujourd'huy. Il appela ce Puits Abondance, & le nom en est demeuré iusques auiourd'huy à la ville de Betsabée. Mais l'usage présent y est contraire ; & ce qui a porté ces Ecrivains à parler c'est qu'ils ont pris ce terme comme trois mots, au jour d'huy, comme on diroit, au jour d'hier. Et effectivement selon la raison, cela est ainsi, mais non pas selon l'usage. Or on sçait bien qu'en fait de Langue, l'usage l'emporte ; ayant donc consideré ce terme comme trois mots distinguez, ils se sont imaginez que c'estoit aussi mal parler de dire jusques à aujourd'huy, que jusques à au jour d'hier. Que aujourd'huy soit un seul mot selon l'usage présent, on n'en peut douter, puisque nous disons par exemple, l'affaire aujourd'huy, & non l'affaire du jourd'huy ; depuis aujourd'huy, & non depuis ce jourd'huy ; entre hier & aujourd'huy, & non entre hier & ce jourd'huy ; d'aujourd'huy à demain, & non du jourd'huy à demain ; autrefois cependant on partageoit ordinairement ce mot en trois, & cet usage s'est encore conservé dans les Contracts, dans les Signatures, & sur les dates des Livres de Compte, où l'on voit souvent ce jourd'huy ; du iourd'huy 25. de Mars, &c. mais hors ces occasions, cet ancien usage n'est point en pratique. Tous ceux qui écrivent à present avec quelque politesse, mettent à aujourd'huy, aprés jusques, ou aprés un mot qui gouverne le datif. Supposons, dit l'Auteur des Entretiens sur la pluralité des Mondes, qu'il ne soit arrivé aucun changent dans les Cieux jusques à aujourd'huy. Et celuy qui a fait les Caractéres de ce Siécle, Rien ne ressemble mieux à aujourd'huy que demain.

Aqui mieux mieux, est du stile simple & familier, A l'envy, est plus noble. M. de Vaugelas condamne à qui mieux mieux, comme un mauvais mot ; mais ou il s'est trompé, ou l'usage s'en est introduit depuis. Il est vray que à l'envi est plus propre au stile sé-

rieux & élevé ; & que lorsque M. d'Ablancourt dit dans ses Commentaires de César, la Cavalerie, pour réparer la honte de sa fuite, témoigna à l'envi sa valeur. Il parle mieux que s'il disoit, la Cavalerie pour réparer la honte de sa fuite, témoigna sa valeur à qui mieux mieux. Mais dans le discours familier, & sur tout dans le stile plaisant, à qui mieux mieux bien loin d'estre vicieux, est élégant, & mesme beaucoup meilleur qu'à l'envi. Aussi le Reverend Pere Tarteron, qui a traduit Horace avec tant de grace & de politesse, n'a pas manqué de dire dans une des Epistres de cet Auteur, Si vous en croyez le Poëte Cratinus, les Buveurs d'eau ne feront jamais de Vers qui puissent longtemps plaire ; depuis ce bel Edit, tous les Poëtes se sont mis à boire jour & nuit à qui mieux mieux ; à l'envi, ne seroit pas si bien en cet endroit ; il seroit trop sérieux. Tant il est vray qu'il est quelquefois moins important de songer aux paroles dont on se sert, qu'au lieu où on les met. Non tam refert quam dicas quam quo loco, dit Quintilien.

On dit à l'étourdy, on peut dire aussi étourdiment. On ne doit jamais esperer ce qu'on desire étourdiment, dit l'Auteur de la Morale du Monde, dans l'entretien sur l'Espérance.

Ces deux expressions ont chacune un sens different : à l'exemple signifie à l'imitation ; comme il faut mépriser les plaisirs à l'exemple des Saints : par l'exemple, signifie quelquefois tout le contraire, comme on le peut voir en ces paroles de M. de Voiture, qui écrivant à Madame de Ramboüillet qui luy avoit envoyé une Lettre d'un stile enflé, luy dit ; Je devrois craindre par vostre exemple, d'écrire d'un stile trop élevé ; il est facile de voir que s'il eust mis à vostre exemple, il eust fait un sens tout different.

En l'amitié est meilleur, & plus soûtenu, quoy que à l'amitié ne soit pas mauvais. On se fit honneur d'avoir part en son amitié, dit M. Fléchier en parlant de Madame de Montausier, dans son Oraison Funebre. Il en est comme de à l'honneur. Tous ceux qui parlent bien, demeurent d'accord que en l'honneur est meilleur.

Avoir confiance en la misericorde, est le meilleur de ces trois, à la misericorde se peut dire ; mais pour dans la misericorde, il le faut éviter, quoy que ce soit ainsi qu'ait parlé un Auteur nouveau. J'ay cette confiance dans la misericorde de Dieu. On ne dit point, avoir confiance dans quelqu'un, mais en quelqu'un ; J'ay confiance en vous ; Il a beaucoup de confiance en moy.

L'on dit renoncer la foy, aussi bien qu'à la foy. Je sçay bien qu'il y a des gens qui croyent qu'il n'y a que le dernier de bon, quelqu'autorité qu'on leur puisse alléguer au contraire ; parce qu'on ne dit pas, Je renonce cela, mais à cela ; renoncer au monde, & à ses pompes, & non renoncer le monde, & ses pompes : mais cela n'empesche pas qu'on ne puisse dire renoncer la foy ; & j'ay pour garants de très-bons Auteurs, & entr'autres M. Fléchier, qui dit dans l'Histoire de Commendon, leur Tyran a renoncé la Foy Chrestienne, pour embrasser le culte profane de Mahomet. Et l'Auteur de la Traduction de l'Ecclésiaste, Nous devons faire un retranchement de tout ce qui est en nous d'humain, & de charnel, en nous renonçant nous-mesmes, & en nous faisant la guerre à nous-mesmes. Cette maniere de parler en retranchant l'à, après renoncer, est peut-estre venuë de ce qu'on a confondu renoncer avec renier ; plusieurs personnes disant aujourd'huy, S. Pierre renonça son Maître, au lieu de renia son Maître.

Amerveille, ne se dit plus qu'en bonne part ; il écrit à merveille, il parle à merveille. Autrefois il se disoit aussi bien en mau-

vaise part qu'en bonne, & l'on voit encore dans de vieux Livres, Il estoit hideux à merveille, un monstre horrible à merveille. Cette expression venoit du Latin, où le mot mirabiliter, qui revient à celuy-là, s'employe indifferemment en bien & en mal, comme il me seroit facile de le faire voir par plusieurs exemples des meilleurs Auteurs.

L'un & l'autre sont bons, cela dépend de la cadence de la phrase ; & M. Ménage se trompe, de prétendre dans ses Remarques, que à nage soit meilleur. Mons. Fléchier dit dans l'Histoire de Théodose, Ils passerent à cheval à la nage ; qui ne voit qu'en cét endroit à nage, n'eust pas esté si bon ?

On dit ordinairement à la Persienne, mieux que à la Persanne. Il ramena un Prisonnier, qui avoit un Carquois à la Persienne, dit M. d'Ablancourt dans la Retraite des dix Mille. Maison dit plûtost, & mieux, le langage Persan, que le langage Persien, quoy qu'il y en ait beaucoup qui préfèrent ce dernier.

Plusieurs personnes tres-habiles dans la Langue, soûtiennent qu'on doit dire : President à Mortier, comme on dit un homme à grand'Barbe, des Heures à fermoirs, un Coûteau à ressort, une étoffe à fleurs, un homme à grand Chapeau ; & j'avouë que la raison voudroit qu'on parlast de la sorte, mais l'usage combat cette façon de parler, qu'on a voulu introduire depuis quelques années, & veut qu'on dise Président au Mortier ; apparemment que cela vient de ce qu'on dit Président au Parlement, aux Enquestes, à la Grand'Chambre, & qu'ainsi on a dit President au Mortier ; l'oreille estant accoûtumée à cette maniére, quoy que la raison semble estre pour President à Mortier.

M. Sarrazin dit dans la Vie d'Attions, qu'Atticus se fit chèrement aimer aux Athéniens. Il est certain que selon l'usage, il faut dire ; se fit chèrement aimer des Atheniens. On ne dit point, se faire aimer à quelqu'un, mais de quelqu'un ; cependant il y a des occasions, où l'on dit à pour de, comme : il y a des gens à qui on ne sçauroit faire aimer la lecture. Il est difficile de faire aimer la retraite à certaines personnes ; il a fait aimer l'estude à un tel. Ainsi, ce ne sera peut-estre pas une chose peu curieuse, de sçavoir la raison de cette difference. On met de, apres aimer, lors que ce verbe signifie avoir de l'amitié, & marque une attache autre que celle qu'on peut avoir pour des choses inanimées, je veux dire cette affection qui fait les amis : comme, C'est un homme qui se fait aimer de tous ceux qui le frequentent. Ses belles qualitez le font aimer de tout le monde. Il m'a fait aimer de tous ceux à qui il a parlé de moy. Mais quand ce verbe ne marque que cette attache qu'on a pour des choses insensibles, on met à, comme, c'est un homme qui a un talent particulier à enseigner, il fait aimer l'estude à tout le monde. La Religion fait aimer l'austerité aux hommes, la Grace fait aimer invinciblement le bien au cœur le plus dur ; il est difficile de faire aimer la vérité aux meschans. Qui mettroit de, en ces endroits-là, au lieu de, à, parleroit mal. Ce que je dis là du verbe aimer, se doit entendre de tous les autres, comme de fuir, de blâmer, &c, pourvû qu'ils n'ayent pas pour cas des choses inanimées ; il faut excepter le verbe craindre ; car on dit egalement se faire craindre à quelqu'un, & se faire craindre de quelqu'un.

Quelques personnes prétendent que à raison que, n'est pas si bon que parce que ; Je n'oserois pourtant pas le condamner, & de très-habiles Ecrivains s'en sont servis. On aura de l'inclination pour ceux qui ne seront point sujets à reprocher les fautes d'au-

truy, ni le bien qu'ils ont fait, à raison que ceux qui font de telles choses sont importuns.

Ces deux expressions sont fort différentes ; Abbé à court manteaux, Abbé à perruque, marque un Abbé qui fait métier & coûtume d'aller en manteau court, & de porter la perruque ; Abbé en court manteau marque seulement un Abbé qui a un manteau court, sans supposer quece soit sa coûtume d'aller habillé de la sorte : Cét exemple en fait entendre plusieurs autres, qu'il seroit inutile de rapporter.

Abstrus ne se dit que dans le figuré, & se dit avec grâce, comme ; la Physique est une science abstruse & profonde, où l'on convient de peu de choses.

On ne dit accablement que dans le figuré, comme : l'accablement des affaires, l'accablement du sommeil : mais on ne dira pas, l'accablement d'une maison tombée.

Ce mot n'est pas assez estably ; on dit néanmoins en Philosophie, l'acceleration du mouvement, comme, Galilée est le premier qui ait trouvé la proportion de l'acceleration du mouvement.

Académie se dit de tout lieu d'exercice, soit pour le corps ou pour l'esprit. Ce mot tire son origine d'un petit Bourgeois d'Athenes, nommé Academus, qui s'avisa de donner aux Philosophes de son temps un Jardin de quelques arpens de terre au Faux-bourg de cette fameuse Ville. Ce lieu fut depuis nommé l'Academie, & delà est venu qu'on a appelé de ce mesme nom presque tous les lieux d'exercice où l'on cultive les Sçiences & les Arts nobles ; je dis presque tous les lieux d'exercice, parce, que j'excepte les Colleges ; on ne dit guéres, Academie, pour dire, College ; il feroit beau voir dire l'Académie du Plessis, l'Academie de

Clermont, on dit le Collége du Plessis, le Collége de Clermont. Le mot d'Académie a quelque chose de plus noble que le mot de Collége ; l'Academie Françoise, l'Academie des Sçiences ; il y a je ne sçay quoy de bas dans le mot de Collége, c'est qu'on sçait bien qu'en ces sortes de lieux on ne s'y polit point, on ne s'y forme point, & qu'au contraire on y contracte des defauts ridicules ; c'est de là que sont venus ces termes méprisans, de gens de Collége, de langage de Collége, d'Eloquence de Collége, &c. Et apparemment que ce n'est pas pour choquer M. Pelisson, que le Pere Bouhours dit de luy au sujet du mot de Vacations dont il s'estoit servi pour celuy de Vacances ; il y a bien de l'apparence que M. Pelisson avoit oublié le Collége, & les termes de Collége, quand il se mit à écrire l'Histoire de l'Académie Françoise.

Ce mot vieillit. Un Homme accostable, pour dire de facile acces.

Ce terme ne peut guéres avoir de place que dans le Burlesque ou le Stile bas, non plus que le verbe accoustrer.

Il y en a qui évitent de se servir de ce verbe dans le propre, & qui aiment mieux dire, on lui a fait un accüeil favorable, il a esté bien receu que non pas, il a esté bien accueilly ; on dit aussi quelques fois, on luy a fait une honneste reception. Accüeillir se dit souvent dans le propre, je fus accueilly d'une tempeste, je ne fus pas plustost en chemin que je me vis accueilly d'une gresle epouventable.

Il n'y a guéres que le peuple qui parle de la sorte ; on dit accréditer.

On est souvent en peine de sçavoir comment fait le Futur de ce verbe, si c'est j'acquerray ou j'acquerreray. Plusieurs personnes

qui se picquent de politesse, croyent que cela est indifferent, d'autres pensent qu'on doit dire j'acquerreray, comme : Si vous addressez vos corrections au Sage, vous vous l'acquerrerez pour amy.

Ces deux mots sont tout à fait bons, & je m'estonne qu'il se trouve des gens assez bizarres pour les condamner : Consentir n'est-il pas meilleur, disent-ils ? & quand il le seroit, ce qui n'est pas, est-ce une raison pour les rejetter ? s'il falloit ne garder que les meilleurs mots & abolir tous les autres, on se verroit bientost reduit à des redites continuelles, on appauvriroit nostre Langue, & l'on ne pourroit plus s'exprimer que par des circonlocutions ; ce qui est le plus grand défaut d'une Langue. Acquiescer & acquiescement sont fort en usage, & se disent mesme quelques fois avec plus de grace que consentir ; aussi tous nos bons Ecrivains s'en servent. Ces veritez, dit l'Autheur des memoires sur la religion, sont si évidentes, qu'elles n'ont nul besoin de preuves pour y acquiescer : Et un peu plus bas. Nostre salut éternel depend de nostre acquiescement à ces veritez.

On fait ordinairement ce mot feminin, c'est une chose fort méprisée aujourd'huy que l'acrostiche, & quand on dit d'un Poëte que c'est un faiseur d'acrostiches, c'est en dire assez pour le rendre ridicule ; en effet il n'y a qu'un petit esprit qui puisse mettre son application à une si petite chose ; joint que jamais on ne vit de bons Vers dans une acrostiche. On sçait que c'est un petit maneige où l'on se contente d'ordinaire d'ajuster des Lettres, aprés quoy on en demeure-là, s'imaginant follement qu'on fera passer par cet artifice puerile, des Vers qui ne peuvent estre que fades & insipides.

Il est bon quelquefois d'ajouter certains mots qui ne servant point au sens, ne laissent pas néanmoins de donner de la force & de l'ornement au discours, comme il est aisé de le voir en ces exemples, quand le Sublime vient à paroistre, il renverse tout comme un foudre, ce qui est beaucoup mieux que s'il y avoit quand le Sublime paroist, &c.

Là-dessus il arrive que cette Chrisis meurt, ce mot il arrive n'ajoûte rien au sens ; car en disant, là-dessus Chrisis meurt, on dit la mesme chose, mais la phrase n'a pas tant de grâce.

Si Vous assez embaraller une passion par des liaisons & des particules inutiles, vous luy ostez toute son impetuosité ; mieux que, si vous embarassez, &c. Nous avons plusieurs termes de la sorte en nostre Langue qui sont d'un merveilleux secours pour s'exprimer facilement & clairement ; on dit par exemple, il commença tout d'un coup à se fâcher, pour il se fâcha tout d'un coup. Il se mit à rire, il se prit à rire, pour il rit. Il y a cent autres exemples de cette nature.

On ne sçauroit déterminer quand il faut mettre l'adjectif avant ou après le substantif. On sçait bien qu'il y a de certaines occasions où il doit estre toûjours aprés, & d'autres où il doit estre toujours devant, comme : une belle maison, un chapeau noir ; mais ce n'est pas dequoy il s'agit, la question n'estant que de ces adjectifs qui n'ont aucun lieu arresté par l'usage. Je croy pour moy que la meilleure regle qu'on puisse suivre en cela, est de consulter l'oreille. Je me souviens d'avoir lû dans le jugement sur Sénéque, Plutarque & Petrone, que Seneque estoit le plus riche homme de l'Empire, ce riche homme a quelque chose de rude : si l'Auteur eust consulte l'oreille, il eust dit, que Seneque estoit l'homme le plus riche de l'Empire, cét adjectif doit se mettre

aprés en cette rencontre ; cela est incontestable. J'ay remarqué que cét Auteur, d'ailleurs si poly, est sujet à placer ainsi des adjectifs devant des noms, lors que la douceur du son demanderoit qu'on les mist aprés : par exemple il dit un peu plus bas en parlant de Jules Cesar, qu'il fut le plus agissant homme ; il eust esté plus doux de mettre, l'homme le plus agissant. Quelquefois aussi il les place aprés, au lieu de les placer devant, comme : il y a une délicatesse grande à séparer les choses confonduës ; il falloit, il y a une grande délicatesse. Le sentiment de M. Malherbe au sujet des adjectifs en e, me paroît digne de remarque ; ce grand homme tenoit pour maxime, dit M. Pelisson dans l'Histoire de l'Académie, que les adjectifs qui ont la terminaison en e masculin ne devoient jamais estre mis devant les substantifs, mais aprés ; au lieu que les autres qui ont la terminaison féminine pouvoient estre placez avant ou aprés, suivant qu'on le jugeroit à propos, qu'on pouvoit dire, par exemple, ce redoutable Monarque, ou ce Monarque redouté, mais non pas ce redouté Monarque ; & M. Pelisson dans l'Histoire de l'Académie dit, qu'il a souvent oüy dire à M. de Gombault, qu'avant qu'on eust encore fait cette réflexion ; M. de Malherbe & luy, se promenant un jour ensemble, & parlant de certains Vers de Mademoiselle de Rohan, où il y avoit.

QUOY ? FAUT-IL QUE HENRY, CE REDOUTÉ MONARQUE.

M. Malherbe asseura plusieurs fois que cette fin luy déplaisoit, sans qu'il pust dire pourquoy : Que cela l'obligea luy-mesme d'y penser avec attention ; & que sur l'heure en ayant trouvé la raison, que nous venons d'apporter, il l'a dit à M. Malherbe, qui en fut aussi aise que s'il eust trouvé un tresor, & en forma depuis la regle que nous avons dit. On peut néanmoins observer encore,

que quelquefois la clarté & la symetrie du discours détermine à une certaine place un adjectif, qui paroist de soy indifférent où on le mette, par exemple, quand un fameux Prédicateur a dit dans l'Oraison Funébre du Prince de Condé, sa conversion & sa mort sont des modéles que Dieu vous avoit réservez, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pecheurs de n'avoir pas esté touchez. Il a mal placé l'adjectif, endurcis : il devoit le mettre après son substantif, comme celuy de devant, pour rendre la période plus juste, & mesme plus claire en disant, dont je défie les cœurs les plus impénitens, & les pecheurs les plus endurcis de n'avoir pas esté touchez, autrement il semble qu'endurcis soit l'épitete de cœurs impénitens, & on ne s'attend point qu'il y a ait un substantif après, auquel il se rapporte.

J'ay remarqué que nous avons un grand nombre d'adjectifs qui sont sans substantifs ; en sorte que souvent faute de substantifs on est obligé d'exprimer sa pensée comme on peut, & non comme on voudroit. C'est sans doute une imperfection à nostre Langue, on ne peut le desavoüer ; & je ne comprens pas comment il se trouve des personnes qui la veüillent faire passer pour la plus riche & la plus abondante de toutes les Langues ; elle a assez d'autres avantages sans vouloir luy donner celuy-là qu'elle n'a pas asseurément. Il seroit inutile de rapporter icy tous les adjectifs qui sont sans substantifs. Il suffira d'en faire remarquer seulement quelques-uns. Vaste, par exemple, vil, illustre n'en ont point. On ne dit point vastité ou vastitude, vileté, illustration. Je sçay bien que pour ce dernier on me le pourra cõtester ; mais quand je dis qu'on ne le dit point, j'entens comme substantif d'illustre. Courbé, gasté, poly, raboteux, sont encore sans substantifs ; on y peut joindre, sauvage, louche, aussi bien que chauve, car on ne dit point calvitie, ny chauveté. Je mets encore

de ce nombre morne, turbulent, battu, frappé, pilé. Il y en a une infinité d'autres.

Mais si nous avons des adjectifs qui manquent de substantifs, nous avons aussi un tres-grand nombre de substantifs qui manquent d'adjectifs, tels que sont par exemple, pain, chapeau, cheveux ; pour ce qui est de ce dernier, je sçay bien qu'on dit Clodion le Chevelu, mais c'est dans cette seule occasion ; car on ne dira point d'un homme qui aura beaucoup de cheveux, qu'il est chevelu : il y a en cecy beaucoup de bizarrerie, car, par exemple, voile, étoile, ont voilé, étoilé, pour adjectifs, & cependant toile, poësle, n'en ont point, prison a emprisonné, & maison n'a rien ; il y en a un grand nombre de cette sorte, cercle, manteau, perruque, ruband & plusieurs autres n'ont encore point d'adjectifs. Nous n'avons point de mot unique, pour dire qu'une chose est environnée d'un cercle, qu'un homme a un manteau, une perruque, des rubans.

On s'imagine quelquefois que c'est la mesme chose de s'exprimer par les substantifs, ou par les adjectifs, d'accuser, par exemple, un homme d'ignorance, ou de dire qu'il est un ignorant, de luy reprocher une sottise, ou de luy dire qu'il est un sot. Cependant ce sont deux choses fort différentes, l'une est bien plus outrageante que l'autre. D'où vient, par exemple, que ceux qu'on a choquez par quelques paroles, ont toûjours soin de changer les substantifs en adjectifs ? car si on les a accusé d'imposture, ils disent qu'on les a appelez imposteurs. Si on leur reproche un déguisement dans leurs paroles, ils le plaignent qu'on les traite de menteurs. D'où vient cela, sinon de ce que les adjectifs estant plus injurieux que les substantifs, on est bien-aise de donner ce tour aux paroles de ses ennemis, pour autoriser sa colere ?

Ce mot n'est pas en usage, quoy que inadvertance y soit.

Ce terme n'est d'usage qu'en Medecine, un temperament aduste, des humeurs adustes.

Ce mot est un peu hardy, il est meilleur en Poësie qu'en Prose.

D'un Tyran soupçonneux pasles adulateurs

Il y en a qui se servent en Prose du mot d'adulation, & ce terme a souvent de la grace. Un Prédicateur qui est assez fameux aujour-d'huy, s'en sert presque toujours. Et un autre qui ne l'est pas moins l'a écrit dans l'Oraison Funébre du Prince de Condé. « Le foible des Grands est d'aimer à estre trompez, & d'écoûter avec plaisir l'adulation & le mensonge, dont on nourrit sans cesse leur amour propre. » Saint-Evremont dit encore : « Les femmes doivent plus à nos adulations qu'a leur mérite. »

Cette diphtongue æ n'a point de lieu dans la Langue Françoise, & tous les noms qui viennent du Latin, & qui commencent par æ doivent s'écrire en François par une e simple, ainsi il faut écrire, Egyptien, Edile, César, Enée, Elien, &c. M. Fléchier néanmoins a écrit Æliens, dans l'Histoire de Theodose ; cette Princesse estoit née dans l'ancienne Famille des Æliens. M. Charpentier de l'Académie Françoise écrit toûjours Cæsar, Cæcilius, Lacædemone, Præteur, Ægyptien, Æneide, Cyropædie, comme on le voit dans son Cyrus, & dans sa défense pour la Langue Françoise, mais je ne crois pas qu'il en fasse mieux.

Ce mot ne se prend pas toûjours dans le sens d'amitié, il se prend aussi quelquefois pour les qualitez & les changemens différens, qui arrivent aux choses, comme lors que l'Auteur des Ré-

flexions sur la Physique dit, on a trouvé l'art d'observer toutes les différentes affections de l'air par le Thermometre.

Cette maniere de parler est bonne, il s'affectionna tellement à la solitude qu'il cherchoit le silence des foréts, pour vacquer aux exercices de la vie intérieure.

On ne signe jamais affectionné serviteur qu'en écrivant à une personne inférieure : Ce seroit ne pas sçavoir vivre que d'en user autrement. Il en est de même du tout à vous qui tient plus de la familiarité que du respect ; il faudroit n'avoir aucune connoissance du monde pour oser, en écrivant à une personne d'une plus haute qualité que nous, signer ainsi, je suis vostre tres-humble & tres affectionné serviteur, il faut dire, votre tres-humble & tres-obeyssant serviteur, ou si son a quelque obligation à la personne, ajoûter obligé. Je m'étonne que M. l'Abbé de Furetiere dans la souscription de son Epistre Dédicatoire au Roy, se soit servy du mot de, tres affectionné serviteur. Il est vray qu'il tâche dans son second Factum d'excuser cette faute, mais la raison qu'il apporte n'est pas des meilleures. « M. d'Urfé, dit-il, homme de qualité, & le plus poli Courtisan de nostre siècle, s'est servy d'une pareille souscription en dédiant son Astrée au Roy deffunt. Ce n'estoit pas un homme à faire des fautes en ce genre là. Il avoit aussi raison de préférer le mot de tres affectionné à celuy de tres obeïssant, puisque l'affection comprend l'obeïssance, & que tout sujet & serviteur qui est affectionné à son maître, luy obeït volontiers, au lieu que celuy qui ne se dit qu'obeïssant n'est pas toûjours fort affectionné. Que si cet usage a changé depuis, c'est un malheur, pour la Langue qui a fait une réformation contre le bon sens & la raison. » On voit par ces mots qu'il reconnoist néanmoins que l'usage est contraire à ce qu'il dit, ce qui n'est pas un petit préjugé

contre luy, puisque c'est l'usage qui doit estre le maître, ainsi en vain apporte-t-il l'autorité de M. d'Urfé, qui sans doute n'eust pas parlé de la sorte s'il eust vécu en ce temps cy. Mais examinons un peu le raisonnement de M. l'Abbé Furetiere, il prétend donc que le mot de très-affectionné est préférable à celuy de très-obeissant, parce que l'affection, dit-il, comprend l'obeïssance, au lieu que l'obeïssance ne comprend pas l'affection, & que celuy qui ne se dit qu'obeissant n'est pas toujours fort affectionné. Il n'y a rien de si foible que ce raisonnement. Il n'est nullement vray que l'affection comprenne toûjours l'obeïssance, autrement il s'ensuivroit qu'un pere & une mere seroient obeïssans à leurs enfans, parce qu'ils leurs seroient affectionnez, il peut donc y avoir de l'affection sans obeïssance. C'est ce qui fait que ceux qui écrivent à des inferieurs doivent mettre ordinairement affectionné serviteur, parce que ce mot laisse toûjours une idée d'autorité & de superiorité ; nos superieurs nous devant l'affection mais non pas l'obeïssance. Il n'est encore nullement vray que l'obeïssance ne comprenne pas l'affection. Une obeïssance véritable est toûjours accompagnée d'affection, ce n'est pas estre obeïssant que de n'obeïr que par contrainte, & l'on ne dira jamais qu'un enfant qui fait en grondant & à contre-cœur ce que son père luy commande, soit obeïssant à son père, ce seroit confondre les idées des choses, & donner aux mots de nouvelles significations. Estre donc véritablement obéyssant, c'est estre tres-obéyssant, comme on le met dans les Lettres ; c'est aimer à satisfaire les volontez justes & raisonnables de la personne à qui on se dit obeïssant, c'est se soumettre volontiers & avec affection à ce qu'il veut ; c'est pour cela qu'il est plus respectueux quand on écrit à des personnes superieures, pour lesquelles on doit avoir non seulement de l'affection, mais du respect & de la soûmission, de signer tres-obeyssant, au

lieu de tres-affectionné qui se mettoit autrefois. Si donc cet usage a changé, bien loin que ce soit un malheur, comme le prétend M. de Furetiere, c'est au contraire un bonheur pour la Langue, qui a fait une reformation conforme aux regles du bon sens & de la raison.

Quelques-uns évitent ce mot, comme un peu vieux ; & en effet je ne vois aucun bon Auteur François qui s'en serve aujourd'huy. Affluence néanmoins est fort bon.

Quand on parie de la chair de cét animal, on prononce anneau. Nous avons mangé de l'anneau, un quartier d'anneau, mais si l'on parle de l'animal mesme, il faut dire agneau ; l'agneau est un animal sans malice, il est doux comme un agneau. Mais en l'un & en l'autre sens il faut toûjours écrire agneau.

Ce mot est fort bon pour marquer l'attache opiniastre à un sentiment ; il est tellement aheurté a cela, qu'il n'y a pas lieu de l'en desabuser.

Ce verbe gouverne le datif ou l'accusatif, ainsi on peut dire indifféremment il l'aide, ou il luy aide, exemple, il demanda deux Théologiens qui luy aidassent à porter une charge si pesante, & un peu plus bas, il l'aida à mourir Chrétiennement. Je viens néanmoins d'apprendre qu'il y a quelque différence entre aider quelqu'un, & aider à quelqu'un, & qu'en prenant ces mots selon l'exactitude & la pureté de la Langue, aider à quelqu'un, signifie proprement partager avec luy les mesmes peines ; ainsi on dira fort bien d'une qui aura mis la main à l'ouvrage d'un autre, il luy a aidé à faire cela. Et c'est en ce sens que l'Auteur de la vie de S. Ignace dit, il demanda deux Theologiens qui luy aidassent à porter une charge si pesante, c'est à dire, qui portassent avec luy le

mesme fardeau. Mais si l'aide qu'on donne ne consiste pas à prendre sur soy-mesme une partie du travail de celuy que l'on secourt, alors il faut dire aider avec l'accusatif ; ainsi on dira d'une personne qui aura donné à quelqu'un une somme d'argent pour achever un édifice, qu'il l'a aidé à bâtir sa maison. Et c'est en ce sens que le mesme Auteur a dit, il l'aida à mourir Chrestiennement.

M. Ménage prétend que ce mot n'est pas usité au pluriel, mais pourquoy ne dira-t'on pas donné moy un ail, deux ails, trois ails ; pour des aulx il n'est plus en usage, on dit des ails. Ce n'est pas que de l'ail ne soit mieux dit. Il mange de l'ail, pour il mange des ails. Et j'aimerois mieux dire deux testes d'ail, que trois ails. Mais cependant je ne voudrois pas condamner ceux qui disent deux ails, trois ails.

Ce mot joint au verbe aimer, ou à quelqu'autre à peu prés semblable, ne se met qu'au pluriel, aimer ses aizes, chercher ses aizes, on s'en sert quelquefois dans le sens de joye, de transport de joye & d'allegresse, comme fait M. d'Ablancourt lors qu'il dit, Cyrus ne se laissa pas transporter à l'aize de la victoire.

Ce terme se dit quelquefois, c'est un Bourgeois aisé, & l'Auteur des Mémoires sur les Guerres de Paris dit : on taxa les aizés, & les mal aizés.

Ce mot n'est d'usage qu'au figuré burlesque, alambiquer son esprit, mais on ne dira pas alambiquer des herbes, pour, distiller des herbes.

Aliéner est du bel usage, & tous nos bons Auteurs s'en servent, cela luy aliéneroit tous les esprits de la Province. D'Ablanc. Rien n'estoit si dangereux que d'aliéner les esprits des alliez.

Allécher déplaist à quelques personnes, mais je crois qu'on peut s'en servir quelquefois, pourveu qu'on ne l'employe que dans des occasions où l'on ait besoin de quelque expression forte & énergique. Je dis le mesme d'alléchement, qui peut avoir sa place dans le discours, & estre dit tres-élegamment, comme il est aisé de le voir en cet exemple, d'un de nos meilleurs Ecrivains. C'est pour cela que tantost ils se servoient de tous les alléchemens des voluptez les plus infames, pour les gagner, & que tantost ils les mattoient par des supplices.

Aller se dit du lieu où l'on est à celuy où l'on n'est pas, comme : J'iray ce soir chez vous ; venir se dit du lieu où l'on n'est pas à celuy où l'on est, comme, je viendray icy au plutost ; il se dit aussi quelquefois du lieu où l'on est à celuy où l'on n'est pas. Mais M. Ménage s'est trompé de dire dans ses Remarques que ce n'est que lorsqu'on est sur le point de quitter le lieu où l'on est. J'avouë que si je partois de Paris pour aller à Lyon, je pourrois fort bien dire, voulez-vous venir avec moy à Lyon ? Mais cela n'empesche pas que je ne puisse dire aussi, J'iray dans un an à Rome, voulez-vous venir avec moy ? Quand on parle du lieu où l'on fait sa demeure, on peut dire aussi quoy qu'on n'y soit pas, voulez-vous venir chez moy ? voulez-vous venir en mon logis ?

Les Provinciaux confondent souvent ces deux termes, qui néanmoins sont fort différens en leurs significations, il est allé à la Messe, par exemple, suppose qu'on y est encore, & il a esté à la Messe, suppose qu'on en est revenu ; il n'arrive pas qu'on dise il a esté, pour il est allé ; mais souvent on dit, il est allé, pour, il a esté ; ce qui est une faute assez considerable. Combien de gens disent, je suis allé le voir, je suis allé luy rendre visite, pour, j'ay esté le voir, j'ay esté luy rendre visite ; la regle qu'il y a à suivre en

cela est que toutes les fois qu'on suppose le retour du lieu, il faut dire il a esté, j'ay esté, & lorsqu'il n'y a point de retour, il faut dire, il est allé, ils sont allez, je suis allé.

Si je veux marquer qu'une personne va dire une chose par tout, cette maniere de parler sera bonne, il va disant, & c'est comme a parlé un Auteur nouveau, J'apprens que vous allez disant que je n'ay osé vous exposer ma foy. Vous ne devriez pas aller disant comme vous faites, que je n'ay osé vous exposer ma foy.

Et Mademoiselle de Scudery dans l'entretien de la discretion dit : ces gens qui se font un mérite de sçavoir toutes les nouvelles, & qui vont les répandant avec autant de diligence, que s'il y avoit beaucoup d'honneur à acquerir pour eux, le font quelquefois fort indiscretement. Mais l'on ne sçauroit excuser ces façons de parler, dont les Prédicateurs se servoient tant autrefois, Saint Augustin va disant, Tertullien va disant.

Cét alliage de Lettres, dit l'Auteur de l'Art de parler, augmente les alphabets d'un grand nombre de consonnes. Alliage n'est pas bon là, il ne se dit gueres que des métaux.

Alors, au lieu de lors, ne se dit gueres. Autrefois il estoit fort en usage ; & M. d'Ablancourt s'en est servy en plusieurs endroits ; Vn Prince, dit-il, chassé de son trône, s'écria qu'il n'avoit reconnu ses amis & ses ennemis, qu'alors qu'il n'estoit plus en estat de leur faire du bien ny du mal, il falloit mettre : que lors qu'il n'estoit plus en estat, &c.

Ce mot signifie changement, comme, les Elemens sont incapables d'aucune altération. Il parut une grande alteration sur son visage. Il se prend aussi pour soif, exemple, il n'est rien de plus

délicieux que de rencontrer une fontaine claire & fraîche, quand on est dans une grande altération. Quelques personnes néanmoins pretendent qu'il ne se dit bien en ce sens que dans le figuré, comme : l'altération d'une terre desséchée par les ardeurs du Soleil. Mais qu'on ne pourroit pas dire de mesme, je suis dans une grande altération, pour, je suis dans une grande soif.

Ce mot commence à s'establir, mais dans les mots nouveaux il faut garder beaucoup de ménagement. Car il y a je ne sçay quoy de petit de prendre à tâche de s'en servir. Le meilleur terme est toûjours le plus usité, à moins qu'il ne soit difficile d'en trouver qui exprime aussi bien que le nouveau ; & pour revenir à notre mot, je ne sçay si l'Auteur de la Défense de la Langue Françoise n'auroit pas mieux fait de s'en abstenir, quand il a dit, que les Livres d'Hérodote ont paru aux anciens remplis d'élégance & d'amenitez. Ce terme-là seroit bon en Poësie, mais je craindrois qu'il ne fust un peu affecté en Prose,

L'un & l'autre est bon ; il y en a qui préfèrent amelette, le faisant venir du Grec ἀμυλάτον ou d'ἅμα, ensemble, & λύειν battre, dilayer, dissoudre, comme qui diroit œufs battus & mêlez ensemble. D'autres aiment mieux dire omelette du mot oomelina pris de Ὠόν œuf & de μέλι miel. Je crois le sentiment de ces derniers plus conforme à l'usage.

Il faut dire, il amaigrit tous les jours, & non il maigrit. « Si c'est le dessein des Auteurs de se nourrir du succés de leurs pieces, & d'amaigrir lorsqu'elles ne reüssissent pas, pour moy je renonce au métier. »

Ce verbe est vieux & s'employe mal dans le sens figuré, mais il est d'usage dans le propre, amorcer une arme à feu. Amorce

néanmoins est usité en l'un & en l'autre sens.

Amour dans le sens de passion est ordinairement féminin, hors cela il est masculin, l'amour divin.

Vieux se dit d'une chose ou d'une personne usée par le temps : il y a des gens qui sont plustost vieux que d'autres, dit-on d'ordinaire, pour dire, qui sont plutost usez. Ses habits sont si vieux qu'ils se déchirent. Vieux se dit aussi pour marquer le long-temps d'une chose ou d'une personne, quoy que cette chose ou cette personne n'en soit pas devenue pire, comme : il est vieux, mais il a une vigueur de jeune homme. A le voir on ne diroit pas qu'il fust si vieux.

Ancien marque aussi le temps, mais d'ordinaire il a un sens plus noble, s'employant pour signifier un avantage acquis par le temps, comme : il doit passer devant, puis qu'il est le plus ancien. C'est le plus ancien de la maison. C'est une ancienne famille. Les anciens.

Antique se dit d'une chose non seulement vieille, mais qui est faite à l'ancienne mode, comme : un habit à l'antique, un Tableau antique ; ainsi, par exemple, si je parle d'un bastiment ruiné par le temps, mais dont la construction ne soit pas differente des bastimens d'aujourd'huy, je diray que c'est un vieux bastiment, une vieille maison, mais s'il est fait selon l'ancienne maniere de bâtir, je diray que c'est un bâtiment antique ; on dit aussi des médailles antiques, & non des médailles anciennes. Je ne dis rien d'ancienneté & d'antiquité, le Pere Bouhours a dit là-dessus dans ses Remarques tout ce qui l'en falloit dire.

Un Auteur nouveau a dit, J'ay sceu vos peines & vos angoisses qui marquent si bien le zéle dont vous estes embrasé. Ce mot es-

toit vieux, on l'a fait revivre, & M. l'Abbé de Saint Réal, dit dans la vie de Jesus Christ, il s'abandonna à la frayeur & parut dans de cruelles angoisses.

L'un & l'autre se disent, il luy estoit autrefois apparu en songe, dit M. Fléchier dans l'Histoire de Théodose ; & dans un autre endroit du mesme Livre, il luy avoit autrefois apparu.

Cette maniere de parler est d'usage, j'estois apres trouver une Méthode sûre & facile pour retenir cela.

Ces deux mots ont des sens différens, & ne se prennent point l'un pour l'autre, comme le croyent certaines gens. Applanir signifie proprement unir quelque chose au niveau, oster & enlever ce qu'il y a de raboteux ; ainsi je diray fort bien d'une hauteur qui rendra difforme une allée de Jardin, qu'il la faut applanir, c'est-à-dire la couper, la retrancher ; aussi dit-on aplanir les Montagnes, pour dire, couper les Montagnes. Applatir signifie autre chose, ce n'est point retrancher ny oster, c'est proprement presser & comprimer une chose en sorte qu'elle devienne moins épaisse ; lorsque par exemple, je frape à coup de marteau une bale de plomb, je l'applatis, & ce ne seroit pas bien parler de dire que, je l'applanis ; ainsi je diray qu'à coups de marteau on applatit le fer, qu'une boule de cire molle s'applatit quand on la presse.

Approfondir se dit dans le figuré, & non dans le propre, approfondir une matiere, mais on ne dira pas approfondir la terre. Creuser ne se dit point pour approfondir ; on dit creuser la terre. Et l'on ne dira pas creuser une matiere. Et le Pere Bouhours se mocque d'avoir dit comme il a fait dans ses nouveaux Dialogues, je vous sçay bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à Saint-

Evremont, ce que nous avons de luy marque un beau génie, qui creuse & qui égaye toutes les matières qu'il traite.

Ce mot plaist à plusieurs personnes, il n'a point de masculin, M. de Voiture s'en sert quelquefois. C'est-là, dit-il en écrivant à Mademoiselle de Ramboüillet, une des plus arduës questions que j'aye jamais oüy faire.

Pour rendre le discours nét, il faut presque toujours mettre à la fin de la période les mots qui marquent l'action du verbe, & mettre auparavant, les autres mots qui expriment ou, l'état, ou le lieu, ou le temps, ou le sujet, ou la cause, ou la maniere, ou l'instrument, ou la fin de l'action. Comme il est aisé de le voir dans les exemples que je vais apporter.

L'effet : « Il y avoit du temps de Samuël tres-grand nombre de Prophetes, témoin cette troupe que Saül rencontra qui prophétisoit au son des instrumens, transportez de l'esprit de Dieu ». Cela n'est pas bien rangé, il falloit, qui transportez de l'esprit de Dieu prophétisoient au son des instrumens.

Le lieu : « Je m'enferme quand il fait mauvais temps, dans ma chambre » ; il faut, Je m'enferme dans ma chambre, quand il fait mauvais temps. « Quand Charles-Quint leva le Siége de devant Mets, on railla fort sur sa retraite dans le monde », il falloit dire, on railla fort dans le monde sur sa retraite.

Le temps : « détestons les péchez que nous avons commis au plûtost ; » il faut, détestons au plustost les pechez que nous avons commis.

Le sujét : « employons toute cette vaine curiosité qui se répand au dehors aux affaires de nôtre salut » ; il faut, employons

aux affaires de nostre salut, toute cette curiosité qui se répand au dehors.

La cause : « il faut jetter les yeux sur les souffrances du Sauveur, afin d'adoucir les afflictions qui nous arrivent par cette veuë » ; cela n'est pas nét, on doit dire, il faut jétter les yeux sur les souffrances du Sauveur, afin d'adoucir par cette veuë les afflictions qui nous arrivent.

« La moindre traverse qui vous survient vous décourage, & vous fait rélâcher de tout le bien que vous avez commencé, pour chercher avec avidité des consolations au dehors », dit le dernier des Traducteurs de l'Imitation de Jesus-Christ. Il devoit dire, la moindre traverse qui vous survient vous décourage, & pour chercher avec avidité des consolations au dehors, elle vous fait rélâcher de tout le bien que vous avez commencé. Car autrement il y a de l'équivoque.

La maniere : « les Maistres qui grondent toujours ceux qui les servent avec emportement, sont les plus mal servis » ; il falloit dire : les Maistres qui grondent toujours avec emportement ceux qui les servent, sont les plus mal servis.

« Les Prestres Egyptiens ne s'aviserent jamais de voiler les observations qu'ils faisoient de la nature sous leurs Hiéroglyphes, que pour en dérober la connoissance au peuple ». Il falloit, les Prestres ne s'aviserent de voiler sous leurs Hiéroglyphes les observations qu'ils faisoient de la nature, que pour en dérober la connoissance au peuple.

« Croyez-vous pouvoir ramener ces esprits égarez par la douceur », dit l'un des plus polis & des plus exacts Ecrivains que

nous ayons, pour : croyez-vous pouvoir ramener par la douceur ces esprits égarez.

L'instrument : « Ignace parut sur la breche à la teste des plus braves, & receut les ennemis l'épée à la main ». Cela n'est pas net, on ne sçait si ce sont les ennemis qui estoient l'épée à la main, ou si c'estoit Ignace. Il falloit, & l'épée à la main il receut les ennemis.

La fin. « La premiére action de l'homme fut de se révolter contre son Créateur, & d'employer tous les avantages qu'il en avoit receus pour l'offenser » ; il falloit, & d'employer pour l'offenser tous les avantages qu'il en avoit receus.

Un certain Auteur dans un Livre qu'il a intitulé, Traité de Morale sur la valeur, fait encore une faute de cette nature. « Mille sorte d'ouvriers, dit-il, travaillent pour armer le Soldat, on s'occupe mesme ou pour le réjoüir, ou pour l'animer à faire des Tambours & des Tymbales. » Ne diroit-on pas à ce langage, qu'on anime le Soldat à faire des Tambours. Il falloit donc dire pour oster cette ambiguité insupportable : mille sortes d'ouvriers travaillent pour armer le Soldat, & mesme on s'occupe à faire des Tambours, & des Tymbales pour le réjoüir ou pour l'animer.

Il est visible combien on doit avoir égard à cet arrangement, puisque sans cela on court risque de faire des sens tout contraires, & mesme ridicules. Mais il faut remarquer que quand l'action du verbe ne consiste que dans un seul mot ; on n'observe pas cette régle, parce qu'il n'y a point d'ambiguité à craindre ; & que d'ailleurs le discours n'auroit pas une juste cadence. Comme il est aisé de le voir par cét exemple. Dieu se rend maistre du cœur, par la puissance de sa grace ; car si je veux observer la

régle, & dire Dieu se rend maistre par la puissance de sa grace du cœur, la phrase aura une chûte trop brusque. On pourroit dire néanmoins, Dieu par la puissance de sa grace se rend maistre du cœur.

Il y a une autre sorte de mauvais arrangement qui ne fait point d'ambiguité, mais qui consiste en des termes mal placez & hors de leur situation naturelle, en voicy des exemples. M. de Voiture écrivant à M. de Chaudebonne, luy dit : « si je désire quelque chose, c'est seulement que le temps ne m'oste rien de la part, que si libéralement vous n'avez donnée en vostre affection ; » il falloit, que vous m'avez donnée si libéralement en vostre affection : & écrivant à M. de Chavigny. « M. Esprit, dit-il, qui va à la Cour avec une Lettre de recommendation pour vous, a crû avoir besoin que je le vous recommendasse. » Il falloit vous le recommendasse. Cette transposition de le est aujourd'huy une faute, mais autrefois c'estoit l'usage de le placer ainsi devant le pronom vous ; comme il est facile de le voir en lisant M. de Balzac & quelques autres, où l'on trouve, je n'ay pu les vous donner, je les vous promets, je le vous récommande, &c. ce n'est qu'une bisarrerie de l'usage, si cela a changé ; car ne disons nous pas encore, je le luy diray, je le luy récommande ; pourquoy donc ne pourroit-on pas dire, je le vous diray, je le vous récommande ? ce n'est donc que le caprice de la coûtume qui ne le veut plus. Il y a néanmoins certaines transpolitions qui viennent bien dans le stile plaisant, qui diroit par exemple en parlant sérieusement, c'est un homme que bien vous connaissez, se feroit mocquer, & cependant cette transposition sied tout-à-fait bien dans le discours badin. Comme lorsque M. de Voiture dit, écrivant à M. Chapelain, si Apollon que bien vous connoissez fust venu luy-mesme à Nar-

bonne, je dis avec tous ses rayons, il n'y eust esté receu qu'en qualité de chirurgien.

Il est bon d'observer encore qu'il y a certains pronoms qui pour estre bien placez doivent estre mis ayant le verbe, exemple : ne trompez pas mon espérance, & vous montrez digne de la liberté que vous possedez. L'Auteur d'où est tire cet exemple auroit pu dire, ne trompez pas mon espérance & montrez vous digne, &c. Mais il n'eust pas si bien parlé, car c'est un usage estably parmy les personnes qui parlent poliment, qu'en ces occasions le pronom se doit placer devant le verbe. Si je disois par exemple, lisez promptement ce livre, & rendez le moy au plustost, je ne m'exprimerois pas si bien que si je disois, lisez promptement ce livre, & me le rendez au plustost ; C'est ainsi qu'on en doit user lors qu'il y a deux imperatifs de suite, qui ont tous deux pour cas la mesme chose.

M. Ménage dit dans ses Remarques qu'il faut dire, quelles sont vos armes, & non quelles sont vos armoiries ; blazonner des armes, & non des armoiries ; mais qu'on dit, un traité d'armoiries ; un livre d'armoiries. Il semble insinuer par là que armoiries n'est bon qu'en parlant d'un livre & d'un traité sur cette matiére, en quoy sans doute il s'est trompé ; car je ne vois pas que armes fust aussi bien dit que armoiries, dans cét exemple tiré du Pere Ménestrier, Religieux de la Compagnie de Jesus, lequel dit dans l'Epistre Dédicatoire du Traité qu'il a fait sur les Régles des Ballets : « Dés le temps que la Noblesse a commencé à se distinguer par des noms propres, & par des armoiries, on a veu le nom d'Aumont considérable par toute l'Europe », le mot d'armes n'iroit point bien là.

Arrhes ne se dit que dans le figuré, vous avez esté scellez du sceau de l'Esprit Saint, lequel est le nouveau gage & les arrhes de nostre héritage.

On dit Arsenal ; « les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arsenal, me semblent plus glorieux que ceux qu'il a faits delà les Monts », dit M. de Voiture. Et M. Mainard

Quand sera-ce, grand Cardinal,
Que la paix fera des marmites
De tout le fer de l'Arsenal ?

Une grande preuve encore qu'il faut dire Arsenal, c'est qu'on dit arsenaux au pluriel ; il y avoit quatre cens Galeres en mer, ou dans les Arsenaux, dit M. d'Ablanc. retraite des mille. Les rebelles s'estoient saisis des arsenaux & des magazins, dit M. Masc. dans l'Oraison Funebre de la Reyne d'Angleterre.

L'Abbé Danét décide un peu vite quand il dit dans un certain Dictionnaire François, que ce mot est vieux. Il n'est point si vieux qu'on ne s'en serve encore aujourd'huy ; aussi M. Depreaux dans la Traduction de Longin, ne fait pas difficulté de dire, y a t'il rien de beau dont on ne luy ait fait des presens ; combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillez.

Assaillir n'est guéres en usage au figuré, quoy qu'un habile Ecrivain ait dit, il estoit bien plus seur de l'aller assaillir que de l'attendre ; mais ce mot est elegant quelquefois dans le figuré ; & M. Mascaron s'en est servy avec assez de grace, lors qu'il a dit dans l'Oraison Funebre de Madame la Duchesse d'Orleans, disons que la mort a mis fin aux plus grands périls, dont une ame chrétienne peut estre assaillie.

Il y a des gens qui se servent trop de ce mot, & qui mettent l'ascendant à tout. C'est un terme fort en usage aujourd'huy, mais il ne faut pas l'affecter : Il se dit des Astres & des Constellations ; on l'employe néanmoins au figuré, & on dit d'ordinaire de certains esprits superieurs, qu'ils ont un ascendant universel sur tous ceux avec qui ils s'entretiennent.

Assertion est plus du stile dogmatique ; on dit ordinairement ma proposition, ou, ce que j'ay avancé, plûtost que mon assertion, qui ressent un peu trop l'école.

Les bonnes gens disent quelquefois, cela n'est pas assez suffisant, il n'y en a pas assez suffisamment ; mais c'est tres-mal parler. Dire qu'une chose est suffisante, c'est dire qu'il y a assez d'elle, & qu'il n'est pas besoin d'une autre. Ainsi il y a de la contradiction à dire qu'une chose n'est pas assez suffisante, ou qu'une chose est assez suffisante, parce que c'est supposer qu'elle peut estre suffisante, sans suffire. Cette sotte phrase néanmoins s'est communiquée par contagion à quelques personnes qui se piquent de politesse ; M. l'Abbé Furetiere par exemple, n'a-t'il pas dit dans son second Factum : « il est temps de donner à Messieurs les Ministres des Mémoires assez suffissans, pour prendre connoissance de la manière dont ils servent le public » ; par cét, ils, il entend Messieurs de l'Académie Françoise, contre lesquels il se dechaine dans ce Factum.

Assouvir ne se dit bien que des passions déréglées de l'ame, assouvir sa vangeance, sa haine, sa cruauté.

On dit s'asseoir, & il n'y a que le menu peuple qui parle autrement. Il dit aussi assisez-vous, pour asseyez-vous, ce qui est tres-mal.

Ce verbe n'est d'usage qu'au figuré, on nous a astreint à cette loy.

Astronomie est la science des Astres ; Astrologie se prend d'ordinaire pour l'art de deviner par les Astres ; ainsi astronome & astronomie se disent en bonne part, & Astrologue & Astrologie en mauvaise. D'où vient que l'Auteur des Mœurs des Israëlites dit fort à propos : on ne trouve que trop de gens qui écoutent les Astrologues, & toutes ces sortes d'imposteurs.

Ce mot est tres-beau, & d'un grand usage ; des personnes trespolies dans la Langue prétendent qu'on ne le doit dire que des objets de la veuë, & que ce ne seroit pas parler dans l'exactitude que de dire, la Musique est quelque chose d'attrayant. Tous néanmoins ne sont pas de ce sentiment.

Mettre les chevaux au Carosse.

Le dernier est plus noble que le premier, & c'est comme parlent les personnes de qualité, mettez les chevaux au Carosse. Mais il est bon de remarquer que s'il y a grand nombre de chevaux à mettre au Carosse, il est mieux de dire, atteler. Qu'on attele les chevaux, se dit ordinairement d'un grand train ou cortege.

Ces deux verbes sont un peu différens dans le sens propre : esperer marque de l'incertitude, mais attendre marque quelque chose d'assuré ; on n'espere pas une chose certaine, on l'attend, & qui dit espérer, dit de l'incertitude.

Veu que est meilleur, attendu que, a un peu vieilly.

Atterrer signifie confondre, exterminer, ruiner, &c. comme : « lorsque le cœur de quelqu'un Morale s'enfle & s'éleve par un

vain orgueil, on peut prendre cela pour une marque certaine que ła Justice Divine est preste de l'Atterrer. »

Tiédir se dit de froid en chaud, & attiédir de chaud en froid : Il faut remarquer qu'on ne dit pas tiédir de l'eau, mais faire tiédir de l'eau, pour dire la faire un peu chauffer : attiédir signifie le contraire, cette eau commence à s'attiédir, l'eau froide attiédit l'eau chaude. Le mot est aussi d'usage au figuré, rien n'attiédit plus la ferveur ou le zéle que le mauvais exemple.

S'attifer ne se dit que par mocquerie, la pluspart des femmes ne songent qu'à s'attifer.

C'est un tres-bon mot pour exprimer la noirceur & la grandeur d'un crime, atrocement ne se dit pas.

Ce verbe est fort en usage, & nos meilleurs Ecrivains s'en servent, exemple : Theodose avoit envoyé des Soldats pour écarter dans les principaux quartiers les séditieux qui s'y attroupoient.

Avant est préposition, auparavant adverbe ; ainsi il faut dire, avant qu'il vienne & non auparavant qu'il vienne, avant luy & non auparavant luy ; auparavant ne se dit que lorsqu'il ne vient rien aprés, comme : faites le moy sçavoir auparavant. L'Auteur du Jugement sur Sénéque, Plutarque & Pétrone ne laisse pas de dire, auparavant que, au lieu de avant que. « Auparavant que Néron se fust laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne luy estoit si agréable que Pétrone » : mais cét Ecrivain tout habile qu'il est, n'est pas infaillible non plus que les autres.

Avant est plus propre pour désigner le temps, & devant pour marquer la présence d'une personne, ou d'une chose, comme : il

a fait cela en ma présence, il l'a fait devant moy. Sa maison est devant la mienne. Ainsi si l'on veut dire d'une personne qu'il parla le premier, & que les autres ne parlerent qu'aprés luy. Il faut dire : il parla avant tous les autres, & non devant. Car le sens sembleroit estre, qu'il parla en la présence des autres.

On ne se sert point de ce mot au sens naturel, mais seulement au figuré ; on ne dira pas par exemple, on luy a fait abatre sa maison à cause de son avancement dans la ruë : mais on dit tous les jours dans le figuré, chacun travaille à son avancement.

D'avanture & par avanture ne se disent plus que dans le style badin, & burlesque.

On dit le point du jour ; aube du jour a vieilly, ce mot d'aube signifie cette premiére blancheur qui commence à paroistre lorsque le Soleil se leve. Il vient du mot Latin album, d'où l'on a fait le mot François aube, & celuy d'aubade, changeant la lettre l. en u ; ainsi qu'on l'a fait en plusieurs autres mots, comme dans Aubene, par exemple, qui signifie le droit du Prince sur les biens des étrangers qui sont demeurez sans héritiers legitimes : car le mot, droit d'Aubene, vient d'albena, qui s'est dit pour alvena, & advena, étranger.

On dit avec avarice, avarement n'est nullement en usage.

Ce mot ne se dit plus, il a vieilly aussi bien que parfois. Il faut dire quelquefois.

Il est allé au devant de luy, & non, il luy est allé au devant. Ils sont venus au devant de nous, & non ils nous sont venus au devant.

Avec veut quelquefois de aprés soy, & quelquefois du. Quand le substantif qui le suit n'a point d'adjectif, l'on met du ; cela est fait avec du ciment : quand il en a & qu'il en est précédé, l'on met de. Cela est fait avec de bon ciment. Je dis quand il en est précedé, car si l'adjectif suivoit, il faudroit mettre du, comme : cela est fait avec du ciment fort dur.

Tous deux se disent ; je crois néanmoins qu'il vaut mieux dire avoine.

Le peuple de Paris se sert de ce mot, qui n'est pas des meilleurs.

En parlant du Souverain on dit, avénement ; « dés son avénement à l'Empire il avoit eu cette pensée ». En parlant du Pape, on dit, exaltation. « Le Pape Paul III, depuis son exaltation ne songeoit qu'à rémédier aux maux de la Chrêtienté ».

Ce mot est masculin, & M. d'Ablancourt dans son Livre des Apophtégmes ayant écrit mauvaise augure, marque dans l'errata qu'il faut lire mauvais.

Cette façon de parler n'est plus en usage : du temps de Sarrasin & de Voiture on la disoit encore, ne vous est-il pas d'avis d'estre aux Petites-Maisons, dit M. Sarrasin dans ses Dialogues. Il m'est avis que le visage de ma fortune se change, dit M. de Voiture écrivant à M. le Cardinal de la Valette.

Plusieurs personnes prétendent que avorter ne se dit que des animaux ; & qu'on dit d'une femme qu'elle s'est blessée, mais on ne doit pas faire de cela une régle générale ; car on dit fort bien d'une méchante femme, elle a fait avorter son fruit. Elle ne pouvoit manquer d'avorter. Elle a avorté deux fois par le moyen de

certains breuvages. Ainsi avorter, se dit d'une femme qui fait périr à dessein son fruit ; mais si c'est par accident, alors on dit qu'elle s'est blessée. Pour ce qui est des animaux, on dit toûjours avorter.

Il faut souvent se servir d'aussi, au lieu de si, c'est lors qu'il y a comparaison, comme : vous ne devez pas estre indifférent pour une personne qui vous honore aussi véritablement que je fais, quand il n'y a point de comparaison on se sert de si : comme, une santé si foible succombe d'abord ; ainsi c'est une faute d'exactitude que le Traducteur des Lettres de Saint Augustin a faite, quand il a dit, c'est avec la plus grande joye du monde que je donne ce Livre à un si homme de bien que vous estes, il falloit à un aussi homme de bien que vous estes. M. de Vaugelas fait souvent la mesme faute, il avoit en révérence, dit-il, dans son Quinte-curse, la misérable fortune d'une princesse issuë du Sang Royal, & un nom si fameux que celuy d'Ochus. M. de Voiture peche aussi fort souvent contre la mesme régle ; à un si grand malheur que le mien, dit-il, écrivant à Mademoiselle Paulet, il ne falloit pas une moindre consolation. Et ecrivant à M. de Chaudebonne, je vous supplie, dit-il, de trouver occasion de témoigner à Monseigneur les vœux que je fais pour une santé si importante à tout le monde que la sienne. Il falloit, pour une santé aussi importante à tout le monde que la sienne. Le Père Bouhours a dit quelque chose là-dessus dans ses Remarques qui confirme ce que je dis ; mais il n'a pas remarqué que quand la proposition est négative, on doit pour l'ordinaire se servir de si, soit qu'il y ait comparaison ou non, comme : rien ne la toucha si sensiblement que l'interest de sa religion. Si au contraire la proposition est affirmative, il faut se servir de aussi, comme nous l'avons veu dans les exemples précédens.

Avoüer, ne se doit dire que d'une chose vraye, ce seroit mal s'expliquer de dire comme quelques-uns, il a avoüé des choses qui ne sont point. Il avouë ce qu'il n'a point fait. Les tourmens font souvent avoüer des crimes dont on n'est pas coupable. Avoüer & aveu, aussi bien que confesser & confession, supposent la verité, c'est à quoy on ne prend pas assez garde.

On ne met point aujourd'huy comme aprés aussi, on met toûjours que ; autrefois on n'estoit pas si scrupuleux, témoin M. d'Ablancourt qui met dans ses Commentaires de César, il dit qu'il ne falloit pas que l'alliance Romaine luy fust dés-avantageuse, qu'autrement il y renonçoit d'aussi bon cœur, comme il l'avoit recherchée. Témoin M. de Voiture, qui écrivant à M. de Fargis, dit : à ce que je vois vous estes aussi libéral de loüanges comme de toute autre chose. Et M. Sarrazin, qui dans son Dialogue, fait dire à M. Ménage, je ne sçay si vous ne voudrez point excuser l'Ecolier aussi bien comme le Maistre. Dans tous ces exemples il faut que au lieu de comme ; cela est incontestable.

Ce mot se prend quelquefois en mauvaise part. Et quand on dit tout court, c'est un Auteur, c'est quelquefois plûtost une injure qu'une loüange. Un Auteur tout court, c'est un homme qui n'a pas le sens commun, qui se mêle d'écrire & qui n'y entend rien. C'est un homme qui ne raisonne pas comme les autres hommes, & qui prenant des routes toutes différentes s'égare dans ses pensées, s'enteste de soy-mesme, ne parle jamais naturellement, met son souverain bonheur à mettre un Livre au jour. Trop heureux de faire parler de soy en quelque maniere que ce soit, pourveu que ce soit sous le nom d'Auteur. Il ne faut rien artendre de ces gens-là de raisonnable, tout y est hors des bornes de la nature & de la raison ; C'est ce qui a fait dire à M. Paschal, que

« quand on voit le stile naturel, on est tout étonné & ravy, parce qu'on s'attendoit de voir un Auteur & qu'on trouve un homme ; au lieu que ceux qui ont le goust bon, & qui en voyant un Livre croyent trouver un homme, sont tout surpris de trouver un Auteur. »

M. de Vaugelas se trompe de dire dans ses Remarques, qu'il ne faut dire autre que quand il y a relation ; comme : il ne faut pas ravir le bien des uns pour le donner aux autres : & que quand il n'y a point de relation, il faut dire autruy, comme : il ne faut pas désirer le bien d'autruy. Ce principe paroist beau, mais il n'est pas seur, car est-ce que ce seroit mal parler de dire, par exemple, il faut sçavoir plus que les autres quand on veut enseigner, il ne faut point porter envie aux autres, où plûtost, ne seroit-ce pas mal parler, de mettre autruy en ces exemples.

B

Babiole ne se dit que dans le discours familier en parlant des joüets des enfans, & de ces petites figures qu'on leur donne pour les amuser. Les Syriens disoient βαβϊον pour dire un enfant. Babiole pourroit bien venir de là ; les Italiens ont aussi leur bambo & leur bambino, pour dire un enfant, & leur bambole, pour dire des poupées.

Il y a des gens qui rejettent tout à fait bailler, & qui prétendent que donner doit toûjours estre préféré, mais ces personnes-là se trompent. Donner est bon, & bailler n'est pas mauvais. Il est vray que bailler n'est que du stile familier, & ne se diroit gueres bien dans un discours un peu relevé. Au lieu que donner est également

bon partout, excepté dans ces façons de parler, bailler à ferme, la bailler belle. Que bailler ne soit pas mauvais dans le discours familier, il est aisé de s'en convaincre par les exemples de nos meilleurs Auteurs François, & entr'autres de Mademoiselle de Scudery, qui dans l'entretien sur la colere dit, le valet de chambre avoit baillé les deux chevaux à tenir à un laquais ; & dans celuy de la haine, Myrinthe bailla alors le papier à Cléomede qui le lut tout haut.

Ce mot ne se dit que dans le figuré, les vrays Moynes se contiennent dans une retraite exacte, ils balancent au jugement de Dieu l'iniquité du monde.

Les Bourguignons disent toûjours bellement, c'est un méchant mot François.

On dit Benitier mieux que Benestier.

Barboter n'est pas un terme noble ; aussi on dit que M. Colletét ayant un jour apporté au Cardinal de Richelieu le Monologue des Tuileries, où il y avoit ces Vers de la description du quarré d'eau,

La Canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enroüée, & d'un battement d'aîle
Animer le Canard qui languit auprés d'elle.

Il ne voulut jamais mettre barboter, pour, s'humecter, quoy que le Cardinal le luy conseillast, & il s'en défendit, parce qu'il trouvoit ce mot trop bas.

Ce mot exprime ce qu'on ne sçauroit dire autrement sans le secours de plusieurs paroles ; & bien des personnes s'en servent. M. Chardin dans son Epistre au Roy, qu'il a mise à la teste du

Journal de son Voyage en Perse, dit : Cette union parfaite vous a fait prendre part à tous les actes de sa bénéficence royale. Cette expression a plû à mille gens.

M. de Vaugelas se trompe, quand il dit dans ses Remarques, qu'il faut dire à la Vierge, tu es benite entre toutes les femmes, il est certain qu'il faut dire benie, & voicy la régle qu'on doit suivre. Ce mot a deux sens, ou il signifie la bénédiction de l'Eglise sur une chose comme sur du pain, sur de l'eau, & alors on dit, benit, benite, du pain benit, de l'eau benite : ou il signifie la protection particuliere de Dieu sur une personne, sur une famille, sur une Ville, sur un Royaume, &c. & alors on dit, beni, benie : c'est un homme beni de Dieu. La Sainte Vierge est benie entre toutes les femmes, comme qui diroit, est privilegiée de Dieu, a receu des graces & des faveurs particulieres entre toutes les autres femmes. Cette Famille est benie de Dieu. C'est aussi de cette sorte que parle le Traducteur de la Génese, Toutes les Nations seront benies en vous.

On dit bestail ; Je m'étonne que l'Auteur de la Cyropédie ait dit, il luy commanda de luy amener tout le bestiail qu'ils pourroient prendre. Car on ne dit point bestiail au singulier, quoy qu'au plurier on dise bestiaux. La richesse des Patriarches consistoit principalement en bestiaux.

Ce mot se prend quelquefois pour une action de stupidité & d'imprudence, comme : il a fait une bestise. D'autrefois il se prend pour la stupidité mesme, & le peu d'esprit, comme : le silence est quelquefois signe de modestie & de jugement, & quelquefois de bestise.

Il y a long-temps que cette question est agitée par les Grammairiens, & elle n'est point encore decidée. Il y a tant de suffrages de part & d'autres, qu'on ne sçay quel party prendre. M. d'Ablancourt dit bienfaiteur, & bienfaicteur ; « à qui est-ce, dit-il, dans l'Epistre au Roy, qu'il a mise à la teste de sa Traduction des Apophtégmes, qu'un sujet peut mieux consacrer le fruit de ses veilles qu'à son Prince ; & celuy qui a receu un bien-fait, qu'à son bienfaiteur ». Et dans la retraite des dix mille il dit, bienfaicteur. « Osez-vous avoir de si lâches sentimens de vostre bienfaicteur ».

M. Charpentier de l'Académie Françoise dit, bien-faicteur dans tous ses Livres.

M. de Vaugelas dit toûjours bienfaiteur ; « quelle rage de Tygre s'est emparée de ton cœur, que tu ayes eu le courage d'enchaîner ton Roy, ton bien-faiteur ». Et M. Varillas ne parle jamais autrement, il empêcha que son bienfaiteur ne fust éleu dans le Conclave. Le Pere Bouhours ne dit jamais que bienfacteur. M. Ménage prétend qu'on dit toûjours bienfaictrice, & qu'ainsi on doit dire bienfaicteur ; mais il se trompe. Car ceux qui disent bien-faiteur, disent aussi, bien-faitrice ; Soyez d'eternels monumens des liberalitez de vostre bien-faitrice.

Je ne préfére point mon jugement à celuy de tant d'habiles Ecrivains, mais cependant je serois plus porté en faveur de bienfaicteur. « L'homme qui porte son ingratitude jusques à rendre à son bien-faicteur le mal pour le bien, privera pour jamais sa maison de toutes sortes de biens », dit l'Auteur de la Morale du Sage ; & c'est ainsi, je crois, qu'il faut parler ; car bienfacteur est trop rude, bienfaiteur est trop affecté, au lieu que bienfaicteur tient le milieu entre les deux. C'est de la sorte que M. de Voiture prétend qu'il faut dire ; voicy comment il s'en explique luy-

mesme à M. Costar qui l'avoit consulté sur ce mot. Bienfaiteur, dit-il, n'est pas bon, bienfacteur ne se dit guéres, dites s'il vous plaist bienfaicteur.

On demande si ce mot a un comparatif, & si l'on peut dire, c'est l'homme le mieux faisant que je connoisse ; bien des gens habiles dans la Langue font difficulté de se servir de ce mot au comparatif, mais un grand nombre d'autres s'en servent comme d'un bon mot, & approuvent cette phrase de M. de Voiture écrivant à Monseigneur d'Avaux. « N'avois-je pas raison de trouver étrange, que vous le meilleur & le mieux faisant de tous les hommes, me refusassiez cinq ou six lignes. »

Le Pere Bouhours condamne cette façon de parler ; mais tous nos meilleurs Auteurs s'en servent. Ceux qui ont le mieux merité de nostre nation, dit M. Ménage dans ses Réflexions sur la Langue. Et celuy qui a depuis peu traduit la seconde Philipique, ce n'est pas à tous de bien mériter de la République. M. de Voiture a dit aussi en écrivant à Monseigneur d'Avaux : « On ne voudra pas s'exposer à l'envie que l'on encourroit, en traitant mal un homme qui au jugement de tout le monde a bien mérité de la France. »

L'Auteur des Mœurs des Israëlites dit, bigeare au lieu de bizarre. La distinction des animaux mondes & immondes, & les fréquentes purifications nous paroissent des cérémonies bigeares. Bizarre néanmoins est meilleur & beaucoup plus usité.

Il faut dire borgne au feminin, comme au masculin. Cette femme est borgne, & non borgnesse, autrement il faudroit donc dire, cette femme est aveuglesse.

L'Auteur qui a intitulé son livre, les véritables principes de la Langue Françoise, s'est lourdement trompé de prétendre que borgne fasse borgnesse au feminin ; comme Abbé fait Abbesse. Car si borgnesse se peut dire quelquefois, ce n'est que par mépris & par dérision.

Ce mot se dit rarement en bonne part quand on dit, un bon-homme, c'est comme si l'on disoit un homme qui n'a pas beaucoup d'esprit, c'est pourquoy ce terme est fort injurieux quand on le dit malicieusement ; & mesme si l'on veut consulter l'usage, on trouvera que le nom de méchant homme, ne choque point tant que celuy de bon-homme, parce que le prémier marque un vice de volonté, au lieu que l'autre marque un vice d'esprit : car encore que les vices d'esprit ne soient pas si pernicieux, que ceux de la volonté, néanmoins comme ces prémiers sont sans remede, & que ces derniers se peuvent corriger, cela fait que l'amour propre est plus offensé du reproche de l'un, que du reproche de l'autre.

On dit brasil ordinairement, aussi le Pere Bouhours a dit, Ils furent tous trois mis à mort, le prémier aux Indes Orientales, & les deux autres au Brasil. On dit néanmoins du bois de Bresil.

Bref est un vieux mot, & je ne crois pas qu'on doive s'en servir, quoyque l'Auteur des Mémoires sur les guerres de Paris écrive, on disoit qu'il vouloit gouverner le Royaume par des maximes étrangeres, bref qu'il n'estoit pas capable d'un si grand fardeau. Le Traducteur de la Rhétorique d'Aristote s'en est aussi servy en ce sens. « Si la felicité, dit-il, est veritablement ce que nous venons de dire, on doit mettre au nombre de ce qui en fait partie la naissance, le credit, &c. bref la vertu, & tout ce qui en depend. » Nonobstant ces autoritez, il est certain que bref n'est plus d'usage

pour enfin ; & que ceux qui se piquent tant soit peu de bien parler, ne s'en servent point.

On ne sçauroit rien determiner là-dessus. L'Auteur des Essais de Morale dit, briéveté. Celuy qui a ecrit les Mœurs des Israëlites dit, bréveté. Le Traducteur de la Rhétorique de Ciceron dit, briéveté. Une infinité d'Auteurs sont partagez sur ce mot, & l'on ne sçait lesquels il faut suivre. Je crois pour moy qu'on les peut joüer à croix & à pile, & que le meilleur party qu'il y ait à prendre en cela, est de regarder ces deux termes comme bons, en sorte que briéveté soit bien dit, & bréveté aussi.

Quelques-uns prétendent que comme d'intriguer on dit intrigant, de briguer on peut dire brigand, & appeler de ce nom ceux qui briguent. Mais ce terme n'est point receu en ce sens ; & comme l'équivoque en seroit fâcheuse, je ne crois pas que jamais il s'introduise. Trop de gens auroient interest de l'empêcher, & presque tous les Professeurs de Paris s'y opposeroient.

Ce mot s'employe souvent dans le figuré. On dit fort bien lâcher la bride à ses passions, mais il est à remarquer qu'il y a des occasions où cette expression devient ridicule. Comme seroit par exemple de dire, que Dieu lâcha la bride au prémier homme, aussi-tost qu'il l'eut crée, ou bien qu'il faut retenir le cheval de ses passions par la bride de sa raison. On dit tenir en bride quelqu'un, pour, veiller à sa conduite & à ses actions, prendre empire & autorité sur luy. Cela se dit aussi à l'égard des peuples & des nations ausquelles on se rend redoutable. Comme, le Roy tient en bride presque toutes les Provinces, & toutes les Nations de la Terre.

Le peuple met ce mot par tout. Un brin de feu, un brin de bois, un brin de sel, &c. ce qui est tres-mal parler ; mais on dit bien, un brin d'herbe, un brin de cheveux.

Ce mot est nouveau, & s'est introduit dans l'usage ; toutes les personnes polies s'en servent sans difficulté. Il déplaist néanmoins au Pere Bouhours qui le condamne comme un terme peu François ; mais cela n'empesche pas qu'il ne soit tres-bon. Il ne s'employe que dans le figuré ; & en parlant de la douleur que le cœur conçoit des péchez qu'il a commis. Brisement de cœur.

M. Ménage prétend dans ses Remarques qu'il faut dire, de la bronze & non du bronze ; plusieurs habiles Ecrivains néanmoins font ce mot masculin, & je ne crois point qu'ils soient à reprendre de cela. Ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable, ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze ne l'est pas.

Ce verbe n'est usité en Prose qu'à l'infinitif, & ne se dit que du bruit que font des choses sonantes, lors qu'elles s'entrechoquent, comme : les Soldats firent bruire leurs armes en signe d'applaudissement.

Bysse est un mot un peu inconnu au commun du monde. C'est le nom de la soye dont les anciens s'habilloient ; l'Auteur des mœurs des Israëlites l'appelle ainsi en François : en Egypte, dit-il, & en Syrie on portoit du fin lin, du cotton & du bysse. Cette soye étoit fort différente de la nostre, laquelle estoit encore inconuë du temps des Israëlites, & dont l'usage n'est devenu fréquent au deça des Indes, que plus de cinq cens ans aprés Jesus-Christ. Ainsi il est mieux de dire du Bysse, qui est le nom qu'on luy donnoit, que non pas de la soye, puis que ce seroit confondre deux choses tres-différentes.

Le style burlesque n'est plus guéres en usage ; on commence Dieu-mercy à s'en guérir ; mais le temps a esté, dit un Auteur célébre, que c'estoit un style si à la mode, que les Libraires ne vouloient rien qui ne portast ce nom. Pour mieux débiter leur marchandise, ils le donnoient aux choses les plus sérieuses, pourveu seulement qu'elles fussent en petits Vers ; d'où vient que durant la guerre de Paris en 1649. on imprima une piéce assez mal composée, mais sérieuse pourtant, avec ce titre qui fit justement horreur à tous ceux qui n'en lurent pas d'avantage, la Passion de nostre Seigneur en Vers Burlesques.

C

Ces mots sont si peu en usage que le mieux est de les éviter toûjours.

Les Lyonnois disent ça haut, venez ça haut, descendez ça bas, ce qui est tres-mal dit ; & un certain Traducteur de ce pays-là, qui s'est mêlé, où plûtost qui a tâché de tourner en François l'Aristée de Virgile dit : « Orphée déja échapé de tous les périls delà bas, s'en retournoit ça haut dans ce monde. » Cette faute est grossiere.

Candeur & candide sont du bel usage. Ils signifient bonne foy, sincerité, franchise. La simplicité & la candeur sont l'objet de l'amour de Dieu.

« Dieu qui est le juste Dispensateur des récompenses en donne mesme aux paroles qui sont accompagnées de verité & de candeur. » C'estoit un homme d'une simplicité & d'une candeur

des prémiers siécles. « Il faut oster au cœur humain le masque de vertu, de candeur & de sincerité, dont il se sert pour les rafinemens de sa dissimulation. »

Candide se dit de mesme avec beaucoup de grace, mais il faut prendre garde à ne pas le dire non plus que candeur, sans mettre auparavant quelque autre mot, qui en détermine le sens & la signification ; comme nous l'avons veu dans les exemples précédens, & comme on le voit dans celuy-cy. Une intention droite & sincere, un procedé simple & candide gagnent les ames les plus barbares. Morale du Sage.

Ce mot se dit dans des sens bien différens, on dit la capacité d'un Vaisseau pour la largeur & la grandeur ; & l'on dit la capacité d'un homme, pour la science.

On dit caporal, ordinairement. Il demanda fiérement au caporal d'où venoit cette nouveauté. On appelle corporal le linge dont les Prestres se servent à la Messe sous le Calice ; la raison de cela est que caporal vient de caput, & que le caporal est un chef de milice ; & l'on dit corporal, à cause du Corps de Nôtre-Seigneur qui repose dessus.

Il faut dire capriole sans trop prononcer le P. C'est un certain saut qu'on nomme ainsi dans la danse ; On peut voir là-dessus le Révérend Pere Ménestrier Jésuite, dans son Livre des Ballets, ce sçavant Religieux y explique doctement ce que c'est que capriole, aussi bien que courbettes, voltes, demi-voltes & autres termes de maneige.

Le peuple dit un Carolus, pour dire dix deniers, mais cette maniere de parler ne vaut rien ; au moins ce n'est point ainsi que les

honnestes gens parlent. Ce mot ne se dit que par les Crocheteurs & les Harangeres.

On dit carnaval, & on prétend que ce mot vient de ce qu'en ce temps-là on se traite mieux qu'à l'ordinaire, & que c'est comme si l'on disoit carne avale. D'autres qui veulent qu'on dise carneval, font venir ce mot de carnivale, parce qu'alors il faut dire adieu à la chair ; Mais carnaval vient, ce me semble, de ce qu'autrefois on disoit avaler pour finir ; carnaval est comme si l'on disoit la fin de l'usage de la chair ; ainsi on peut croire que l'usage de la viande estant prest de finir, on a employé autrefois ce terme. Voila le temps qui s'avale, d'où peut estre venu carnaval.

L'un & l'autre sont bons, mais de quelque maniere qu'on l'écrive, il est certain qu'on doit prononcer casmate. Ce mot n'est que du stile familier, il signifie une petite fosse, ou un creux dans la terre ; les Grecs ont aussi leur χάσματα, qui veut dire une ouverture de terre, & les Italiens leurs casamatta, qui veut dire une caverne pour les fous, comme qui diroit casa à matti, case à mettre les fous.

Caze se dit quelquefois pour cabane. « Figurons-nous ces grandes fermes, qui comprenoient le logement du maistre, la basse-cour, les granges, les estables, & les cazes des esclaves. »

J'ay veu des personnes tres-habiles dans la Langue qui croyent que cécité est un beau & bon mot en parlant de la privation de la veuë. Je déférerois assez à leur jugement, si je le voyois autorisé par l'usage, mais il ne me semble pas que cela soit, quoyque ce fust une chose à souhaiter ; car enfin il est constant qu'aveuglement ne se dit guéres bien dans le propre. On dit bien l'aveuglement du cœur, l'aveuglement de l'esprit ; mais il me

semble qu'on ne dira pas bien d'un aveugle, qu'il est dans l'aveuglement.

Celuy se met quelquefois au lieu de personne, & mesme avec beaucoup de grace. En voicy un exemple de M. de Vaugelas. « Comme ils vinrent à s'écrier tous ensemble, qu'enfin Jupiter vangeur de la Gréce avoit ouvert les yeux, il n'y eust celuy qui ne s'interessast dans leurs maux. » C'est comme s'il y avoit, il n'y eust personne qui ne s'interessast dans leurs maux.

M. de Vaugelas prétend que, ce que, se peut mettre élégamment au lieu de si ; Il cite mesme cét exemple de Malherbe, il ne faut pas penser que ce que Mercure est peint en la compagnie des Graces, soit pour signifier, &c. mais aujourd'huy on ne parle plus ainsi. M. d'Ablancourt aime cette maniere de parler ; « Quelqu'un, dit-il, qu'on accusoit d'avoir empoisonné son Pere dans un festin, venant à ménacer Ciceron ; j'aime mieux encore, répondit-il, que tu me menaces, que ce que tu me traites. »

Diogénes estant blâmé d'avoir versé du vin de son verre, j'aime mieux le verser, dit-il, que ce qu'il me verse. Toutes ces autoritez ne peuvent rien contre l'usage qui a changé depuis ce temps-là.

Il ne faut pas confondre ces deux mots ; cercle ne se dit parmy nous que des assemblées des Dames. On dit dans un autre sens les Cercles de l'Empire ; « Cercles de l'Empire unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, il ne vous restera que des malheureux débris de vos armées. »

Ce sont eux paroît meilleur ; néanmoins de bons Auteurs ont quelquefois parlé autrement, c'est eux qui ont bâti ce superbe labyrinthe.

Quoyqu'il s'agisse d'une chose passée, on met toûjours c'est pourquoy, & non ce fut pourquoy. C'est pourquoy les Romains perdirent la bataille, & non ce fut pourquoy les Romains perdirent la bataille. Il faut remarquer en passant que la conjonction & n'est point élegante devant c'est pourquoy.

Il y a des occasions où l'on se trouve en peine pour sçavoir lequel des deux il faut mettre, c'est ou c'estoit ; par exemple, s'il faut dire : « Aristote disoit que le meilleur moyen de faire progrés dans les Sciences, c'estoit de jetter l'œil sur ceux qui nous devancent » ; ou bien, c'est de jetter l'œil sur ceux qui nous devancent. Il faut dire c'estoit, & la régle qu'il y a à suivre en cela, c'est que lors qu'il y a un prétérit devant, comme en cét exemple, Aristote disoit, il faut mettre l'imparfait pour le present ; ce qui est si vray que M. d'Ablancourt dans son Livre des Apophtégmes ; ayant écrit, Aristote disoit qu'il ne falloit ny loüer ny blâmer, parce que c'est estre fou, ou présomptueux, s'en corrige comme d'une faute, & met dans l'errata, qu'il faut lire c'estoit. Cette régle peut s'appliquer à tous les autres verbes. L'on peut juger par là de cét autre exemple d'un Auteur moderne ; « On a veu de nos jours, dans les troubles qui sont maintenant appaisez, que mille gens appelloient ceux-cy Jansenistes, & mille autres ceux-là Molinistes, sans que ny les uns ny les autres pussent dire quelle est la doctrine de Jansénius, ou de Molina. » Il est visible qu'il falloit dire : quelle estoit, au lieu de quelle est. Et il est facile de le voir, si l'on veut se donner la peine de l'examiner soy-mesme, en répétant la phrase avec c'estoit. Mais on sçait bien que cét Auteur ne se pique pas tant de parler purement, que clairement.

J'ay veu des gens qui consultant un peu plus la raison que l'usage, prétendoient qu'on ne devoit pas dire, c'estoit, dans les exemples citez, & que cette phrase, par exemple : « Aristote disoit que le meilleur moyen de faire progrés dans les sciences, c'estoit de jetter l'œil sur ceux qui nous dévancent », étoit tres-mauvaise ; parce, disoient-ils, que le moyen dont il s'agit là, dure toûjours ; & qu'en disant c'estoit, il semble que ce moyen n'estoit bon que du temps d'Aristote ; on dira bien, ajoûtent-ils, il disoit que le meilleur moyen de rendre la liberté à la République, c'estoit de réprimer la puissance de César ; ce moyen ne pouvant avoir de rapport qu'à ce temps-là.

Mais ces personnes là ne prennent pas garde qu'il ne faut point raisonner en matiere d'usage ; & je voudrois bien sçavoir si eux-mesmes observent cette régle, & s'ils ne disent pas tous les jours, quand l'occasion s'en présente, il m'a dit qu'il avoit un procés. Il m'a dit qu'on luy devoit cent pistoles. Vous me disiez que vostre frere estoit venu ; & il est certain que c'estoit, est mis là pour c'est, ce qui paroist par la réponse qu'on peut faire ; je vous ay dit que mon frere estoit venu, parce qu'en effet il est venu.

Cét imparfait tient lieu d'un présent, & nous avons des expressions où cela paroist encore ; comme : s'il entroit maintenant. Si cela estoit. Si le ciel tomboit. D'où vient que le Latin exprime ordinairement ces phrases là par le présent du subjonctif, si cælum ruat, dit Térence, pour, si le ciel venoit à tomber, & ce qui est remarquable, c'est que quand nous nous servons du présent dans ces sortes d'expressions, nous marquons ordinairement le futur, comme : s'il vient, faites-le attendre ; s'il fait demain beau temps, j'iray à la campagne, &c.

On dit c'est dommage, & non il est dommage, c'est une régle incontestable. C'est dommage, dit le Pere Bouhours en parlant du mot de sagacité, que ce terme ne soit bien estably en nostre Langue.

Quand est, est un peu éloigné du commencement de la phrase, on dit c'est, comme : ce que vous estes obligé de faire en cette occasion pour apporter quelque réméde à tous ces mots c'est de, &c. mais si le verbe est tout proche, on peut dire est, comme : ce que je puis faire, est de, &c. J'ay remarqué néanmoins que nos meilleurs Auteurs ne s'attachent guéres à cette régle, & qu'ils mettent quelquefois indifféremment c'est, ou est, soit qu'il soit prés ou loin. Comme, « une des plus importantes leçons que la sagesse nous donne c'est, de ne point prétendre corriger les défauts d'un homme qui ne reçoit les conseils qu'avec mépris ».

La prémiere fonction des Rois, & la partie la plus essentielle de la Royauté, c'est la justice.

M. Charpentier dit de Socrate, la plus excellente richesse à son avis, c'estoit la justice.

Et en un autre endroit il dit, estoit. « Le motif de tous les discours & de toutes les controverses de Socrate, estoit la recherche de la verité. »

La plus cruelle avanture qu'un honneste homme puisse avoir est d'estre jaloux d'un amy.

J'ay remarqué aussi qu'au plurier nos meilleurs Auteurs mettent souvent le pronom ce devant le verbe estre, aussi bien que dans le singulier. Les plus solides biens dont l'homme se

puisse enrichir, ce sont ceux qu'il a amassez avec justice, Morale du Sage.

Il semble néanmoins à quelques-uns que ce seroit mieux de dire, les plus solides biens dont l'homme se puisse enrichir sont ceux qu'il a amassez avec justice. Je crois cela assez indifférent.

Cét se prononce ouvert, cette se prononce muet, c'est à dire que le prémier E de cette se prononce comme le dernier, par exemple, on prononce à cette heure, comme s'il y avoit, à ce t'heure ou astheure. C'est ainsi que tout le monde parle, excepté ceux qui sont nouvellement venus de Province, lesquels ont beaucoup de peine à s'empescher de prononcer l'E ouvert dans ce mot.

Cettuy-cy ne se dit plus, & il est constant qu'on dit, celuy-cy. M. de Vaugelas dit que de son temps ce mot commençoit à n'être plus gueres en usage, mais aujourd'huy nous pouvons dire qu'il n'y est plus.

On ne met celuy-là que lorsque le qui est éloignée de deux ou trois mots, comme : ceux-là se trompent qui croyent la Comédie un divertissement innocent. Ceux-là se perdent qui s'adonnent à la lecture des Romans. Et M. de Malherbe n'est pas à imiter d'avoir dit, seroit-il possible que celuy-là voulust qui peut dévouloir en un moment. Mais on ne dira pas ceux-là qui, il faut toûjours qu'il y ait quelque mot entre-deux, quelquefois on met qui auparavant, & celuy-là, apres ; comme : qui perseverera jusqu'à la fin, celuy-là sera sauvé. M. Fléchier Orais. Funéb. de la Reyne.

Ce mot ne se dit plus en Prose, à moins qu'on ne veüille badiner & railler. On le souffre un peu plus en Poësie ; je sçay d'habiles gens qui s'en sont servis dans leurs Vers. Mais neanmoins je

croy qu'il seroit mieux de ne le plus dire, j'entens dans un discours sérieux, car le stile burlesque reçoit presque tout.

C'est une maniere de parler familiere, qui n'entre point dans le discours un peu relevé, elle est bonne dans le burlesque. Chance est encore un mot de cette nature ; on ne le dit point en parlant sérieusement.

Chandelle de cire n'est point bien dit, il faut dire bougie. Les Provinciaux y manquent souvent.

Chargeant ne se dit que dans le figuré, on ne dira point d'un fardeau qu'un Crocheteur portera, qu'il est fort chargeant, mais on dira qu'il est fort pésant, au lieu que dans le figuré chargeant est un bon mot. Il disoit que cette dignité estoit tres chargeante pendant les troubles de ce siècle. Flech. Hist. de Comm.

Ce mot est tres-élegant dans cette occasion, & nos meilleurs Ecrivains s'en servent, sa Prose est ce qu'il y a de plus chatié & de plus exact.

On dit Chaire de Prédicateur, Chaire de Droit, la Chaire de Saint Pierre, on dit aussi, la Chaire de Moyse ; & jamais on ne dit chaize que lors qu'on parle de ces siéges à s'asseoir, ou à se faire porter, loüer des chaizes, se faire porter en chaize. Le Traducteur des Lettres de S. Augustin dit, les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la Chaize de Moyse. Mais il s'est éloigné en cela de l'usage.

Chenu ne se dit plus guéres aujourd'huy. Ce mot néanmoins peut avoir sa place dans la Poësie, & sur tout dans le Burlesque.

Dans quelques Provinces on dit froisser, pour chifonner. Froisser un rabat, pour chifonner un rabat, mais c'est mal parler.

Les Lionnois font souvent cette faute.

On ne dit point des cieux de lit, il faut dire des ciel de lit ; Ciel de lit doit estre regardé comme un seul mot.

La paresse de l'esprit qui d'ordinaire ne veut pas se donner la peine de chercher les termes convenables qu'il sçait, & l'ignorance où l'on est de la plûpart des mots de la Langue, est ce qui a donné une si grande étenduë au mot de chose. On appele presque tout de ce nom là ; & il se trouve des Livres où il est plus de huit ou dix fois dans une mesme page. L'ignorance de ces choses, par exemple, est cause de plusieurs abus. C'est à ces choses que nous devons avoir égard. Il faut examiner cette chose à fonds, &c. Il en est de même, de cecy & de cela. La raison de cecy ; dit-on souvent, la raison de cela, c'est que. Si les hommes consideroient attentivement cela. Dans la conversation ce langage se souffre, mais dans un discours qui demande un stile un peu chatié, ce seroit une faute de parler de la sorte, sur tout dans une harangue & autre piéce d'éloquence ; par exemple, s'il s'agit de quelque maxime Chrestienne, & que je blâme la négligence que les hommes ont d'y penser ; je ne dois pas dire que c'est une chose étrange qu'ils ne fassent point de réflexions sur ces choses, qu'ils ne pensent point à ces choses, qu'ils ne s'occupent point de cela, mais il faut trouver quelque nom à mettre en place ; on peut dire, qu'il est étonnant qu'ils ne s'occupent point de ces grandes veritez, qu'ils traitent avec tant de négligence des maximes si pures, qu'ils abandonnent des régles si sûres, &c. car rien n'énerve tant la force d'une expression que ce miserable mot de chose, qui marque une grande disette de paroles.

Ce défaut est d'autant plus difficile à éviter, que ce terme vient presque se placer de soy-mesme sur les lévres sans qu'on y pense,

à cause de l'habitude que sa commodité nous a fait prendre de le dire, car il convient à tout ; il n'y a rien qu'on ne puisse appeler du nom de chose aussi bien que de cecy & de cela. Quoy que ce vice ne soit pas considerable dans la conversation, à cause du peu de temps qu'on y a d'examiner toutes les expressions dont on se sert ; il est vray néanmoins qu'il le devient beaucoup, lors qu'on voit qu'il part non pas de la précipitation que l'on a de s'exprimer, mais de l'ignorance véritable où l'on est d'un mot. Ce qui arrive assez souvent dans ce qui regarde les Arts. Combien de gens, par exemple, en parlant de ces grosses séparations de pierre qui se voyent dans les croisées des vieux bâtimens ont coûtume de dire, ces choses de pierre sont bien vilaines, ne sçachant pas le nom de meneaux que les Architectes y donnent ; c'est pourquoy il seroit important qu'on apprist les noms de tout ce qui peut tomber ordinairement sous nos sens, afin que quand on en voudroit parler, on ne fust pas contraint de recourir à ce pauvre mot de chose, l'azile de l'ignorance ; c'est à quoy on ne s'attache pas assez aujourd'huy ; jusques-là même qu'à tout bien considerer, il est vray de dire que la plûpart ne sçavent pas la moindre partie de la langue de leur païs ; car enfin il ne faut pas s'imaginer que les termes de chaque art soient comme barbares, & ne tiennent pas rang parmy les mots de la Langue. Un Architecte, comme dit M. Furetiere, parle aussi bon François en parlant de modules, de plaintes, de stilobates, &c. & un homme de guerre en parlant de casemates, de merlons, & de sarrasines, qu'un Courtisan en parlant d'alcoves, d'estrades & de lustre ; un Avocat avec ses termes de pratique, ne laisse pas de mesme de parler bon François ; & quand le Roy veut faire des Ordonnances & des Réglemens sur ces matieres, il se sert des termes de cét Art, sans qu'on puisse l'accuser de parler un langage barbare ; comme on ne peut pas

accuser Ciceron d'avoir parlé mal Latin, lors que dans ses Oraisons, il s'est servy des termes propres à la Jurisprudence Romaine. Il ne faut donc pas croire que sous ombre que nous avons apris nôtre langue maternelle de nos nourrices, nous sçachions pour cela toute la Langue Françoise, & que nous ayions droit de rejetter tous les mots que nous n'entendons point pour y substituer à la place le mot de chose. Pour ce qui est de cecy & de cela, il est plus permis dans le discours ordinaire, comme : remarquez cecy. Je vous dis cecy parce que, &c. J'ay veu cela. Il m'a dit cela. Mais ce terme n'estant pas noble il ne doit point entrer souvent dans le discours oratoire.

Je ne me serois pas avisé de faire cette remarque, si M. Ménage n'avoit écrit dans ses observations, qu'on pouvoit dire Phelippe, au lieu de Philippe dans la conversation ; il dit le mesme de Chretophle : Il faut donc remarquer que Phelippe ny Chretophle ne se doivent dire ny dans les discours relevé, ny dans les entretiens, & qu'il n'y a que le petit peuple qui prononce de la sorte.

On dit la Déesse Cypris ; & les Habitans de cette Ville on les appele Cypriots, & non Chypriots ; ce qui favorise fort la prononciation de Cypre. Cependant les sentimens sont fort partagez là-dessus. M. Charpentier dit Cypre. Il conquit l'Isle de Cypre & l'Egypte. L'Auteur qui a traduit les trois premiéres Comédies de Térence dit Cypre, aussi ; J'ay acheté plusieurs choses pour emmener en Cypre. M. Fléchier au contraire dit toûjours Chypre : il a laissé l'histoire de la guerre de Chypre.

Mademoiselle de Scudery dit toûjours Chypre ; Ce Prince apprenant la perte du Royaume de Chypre. Enfin quoy qu'il y ait de grands suffrages de part & d'autre ; Je crois néanmoins que la prononciation de Chypre est la meilleure, je la vois dans plus

d'Auteurs que l'autre. Le Pere Bouhours ne prononce point autrement. Il s'embarqua dans un Navire qui retournoit dans l'Isle de Chypre. Le Traducteur des Lettres de Saint Augustin prononce de mesme ; Il est Evesque dans l'Isle de Chypre. Je pourrois citer en faveur de cette prononciation une infinité d'autres excellens Auteurs que j'omets à dessein.

Ce mot est d'usage ; je sçay bien que quelques personnes font difficulté de s'en servir, mais nos meilleurs Auteurs, & mesme les plus nouveaux n'en font pas difficulté. « Un jour Astolphe se trouva dans le Paradis Terrestre, qui estoit sur la cime d'une montagne tres-haute où son hypogrife l'avoit porté. »

C'est un mot élégant, & qui mis à propos a beaucoup de grace. Ils le demanderent plusieurs fois en plein théatre avec de grandes clameurs pour l'exposer aux Lions. Ce mot ne se dit pas au singulier. « Je m'imagine entendre les mugissemens de la mer Toscane, tant sont effroyables les clameurs qui s'élevent à la veuë de cette pompe étrangere qu'étalent nos Comédiens. » Le Pere Tarteron dans sa Traduction d'Horace.

Il n'y a que le vulgaire qui dise un dinde pour dire un cocq d'inde. Les Provinciaux sont sujets à cette faute, & mesme à Paris le petit peuple parle de la sorte.

On n'employe ce mot que dans le figuré ; On ne dira pas d'une maison qui brûle, qu'elle est en combustion ; ny de celuy qui y a mis le feu, qu'il la mis en combustion. Mais dans le sens figuré, on dira fort bien, d'un homme qui met la dissention & le désordre par tout, qu'il met tout en combustion.

Les Complimens demandent beaucoup de délicatesse. Ils doivent estre naturels, simples & intelligibles, & non guindez,

obscurs & outrez, comme ils le sont d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il ne soit à propos quelquefois d'estre mystérieux dans ses complimens, mais il ne faut pas que le mystere soit difficile à développer, autrement c'est galimatias. Il y faut fuir aussi ces termes communs si fréquens dans la populace, comme sont : cela vous plaist à dire. Il n'y a pas de quoy. Vous vous mocquez. Vos mépris vous servent de loüanges, &c. ce sont des ornemens si vulgaires & si vieux, que de s'en servir, c'est plûtost une marque de rusticité que de politesse ; Et comme dit fort bien M. de Balzac, on prend les modes au Village quand on les a quittées à la Ville ; & il n'y a que la pauvre Noblesse qui se pare de clinquant usé, & de peluche pelée ; l'un & l'autre ont esté de saison, mais à présent ils ne le sont plus : ce furent autrefois des nouveautez, & ce sont maintenant des restes. La premiére comparaison qui fust prise de l'embrasement du Temple de Diane, estoit extrémement bonne : les autres depuis n'ont pas esté supportables, & il ne suffit pas que les sources où l'on puise, ayent esté claires, il faut pour y puiser nettement que les passans ne les ayent point troublées ; c'est à dire, que dés qu'une chose est devenuë triviale, elle n'est plus de bon goust ; c'est pour cela que les honnestes gens fuyent les proverbes, les quolibets, & les équivoques, dont la populace aujourd'huy a coûtume de parer son langage. Une autre condition requise dans les complimens, est d'en user rarement ; Les Provinciaux ont besoin de cét avis ; eux qui s'imaginent qu'il est du bel air de toûjours complimenter, c'est peut estre le plus ridicule de leurs défauts. Ce n'est point ainsi qu'on se conduit dans le grand monde, & un faiseur de compliment y fait une pauvre figure.

Il faut observer outre cela qu'il y a des termes qui sont bons dans les complimens, mais qu'il est facile de mal appliquer. Avoir

l'honneur, par exemple, est un terme de respect fort usité dans le monde. J'auray l'honneur de vous voir, j'auray l'honneur de vous écrire, mais on en abuse quelquefois, on dit souvent j'ay eu l'honneur, où il faut dire, j'ay eu le plaisir. Avez-vous veu mes chevaux, disoit un homme de qualité à un Provincial ; oüy, Monsieur, répondit le Provincial, j'ay eu cét honneur-là. On fait tous les jours de ces sortes de fautes sans y prendre garde, c'est pourquoy il est important de s'observer là-dessus. On dit souvent aussi, avoir le plaisir, avoir l'avantage, pour avoir l'honneur, comme : j'auray demain l'avantage de vous voir partir, dit-on quelquefois, j'auray le bien de vous aller dire adieu, ces termes-là ne valent rien en pareille occasion, il semble qu'on regarde comme un bonheur pour soy le départ de la personne à qui on fait un tel compliment ; il faut dire : j'auray l'honneur de vous voir avant vostre départ, j'auray l'honneur d'aller recevoir vos ordres ; ou quelque chose de semblable.

Ce verbe s'employe quelquefois dans un certain sens où tout le monde ne convient pas qu'il soit bon : Le Traducteur des Lettres de S. Augustin l'a employé dans ce sens, lors qu'il a dit : l'ame de l'homme est immortelle, mais elle l'est comme sa nature le comporte. Plusieurs personnes néanmoins fort délicates dans la Langue approuvent cette expression ; Et le Pere Bouhours mesme (qui l'appelle vieille dans ses Remarques, & qui ajoûte qu'il ne voit pas qu'elle soit en usage dans les Livres, & qu'il ne sçache pas un de nos bons Ecrivains qui se servent de ce verbe en une signification active,) s'est néanmoins declaré depuis peu en faveur de comporter, en le mettant luy-mesme dans le Livre qu'il vient de donner au Public, touchant la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit : « Le Poëme de Ronsard, dit-il, sur les miseres du temps souffre des idées & des expressions, qu'une

Stance spirituelle sur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas. » 1. Dialogue.

Concept est un mot particulier aux Philosophes, & qui est fort en usage, comme : « La Philosophie devint pointilleuse sous les Arabes par ces précisions & ces concepts abstraits qu'elle introduisit dans l'Ecole. »

L'usage a receu ce mot. Je crains bien que ce silence ne soit une connivence veritable.

Plusieurs personnes condamnent ce mot comme vieux ; mais il y a des occasions où il se dit mesme avec grace. Alexandre tout vaillant qu'il estoit, n'avoit pas encore conquester la moitié du monde.

Ce verbe veut le datif, consentir à une chose ; M. Patru néanmoins a dit pour contracter une societé toutes les parties doivent la consentir.

Plusieurs personnes disent avoir de la consideration, pour, estre estimé, estre consideré ; Et des Ecrivains fameux ont mesme parlé de la sorte. Aman qui avoit une grande consideration dans le Royaume. Je crois néanmoins que cette phrase est peu Françoise. Car enfin avoir de la consideration signifie plûtost considerer qu'estre consideré, comme : c'est un homme qui n'a point de consideration qui ne garde aucunes mesures, qui ne considere rien. C'est une personne qui a de la considération, & qui observe ce qu'il fait. Ainsi estre en considération, pour, estre estimé & consideré, est beaucoup meilleur que avoir de la consideration. C'est un homme qui est en grande consideration dans le monde.

Consommer marque la perfection, & consumer la destruction. Un homme consommé dans les sciences ; le bois est consumé ; le feu consume tout.

Il conste, au lieu de il est certain, ne se dit point ; il faut dire, il est constant, c'est une chose constante.

Compter signifie nombrer, & conter signifie raconter, faire un récit.

En bien des Provinces on dit conteste au lieu de contestation, & sur tout à Lyon, mais ce terme est peu François. Les Lyonnois disent aussi consulte, pour, consultation ; impresse, pour, impression, ce qui est grossierement parler. On dit consultation & non consulte. Il est vray que si l'on vouloit raisonner, il sembleroit que puisqu'on dit une insulte, on peut bien dire une consulte, ou que si l'on dit consultation, on peut donc dire insultation ; mais l'usage ne veut pas qu'on philosophe tant.

On dit contravention. « Le Roy se tourna vers les quatre Secretaires d'Estat, comme pour leur en demander acte ; & afin d'avoir une preuve suffisante pour faire le procés au Connestable en cas de contravention. »

Contrition n'est proprement en usage que pour signifier cette douleur, qui est nécessaire dans le Sacrement de Pénitence.

C'est un terme de droit. Le Parlement le condamna par contumace : mais on ne dira pas d'un homme opiniâtre, que c'est un homme qui a beaucoup de contumace.

Conversable est un mot élégant. Il me semble, dit M. de Voiture, écrivant à Mademoiselle de Ramboüillet, qu'il n'y a plus dans le monde de personnes conversables.

On ne se sert plus de ce verbe. Il a vieilly. Convoitise dure encore, mais il le faut mettre sans regime ; comme on met cupidité & concupiscence. M. de Vaugelas néanmoins témoigne dans ses Remarques que c'est bien parler que de dire la convoitise de regner. Tous les bons Ecrivains de son temps parloient ainsi, à ce qu'il dit ; mais nous pouvons bien dire que tous ceux du nostre ne parlent pas de mesme.

L'usage ne reçoit ce mot qu'en cette maniére de parler, les oreilles luy cornent. Ce terme est bas & populaire, il est venu de ce que le bruit qu'on entend alors, est semblable à celuy d'un cors.

Cette maniére de parler n'est que du menu peuple, aussi bien que, sauf vostre respect. Les personnes polies disent le plus honnestement qu'elles peuvent ce qu'elles ont à dire, sans recourir à cette sorte de civilité basse & populaire.

Ce mot se dit quelquefois. « Ils servent Dieu tous ensemble, & sont unis par les liens d'une amitié si cordiale & si constante, qu'elle ne reçoit jamais d'atteinte. » Eclairc. sur le Liv. de la vie Monast.

Demander une chose à cors & à cris. C'est une métaphore usitée, & qui est tirée de la chasse, où l'on poursuit la beste en sonnant du cors & en criant.

M. Ménage dit que cotterie est un mot Bourgeois, & que les habiles gens disent societé, mais il se trompe un peu en cela ; cotterie n'est pas plus un mot Bourgeois que batterie, crierie & une infinité d'autres, qui se disent dans le discours familier. Pour ce qui est de ce qu'il ajoûte, que les habiles gens disent societé, il se trompe encore ; les habiles gens n'auront garde d'aller dire, il est

de sa societé, en parlant d'une affaire de néant ; il est de sa cotterie, sera bien meilleur alors. Ce qu'il devoit donc remarquer, est que cotterie, est plus propre au stile ordinaire & familier ; & que mesme il est beaucoup meilleur que societé, pour exprimer ces cabales qui ne regardent que de petites choses, & qui n'ont pour motif & pour fin que des bagatelles : Et que societé au contraire estant plus noble, ne doit estre employé que pour signifier quelque chose de plus considerable.

On dit courre le cerf, courre ou courir la poste, mais on dira il ne fait que courir tout le jour, & non courre. M. de Voiture néanmoins prétend que courre est toûjours meilleur que courir ; mais comme le langage a un peu changé depuis ce temps-là, on ne doit pas s'en tenir tout-à-fait à son sentiment. Voicy ce qu'il dit de ce mot, écrivant à M. Costar sur des doutes qu'il luy avoit proposez, « courre est plus en usage que courir & plus de la cour. Mais courir n'est pas mauvais, & la rime de mourir & de secourir, fera que les Poëtes le maintiendront le plus qu'ils pourront ; on en peut user trois fois la semaine ». On dit ordinairement courre le hazard, mieux que courir, c'est aussi comme parle M. d'Ablancourt, ils aimoient mieux remporter une victoire certaine sans mettre l'épée à la main, que de courre le hazard d'une bataille.

Courtisan signifie un homme de Cour, mais courtisanne signifie une femme qui méne à la Cour une mauvaise vie.

Ce mot est meilleur en Poësie qu'en Prose. On ne laisse pas néanmoins de s'en servir en Prose, quelquefois mesme avec grace. Comme fait M. de Vaugelas lors qu'il dit : Toutes nos passions nous entraînent avec violence, nous sommes touchez de pitié ou enstâmez de couroux, selon les divers objets qui nous emportent.

On dit de crainte que, & l'Auteur des Réflexions sur la Philosophie, tout poly qu'il est, n'est pas à imiter, quand parlant de l'obscurité d'Aristote, il dit que « Diogene Laërce compare ce Philosophe à un poisson qui trouble l'eau crainte d'estre pris. » Il falloit dire, de crainte d'estre pris. Et un peu plus bas, que « l'orgueilleux n'approuve rien crainte de se soumettre ». Il falloit, de crainte de se soumettre.

Crédibilité se dit dans le stile dogmatique. « Jesus-Christ dit luy-mesme qu'il est Dieu, il le prouve en faisant des miracles, cela n'ajoûte-t'il pas un degré de crédibilité, qui oste toute la liberté d'en douter. »

Ce mot ne se dit qu'au plurier, des criailleries, & se dit élegamment dans le discours familier. Crieries est encore fort bon dans le mesme stile ; & le Traducteur de Phedre s'en est servy fort à propos dans la Fable des Grenoüilles. « Le Soleil voulant un jour se marier, les grenoüilles firent un grand cris qui monta jusqu'au ciel. Jupiter émeu de ces crieries importunes, leur ayant demandé le sujet de leurs plaintes, &c. »

L'abeille bourdonne, l'âne brait, le bœuf meugle ou mugit, la brebis besle, le chat miole, le cheval hennit, le chien jappe ou abboye, le cochon grogne ou gronde, le corbeau & la grenoüille croassent, le lapin clapit, le lyon rugit, l'ours hurle, le serpent sifle, &c.

Ces deux expressions, selon l'exactitude de nôtre Langue sont tres-differentes, quoyque le peuple ait coûtume de les confondre. Quand je dis, croyez-vous qu'il le fera, je témoigne par là que je suis persuadé qu'il ne le fera pas ; c'est comme si je disois, est-il

possible que vous soyez assez bon pour croire qu'il le fera, estes-vous assez simple pour vous persuader d'une telle chose.

Quand je dis au contraire, croyez-vous qu'il le fasse, je marque par là que je doute véritablement s'il le fera. Et c'est comme si je disois : je ne sçay s'il le fera, qu'en pensez-vous, dites-moy là-dessus ce que vous en croyez. Voilà en quoy consiste la différence de ces deux expressions. Il est inutile d'avertir que ce que j'ay dit du verbe faire dans cet exemple, se doit entendre de tous les autres.

C'est une chose constante qu'il faut dire, cueillir. Mais cependant on dit, je cueille, tu cueilles, il cueille, je cueilleray, tu cueilleras, il cueillera. Il est bon de remarquer encore, qu'on dit, je cueillois, tu cueillois, il cueilloit, & non je cueillissois, comme le prétendent certaines personnes qui apportent pour raison que, comme : vieillir fait, vieillissoit ; cueillir, doit faire aussi, cueillissoit : en quoy ils se trompent grossiérement, car il y a plusieurs verbes en ir qui ne se terminent point ainsi au présent. Si vieillir fait vieillissoit, défaillir fait défailloit. Si jaillir fait jaillissoit, tressaillir fait tressailloit. Si bannir fait bannissoit, venir fait venoit, & ainsi de plusieurs autres.

Ce mot ne se dit guéres aujourd'huy que dans le propre, la culture de la terre, la culture des fleurs. Mais on ne dira pas la culture de la raison, ny la culture de l'esprit, quoy qu'on dise cultiver sa raison, & cultiver son esprit. On dit néanmoins, la culture des Lettres, comme : c'est à la culture des lettres, que les hommes doivent une partie des avantages dont ils joüissent. Et c'est ainsi que parle M. Patru dans un Plaidoyer, le peu de connoissance que j'ay, dit-il, je le dois à la culture des bonnes Lettres.

Cupidité ne se prend que pour la concupiscence, dont parle Saint Paul ; & ce ne seroit pas parler avec exactitude que de dire, la cupidité de regner, la cupidité de s'enrichir, pour le desir ou la passion.

On demande s'il faut dire, cét homme cy, ce temps cy ; ou cét homme icy. Le Pere Bouhours prétend qu'il faut dire ce temps-cy. Et il est certain qu'en Prose c'est ainsi qu'on doit parler, quoy qu'en Vers l'un & l'autre se puisse dire, ainsi je ne crois pas que le Traducteur des Lettres de S. Augustin ait parlé avec assez d'éxactitude, quand il a dit : Il ne restera aucune excuse aux infideles de ce temps icy. C'est une faute qu'il fait en plusieurs endroits.

D

Davantage ne veut point que aprés soy. Il ne faut pas dire, il a davantage de Livres que moy. Ce ne seroit pas parler poliment ; mais il faut dire, il a plus de Livres que moy. Plusieurs Ecrivains habiles ont fait des fautes contre cette regle. Témoin cét exemple de la morale du Sage, « Celuy qui se confie davantage à ses lumieres qu'à celles de la grace commet une ingratitude envers Dieu. » Et cét autre de l'art de parler. Il s'abbaisse davantage que son ennemy ne l'a élevé ; ce davantage que blesse l'oreille, il falloit dire. Celuy qui se confie plus à ses lumieres qu'à celles de la grace, &c. il s'abbaisse plus que son ennemy ne l'a élevé. Il y a des phrases ou le davantage que blesse bien plus que dans d'autres, c'est lors que le que finit presque la période, & qu'il n'est suivy que d'un ou de deux mots. Comme en cét exemple de l'Auteur des Réflexions sur l'Eloquence. « La force de son discours, dit-il, en

parlant d'un certain Prédicateur, alloit toûjours en augmentant comme par degrez pour frapper encore davantage les esprits à la fin qu'au commencement ». Il falloit : pour frapper encore plus les esprits à la fin qu'au commencement. Lorsque la phrase est périodique, & que le que suit immédiatement aprés davantage, on ne s'apperçoit pas tout-à-fait tant de cette faute. La cadence de la période empeschant l'oreille d'y prendre garde, comme on le peut voir en cét exemple du dernier Traducteur de l'Imitation. « L'humble contrition des pécheurs, vous est, Seigneur, un agréable sacrifice, dont l'odeur vous plaist sans comparaison davantage que celle de tout l'encens du monde ». Ce qui fait encore que ce davantage ne blesse point l'oreille en cet endroit, c'est qu'il se trouve par hazard qu'il est mis dans un lieu où il faut un grand mot ; & où une monosyllabe comme, plus, n'iroit pas si bien. Mais cela n'empesche pas que ce ne soit une faute ; car si la monosyllable, plus, ne venoit pas bien en cét endroit, il la falloit placer ailleurs. Et dire, « l'humble contrition des pécheurs vous est, Seigneur, un agréable sacrifice, dont l'odeur vous plaist plus sans comparaison que tout l'encens du monde » ; ou bien en ajoûtant un petit mot, dont l'odeur vous plaist beaucoup plus, ou infiniment plus que tout l'encens du monde.

Lorsque l'adjectif suit le substantif on met, des, auparavant, & non, de ; des hommes sçavans, lorsqu'il précéde, on met, de, & non, des ; de sçavans hommes. Mais voicy une remarque qu'il est utile de faire, c'est que si ma proposition est générale, & que je parle, par exemple, de tous les sçavans hommes ; alors je dois mettre, des, quoyque l'adjectif soit auparavant, comme : nous apprenons des sçavans hommes que &c. C'est le sentiment des sçavans hommes : Mais si ma proposition n'est pas universelle, & que je parle seulement de quelques-uns, & non pas de tous ; alors

je dois mettre, de, suivant la régle que nous avons donnée : J'ay appris de sçavans hommes que, &c. ce qui est le mesme que si je disois, j'ay appris de quelques sçavans hommes.

Il faut encore remarquer que si dans ces sortes de propositions particulieres, le nom n'est pas au nominatif ou à l'accusatif, il faut toûjours mettre, de, quoyque l'adjectif soit aprés le substantif, comme : je l'ay appris de personnes tres-sages qui me l'ont dit. Cela s'entend, pourveu que le verbe ne demande point d'article ny de préposition ; car on dit fort bien, j'ay oüy dire cela à des personnes tres-sages.

Il y a des occasions où aprés les noms de nombre il faut ajoûter, de. Par exemple, qui diroit, il y en eust cent tuez, ne parleroit pas exactement ; il faut dire, il y en eust cent de tuez. Cét exemple en peut faire entendre plusieurs autres.

De se met plus ordinairement que à, aprés ce verbe ; je tascheray d'entrer, mieux que à entrer.

Quand obliger signifie contraindre, on met à ; on l'a obligé à signer. Quand il signifie faire plaisir, on met, de, comme chacun sçait. Ainsi si je disois, on l'a obligé de signer, il sembleroit que je voudrois dire, qu'on luy auroit fait plaisir de signer, ce qui fait un sens tout opposé.

Néanmoins quand il n'y a point d'équivoque à craindre on peut mettre, à, ou, de, selon que l'occasion le permet ; je dis selon que l'occasion le permet, car souvent la rencontre de deux, à, oblige de mettre, de, aprés obliger. Ainsi M. d'Ablancourt qui a dit dans les Commentaires de César, cela les obligea à camper à quatre lieuës, auroit, je crois, mieux parlé, s'il eust dit, cela les obligea de camper à quatre lieuës.

Souvent on supprime de aprés ce verbe, aussi bien qu'aprés le verbe croire & plusieurs autres de la sorte, comme : j'espere vous aller voir. Je crois estre obligé à cela. Nos meilleurs Auteurs parlent ainsi. « Justine fut d'avis que Auxence provoquast S. Ambroise à une dispute, esperant le décréditer, s'il refusoit ; ou s'il l'acceptoit, le faire déclarer vaincu par des Commissaires gagnez. » On retranche encore le, de, aprés le verbe imaginer, & le verbe croire, comme : il y a bien des gens qui en lisant ces histoires, s'imaginent estre à la Cour.

« Un valet hypocondriaque s'entretenoit un jour avec un tableau où estoit réprésenté le Collége des Cardinaux, croyant converser effectivement avec ces Princes de l'Eglise. »

Il est bon néanmoins d'observer que si le verbe aprés lequel on retranche le, de, n'estoit suivi que d'un seul mot qui n'eust qu'une syllabe ou deux syllabes bréves, alors il faudroit mettre de, comme : s'il vous plaist de m'oüir, & non, s'il vous plaist m'ouïr.

Si la proposition est affirmative, il est hors de doute qu'il faut dire, faire difficulté ; il fait difficulté de dire son sentiment ; mais si elle est négative, plusieurs croyent qu'on doit mettre, de ; il ne fait pas de difficulté de dire son sentiment. C'est ainsi que parlent presque tous nos bons Auteurs ; mais comme ils n'observent pas cette régle fort exactement, & que quelquefois ils retranchent le, de, je ne crois pas que ce fust une grande faute de l'omettre ; il semble même que ces deux, de, qui se suivent : faire de difficulté de, ayent quelque chose de rude à l'oreille. M. Fléchier dit dans la vie du Cardinal Commendon : Ils ne firent pas difficulté de dire que l'Empereur avoit esté abusé. M. de Vaugelas retranche aussi quelquefois le, de. Alexandre ne fit pas difficulté de luy donner sa parole à la façon des Perses.

Quand le, de, qui suit se mange avec le mot suivant, alors on peut mettre faire de difficulté sans craindre la répétition des, de, parce que l'élision empesche qu'ils ne choquent l'oreille. Comme on ne fera point de difficulté d'attaquer, mais ; je ne sçay si, si, demeurera en seureté, dit M. de Voiture au sujet du mot de car qu'on vouloit bannir de la Langue. Hors ces occasions, bien des gens croyent qu'il est mieux de retrancher le de. Il n'en est pas tout-à-fait de mesme de faire scrupule, car l'usage veut qu'on dise, ne pas faire de scrupule, il ne fait point de scrupule de, &c. Et nous n'avons point de bons Auteurs qui ne mettent le de dans cette maniére de parler. Il faut remarquer néanmoins que l'on dit, cela ne souffre pas de difficulté, & non cela, ne souffre pas difficulté.

Ce mot est fort bon au figuré, un déchirement de conscience, un déchirement de cœur. Je sçay bien que le Pere Bouhours ne l'aime pas ; mais cela n'empesche pas qu'il ne soit en usage. Il se dit mesme quelquefois dans le propre, comme : « n'avoit-on pas raison de reprocher au grand Prestre son animosité & son emportement qu'il avoit suffisamment fait paroistre par le déchirement de ses habits, quoy qu'il fust defendu ».

Décadence ne se dit qu'au figuré ; on ne dit point la décadence d'un bâtiment ; & si l'on dit, la décadence d'une maison, ce mot se prend alors pour famille. Mais on ne doit point dire décadence, pour signifier une ruine entiere & une destruction totale, parce que ce mot exprime seulement une diminution de grandeur qui conduit insensiblement à la ruine, & non, une ruine subite & entiere ; c'est pourquoy je m'étonne que l'Auteur de la Maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit, ait appelé, la ruine de

Troyes, la décadence de Troye. C'est un langage qu'on ne peut excuser de faute.

Ce verbe est tout-à-fait hors d'usage, quoyque M. d'Ablancourt s'en serve dans la retraite des dix mille. On leur dit que les femmes alloient à la guerre, & qu'elles avoient déconfit le Roy de Perse.

Défection est fort en usage, & nos meilleurs Auteurs s'en servent. Il fut sur le point de perdre les Provinces obeissantes, par la défection de la haute Noblesse.

De là en avant est un mot favory du Traducteur des Lettres de Saint Augustin. Il l'asseura que la Ville seroit delà en avant hors d'atteinte. Mais ce mot est fort Provincial, aussi bien que d'aujourd huy en avant, que le mesme Auteur dit presque toûjours. D'aujourd'huy en avant il faut d'autres mœurs, & une autre maniere de vie.

Ce mot se dit quelquefois au sens de démonter, déconcerter, & c'est en ce sens que s'en est servy M. d'Ablancourt, quand il a dit : « Un Avocat interrogeant un témoin, luy disoit : il se peut faire que celuy qui a dit ce que vous rapportez, l'ait dit en colere, il en tomba d'accord ; il se peut faire que vous n'ayez pas bien oüy, il fit signe que cela pouvoit estre aussi ; il se peut faire, ajouta-t'il, que vous ne l'ayiez point oüy du tout. Alors, il se fit une huée qui déferra le témoin. »

Déloyal est meilleur en Poësie qu'en Prose, aussi bien que déloyauté ; & M. Perraut s'en est servy à propos dans son excellent Poëme de Saint Paulin.

Parmy ces Nations fiéres & déloyales
Nulle en lâches forfaits n'égala les Vandales.

Cette phrase en terme de compliment & de civilité n'est guéres bonne, il faut dire, demander pardon. Demander excuse, n'est pas du bel usage, & c'est là tout le vice de cette expression ; car qu'elle soit contre la raison, comme le prétend le Pere Bouhours, c'est ce qu'il est difficile de montrer : aussi la preuve qu'il en apporte n'est qu'apparente ; afin, dit-il, que cette phrase fust bonne, il faudroit que celuy à qui on dit, je vous demande excuse, pût répondre, je vous accorde l'excuse que vous me demandez ; ce qui ne se peut raisonnablement, puis que c'est à luy au contraire de recevoir l'excuse, & à celuy qui s'excuse de la donner. Je dis que cette raison n'est qu'apparente ; car on persuaderoit par là qu'excusez moy. Je vous prie de m'excuser, seroient aussi de mauvaises phrases : afin qu'excusez-moy fust bon (peut-on dire) il faudroit de mesme que celuy à qui je le dis pust répondre raisonnablement : je vous excuse ; or cela ne se peut, puis que ce n'est pas à luy de m'excuser, mais à moy : de mesme que ce n'est pas à luy de me donner excuse, mais à moy de la luy donner. Ce qu'il y a donc à remarquer là-dessus, est qu'il n'est point vray que celuy à qui je dis, je vous demande excuse, ne puisse pas répondre raisonnablement, je vous accorde l'excuse que vous me demandez ; car s'il peut dire, je vous excuse, sans choquer la raison par cette phrase, pourquoy ne pourra-t'il pas dire aussi je vous accorde l'excuse que vous me demandez ? toute la différence de ces réponses n'est donc que dans l'usage qui favorise l'une, & qui rejette l'autre, quoy qu'elles soient toutes deux aussi raisonnables ; en effét quand je dis je vous demande excuse, c'est comme si je disois : je vous prie d'avoir la bonté par l'interprétation favorable que vous donnerez à mes paroles, de me trouver une excuse qui

me puisse justifier auprés de vous : d'ailleurs qu'est-ce qu'excuser, si ce n'est donner excuse ? & pourquoy ne dira-t'on pas bien, il y a des gens qui interpretent tout en bien, & qui donnent plus volontiers leurs excuses aux fautes d'autruy, qu'aux leurs propres. Si donc on peut donner des excuses aux fautes d'autruy, pourquoy ceux qui ont manqué, ne les pourront-ils pas demander ? & pourquoy ne pourray-je pas dire, je vous prie M. de me traiter toûjours avec vostre bonté ordinaire, & de ne pas me refuser de ces excuses charitables que vous accordez si obligeamment aux fautes d'autruy ; C'est donc une fausse raison pour condamner la phrase de je vous demande excuse, que de dire que l'excuse ne se demande pas, mais se donne par celuy qui veut estre excusé.

On peut voir cependant par ces exemples que demander excuse a quelque chose de moins fort, que demander pardon, car quand on demande excuse, on demande de n'estre pas regardé comme coupable ; au lieu que demander pardon, c'est en avoüant qu'on est coupable demander qu'on ne soit pas traité comme la faute le merite, ce qui est beaucoup plus fort : Ainsi quoy que la phrase de demander excuse ne soit pas du bel usage en terme d'honnesteté, & qu'il soit plus civil de demander pardon, il y a des occasions où les circonstances n'estant pas de mesme, on peut se servir de demander excuse ; comme lors qu'on a à ménager l'honneur & le rang des personnes dans les termes de réparations d'injures & de quelque accommodement, car alors demander pardon qui est un terme d'honnesteté, devient un terme humiliant ; au lieu que demander excuse, n'ayant pas un sens si fort, semble satisfaire au devoir de la réparation, sans interesser l'honneur de celuy qui la fait : Et cette expression dans une telle occasion n'est nullement à reprendre.

Demi estant devant le nom est indeclinable, demi-heure : mais estant aprés, il est déclinable Une heure & demie.

Cette façon de parler est d'usage dans le discours familier, & on dit tous les jours, il n'y a ni raison, ni demi dans tout ce qu'il dit. Et l'Auteur qui a traduit les trois premiéres Comédies de Térence se sert dans sa traduction de cette maniére de parler, je n'y ay veu ni boutique ni demi.

Plusieurs aiment mieux dire demipélagien, comme plus conforme à nostre Langue. Et c'est comme parle le Traducteur des Lettres de Saint Augustin. Mais l'usage ne favorise guéres ce mot, on dit néanmoins demi-Arrien. Tous les autres conciliabules qui furent tenus par les Arriens ou demi Arriens firent un grand mal à l'Eglise.

Cette maniere de parler est du bel usage. Ceux qui craignent l'apparence de l'affectation, aiment mieux témoignage d'amitié ; mais les personnes un peu galantes dans leur stile preferent demonstration d'amitié ; c'est ce qui a fait dire à l'Auteur des nouveaux Dialogues d'Eudoxe & de Philante, il craignoit de donner de vaines espérances sur des démonstrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne signifient rien.

Quelques-uns prétendent que ce verbe ne se dit qu'au figuré, quand il a pris un dessein, il n'en démord point. Mais ils se trompent, on dit fort bien le lezard est un animal qui ne démord point, il laisse plustost ses dents que de démordre.

Ce verbe se met quelquefois au lieu de consoler ; & M. de Voiture s'en est servy en ce sens, quand écrivant à M. de Lyonne, il dit, si j'ay esté si heureux que de trouver quelque place dans vostre amitié, ce gain là me dépique de toutes mes pertes.

Depuis ne se doit point mettre devant un infinitif ; & le Traducteur des Lettres de Saint Augustin, n'a point parlé correctement d'avoir dit : apres le Baptesme, la Penitence est utile pour effacer les pechez qu'on a commis depuis l'avoir receu. Mais comme ces deux, apres, dans une même phrase sont vicieux, il falloit dire, apres le Baptesme la Pénitence est utile pour effacer les pechez qu'on a commis depuis qu'on l'a receuë.

M. l'Abbé Danet a écrit dans un certain Dictionnaire François Latin, que ce terme avoit vieilly dans nostre Langue, mais il s'est trompé ; & ceux qui sçavent ce que c'est que de bien parler ne reprendront jamais le Traducteur des Lettres de Saint Augustin d'avoir dit ; « prenez garde qu'il ne vous arrive de demeurer attaché au mal, comme si vous estiez assuré que la grace viendra tout d'un coup en déprendre vostre volonté pour la porter au bien. Jesus-Christ nous a dépris & détachez du commerce des choses de la terre ». Ce mot a quelque chose d'agréable, & je crois qu'on peut dire aujourd'huy, avec la mesme grace que l'a dit autrefois M. de Balzac, les mélancholiques ne se déprennent pas si aisément de leurs passions.

Ce mot a quelque chose de fort & d'élegant. Exemple, « Dieu ne demande pas de nous un renoncement qui soit egal ; il y en a qu'il éleve à une condition plus parfaite, qu'il distingue & qu'il engage par une desapropriation exterieure des biens, des honneurs, des plaisirs, &c. » Eclaircis. sur la vie Monast. c. 5.

Désavant a quelquefois plus de force que avant ; « vous voulez que je prie pour vous ; je le faisois desavant, que vous me l'eussiez demandé ». « Ils ont bien veu que l'acte de nullité qu'on avoit fait de cette censure, désavant qu'elle fut concluë, seroit un mauvais préambule pour la faire recevoir. »

C'est un vieux mot qu'il seroit à souhaiter qu'on fist revivre ; car outre qu'il exprime bien, il paroist nécessaire : nous n'avons point de terme qui signifie, rendre un homme incertain d'asseuré qu'il est, le mettre dans le doute touchant une chose dont il ne doute pas ; & c'est ce qu'exprime le verbe désasseurer, comme : il croit cela fermement, mais il l'en faut desasseurer. J'ay eu beaucoup de peine à le desasseurer de ce qu'on luy a dit. Il y a des gens qu'on ne sçauroit desasseurer de rien. Il faut sçavoir se desasseurer des choses qu'on a crû trop légérement. Desabuser & dissuader, ont une signification plus étenduë ; quand on dit, je l'ay desabusé de cela, je l'en ay dissuadé : c'est comme si l'on disoit, j'ay fait qu'il ne le croit plus ; Or il y a des occasions où il ne s'agit pas toûjours d'ôter tout-à-fait aux gens la croyance qu'ils ont, mais où l'on se propose seulement de leur ôter la certitude où ils sont, pour les faire douter de ce dont ils ne doutoient point ; c'est ce que le mot de desasseurer exprime tout-à-fait bien.

Ce mot a quelque chose d'agreable ; & M. de Balzac, ce me semble, s'en est servy assez à propos quand il a dit, on l'a asseuré qu'il avoit guéri un grand nombre de malades, qu'il avoit desenchanté la Cour, & desabusé les Provinces. Lettr. de Balzac.

Plusieurs personnes pour dire copier, transcrire, disent décrire ; mais c'est un terme qui n'est point François en ce sens : décrire, signifie faire la peinture, & la description d'une chose, comme : je vais vous décrire la situation de cette ville, les mœurs de ses habitans. Il signifie aussi tracer, soit sur le sable, sur le papier, sur la toile, &c, décrire un cercle, décrire une ligne, &c.

On dit, desesperer de quelque chose, desesperer de son salut, & non, desesperer quelque chose, desesperer son salut. Ce verbe

ne regissant l'accusatif que lors qu'il signifie causer du desespoir, comme : desesperer quelqu'un, le jetter dans le desespoir. ainsi je ne sçay si le Pere Bouhours a esté assez correct quand il a dit, il les assura que malgré tous les obstacles qui faisoient desesperer leur reception en France, la Compagnie s'y establiroit. Ne falloit-il point, qui faisoient desesperer de leur reception ?

Desireux n'est pas du bel usage, quoyque quelques personnes s'en servent dans les Livres de dévotion. Desireux de son salut, & je ne crois pas que le Traducteur des Lettres de S. Augustin ait parlé fort poliment, quand il a dit : C'estoit une jeune personne fort desireuse d'apprendre.

Ce mot paroist beau, mais un peu hardy. M. Sarrasin s'en sert avec beaucoup de grace. « Tyridate tombe de cette felicité que l'injustice de sa fortune luy avoit donnée, il se réconnoit ennemy, & persecuteur de son beau-pere, desolateur de tout son Royaume, mari perfide, &c. »

Le Traducteur des Lettres de Saint Augustin dit, il seroit inutile de vous détailler tout le reste. Il faudroit trop de discours pour vous détailler tout le reste : Ce mot est bon dans les Lettres, les conversations, & les discours familiers.

On se trompe de croire, comme font quelques personnes, que ce mot n'ait point de plurier, aussi M. Racine n'a pas fait de scrupule de dire dans son remerciment à M Corneille, & de Bergeret, vous n'avez point à craindre tous ces longs détails de chicannes ennuyeuses qui séchent l'esprit de l'Ecrivain.

Détraction, détracteur, se disent encore ; mais détracter, commence à se passer.

Dextérité est du bel usage, & M. Racine s'en sert avec beaucoup de politesse. Comment, dit-il, s'est fait ce changement, est-ce par la dextérité de nos Ministres dans les Pays Etrangers ? Et M. Mascaron : On ne pouvoit assez loüer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates. Saint Evremont, dont la diction est si pure & si élégante dit encore : En condamnant Tacite de ses Réflexions guindées : « le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, lors qu'on met tant d'adresse & de dexterité à le conduire ». Observ. sur Sallute & Tacite.

C'est un mot qui a un peu vieilly, & je ne crois pas qu'on doive s'en servir ; quoyque M. d'Ablancourt dise dans les Apophtégmes des anciens. « Un Peintre ayant peint si bien un raisin que les oyseaux le venoient béqueter, son camarade s'avisa de peindre un rideau si dextrement, que l'autre ordonna de le tirer pour voir ce qu'il cachoit. »

Cette façon de parler est en usage. Ils arresterent qu'on se saisiroit du Roy, par le moyen des Bactriens qui estoient à leur devotion. Vaug. Quint. C.

Autrefois on disoit les devoyez, nos freres devoyez, en parlant des Héretiques ; & le Pere Cotton n'a-t'il pas dit dans une Epistre au Roy, en parlant de sa Compagnie : « Le restablissement des Peres Jesuites vous a redoublé la bienveillance des bons, l'estime des Nations Etrangeres, & vous a acquis le cœur & le corps d'un Ordre Religieux qui semble avoir esté suscité par la providence Divine en ces derniers temps pour la conversion des Infidelles, pour la réduction des devoyez, pour l'instruction des Catholiques, pour le secours de l'Eglise, & pour vôtre particulier service. » Mais il n'y a plus aujourd'huy que les bonnes gens qui parlent ce

langage. Dévoyé est un vieux mot au lieu duquel il faut dire, égaré.

Ce terme n'est que du discours familier, & se dit quelquefois avec assez de grace, personne Dieumercy ne prend interest à l'universel à parte rei, à l'estre de raison, ny aux secondes intentions.

Il faut que je vous die, il faut que je vous dise ; Je die paroist à quelques-uns plus soûtenu pour un discours public ; « Vous sçavez de qui je parle, Messieurs, vous sçavez le détail de ce qu'il fit sans que je le die. » Mais néanmoins je dise est plus usité. Il faut remarquer cependant que die & dise sont également bons dans la Poësie, à cause de la sertitude de la rime ; & il n'y a personne qui puisse trouver à redire à ces plaisans Vers.

Colas est mort de maladie,
Tu veux que j'en pleure le sort,
Que Diable veux tu que j'en die,
Colas vivoit, Colas est mort.

Diriger ne se dit d'ordinaire qu'en terme de direction spirituelle, non plus que Directeur ; pour ce qui est de direction, il n'est pas uniquement attaché au spirituel, car on dit fort bien, je vous laisse la direction de mes affaires.

L'Abbé Furetiere s'est servy de ce mot dans son premier Factum, ils travaillent à rendre la langue pauvre & diseteuse. Mais cependant diseteux n'est pas un mot qui soit fort d'usage, & je ne le crois pas encore assez estably pour pouvoir s'en servir sur l'autorité de M. Furetiere.

Ce mot a deux sens, il signifie quelquefois le partage qu'on fait d'une chose à plusieurs personnes, comme : la distribution du bled, la distribution du vin, &c. Il signifie outre cela une figure de Rhétorique, laquelle partage & distribuë par ordre de distinction les principales qualitez d'un sujét. Cette figure orne beaucoup le discours ; & l'exemple fera mieux entendre ce que c'est.

« Ils jugerent bien qu'il se faudroit conduire sagement avec un tel maistre, qui avoit tout ensemble la lumiere pour voir leurs fautes, la justice pour les reprendre, & l'autorité pour les punir. »

« Les richesses sont de grands obstacles au salut ; il est bien difficile de les acquerir sans injustice, de les posseder sans orgueil, d'en user sans dissolution. » Il est facile de voir par ces deux exemples que cette figure est d'un grand ornement, mais il faut éviter l'affectation.

Il y a une autre maniere de distribution où l'on joint le qui rélatif, laquelle n'a pas moins de grace que la premiére ; en voicy un exemple de M. Fléchier dans son Oraison Funébre pour M. le Chancelier. « Lors que le feu de la rébellion s'alluma dans la Capitale d'une Province, & qu'un illustre Chancelier alloit ou l'arrester par l'autorité des Loix, ou la punir par la puissance des armes ; M. le Tellier fut choisi pour l'assister de ses conseils, & pour chercher avec luy ces difficiles temperamens de menace qui étonne, de rémontrance qui corrige, de douceur qui appaise, de severité qui chastie. »

Ces sortes d'expressions donnent un grand éclat à un discours, mais elles veulent estre touchées délicatement : il ne faut pas quand on s'en sert, qu'il paroisse qu'on cherche à plaire.

Ce verbe est difficile dans la formation de ses temps ; on ne sçait bien souvent s'il faut dire, les vapeurs se dissoudent, ou se dissolvent, pour moy je crois qu'on doit dire dissoudent, les vapeurs se dissoudent en pluye : Et ce qui fait bien voir que c'est la véritable prononciation, c'est qu'on ne dira pas que la vapeur est dissoluë. D'ailleurs tous nos bons Auteurs disent dissout, & non dissolu : Et entr'autres M. d'Ablancourt qui dans la traduction de Minutius Felix dit, qu'est-ce que les animaux, qu'un mélange d'élemens qui se dissoudent apres ? Il en est de mesme du verbe résoudre. Quand il signifie la dissolution d'une chose, on dit résout. Les vapeurs forment des nuages qui se résoudent à la fin en pluye.

Autrefois on disoit des dits, de beaux dits, pour de belles paroles, de belles sentences. Des dits spirituels ; des dits agreables ; mais je ne sçay si aujourd'huy on pourroit se servir de ce mot. Un Auteur cependant fort poly & fort élégant, dit dans le jugement qu'il fait de Sénéque. « Il ne nous reste rien qu'on puisse dire seulement estre d'Alexandre, que certains dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit. » S. Evremont.

Ce verbe est d'usage en ce sens, il n'y a rien qui divertisse tant l'esprit de l'estude. Il est si fort attaché à cela, qu'on ne l'en sçauroit divertir. Divertir signifie quelquefois enlever, comme : divertir l'argent du public.

Estre Docte, c'est estre véritablement sçavant & habile ; estre Docteur, c'est non seulement estre habile homme, mais avoir donné certaines preuves de sa science, par lesquelles on ait obtenu ce titre. Il faut néanmoins avoüer que depuis quelques années

on a mis une autre différence entre ces deux mots, & qu'aujourd'huy le mot de Docteur est fort au dessous de celuy de docte ; ce qui est venu de ce que dans un grand nombre d'habiles gens qui avoient ce degré, quelques-uns ne soûtenant pas leur nom par leur science, se sont trouvez Docteurs sans estre Doctes : & cela a suffit pour ravaler un titre si beau ; car c'est un vice qu'on ne guérira jamais, de juger du particulier au gênéral dans les choses desavantageuses. Delà sont venuës ces railleries si injustes, mais si ordinaires ; Ce n'est qu'un Docteur, il ne prêche pas mal pour un Docteur ; quoy qu'il soit Docteur, il est habile homme. C'est ce qui donna lieu à la raillerie que l'on fit il y a quelques années du Docteur M*** lors qu'aprés l'avoir cité dans un Livre, en l'appelant le Docte M*** on eut soin de mettre dans l'errata : lisez Docteur.

La maison dont il est sorty, d'où il est sorty ; s'il s'agit de l'extraction, il faut dire la maison dont il est sorty. Mais si j'entens seulement qu'un homme vient de sortir d'une maison où il estoit entré, alors il faudra dire, la maison d'où il est sorty.

Doute est masculin, quoy qu'autrefois il fust féminin. « Il renonça à l'Empire, à l'honneur & à la vie, pour ne pouvoir plus supporter la doute, & l'incertitude de l'avenir », dit M. de Balzac dans son Prince. Et M. de Voiture : « si j'avois la moindre doute d'avoir failly, je n'aurois pas ces bons intervales dont je joüis quelquefois. » Mais l'usage présent de ce mot est contraire à ces autoritez, & le fait masculin.

Ce terme est au goust de plusieurs personnes tres-délicates dans la Langue, & entr'autres de Mademoiselle de Scudery qui s'en sert souvent, on sçait cela si douteusement que j'aime presque autant n'en rien sçavoir.

« A quoy sert donc la raison humaine & le sçavoir, à faire connoistre qu'on sçait tout ce qu'on sçait fort douteusement. »

Plusieurs personnes disent la Drave, la Save. M. Fléchier dit toûjours, le Drave, le Save dans l'Histoire de Théodose ; c'est ce qui a porté le Traducteur du Panégyrique du mesme Theodose à le dire aussi. Témoin la Ville de Siscia, témoin ce fameux Combat qui se donna aupres du Save. Et dans la Préface de la Traduction : Il vint camper vers Petovium petite Ville sur le Drave.

Droiture ne se dit point au sens naturel ; on ne dit pas d'un bâton bien droit, qu'il a de la droiture ; mais on dira bien d'un homme qui aura de l'équité & de la prudence, que c'est un homme d'une grande droiture.

Du depuis ne se dit plus. M. l'Abbé de la Chambre a dit néanmoins : Satan s'est servy du depuis de la beauté, des délices, & de la curiosité pour perdre les hommes. Mais il n'est pas à suivre en cela ; D'ailleurs on voit bien par les ouvrages de cét Auteur, qu'il ne se met pas beaucoup en peine des mots, & qu'il s'attache plus aux choses qu'aux paroles.

E

Quelques-uns sont pour efficace, & d'autres pour efficacité ; mais l'usage le plus receu est pour efficace, l'efficace de la grace surmonte la dureté du cœur. Et c'est comme parle un Auteur célébre, dont les écrits ne sont pas moins polis qu'ils sont saints ; La parole qui sort de la bouche de Jesus-Christ, trouve dans sa

source toute son efficace & sa puissance. Cela n'empesche pas néanmoins que de bons Ecrivains ne disent efficacité : les miracles de l'efficacité de la parole Evangelique durent & dureront jusqu'à la consommation des siecles.

Eshonté paroist un tres-bon mot, pour marquer une personne qui a perdu toute honte ; c'est un vieux terme qu'il seroit à souhaiter qui s'introduisit ; car le mot d'effronté ne dit pas tout-à-fait la mesme chose, il marque d'ordinaire une hardiesse trop libre à parler ; d'où vient qu'on dit souvent, c'est un effronté qui vous dira cent injures : mais eshonté donne à penser davantage, le sens en est plus injurieux, un homme eshonté c'est un homme qui a perdu toute pudeur ; je crois que ce mot marque plus la corruption du cœur, & effronté la légéreté de l'esprit, & l'indiscrétion.

Tout homme qui est formé de la main d'un autre, en quelque art & quelque science que ce soit, pourveu que ce soit un art noble, s'appele son éleve. « On ne croyoit pas trouver de meilleurs sujéts, pour l'Episcopat que des Eleves de Saint Augustin. »

Elevé se dit dans le propre & dans le figuré, un bâtiment élevé, un discours élevé, un esprit élevé ; pour relever, il ne se dit guéres que dans le figuré, un discours relevé, des matieres relevées ; mais on ne dira pas une maison relevée. On dit pourtant, un chapeau relevé pardevant, des figures relevées en bosse, &c.

Ce mot placé à propos se dit avec assez de grace ; on dira fort bien, par exemple, qu'il y a de certains corpuscules qui émanent sans cesse de tous les corps. Le Pere Thomassin se sert assez à

propos de ce mot dans un de ses ouvrages. C'est une morale émanée de la tradition des premiers hommes.

Ces deux mots ont des sens différens, amener en a plusieurs, il signifie conduire, comme : il me l'a amené chez moy. Voiturer, comme : il fait amener ses marchandises par bateau. Introduire, comme : c'est ce qui a amené le luxe parmy les hommes.

Emmener signifie derober, emporter, entraîner, &c. & marque presque toûjours de la violence, comme : je crains qu'on ne m'ait emmenè mon cheval ; ce fleuve s'est debordé, & a tout emmené ; ainsi on peut dire, que le temps amene & emmene toutes choses, pour dire, qu'il fait naistre & perir toutes choses. Enfin il y a de la différence entre emmener & amener, comme entre : apporter & emporter. Emmener se dit du lieu où l'on est à celuy où l'on n'est pas ; & amener du lieu où l'on n'est pas, à celuy où l'on est.

Cela est demeuré si empreint dans ma memoire que, &c. Ce verbe est en usage, mais il est à remarquer qu'il n'est guére usité qu'au passif, & au participe du passif, comme en l'exemple cité.

Ce mot est beau, pourveu qu'on ne l'affecte pas. « Quoyque je sois chagrin de n'écrire pas aussi poliment que vous, ne croyez pas que je vous en aime moins, il y a de la différence entre l'Emulateur & l'ennemy. »

Plusieurs disent nulle part tout court, d'autres disent en nulle part, & entr'autres Mademoiselle de Scudery en plusieurs de ses Livres ; la haine, dit-elle, dans l'entretien sur cette passion, n'a jamais esté permise en nulle part ; & dans celuy de l'avarice, l'avare ne trouve la gloire en nulle part. Néanmoins nulle part paroist meilleur.

Aller en campagne, aller à la campagne, signifient deux choses differentes ; aller en campagne, c'est aller en voyage ; aller à la campagne, c'est aller aux champs. Il en est de mesme de ces deux expressions estre en ville, estre à la ville. Estre en ville, marque qu'on est à la ville, mais qu'on est sorty de chez soy ; estre à la ville, marque seulement qu'on est dans la ville, soit chez soy ou ailleurs.

On ne doit point dire à comparaison. Je sçay bien que l'Autheur de la défense de la Langue Françoise a dit, la pauvreté de la Langue Latine à comparaison de la Grecque, &c. Mais cela n'empesche pas que en comparaison ne soit le véritable mot. Et c'est raffiner mal à propos, que de prétendre que à comparaison est plus doux, l'usage qui est le maistre, ne l'a point autorisé.

On met en l'âge lors qu'il y a quelque répétition à craindre, comme seroient deux à de suite ; & je ne doute point que ce ne soit pour cela que M. Pélisson dit dans l'Histoire de l'Académie, en parlant d'un Académicien, un accident inopiné le déroba à la France en l'âge de quarante-deux ans, car s'il eust dit à l'âge, il semble que ces deux à repetez le déroba à la France à l'age auroient eu quelque chose de rude. Aussi dans une occasion où il n'y a point à craindre cét inconvenient il dit, à l'aage. M. de Voiture estoit d'Amiens, il mourut à l'aage de cinquante ans.

S'il s'agit d'une fille, on dit une enfant, & non un enfant. Vous estes une sage enfant. C'est ainsi que l'on parle dans le monde ; c'est pourquoy l'Auteur des Mémoires sur la Religion, dit ; en parlant d'une petite fille qui fut guérie miraculeusement : « Dieu a operé un miracle en nos jours, à la veuë de tout Paris, en la personne d'une enfant, qui a esté guérie par l'attouchement d'une des épines de la Couronne de Nostre-Seigneur. »

Il est bon de remarquer ces deux expressions, on dit par exemple, je me tiens à ce pillier. Il se tenoit à la corde. Il me prit par mes habits & se tenoit à moy. Tenez-vous là, attendez-moy. Et dans un autre sens on dit, il s'en tient à tout ce que je luy dis. Quand les sentimens sont partagez, on ne sçait souvent à quoy s'en tenir. Tenez-vous-en à ce qu'il vous dira. La réflexion qu'on peut faire sur cela est qu'on dit, s'en tenir, au sens de se fier ; je m'en tiens à ce que vous m'en dites ; Et aussi quelquefois au sens de se contenter de ce qu'on a fait sans vouloir aller plus loin : comme, vous avez déja fait beaucoup de dépense pour ce procés, je vous conseille de vous en tenir là.

Demeurer se dit souvent en ce dernier sens avec la particule, en. Je vous conseille d'en demeurer là. Il l'a récompensé fort libéralement, & encore luy a-t'il promis qu'il n'en demeureroit pas là.

On dit il est entré, & non il a entré ; il est descendu, & non, il a descendu ; à moins qu'aprés ce verbe il ne suive un accusatif, car on dit fort bien, descendre les degrez, monter les degrez, comme : il faut descendre quatre degrez avant que d'entrer en sa chambre ; il faut monter dix degrez pour venir chez moy. Hors cela on dit toûjours, il est déscendu, il est monté, & celuy qui a intitulé son Livre, les veritables principes de la Langue Françoise, n'a pas parlé exactement quand il a dit, aussi-tost que j'ay eu fait mon affaire, j'ay monté à cheval.

Entretenement n'est plus bien venu que sur les Troncs des Eglises. Il est vray que M. d'Ablancourt dit, tout le pays contribuoit à l'entretenement des Soldats ; Mais je ne doute point que s'il vivoit aujourd'huy, il ne dit à l'entretient des soldats, au lieu de dire à l'entretenement. Car la Langue a receu bien des changemens depuis quelques années.

Aujourd'huy on dit j'enverray & non j'envoyeray. Je vous enverray ce que j'ay ; dit le Pere Tarteron.

Je sçay que c'est l'opinion commune qu'on doit dire, mettre l'épée à la main, & non la main à l'épée ; mettre la main à la plume, & non la plume à la main : mettre le chapeau à la main, & non la main au chapeau. Mais je crois cependant que cela n'est pas toûjours vray ; Il met la main à l'épée, marque qu'il se met seulement en estat de tirer l'épée, ou qu'il la tire en moitié du fourreau ; & l'épée à la main marque qu'on l'a entierement tirée. Le chapeau à la main, c'est lors qu'on fait grand accueil ; la main au chapeau, c'est lors qu'on saluë en passant. Pour la plume à la main, on ne le doit point dire, on dit toûjours la main à la plume, pourveu qu'il s'agisse d'écriture.

On dit épervier. Un vieux loup évite les pieges qu'on luy dresse, un épervier les filets qu'on luy tend.

Épris est un participe dont le verbe n'est point en usage. On ne dit pas éprendre, & encore épris ne se dit guéres qu'en Poësie. M. Dépreaux néanmoins l'a dit à propos en Prose. Je fus sincerement épris de tant d'admirables qualitez.

Il faut dire appeller les Lettres ; cet enfant ne sçait pas encore bien lire ; il ne fait qu'appeller les lettres. Eppeler ne se dit que par les Maistresses d'Ecole, & parmy le vulgaire. Mais ceux qui parlent bien disent appeler ; il ne faisoit qu'appeler les lettres sans pouvoir lier leurs sons.

Il est aisé de faire des équivoques en parlant & en écrivant, il suffit d'en apporter des exemples pour apprendre à les éviter. Celles-cy sont d'une autre espece, que celles dont nous avons parlé, en traitant de l'arrangement des paroles.

Exemple. C'est le Livre de cette personne dont je vous ay parlé, cela n'est pas clair : On ne sçait si c'est le livre dont je vous ay parlé ; ou si c'est cette personne qu'on sous-entend. Pour déterminer la chose, il faut dire, c'est le livre de cette personne de laquelle je vous ay parlé, si c'est la personne ; ou, c'est le livre de cette personne duquel je vous ay parlé, si c'est le livre.

Exemple. « Il s'en faut peu que je ne compare la mer à ces animaux que la fiévre ne quitte point, & dont elle imite si bien les rugissemens. » Il y a de l'équivoque en cette phrase ; on ne sçait si c'est la fiévre ou la mer qui imite ces rugissemens. Le sens à la verité le fait bien voir, mais les paroles ne le disent point ; or ce n'est point au sens à faire entendre les paroles, c'est aux paroles à faire entendre le sens. Pour oster donc cette équivoque, il n'y a qu'à changer quelques mots, & dire par exemple : « Il s'en faut peu que je ne compare la mer à ces animaux qui sont toûjours en fiévre, & dont elle imite si bien les rugissemens » ; car alors le mot de fiévre estant pris là indéfiniment, le pronom elle qui vient aprés ne peut plus s'y rapporter, & ainsi ne fait plus d'équivoque.

Exemple. Les Académiciens qui se nomment accordati, ont pour devise un Livre de Musique ouvert avec des instrumens. Ne semble-t'il pas, comme l'a déja remarqué un bon Auteur, que ce Livre soit ouvert à force de marteaux & de crochets ? pour corriger cette équivoque il n'y a qu'à mettre & au lieu de, avec, & dire, les Académiciens qui se nomment accordati ont pour devise un Livre de Musique ouvert & des instrumens. Ou bien sans mettre ouvert, ont pour devise un Livre de Musique avec des instrumens.

Exemple. « Jesus apperceut un peu plus loin deux autre pescheurs qui r'accommodoient des filets avec leur pere, qui s'appe-

loit Zébédée dans sa nacelle. » Il y a dans cette façon de parler une équivoque insupportable ; car enfin ne semble-t'il pas à ces mots : qui s'appeloit Zebedée dans sa nacelle, que cét homme ne s'appeloit Zebedée, que lors qu'il estoit dans sa nacelle ? Il n'y avoit qu'à dire : « il apperceut un peu plus loin deux autres pescheurs, qui avec leur pere (qu'on appeloit Zebedée) r'accommodoient des filets dans sa nacelle ». Ou bien : « il apperceut un peu plus loin deux autres pescheurs qui étoient avec leur pere nommé Zebedée, & qui r'accommodoient avec luy des filets dans sa nacelle. »

« Prenez une ferme résolution de porter cette croix, où Jesus-Christ vostre divin Maistre a bien voulu mourir attaché pour l'amour de vous. » Ce mot, où, aprés le verbe porter fait une équivoque ; il semble avant qu'on ait achevé de lire toute la phrase, que cela veuille dire, qu'il faut porter cette croix dans l'endroit où, &c. ainsi pour oster l'ambiguité, il falloit dire à laquelle, au lieu de où.

Exemple. Je regarde vostre amitié comme le plus grand des avantages que vous me puissiez accorder. Vostre lettre m'a donné une secrette joye. C'est le plus grand des plaisirs que vous me puissiez faire que de m'écrire souvent. Monsieur, vostre cheval vaut cent pistoles. Toutes ces sortes de phrases sont équivoques, il semble qu'on dise ; « Je regarde vostre amitié comme le plus grand desavantage que vous me puissiez accorder. »

« Vostre lettre m'a donné une secrette joye, c'est le plus grand déplaisir que vous me puissiez faire, que de m'écrire souvent. »

« Monsieur vostre cheval vaut cent pistoles. »

Ainsi il est bon d'éviter ces sortes d'ambiguitez, aussi bien que celles-cy.

N'attribuez point au défaut de mon souvenir le retardement de mes lettres. Si je ne vais pas vous voir, ce n'est point parce que je vous oublie Si j'ay tardé à vous écrire, je vous prie de ne le point attribuer au peu d'estime que je fais de vostre personne.

Il est aisé de voir que toutes ces manieres de parler se peuvent interpreter en mauvaise part, il faut dire, « n'attribuez point à aucun défaut de souvenir le retardement de mes lettres. »

« Si je ne vais pas vous voir, ce n'est point que je vous aye oublié. »

« Si j'ay tant tardé à vous écrire, je vous prie de ne le point attribuer à aucun défaut d'estime pour vostre personne. » On fait souvent ces sortes de fautes dans les lettres.

Autre exemple. C'est un homme dont l'ambition a ruiné la fortune. M. de Vaugelas prétend que ces sortes de phrases sont équivoques ; par ce, dit-il, que le mot, dont, se rapporte à fortune, & que cependant il semble qu'il ait rapport à ambition. Mais il se trompe en cette rencontre ; car le mot, dont, peut avoir autant de rapport à l'un qu'à l'autre, puis que l'ambition & la fortune, dont on parle en cét endroit, sont du mesme homme ; c'est pourquoy le sentiment le plus raisonnable est qu'il se rapporte aux deux ensemble ; ainsi il n'y a point d'équivoque à craindre : Aussi nos meilleurs Ecrivains, comme l'avouë M. de Vaugelas, ne font pas difficulté de se servir de cette expression : & on dit tres-souvent : C'est un homme dont le mérite passe la qualité, c'est pourquoy M. Sarrazin n'a pas fait de scrupule de dire, c'estoit un homme celebre sur l'Océan, & dont la vertu avoit élevé la fortune.

Je pourrois apporter plusieurs autres exemples d'équivoque ; mais je crois ceux là suffisans pour en faire entendre un grand nombre d'autres. Je diray seulement que les habiles Ecrivains sont si exacts là-dessus, qu'ils vont mesme quelquefois jusqu'au scrupule. M. de Voiture pour avoir mis dans une Lettre écrite à M. Costar. « J'ay envie d'aller demeurer avec vous en Poitou, car je trouve que vous avez beaucoup d'esprit depuis que vous y estes ; pour moy je viens au contraire d'un païs, où le mien s'est enroüillé », s'en reprend luy-mesme à la fin de sa Lettre comme d'une faute : « en relisant ma Lettre, dit il, je viens de m'appercevoir d'une équivoque, qui est au commencement. je viens d'un pays où le mien, car ce mien là se pourroit rapporter à pays, & je veux dire mon esprit : quoyque je sçache que vous ne prendrez pas l'un pour l'autre ; néanmoins ce ne laisse pas d'estre une faute ; aprés quoy il cite ces paroles de Quintilien qu'il est bon de remarquer : Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum quæ incertum intellectum facit, ut Chremetem audivi percussisse Demeam, sed illa quoque, quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit : ut si quis dicat, visum à se hominem librum scribentem : nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, male tamen composuerat, feceratque ambiguum quantum in ipso fuit. » J'ay mieux aimé, ajoûte-t'il, vous écrire cecy que de corriger ce que j'avois écrit.

Il y a une autre sorte d'équivoques qu'il est important de remarquer, parce qu'elle est plus délicate que les autres, & que les meilleurs Auteurs ont bien de la peine à s'en garantir ; l'exemple la fera entendre. « Bien que l'homme juste ait toûjours esté le Temple vivant de Dieu, il n'a pas laissé de vouloir demeurer par une présence spéciale en des lieux consacrez à sa gloire. » Cét exemple renferme une équivoque ; car dés qu'on a leu ces pre-

miéres paroles : bien que l'homme juste ait toûjours esté le Temple vivant de Dieu, il n'a pas laissé, &c. Il semble que cét, il, se rapporte à l'homme juste qui est en haut ; & en effét selon la vraye construction il doit s'y rapporter ; cependant selon le sens, il se rapporte à Dieu, ce qui ne peut se reconnoistre qu'aprés avoir lû toute la phrase. Pour corriger cette faute, il falloit que Dieu fust au commencement de la phrase, & l'homme aprés, de cette sorte : Bien que Dieu ait toûjours fait de l'homme juste son Temple vivant, il n'a pas laissé de vouloir, &c. On peut juger sur le modele de cét exemple, de plusieurs autres qu'on rencontre assez souvent en lisant les Auteurs.

Il y a encore une certaine espece d'équivoques qui n'est pas vicieuse, & qui dans l'usage ne passe point pour équivoque. Exemple, les hommes qui sont creez pour connoistre Dieu, cette proposition est fort bonne ; il est vray que si l'on veut chicaner, on peut dire que ce, qui, est obscur, & qu'il semble, quand on dit, les hommes qui sont créez pour connoistre Dieu, qu'on suppose donc que tous ne le soient pas. Mais c'est contester mal-à-propos ; dans ces sortes de propositions, il y a un qui explicatif, & un qui déterminatif ; le qui explicatif, ne fait qu'exposer ce qu'on suppose déja dans la chose, comme : Dieu qui est invisible ; Dieu qui est infini. De cette premiére sorte est le qui de l'exemple cité, & il n'y a personne qui s'y trompe. Le qui déterminatif au contraire, détermine la chose à un sens particulier, comme quand je dis, les Juges qui ne font jamais rien par prieres & par faveur sont dignes de loüanges ; ce, qui, est déterminatif, estant clair qu'on ne veut pas dire que tous les Juges en général ne font rien par prieres & par faveur.

Ainsi toutes ces propositions-cy sont bonnes : La pieté qui rend l'homme heureux dans les plus grandes adversitez, empesche les hommes de s'attrister de leur misere.

Les Grands qui oppriment les pauvres seront punis de Dieu, qui est le protecteur des opprimez, &c.

C'est un vice fort opposé au génie de nostre Langue que ces sortes d'équivoques ; Les petits esprits se font d'ordinaire un mérite d'en trouver par tout : leurs réponses & leurs reparties sont presque toûjours armées de ces sortes de pointes. Il n'est rien qu'on doive plus éviter dans le langage. Si on leur demande, comment ils se portent, & qu'ils soient assis, il vous répondent froidement ; qu'ils ne se portent pas, mais que c'est leur chaise qui les porte. Si l'on s'informe comment va toute la maison, ils repliquent qu'elle est toujours en sa place, & mille autres extravagances de cette nature. Ils triomphent principalement sur les noms propres, & quand ils en trouvent qui peuvent recevoir deux sens, comme : fleury, rose, mon plaisir, &c. ils ne laissent jamais passer l'occasion de dire ; vous estes toujours fleury Hyver & Esté. Je n'ay garde de n'estre pas vostre amy, j'aime trop les roses. Je ne m'ennuyeray jamais avec vous, vous serés toujours mon plaisir. Ou s'ils en veulent à quelqu'un ils croyent luy en avoir bien donné à garder, quand ils ont pû faire une raillerie sur son nom ; ils s'applaudissent alors comme d'une chose qui les distingue des génies communs, & qui fait voir qu'ils ont de l'esprit & de la délicatesse. Combien de gens, par exemple, ont raillé froidement sur son nom, l'Auteur qui a composé les Regles du Ballet, disant qu'on a tort de le blâmer d'avoir fait ce Traité, puis que c'est aux Ménestriers à faire danser les autres. J'avouë qu'il est difficile de croire que cét Auteur (qui d'ailleurs a beaucoup de

mérite) ait employé à la plus grande gloire de Dieu, tout le temps qu'il a mis à composer les Regles des Ballets ; Mais cela peut-il autoriser des pointes froides & grossiéres ? On ne doit pas faire grand fonds (dit M. de Balzac) sur trois ou quatre petites syllabes, qui ne sonnent que ce qu'il plaist à une coûtume sans raison, & ne valent que ce que l'usage les fait valoir. Cela s'appelle triompher des syllabes & des mots. Si c'eust esté la Coûtume des Romains de se joüer de cette façon, les Pontifes n'eussent esté que des faiseurs de ponts, ni les Dictateurs que des Maistres d'Ecole. Le pauvre Brutus eut esté le but de toutes les pointes de son temps, les Azinii, les Porcii, les Bestiæ, &c. n'eussent pas eu un jour de repos, Ce n'est pas que je veüille blâmer toutes les équivoques ; on en peut faire quelquefois pourveu qu'on en use sobrement, & encore doit-on témoigner par l'air dont on les dit, qu'on ne les regarde pas comme de fort belles choses. Il y a maniere à tout ; & je me souviens sur cela de l'exemple d'Horace qui voulant plaisanter sur le nom d'un amy à qui il écrit, s'y prend d'une maniere qui n'a rien de bas, ne faisant point l'équivoque luy-mesme, mais se contentant de l'indiquer en disant que certaines gens la pourroient faire. Cét amy s'appeloit Asina de son surnom, Horace l'avoit chargé de quelques ouvrages pour porter à Auguste, & à ce sujét il luy dit dans sa Lettre : « Si vous vous sentez trop chargé, jettez plûtost tout par terre que d'aller broncher & tomber justement à l'endroit où l'on vous envoye. Les gens en riroient & ne manqueroient pas de faire quelque allusion plaisant à vostre surnom. »

Si te forte meæ gravis uret sarcina chartæ,
Abjicito potius, quàm quò perferre juberis,
Clitellas ferus imengas : asinæque paternum,
Cognomen vertas in risum.

Espoir ne se dit guéres en Prose, mais il est fort bon en Poësie. Exemple,

La fortune capricieuse
Fait acheter trop cher le supréme crédit,
Et la crainte & l'espoir d'une ame ambitieuse,
La font plus souffrir qu'on ne dit.

Esprit malin, signifie un homme malicieux ; malin esprit, signifie le Démon. Les lieux les plus solitaires ne sont pas toujours des aziles contre les suggestions du malin esprit. Et un peu plus bas, on luy amena une femme tourmentée depuis quatre ans du malin esprit.

Il est vray que le Traducteur des Lettres de Saint Augustin a dit : « les Soldats de Jesus-Christ, combattent non contre des hommes, mais contre les puissances qui ne sont autres que les esprits malins, c'est à dire contre le Démon, & ses Anges ». Mais il n'a pas bien parlé ; il devoit dire, contre les puissances qui ne sont autres que les malins esprits.

Il est des hommes qui. Cette maniére de parler est un peu précieuse ; il faut dire, il y a des hommes ; si ce n'est en Poësie où l'on ne peut dire, il y a. Quand la proposition est négative, on peut dire, est, au lieu de y a. Comme : il n'est personne qui ne soit persuadé, que, &c.'pour, il n'y a personne.

Cette maniére de parler est fort métaphorique, mais elle paroist noble. On receut des aumônes considérables qui servirent à éteindre toutes les dettes du College.

Plusieurs se servent de ce mot au sens de, destin, de sort, de fatalité : & des Ecrivains habiles l'employent en cette

signification.

C'est l'étoile de nostre nation de se lasser de son propre bonheur.

« Nostre mérite nous attire l'estime des honnestes gens, & nostre étoile celle du Public. »

« S'il y a des opinions mieux receuës dans le Public les unes que les autres, ce n'est quelquefois que parce qu'elles ont eu des cabales plus fortes, ou des estoiles plus heureuses. » Cette maniére de parler est fort en usage parmy les personnes de qualité. Bien des gens néanmoins la trouvent mauvaise, parce qu'elle part d'une erreur, car nous ne dépendons point des étoiles.

Ce verbe exprime en un mot ce qu'on ne pourroit dire autrement qu'en plusieurs, & il est fort en usage.

« Fonde-t'elle des Hôpitaux, elle y joint des Missions, afin que les pauvres soient nourris, & évangelisez tous ensemble. »

Il y a plusieurs termes de cette sorte qu'on a pris plaisir de faire, & qui sont fort du bel usage, comme : catholizer, franciser, latinizer, tranquilizer, &c.

Quoy qu'on dise inévitable, on ne dit point évitable : au moins lors qu'on veut parler conformément à l'usage ; ce n'est pas qu'il ne soit à souhaiter que ce mot s'establisse, car il faut toûjours tâcher d'enrichir la Langue, sur tout quand il s'agit de luy donner des termes qui expriment seuls, ce qu'on ne peut exprimer autrement que par plusieurs autres.

Il faut dire, excepté eux, parce que ce mot est indeclinable devant le substantif ; excepté elle, excepté nous, & non exceptée

elle, exceptez-nous ; je dis devant le substantif, parce que s'il est aprés, il est déclinable, & s'accommode au genre du substantif, on dit eux exceptez, elle exceptée, & non eux excepté, elle excepté. Il en est de mesme de supposé ; on dit supposé ces principes, & ces principes supposez.

Ce mot se dit & de la faute, & de celuy qui a commis la faute ; vous n'estes pas excusable, c'est une faute qui n'est pas excusable. Il en est de mesme de consolable ; il se dit de la douleur, & de celuy qui la ressent.

Ce terme, & quelques autres de la mesme nature sont fort bien receus dans le stile familier & plaisant ; comme sont les lettres, les conversations ; & M. de Voiture s'en est servy fort à propos écrivant à M. Chapelain : « Quand je pense, dit-il, que cette lettre s'adresse au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuseur de toutes les fautes, au loüeur de tous les ouvrages, mes cheveux s'applatissent tout à coup, plats comme d'une poule moüillée. »

Ces deux mots signifient la mesme chose, mais le premier semble estre consacré pour exprimer cét entrée de discours, où l'Orateur à coûtume de préparer l'esprit de ses Auditeurs, aux choses qu'il leur doit dire : Ainsi on peut dire que ce mot marque quelque chose de plus que commencement de discours, car on dit souvent : Il n'a point fait d'Exorde dans sa Harangue. La plûpart de ses Pieces sont sans Exorde. Il a coutume de parler sans faire d'Exorde. C'est que ce terme signifie proprement ce préambule, par lequel ceux qui escrivent quelque discours, ou qui parlent en public, ont coûtume de commencer. Car il est bon quelquefois, selon les sujéts que l'on traite, de disposer les esprits par un petit avertissement qui serve d'introduction. Mais il ne faut pas imiter en cela l'exemple des anciens, qui font souvent des Exordes à

leurs Livres, qui n'ont rien de commun avec leur sujét, & qui sont comme des Testes qu'on peut mettre sur toutes sortes de corps. Je me souviens mesme (& plusieurs l'ont remarqué avant moy) que Cicéron écrivant à Atticus, luy dit qu'il en avoit un Volume de reserve, où il en alloit prendre quand il luy en falloit ; de telle sorte que luy ayant envoyé un Traité de la Gloire où il avoit mis par mégarde la mesme Préface qu'il avoit déja mise au troisiéme Livre des Questions Académiques, il le prie assez plaisamment de la couper, & d'y en coler une autre qu'il luy envoye : Cét endroit est assez remarquable, & ceux qui voudront en voir les termes Latins, n'ont qu'à lire la sixiéme lettre du seiziéme Livre, vers la fin.

Dans ces Préfaces ils discourent ordinairement des affaires & du gouvernement de la République ; ils deplorent la corruption du Siécle ; ils parlent de leurs occupations de la Ville, & de leurs exercices de la campagne : & aprés cela au lieu de descendre doucement (dit un habile Ecrivain) & comme par degrez dans leur matiere, vous diriez qu'ils s'y précipitent. Tous les Exordes de Salluste sont de ce genre ; & comme dit le mesme Auteur, ils seroient aussi propres aux Livres de Cicéron qu'à ceux de Salluste, aprés qu'il a déclamé, dit-il, sur le vice & sur la vertu, & qu'il s'est jetté dans un raisonnement infini, il ne sort point par la porte du lieu où il se void enfermé, mais il en échappe par une breche ; & brisant tout d'un coup ou l'on attendoit qu'il continuast ; venons maintenant, dit-il, à ce que nous avons à traiter.

On remarque que les Grecs sont encore plus licentieux là-dessus que les Latins ; il y en a qui ne commencent à entamer leur sujét, que lors qu'ils sont prests de finir ; sur quoy on a dit fort à propos, que si l'on ostoit à Platon ses longues Préfaces, ses narra-

tions fabuleuses, & ses importunes digressions, on l'accourciroit de la moitié ; en sorte que la plûpart de ces Auteurs sont comme ces petites femmes, qui ayant quitté leur coëffure & leurs patins ne sont plus qu'une partie d'elles-mesmes.

Il n'y a presque point de vice plus opposé que celuy-là au génie de nostre Langue. Nous voulons quand on traite une matiere qu'on aille promptement au but ; & lors qu'on s'amuse trop à l'entrée d'un discours, nous appellons cela, battre la Campagne.

Espion est le terme ordinaire ; mais il y a des mots inusitez qui ont quelque chose de noble & de hardy qui plaist d'abord ; il semble que l'usage ait tort de ne les pas recevoir. Explorateur paroist assez de ce caractere. Je crois qu'un peu d'adresse à le produire luy feroit faire aisément fortune, & que l'usage, tout Tyran qu'il est, se laisseroit fléchir en sa faveur.

La plûpart des Provinciaux disent exténüer, exténué, mais il faut dire, atténüer, atténüé. Il est tout atténué de mortification. Un Auteur fort poly a dit néanmoins, cette femme extenuée par une si longue abstinence laissa vaincre son obstination : mais c'est un mauvais mot qui luy est échappé.

Dans le propre on ne se sert guéres de ce mot, mais dans le figuré il est tres en usage, l'extirpation de l'héresie.

F

Ce mot est tout-à-fait bon ; il y en a qui disent insipidité, mais fadeur est plus beau. « Une certaine maniere basse de plaisanter, dit un Auteur moderne, a passé du peuple jusques dans une

grande partie de la jeunesse de la Cour, qu'elle a déja infecté ; il est vray qu'il y entre trop de fadeur & de grossiereté pour devoir craindre qu'elle s'estende plus loin. »

Cette maniére de parler plaist à plusieurs personnes. Mademoiselle de Scudery s'en sert souvent. « La plûpart des femmes qui ont le malheur de s'engager à faire galanterie ne s'y engageroient point, si elles n'esperoient pas qu'on n'en sçaura jamais rien. » Mais il y a bien des gens qui condamnent ce terme ; parce qu'il dit plus qu'on n'en devroit entendre, & ne donne pas horreur du vice qu'il couvre ; & qu'il déguise malicieusement : il n'est que trop d'usage, aussi bien que son sujét trop fréquent parmy les gens du monde ; qui sont bien aises de nommer les choses, comme il leur paroist avantageux de les feindre.

Ce mot ne se dit guéres qu'en y joignant l'Epithete de Beaux. Comme : il estoit charmé de leurs beaux faits d'armes. Il ne se dit point au singulier.

Cette expression est quelquefois élégante, pourveu qu'on la sçache placer ; exemple, si ce sentiment n'estoit appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourroit le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les esprits. Je dis le mesme de fascination.

Si ce mot vient en usage à la bonne heure ; mais je ne conseillerois pas à personne de s'en servir avant cela, il paroist trop Etranger & trop Romain. Il est beau pourtant & a quelque chose de pompeux : c'est peut-estre ce qui a porté un Auteur moderne à s'en servir : rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation par de longs & de fastidieux sermens. Mais n'eust-il point mieux fait de mettre : par de longs & d'ennuyeux sermens. Je sçay bien que

ceux qui hazardent ces sortes de mots, le font pour enrichir la Langue, mais on leur seroit plus obligé s'ils nous en donnoient, afin d'exprimer des choses dont les termes nous manquent ; & c'est à quoy on devroit s'attacher, plûtost qu'à nous donner des Synonimes, autrement c'est songer à avoir le superflu avant que d'avoir le necessaire.

C'est un terme qui se dit avec assez de grace, & de tres-habiles Ecrivains s'en servent ; ce sont là les fatuitez des Grands.

C'est un tres-bon mot, & qui est mesme du bel usage. Les eaux du Nil débordent quelquefois, & vont fertiliser les Campagnes. Les fleuves sortent de leur source pour fertiliser la terre.

Il faut dire, cette femme est Poëte, est Philosophe, est Medecin, est Auteur, est Peintre ; & non Poëtesse, Philosophesse, Medecine, Autrice, Peintresse, &c. On doit en cela déferer à l'usage qui donne la terminaison feminine à certains mots pour le genre féminin, & qui ne la donne pas à d'autres. Ainsi on dit bien qu'une femme a esté Conseillere d'une telle action, mais non pas Jugesse d'un tel procés ; qu'elle a esté mon Avocate, mais non pas qu'elle a esté mon Oratrice. On dit bien la Galere Capitainesse, mais on n'appelle pas une femme Capitainesse, quoy qu'elle soit femme d'un Capitaine ou qu'elle conduise des Troupes. Il y a pourtant des mots que l'usage de nostre Langue n'a pas encore bien arresté là-dessus ; en ce cas là il faut suivre la regle que donne M. de Balzac, qui est de prendre conseil de l'oreille, de choisir ce qui la choque le moins, & qui est le plus doux à la prononciation ; « par exemple, dit-il, je diray plûtost que Mademoiselle de Gournay est Rhétoricienne que Rhétoricien ; & la Traductrice de Virgile, que le Traducteur. » Le Latin s'accorde en cecy avec le François, se servant souvent de la

mesme terminaison, tant pour le féminin que pour le masculin ; on trouve, par exemple dans le premier de l'Eneide, dux fæmina facti, & ailleurs Junon dit de soy-mesme, autor ego audendi. Dans plusieurs Auteurs : fæmina judex, mulier défensor, mulier persuasor. Les Grecs parlent aussi de la mesme sorte ; ce qui fait voir que ce n'est pas une incongruité de dire d'une femme, qu'elle est Auteur ou Poëte, & que l'usage n'a autorisé en cela, qu'une maniere de parler assez commune aux autres Langues ; ce n'est que dans le declin de l'Empire que le Latin a changé à cét egard, & que quelques-uns se sont servis de clienta pour cliens, en parlant d'une femme ; & quelques autres, comme Tertullien, d'Autrix pour Autor. Ces changemens de terminaison dans les genres se trouvent encore en plusieurs endroits des Novelles de Justinien ; ce qui n'est pas à imiter quand on veut parler purement.

On dit feu au masculin, & feüe au feminin. La feüe Reyne ; je ne m'arreste point icy à toutes les Etimologie de ce mot : M. Ménage s'y est assez étendu, il me suffit que l'usage de tous les honnestes gens confirme ce que je dis.

Il y a des gens qui disent les fondations d'un bâtiment pour dire, les fondemens ; mais c'est mal parler. Fondation a un sens bien different : c'est proprement le jét des fondemens, & non les fondemens mesmes. C'est en ce sens qu'on dit, la fondation du Temple de Jérusalem : la fondation de Troyes, de Rome, comme : on conte quatre cens soixante & dix-neuf ans depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du Temple : ainsi fondation est une action qui passe, & fondement une chose qui demeure. Fondation se dit aussi de ces rentes annuelles qu'on assigne pour l'entretien de quelque chose, par exemple, pour faire dire des Messes à certains jours de l'annee, & en ce sens fondation est regardé comme

une chose permanente. On dit tous les mois dans cette Eglise une Messe pour luy, c'est une fondation. On doit conserver inviolablement les fondations, &c.

Quelques personnes préférent par hazard : mais c'est par un vain scrupule ; fortuitement est aussi bon, & quelquefois mesme beaucoup meilleur : & je doute qu'on pust reprendre raisonnablement un Auteur tres poly d'avoir dit : ils monterent sur des chameaux qui se trouverent fortuitement dans la Ville.

Ce mot est ordinairement féminin, la foudre. Le Pere Bouhours prétend qu'on ne dit un foudre que dans le figuré, un foudre de guerre ; mais je ne vois pas ce qu'on pourroit trouver à redire à ces phrases-cy. Quand le sublime vient à paroistre, il renverse tout comme un foudre. Monsieur de Turenne ravage, comme un foudre, tous les bords du Rhin. Ce qu'il y a à remarquer là-dessus, est que ce mot est toûjours masculin, quand on y joint l'article un. Hors cela il est toûjours féminin ; l'éclat de la fortune des méchans, ressemble à l'éclair que precede la foudre, je me souviens néanmoins d'avoir leû le foudre, dans les pensées de Paschal : « Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les Poëtes, & ceux qui ne sçavent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves. »

Plusieurs personnes se servent de ces deux mots indifferemment, & nous en avons des exemples dans nos bons Autheurs : « Celuy qui est accoustumé au mensonge découvrira bien-tost sa fourberie. » « Les biens qu'on acquiert par le mensonge, & par la fourbe, ne méritent point ce nom. »

M. de Voiture néanmoins écrivant à M. Costar sur ces deux mots, luy mande qu'ils se disent avec quelque diversité de signifi-

cations ; & en effét fourberie ne se dit-il point de la mauvaise foy en général, & fourbe de l'action de mauvaise foy en particulier ? comme : c'est une fourbe que cela, & non, c'est une fourberie. La fourberie est un grand vice, & non la fourbe. Enfin fourberie, ne marqueroit-il point le vice, & fourbe l'action du vice ? C'est ce que nous laissons à juger.

Frais se dit aussi bien dans le figuré que dans le propre ; de fraische date, des troupes fraisches, des nouvelles toutes fraisches ; mais on ne sçauroit en tous ces exemples se servir de fraischeur ; on ne dira point, la fraischeur de cette nouvelle : fraischement se dit aussi dans le figuré & dans le propre ; on dira par exemple, dans le propre, qu'il faut se loger fraischement en Esté : Et dans le figuré, on dira fort bien d'un homme qui est logé depuis peu dans un endroit, qu'il y est logé tout fraischement ; il est bon d'ajouter ce petit mot, tout, parce qu'autrement il y auroit de l'equivoque.

On prononce fronde ; il n'y a pas cent ans qu'on écrivoit & qu'on prononçoit fonde : Ce changement de prononciation pourroit bien estre venu du bruit qu'on fait en tournant la fronde ; car nous avons plusieurs mots qui sont faits à l'imitation du son. Il ne peut guéres y avoir d'autre raison de cette R, que nous y avons ajoûtée.

Frugal n'a point de plurier au masculin ; on ne dit point, ce sont des gens fort frugaux ; ny ce sont des gens fort frugals : il faut tourner la phrase par le féminin, & dire, par exemple, Ce sont des personnes fort frugales.

Fumée, se met ordinairement sans plurier dans le propre ; on ne dit point les fumées des cheminées ; mais, la fumée des che-

minées : dans le figuré au contraire, on met fumées au plurier, les fumées qui montent au cerveau ; le vin envoye des fumées ; les fumées du vin. On dit aussi des emportemens d'un homme, dont la colere ne dure gueres, que ce sont des fumées qui passent vîte.

Ce terme n'est pas d'usage, & je suis surpris qu'un habile Ecrivain ait dit : Toute la littérature Grecque estoit futile & impertinente en comparaison de celle des Egyptiens.

G

C'est un galant homme, marque un homme d'esprit, un homme enjoüé, agréable. Mais, homme galant, marque un homme qui a de certaines passions qu'il ne devroit point avoir.

Ce mot marque un embarras de paroles, une confusion de mots qui ne signifient rien. C'est un terme qui ne s'employe que dans les conversations, & dans le stile familier ; comme : « la moins mauvaise des Traductions de du Ryer, est celle des Œuvres de Cicéron, quoy qu'il y ait passé plusieurs endroits qu'il n'a point entendus ; & que pour se tirer d'affaire, il y ait mis à la place de petits galimatias, propres à ébloüir, & à embarasser les jeunes gens. » On dit ordinairement d'un Ouvrage où il n'y a qu'une vaine pompe de mots sans suite & sans jugement, que c'est un Galimatias. C'est un pur Galimatias que ce Livre-là.

Exemple : Que ton corps & ta teste sont belles ; Que ton corps & ta teste sont beaux. Il faut dire sont belles, & c'est comme parle le Traducteur de Phédre dans la Fable du Corbeau. On dit de même, les pieds & la teste nuë, & non nuds ; quoyque la Gram-

maire veüille qu'on fasse rapporter l'adjectif au genre le plus noble, comme nous le faisons en plusieurs expressions de nostre Langue.

Mais il y a une autre difficulté dans le genre ; on demande, par exemple, si on peut justifier cette phrase-cy dont se sert un bon Autheur ; il parle de la conformité que doivent avoir les paroles avec les choses, & il dit : Lors que cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours l'est extraordinairement ; car comme dans le premier membre le mot parfaite est féminin, on ne sçait s'il se peut sous-entendre dans l'autre pour un adjectif masculin, & s'il ne falloit point dire : Lors que cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait ; je crois pour moy qu'il eust esté mieux de le dire. Il semble que la mesme difficulté se rencontre en ces autres façons de parler : Cet homme est aussi bon que sa femme, cette femme n'est pas si avaritieuse que son mary ; quand la femme est ménagere, l'homme ne l'est pas toûjours. J'ay veu là-dessus de tres-habiles gens, qui sont assez embarassez sur ce qu'ils doivent répondre ; car ces exemples-cy ne sont pas tout à fait de la nature du premier que j'ay apporté, il semble que l'usage les ait en quelque façon autorisez, quelque irrégularité qui s'y trouve. En voicy encore un autre d'un certain Autheur, qui paroist favoriser ce que je dis : « Zacharie estonné de cette prédiction, demanda à l'Ange comment il s'en pouvoit asseurer, estant si vieux & sa femme aussi. » Il y a néanmoins des personnes qui croyent que pour une plus grande exactitude, il faut repeter l'adjectif féminin, & c'est sans doute ce qui a fait dire à Mademoiselle de Scudery ; l'on vit arriver Télamon aussi négligé, que Melisse estoit négligée.

Ce mot ne se met jamais avec un nombre déterminé, on ne dit point dix gens, douze gens ; mais on dira bien dix de ses gens, douze de ses gens, car c'est comme si l'on disoit dix personnes, dix hommes de ses gens ; on dit aussi, vous y trouverez mille gens, car mille en cette façon de parler se prend indéterminément. J'ay dit que gens ne se met jamais avec un nombre déterminé, cela s'entend s'il n'y a point d'adjectif entre le nombre & le nom, car alors on ne suit pas la regle, & l'on dit fort bien, dix jeunes gens ; je ne sçay pourtant si ce ne seroit point par une opinion contraire que l'Auteur de l'Art de Penser a dit. L'experience fait voir que de mille jeunes hommes qui apprennent la Logique, il n'y en a pas dix qui en sçache quelque chose. Il faut remarquer encore que ce mot, de gens, est masculin devant son adjectif, & féminin aprés. Ce sont de fines gens, ce sont des gens fins ; & quand il est entre deux adjectifs, il est féminin à l'égard de celuy qui le précéde, & masculin à l'égard de celuy qui le suit, comme : ce sont les meilleures gens que j'aye jamais veus, & non, veües. Il n'y a que, tout, qui se mette au masculin devant ce mot, comme : tous les gens de bien, & non, toutes.

On ne se sert plus gueres de ce mot, quoy qu'on le lise dans quelques Auteurs.

« Jesus-Christ ayant entendu ses Disciples disputer fortuitement entr'eux pendant le chemin, il voulut en sçavoir le sujet quand ils furent arrivez au giste. » « On pense en lisant l'histoire de Xénophon faire un voyage ou l'on compte tous les gistes & toutes les hostelleries. »

Ces exemples sont bons à remarquer, mais non pas à suivre.

Goguenard ne se dit que dans le style bas & familier ; ce n'est pas un nom fort honorable : On dit ordinairement d'un homme qui se méle de railler sur tout, & de faire des pointes à tout propos sans beaucoup d'esprit, que c'est un goguenard ; & il y a apparence que M. Ménage n'a pas prétendu loüer le Pere Bouhours, quand il a dit de luy dans son Avis au Lecteur, nostre Réverend Pere goguenard, qui ne cherche qu'à faire rire ses Lecteurs.

Le Héros n'est que d'un seul mestier qui est celuy de la guerre ; le grand homme n'a point de profession déterminée, il est ou de la Robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour. Héros marque du courage, de la valeur, de la fermete dans les périls, de l'intrepidité. Grand homme marque un grand sens, une vaste prevoyance, une haute capacité, & une longue experience. Alexandre, par exemple, estoit un Héros, César un grand homme, & Loüis le Grand est l'un & l'autre.

En parlant d'un homme de haute taille, je m'exprimerois mal, si je disois, c'est un grand homme, il faut dire, c'est un homme grand. Mais si je louë son mérite, je dois dire, c'est un grand homme. C'est ce qui a fait dire à M. d'Ablancourt qu'un Acteur, marchant sur le bout des pieds pour réprésenter le grand Agamemnon, on luy cria qu'il le faisoit un homme grand, & non pas un grand homme.

On dit grand'Messe, & non, grande Messe : c'est grand'pitié, & non, c'est grande pitié. La grand'Chartreuse, & non, la grande Chartreuse. Conseiller en la grand'Chambre, & non, en la grande Chambre, grand'chere, & non, grande chere. Nous en avons plusieurs exemples dans nos bons Auteurs.

C’est grand’pitié que cette sotte phrase ait tant de cours dans le petit peuple, dit le Pere Bouhours en parlant de la phrase, de demander excuse.

« Leur ayant fait grand’chére, la nuit comme ils furent endormis ils leur couperent la gorge. »

Mais pour marquer que grand’ est là, au lieu de grande, & qu’on retranche l’E, il faut mettre une petite apostrophe au dessus du D. qui finit le mot, comme aux exemples précedens.

M. d’Ablancourt s’est servy de ce mot. Nous voyons bien, dit-il, que dans la Gaule de César, il y avoit un grandissime nombre de Villes. Ce terme peut entrer dans un discours tout simple, mais si le discours est un peu relevé, ce seroit une faute de parler ainsi. Il en faut dire le mesme de habilissime, richissime, excepté de illustrissime, réverendissime, éminentissime, qui sont des titres d’honneur.

Gratis est un mot Latin que l’usage a francisé, il ne se dit que dans le discours familier ; gratuitement est plus noble, & mesme plus selon l’usage.

Quelques-uns ont condamné ce mot, mais à tort ; on dit fort bien, la grieveté d’un crime ; on dit aussi, griévement malade.

Dans quelques Provinces, on dit un grillet, des grillets : mais il faut dire un grelot, des grelots.

Gros Seigneur, grosse dépense, grosse chere, grosse querelle, &c. sont de vieux mots qu’on a fait revivre comme plusieurs autres encore ; car il faut plûtost enrichir la Langue que l’appauvrir ; on ne doit pourtant pas affecter ces sortes de termes, parce

que l'affectation déplaist toûjours. On dit encore joüer gros jeu ; coucher gros, je suis gros de dire ce que je pense, &c.

Grosse femme, c'est une femme d'une grosse Taille ; femme grosse, c'est une femme enceinte.

H

Ce mot se dit plûtost dans le stile simple que dans le stile relevé, hanter les compagnies. Personne n'osoit plus hanter des miserables, qu'on croyoit devoir estre brûlez au premier jour.

Have est un terme fort énergique. « Il devint si chagrin, si have, & si défiguré, qu'il ne ressembloit plus à un excellent portrait que j'avois de luy. »

Hauteur ne se dit pas bien pour élevation, quand il s'agit de fortune ou d'esprit : Et ce mot dans le figuré signifie ordinairement fierté & orgueil. Je dis ordinairement, parce qu'il y a des occasions où il s'employe élégamment pour exagerer la difficulté d'une chose, comme :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur.

Estre au hazard, demande quelques mots aprés, comme : estre au hazard de perdre la vie. Estre en hazard n'en exige point, c'est un terme absolu ; comme : la vie d'un corps frappé de peste est moins en hazard, que celle d'une ame malade & endurcie dans le peché.

Il y a des personnes fort éclairées, qui ne se servent de hormis que lors qu'il peut y avoir de l'équivoque en mettant hors ; Exemple : Tous partirent pour Rome, hors Ignace. On les appella en peu de temps de tous les païs Catholiques, hormis de la France : Car hors de la France, feroit une équivoque considerable. Cependant, hormis est aussi bon que hors. Aussi M. Fléchier, & plusieurs autres bons Auteurs, ne font pas difficulté de s'en servir : Il renonçoit à tous ses plaisirs hormis à celuy qu'il recevoit en accomplissant ses devoirs.

On ne considere pas assez la signification de ce terme ; qui dit humainement, dit faussement, injustement, déraisonnablement : cependant par un petit abus, on se sert aujourd'huy de ce mot pour couvrir le vice, en le réprésentant sinon comme une chose loüable, au moins comme une chose conforme à la raison, telle qu'elle est dans le commun du monde. On voit mesme des personnes qui font profession de renoncer au langage corrompu du siecle, & qui parlent néanmoins de cette sorte ; humainement parlant, disent-elles, c'est un grand avantage d'estre riche. Il a un Benefice de vingt mille livres de rente, ainsi il est fort heureux humainement parlant. Et cependant sous ce terme d'humainement, on se cache ce que les choses ont de faux & de trompeur, pour n'y voir que ce qu'elles ont de conforme à la cupidité ; de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce mot, qui ne seroit bon que pour condamner le mal, sert en quelque sorte à l'excuser. « Il y a grand sujet de craindre, dit à ce propos un Auteur célébre, qu'il n'y ait une illusion secrete dans ces sortes de discours, & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verite, & de la religion, qui condamne ces sentimens que nous appelons humains, est bien aise de s'y appliquer par ce détour. »

Ce mot se dit quelquefois dans le stile familier. Et M. Ménage s'en est servy assez à propos : voilà le critique, voilà l'hypercritique qui juge souverainement de tous les ouvrages. Quelques-uns néanmoins trouvent ce terme un peu pédantesque.

I

Il y a deux I, l'i voyelle, & l'j consonne. Il les faut distinguer pour écrire correctement. l'I consonne est formé autrement que l'autre, & il se figure avec une longue queuë, de cette sorte, j. Ainsi il faut écrire, je, & non ie. Il est bon de remarquer icy que l'i voyelle ne doit point s'obmettre dans certains temps du subjonctif, & qu'il faut écrire, afin que nous voyions, afin que nous croyions, afin que vous croyiez ; & non, afin que nous voyons, que nous croyons, que vous croyez, comme le font quelques personnes. On doit encore le mettre dans les imparfaits des indicatifs. Comme : quand on vous disoit cela, est-ce que vous le croyiez ? Quand vous vintes me voir, croyiez-vous me trouver malade ? & non, croyez. M. Fléchier observe cette regle avec exactitude.

Jadis est fort bon en Poësie.

Dans Florence, jadis, vivoit un Médecin
Sçavant hableur, dit-on ; & célébre assassin.
Prés des bords où jadis, le peuple de Phocée,
Termina les erreurs de sa flotte lassée.

Mais dans la Prose, jadis, ne se doit presque jamais dire. M. de Vaugelas a pourtant dit : « tel fut le destin de cette Ville, qui fut

jadis l'unique terreur de la Grece » ; mais il n'est pas à imiter en cela, non plus qu'un autre Auteur qui dit : « Alors Marie avoüa que le Tout-puissant avoit accomply en elle les promesses qu'il avoit fait jadis à leurs peres. »

Tous deux sont bons, mais on préfére ordinairement ce dernier. Abboyer, se dit élégamment dans le figuré. Comme : c'est une femme qui abboye tous ses domestiques, qui les gronde sans cesse. Les Philosophes Cyniques abboyent tout le genre humain.

Un Avocat disant à quelqu'un qui l'injurioit, pourquoy m'abboyes-tu ; parce que je vois un voleur, luy répondit-il.

Plusieurs préférent Jardin des Oliviers, comme plus François ; plusieurs aussi disent Jardin des Olives. Il s'imaginoit voir Jesus-Christ prier dans le Jardin des Olives. Je crois cependant que Jardin des Oliviers est plus du bel usage.

Dans le pronom il, le nominatif il, ou elle, & l'accusatif le, ou la, se disent des choses & des personnes ; mais le datif, l'ablatif, & le genitif avec le pronom, son, sa, ses & leurs, qui tiennent lieu du genitif, ne se disent que des personnes ; ainsi l'on dit fort bien d'un livre, il est beau, je le feray relier, mais ce seroit mal parler que de dire : je luy feray mettre une belle couverture. Je ne puis me passer de luy, je m'ennuye sans luy, c'est pour l'amour de luy que je quitte souvent mes affaires, son stile me plaist. Il faut dire, j'y feray mettre une belle couverture, je ne puis m'en passer. Je m'ennuye sans cela : il est cause que je quitte souvent mes affaires, le stile m'en plaist. Ainsi le Traducteur des Lettres de S. Augustin, n'a pas parlé avec assez d'exactitude quand il a dit : « d'où vient qu'en expliquant cette Hymne, ils tâchent de luy donner un sens qui ne s'accorde pas avec les Livres

Canoniques », il falloit dire : ils tâchent d'y donner un sens qui ne s'accorde pas avec les Livres Canoniques, & non, de luy donner. C'est ce que le Pere Bouhours a bien pratiqué, quand il a dit : « Il y a des maniéres qui adoucissent ce que l'hyperbole a de dur, & qui mesme y donne un air de vray-semblance. » Un Ecrivain moins exact auroit dit : & qui mesme luy donne un air de vray-semblance. Le mesme Auteur dit dans l'éloge qu'il a fait de ses Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe : « Ils disent que le sujét estant grave & sérieux de luy-mesme, il falloit y donner une forme plus austere. » Ce qui est beaucoup mieux que s'il eut dit : il falloit luy donner une forme plus austere.

Cette regle néanmoins souffre des exceptions, & comme on l'a dit dans la Grammaire raisonnée, les noms collectifs comme Eglise, peuple, compagnie n'y sont point sujéts, non plus que les choses spirituelles, comme la volonté, la vertu, la verité : ainsi on dit fort bien, j'aime la verité, j'ay une grande passion pour elle ; il en est de mesme des choses qui sont propres ou essentielles, comme : tous les corps tendent à leur centre. Ce sujét est grave de luy mesme.

Cette maniére de parler est assez bizarre & fait bien voir ce que peut l'usage, selon les regles il faudroit dire, il sera demain feste. Cependant se seroit mal parler.

Ce mot à quelque chose d'affecté qui déplaist. Je dis le mesme, d'immortification, d'immortifié, & d'incharitable, termes ordinaires parmy les précieuses, mais dont les personnes bien censées ne se servent point.

Comme on dit un homme impie, il semble que la raison voudroit qu'on pût dire aussi un homme pie ; mais l'usage s'y op-

pose. Il en est de ce mot, comme de celuy d'indubitable, qui n'a point d'affirmative. Il faut remarquer néanmoins que si l'on ne dit pas un homme pie, on dit fort bien des œuvres pies ; il a legué une partie de ses biens pour estre employé en œuvres pies. Cette expression néanmoins n'est pas noble, & ne se dit pas dans le stile relevé.

Ce mot a esté fait par Amyot, aussi bien qu'impiteux, mais on ne s'en sert plus aujourd'huy, au lieu d'impieusement, on dit, avec impieté ; & on remarque mesme que nostre Langue aime mieux les substantifs joints à la préposition avec que les adverbes, & qu'ainsi dans le stile un peu elevé, on dit mieux avec sagesse, que sagement, avec prudence, que prudemment. Au lieu d'impiteux, on dit, impitoyable, qui est un mot qu'on attribuë à Ronsard, aussi bien que plusieurs autres de la sorte qui ont esté autrefois en usage, & qui n'y sont plus, comme : inexecuté, inforçable, imployable, ingardable & intouchable. Désessarts a dit, inrécompensé, Amyot employe intenable, infécondité, infréquent, innavigable, indocte, immisericordieux, &c. Ce n'est pas pourtant que je voulusse tout-à-fait condamner tous ces mots là ; & il me semble que je serois assez porté pour inexecuté, intenable, innavigable, inforçable ; & je ne vois pas ce que ces derniers mots peuvent avoir de rude, puis qu'on dit imprenable, invariable, &c.

C'est un fort bon mot, & l'usage l'a receu depuis quelques années, malgré les oppositions de certains Critiques.

Ce terme qu'on attribuë à Ronsard avoit vieilly, mais on l'a fait revivre il n'y a pas longtemps, & un fameux Auteur a dit : Les Esprits fins seroient Géometres, s'ils pouvoient plier leur veüe vers les principes inaccoûtumez de Géometrie.

Inaction est un terme nouveau, mais qui est fort bon & fort en usage. « Le travail d'une promenade, parce qu'il est utile à la santé, plaist davantage que l'inaction. »

Incidenter est d'usage. C'est surquoy les Pélagiens vouloient toujours incidenter, & qu'ils ramenoient sans cesse.

C'est un vieux mot que quelques personnes voudroient introduire : il ne vaut rien du tout dans la prose, & il n'y a que les Précieuses Ridicules qui s'en servent, néanmoins on le peut dire en Poësie.

Ce mot semble dire autre chose que immuable ; & il seroit à souhaiter qu'il s'establit. M. le Maistre s'en est servy. Ces reconnoissances toutes volontaires & toutes sincéres, sont des titres incommutables.

J'ay veu faire le procés à ce mot par bien des gens, mais il faut n'avoir aucun usage du monde, ny aucune connoissance de nos Auteurs François, pour le condamner. Nos meilleurs Ecrivains s'en servent.

« Quand on affecte de faire l'esprit fort, on se trouve incontinent ensevely dans les ténébres. »

« Le jeune Theodose partit incontinent, & batit les ennemis. »

« L'Ecriture aprés avoir réprésenté le courage de David dans les combats, ajoûte incontinent qu'il rendoit justice à son peuple. »

Incontradiction est en usage. Ny la contradiction n'est marque de fausseté, ny l'incontradiction n'est marque de verité.

Quoy qu'on dise incorruptible, tous ne demeurent pas d'accord qu'on puisse dire, incorruption. Ce mot neanmoins peut avoir sa place ; & je doute qu'on pust reprendre avec raison cét exemple : L'homme a passé de l'incorruption à la corruption, en violant la nature par l'abus de sa liberté.

Indelebile n'est pas bon, autrefois on disoit indéleble, indéleblement. Mais aujourd'huy on ne dit ny l'un ny l'autre. Il faut dire, inéfaçable, inéfaçablement. Quel tourment pour les pecheurs quand à la fin du monde ils verront leurs crimes inéfaçablement écrits devant leurs yeux.

Plusieurs personnes trouvent ce mot élégant, & M. le Maistre a dit avec assez de grace : « Les premiers mouvemens de la douleur & de l'indignation qui l'ont animé en cette rencontre, sont presque entierement innocens, parce qu'ils sont presque entiérement indéliberez. »

Indigne ne se dit jamais qu'à l'égard des choses qu'il est honneste de mériter. Il est indigne des bontez que vous avez pour luy. Ainsi pour dire qu'un homme est innocent & n'a point mérité une punition, ce seroit mal s'expliquer que de dire, qu'il est indigne de punition, cela ne se pourroit dire que d'un homme qu'on prétendroit estre si indigne de toutes choses, qu'il ne mériteroit pas mesme qu'on prist la peine de le punir.

Mais il est bon de remarquer que quoy qu'indigne ne se dise qu'en mauvaise part, digne se peut dire en bonne & en mauvaise. Il est digne de pardon, il est digne de mort.

Quoy qu'on dise indispensable, on ne dit pas dispensable ; Il est vray qu'on trouve dans les Plaidoyez d'un des plus éloquens hommes qui ayent jamais paru dans le Barreau : la nécessité dont

les loix sont plus fortes & moins dispensables, que celles d'une modestie toute volontaire ; mais je crois qu'il eust esté mieux de dire : la necessité dont les loix sont plus fortes, & plus indispensables : ce qui rend cependant ce mot supportable en cét endroit : c'est l'opposition de plus & de moins. Plus fortes, & moins dispensables.

L'affirmative de ce mot n'est nullement en usage, on dit fort bien à la négative, c'est une chose indubitable, mais on ne dit jamais à l'affirmative : c'est une chose dubitable, pour, c'est une chose incertaine : ainsi l'a voulu l'usage, il n'y en a point d'autre raison.

Induire est bon, je sçay bien qu'il y a des gens qui le condamnent : mais c'est par une fausse délicatesse ; & je ne crois point qu'on doive reprendre cette phrase ; l'exemple mesme d'Apollon, que vous alleguez, détruit tout ce que vous en voulez induire.

Ce mot peut avoir sa place, aussi bien qu'inexactitude, mais il ne faut point d'affectation.

Ce mot est encore bon. Ce pays croyoit estre à couvert de ces montagnes, comme d'un mur inexpugnable.

Il se dit quelquefois ; & M. Racine s'en est servy fort à propos. « Avec quel étonnement l'Europe a-t'elle veu dés les premieres démarches du Roy, cette superbe Nation contrainte de venir jusques dans le Louvre réconnoistre publiquement son inferiorité. »

Cette difficulté est la mesme que celle que propose le Pere Bouhours, lors qu'il demande s'il faut dire : il a extrémement de

l'esprit, ou, il a extrémement d'esprit. Cette façon de parler, il a extrémement de l'esprit, ne luy plaist point, ainsi il y a apparence qu'il a infiniment de l'esprit, ne luy plairoit pas mieux ; néanmoins je crois qu'il est bon, & je doute que Mademoiselle de Scudery soit à reprendre d'avoir dit, il a infiniment de l'esprit quand il veut se donner la peine de le montrer. Je sçay bien qu'il y a une faute en cét exemple, & qu'il falloit, il paroist avoir infiniment de l'esprit quand, &c. puis qu'il n'est pas vray qu'on n'ait de l'esprit que quand on veut le montrer : mais ce n'est pas dequoy il s'agit icy.

Ce mot a quelquefois plus de grace que sincérité. Leur ingénuité nous faisoit assez voir qu'ils n'estoient pas capables de nous tromper, & mesme ingénuité semble dire quelque chose que sincérité ne dit point.

M. de Vaugelas parlant du mot d'innumérable dans ses Remarques, dit qu'une des meilleures plumes & des plus éloquentes bouches, dont le Palais se puisse vanter, luy a appris que dans le genre sublime, ce mot, comme plus majestueux, peut encore trouver sa place ; mais ni l'autorité de M. de Vaugelas, ni celle de cette éloquente plume qu'il rapporte, ne peuvent le faire passer aujourd'huy : c'est un terme proscrit, & personne ne s'en sert dans aucun stile que ce soit.

Ce mot se dit élégamment. « L'Ordre Monastique est décheu de son premier lustre par les pratiques présentes, où plûtost par les négligences, & par les inobservations des regles. »

Ce terme se peut dire aussi bien avec un régime, que sans régime : L'œil est insatiable de voir, & l'oreille d'entendre.

En parlant du dessus des Lettres, on dit suscription. Nos yeux, dit M. Ménage, ny nos oreilles ne sont point offensées de la suscription de nos Lettres. A M. Monsieur tel.

Elle s'estoit trompée à la suscription de la Lettre, dit Mademoiselle de Scudery dans la Morale du Monde.

Inscription se dit ordinairement de ces titres, qui s'écrivent au dessus des portes des bâtimens, & au dessus des Arcs de Triomphe.

Ce mot est en usage, & une de nos meilleures plumes a écrit ; « on connoistra alors pourquoy Dieu a envoyé des afflictions aux méchans, ce qui est plus inscrutable que lors qu'il leur envoye des biens ». Impénétrable néanmoins me plairoit mieux en cette rencontre.

Insolvabilité n'est pas fort en usage ; mais il seroit à souhaiter qu'il y fust, ce mot est de M. le Maistre : « L'insolvabilité d'un homme qui devoit une somme d'argent assez considérable à l'intimé, luy ayant fait perdre tout ce qu'il avoit de bien, &c. »

M. Ménage dit que ce mot est feminin. Quelques-uns néanmoins le font masculin, comme le Pere Bouhours, & M. Fléchier. Gabinius luy réprésenta que c'estoit un insulte qu'on leur faisoit. Il est pourtant mieux de le faire féminin.

M. Ménage se trompe, quand il dit que l'usage est pour interdisit : nos meilleurs Ecrivains ne le disent jamais. Il interdit les Festes payennes, & fit dépouiller tous les Temples.

Il les interdit tous, & fulmina une sentence d'excommunication. Je pourrois citer là-dessus un grand nombre d'Auteurs.

Intérieur regarde l'esprit, & interne le corps : on dira par exemple, une joye intérieure, une tristesse intérieure, c'est à dire une joye, une tristesse qui reside dans l'ame : mais en parlant de choses qui regardent le corps, il faut dire interne, comme : une fiévre interne, un reméde interne, &c.

Ce verbe est en usage. Je viens à vous comme à mon unique recours ; j'interpelle de nouveau la bonté de ce cœur si tendre.

Plusieurs personnes aiment mieux menace qu'intimidation ; mais ce terme néanmoins est beau, il est énergique, & fait entendre quelque chose que menace ne dit point, car on peut intimider sans menacer. M. le Maistre s'en est servy assez heureusement ; « S'il vouloit user, dit-il, de paroles si avantageuses, il falloit qu'il empeschât, comme il s'est efforcé de le faire par intimidations & par violences, que cinquante témoins ne déposassent rien de ses excés. »

Ce mot est receu. La crainte de l'enfer est l'introductrice de la Charité.

Dans le propre, on ne se sert pas de ce mot, quoyque le verbe d'où il vient soit fort en usage : mais dans le figuré, il est élégant, comme : il n'y a point de plus forte invitation à l'amitié que de prévenir en aimant.

Joly & joliment ne se disent que des petites choses ; qui diroit, par exemple, que S. Augustin a fait de jolis ouvrages, se rendroit ridicule ; on dit d'un Prédicateur qui parle bien, & qui s'exprime nettement, mais qui n'a pas de fond, qu'il preche joliment. On dira de l'Auteur qui a composé le Livre de la Pluralité des Mondes, qu'il raisonne joliment, que son ouvrage est joly ; mais qui diroit que Cicéron étoit un joly esprit ; que Corneille faisoit

jolyment des Vers, se feroit sifler, & il faudroit le mettre avec ce Provincial, qui ayant esté à Versailles, disoit qu'il l'avoit trouvé joly.

Cette maniére de parler est bonne, & nos meilleurs Auteurs s'en sont servis. On voyoit la terre jonchée de corps, comme aprés une défaite.

Dans combien d'affreuses batailles
La Flandre a-t'elle veu la mort,
Joncher d'un sanguinaire effort
Les Campagnes de funérailles ?

Il s'estoit déja donné des combats, où l'on avoit veu la plaine jonchêe de morts.

C'est selon ces exemples que le Traducteur du Panégyrique de Théodose le Grand a dit : plusieurs sont foulez aux pieds des chevaux, & nagent dans leur sang : la Campagne est jonchée de morts, &c.

Journée se dit au lieu de jour en parlant d'une bataille, la journée de Pharsale. Journée se dit encore au sens d'occupation, d'œuvre, de travail, d'ouvrage. Comme : voilà ma journée, en montrant ce qu'on a fait le jour. On dit la journée d'un ouvrier ; payer la journée aux ouvriers ; travailler à la journée ; vivre au jour la journée. Journée se dit encore à l'égard des chemins, il y a huit journées de chemin ; marcher à grandes journées. Mais quand on considere le jour en luy-mesme, ou par rapport au beau & au mauvais temps, où à la longueur de sa durée, ordinairement on dit jour : nous avons un beau jour ; les jours sont bien longs presentement ; nous eumes hier un beau jour ; beau comme le jour, il y a dix jours, &c. Ce qui est si vray que si l'on parle de

quelque bataille fameuse qui se soit livrée avec succés un jour de mauvais temps, on ne laissera pas de dire, que ce fut une belle journée ; par ce qu'alors on ne considere pas le jour par rapport à luy-mesme, mais par rapport à la bataille.

Ire est en usage, & il y a des occasions où il est plus propre que colere. « Consultez dans les Livres la mémoire des choses passées, vous trouverez qu'ils ont introduit toutes ces cérémonies, ou pour remercier la bonté Divine, ou pour détourner les fleaux de son ire. »

Exemple : Cette Lettre est remplie de beaucoup de civilité, ce mot : beaucoup est inutile ; car dés qu'une Lettre est pleine de civilité, c'est une consequence qu'il y a beaucoup de civilité.

« C'est la volonté de Dieu que les afflictions vous servent à vous rendre plus humble & plus entiérement soûmis à sa souveraine volonté » : Ce mot entiérement ne sert de rien là, il falloit dire, à vous rendre plus humble & plus soûmis à sa souveraine volonté ; car dés qu'on l'est entiérement, le peut-on estre davantage ?

« Quelque soin que les Traducteurs ayent de réprésenter fidellement toutes les parties & tous les membres de leurs Poëtes ; ce ne sont que des cadavres inanimez, ausquels ils communiquent tout au plus l'incorruptibilité. » Que servoit de dire inanimez, est-ce que le mot de cadavre ne renferme pas cela ?

Il faut remarquer néanmoins que souvent des mots paroissent inutiles, & ne le sont pas comme en ces exemples-cy. Ce sont des choses que j'ay veues de mes yeux, que j'ay entenduës de mes oreilles. J'y estois moy-mesme, il me l'a dit à moy-mesme.

Ce seroit l'entendre tres-mal que de blâmer ces expressions, sous prétexte que dés qu'on voit, on voit de ses yeux ; dés qu'on entend, on entend de ses oreilles : dés qu'on y est, on y est soy-mesme.

Je sçay bien que ce raisonnement peut avoir lieu en quelques occasions, mais non pas en celle-cy, car l'usage a autorisé ces maniéres de parler ; autrement on ne pourroit pas dire que la flamme monte en haut, & que les pierres descendent en bas ; parce rien ne peut monter qu'en haut, ny descendre qu'en bas. Les Latins ont plusieurs expressions de cette sorte, & mesme ils en font un des ornemens de leurs Langues, & les mettent parmy leurs figures.

J'ay fait cette remarque, parce qu'il arrive quelquefois que des personnes qui ne sçavent pas assez bien la Langue, trouvent à redire à tout ce qui leur semble superflu ; & n'osent se servir d'aucune expression, dont tous les mots ne soient d'une absoluë necessité pour le sens. Il y en a mesme qui vont en cela jusqu'à l'excés, n'est-ce pas bien mal-à-propos, par exemple, que certaines personnes soutiennent qu'on ne doit point dire un jeune enfant, parce qu'il n'y en a point de vieux. Ne sçait-on pas, disent-ils, que les enfans sont jeunes, & qu'ils n'ont pas quatre-vingts ans. Cette raison est pitoyable. D'ailleurs comme il y a des enfans plus jeunes les uns que les autres, quand on dit un jeune enfant, on marque un enfant qui est encore fort petit ; & c'est en ce sens que le R. P. Menestrier Jésuite, s'en est servy assez à propos dans son Livre des Regles des Ballets, lors que parlant avec eloge d'un Ballet qui se fit un jour, pour solemniser la Feste de S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus : Il dit que « ce qu'il y avoit de

plus plaisant, estoit de jeunes enfans déguisez en singes & en guenons ».

Outre les termes inutiles que je viens de rapporter, il y en a d'autres qui sont d'une espece différente, l'exemple le fera entendre : « Vous sçavez que vous ayant acheté lors que vous estiez encore tout jeune, avec quelle modération je vous ay traité pendant vostre servitude. » Ce que ne sert là de rien, il ne fait aucune fonction, il falloit mettre : Vous sçavez avec quelle modération je vous ay traité pendant vostre servitude, vous ayant acheté lors que vous estiez encore tout jeune, ou en mettant le que, vous sçavez que vous ayant acheté lors que vous estiez encore tout jeune, je vous ay traité avec beaucoup de modération pendant vostre servitude. Plusieurs personnes font ces sortes de fautes.

Ces deux mots sont fort différens, cependant j'ay veu des gens qui les confondent ; justement signifie avec justice, & juste avec justesse ; ainsi c'est parler grossierement de dire d'un homme qu'il raisonne justement, pour dire qu'il raisonne juste, j'aimerois autant dire qu'un homme a de la justice d'esprit, pour dire, qu'il a de la justesse d'esprit.

Isolé pour séparé comme une Isle, n'est pas en usage au figuré ; Je dis au figuré, parce que dans le propre il est fort usité ; on dit fort bien, par exemple, une maison isolée, une figure isolée, un autel isolé, lors qu'on peut tourner à l'entour. Ce mot vient de l'Italien isola qui signifie une Isle ; & peut-estre le pourroit-on hazarder dans le figuré, pourveu qu'on ne l'employast qu'en terme Synonime, & avec quelque adoucissement ; c'est ce qu'a fait un Auteur moderne dans un ouvrage, qui ne manque pas de Lecteurs : « Le favory, dit-il, n'a point de suite, il est sans engagement & sans liaison ; il peut-estre entouré de parens & de

créatures ; mais il n'y tient pas, il est détaché de tout, & comme isolé. »

L

On ne dit point ce mot, c'est un terme qui a vieilly, & qui ne se trouve plus que dans les Livres gaulois.

Parole labiale se dit pour la distinguer de la parole intellectuelle. « Tous les hommes parlent une même parole intellectuelle ; il n'y a de la différence qu'à la parole labiale. »

Ce terme s'employe en certaines occasions : on dit, terre de labour, propre au labour. Il y a des plaines propres au labour, & aux pasturages.

Ce mot n'a point de plurier, si ce n'est quand on parle de ce laict, qui se fait avec des amandes ou autres choses. Car on dit fort bien un laict d'amande, deux laicts d'amande. « J'ay de la satisfaction d'avoir passé un Caresme sans que nous ayions eu querelle sur les laicts d'amande. »

On demande s'il faut dire la fiévre luy prit ; ou, la fiévre le prit ; plusieurs personnes pensent que l'un & l'autre est bon. Neanmoins je crois le premier meilleur. Le Pere Bouhours dit toûjours luy prit. Cependant la fiévre luy prit : & un peu plus bas. La fiévre leur prit. M. Pélisson dit aussi luy prit : « Voiture estoit d'Amiens, son Pere estoit Marchand de Vin en gros, il mourut à l'âge de cinquante ans d'une fievre qui luy prit, à ce qu'on dit pour s'estre purgé ayant la goute. »

De toutes ces Dames, celle qui estoit la plus affligée, & non, le plus affligée, parce que le mot affligée est mis aprés. Autrement il s'ensuivroit qu'on pourroit dire en parlant à une femme : vous estes le plus affligée de toutes. Ce qui seroit ridicule. Il faut dire aussi de toutes ces femmes celles qui estoient les plus affligées, & non, le plus, par la mesme raison.

Mais si le mot affligé est mis auparavant, il faut dire le plus. Comme : de toutes ces femmes affligées, celle qui l'estoit le plus. Ainsi on dit : celle qui est la plus affligée, celle qui est affligée le plus. Il y a pourtant une occasion où l'on peut dire le, quoyque l'adjectif soit aprés, c'est lors que plus ou moins n'emportent pas proprement de comparaison. Comme : Nous ne pleurons pas toûjours quand nous sommes les plus affligez. Les femmes pleurent souvent, mais ce n'est pas quand elles sont le plus tristes. Et c'est ainsi que M. le Maistre a dit : il avoit tant de tendresse pour ses enfans qu'il ne pouvoit se resoudre à les condamner lors qu'ils estoient le plus coupables. Au lieu que dans les autres exemples, il y a comparaison, car quand je dis de toutes les femmes, celle qui est la plus affligée, c'est comme s'il y avoit, de toutes ces femmes, celle qui est plus affligée que les autres.

L'est-ce ne se dit que des choses. N'est-ce pas mon livre que vous lisez, dites-moy l'est-ce. Est-ce luy, ne se dit que des personnes, comme : connoissez-vous bien ce Monsieur, est-ce luy. Celuy à qui l'on fait cette demande doit répondre, s'il s'agit du Livre, ce l'est, ce ne l'est pas. Et s'il s'agit de la personne, c'est luy, ce n'est pas luy. Et si l'on parle au plurier, il faut dire : sont-ce là mes Livres, oüy, ce les sont, & non, ce sont eux ; sont-ce là ces Messieurs, oüy, ce sont eux, & non, ce les sont.

Les liaisons rendent le discours doux, coulant & uny. Elles consistent dans de petites particules, qui lient ensemble les parties du discours, comme : Car, veu que, ainsi, de sorte que, si bien que, &, &c. Elles sont à propos lors que l'on parle sans émotion, sans mouvement, & sans passion. Mais lors qu'on doit s'exprimer avec feu & avec chaleur, les liaisons ne servent qu'à affoiblir & à énerver la force des expressions. Là-dessus on peut voir ce qui est dit en ce Livre, sur les rétranchemens élégans.

Limpide ne se dit que de l'eau, il n'est guéres en usage ; mais je crois qu'en Poësie on peut le dire ; & il y a des personnes tres-délicates dans la Langue qui aiment beaucoup ce mot. C'est dommage qu'il ne soit pas estably.

Ceux qui parlent bien disent : il est venu au logis, je m'en vais au logis, il a dîné au logis, il n'y a que le petit peuple qui dise à la maison.

M. de Vaugelas condamne ce terme dans ses Remarques, il dit qu'il sent beaucoup le vieux ; mais ou M. de Vaugelas s'est trompé, ou le mot a rajeuny, car on s'en sert aujourd'huy sans scrupule : Est-ce qu'il sera loisible à tout le monde de, &c. Croyez-vous qu'il vous soit loisible d'insulter, ainsi impunément toutes sortes de personnes, &c.

On dit fort bien lors de son élection, lors de la bataille, « Il a fallu rechercher ce que ceux qui gouvernoient l'Eglise, lors de la naissance de cette héresie en ont jugé. » Nous avons mille exemples de cela dans nos bons Auteurs.

Ce mot dans le figuré n'a point de singulier ; on ne dit point à un habile homme, qu'on veut profiter de sa lumiere, mais de ses lumieres. On dit tous les jours, je suis bien aise de pouvoir profi-

ter de vos lumieres. C'est un homme qui a de grandes lumieres. Mais je ne prends pas garde que ma remarque souffre icy une exception. Car ne dit-on pas tres-souvent : « Vous m'avez donné une bonne lumiere, pour faire réüssir cette affaire ». « Je ne pensois pas à cela, c'est une bonne lumiere que vous me donnez-là. » « Il me semble qu'on peut expliquer avec cette lumiere, presque tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Physique. »

La regle donc qu'on peut faire là-dessus, est je crois que lumiere, au sens d'avis & de conseil, comme il est pris dans les deux premiers exemples, & au sens de sentiment, d'opinion de systeme, comme il est pris dans le dernier, se peut mettre au singulier ; & qu'au sens de ce qu'on appelle les belles connoissances, les connoissances de l'esprit, il se doit mettre au plurier. En effét on dit : c'est un homme qui a bien des lumieres, ou, qui a de grandes lumieres sur toutes choses, & non, c'est un homme qui a bien de la lumiere.

M

Ce mot quoyque Latin se peut employer quelquefois agréablement dans le stile railleur, comme fait un Auteur fort poly. « Le pauvre petit Magister n'a lû aucun original Grec ny Latin. »

Ce terme se dit aussi avec grace en certaines occasions, comme en cét exemple : « Quand on affecte une fois de faire l'impie, on nie hardiment les choses les plus claires ; & on assure fiérement & magistralement celles qui sont les plus éloignées de la vérité. »

On ne se sert de ce terme qu'en Poësie, & encore n'est-ce que dans le Satyrique & le Burlesque.

Aussi tost maint esprit fécond en réveries
Inventa le Blazon, & l'art des Armoiries.

C'est un terme qui n'est plus d'usage, que dans le stile goguenard & burlesque. Elle disoit aux Astres qui n'en pouvoient mais, tout ce que fait dire la rage quand elle est maistresse des sens.

Se trouver mal se dit proprement de quelque indisposition de santé. Il se trouve mal, il ne se porte pas bien. Se mal trouver marque quelque mauvais succés dans les affaires. Il s'est mal trouvé de son entreprise, il s'est mal trouvé de suivre ce conseil. Il ne faut pas conclure de cette remarque, qu'on doive dire au present. Il se mal trouve de ce conseil, car l'usage qui est le maistre ne le veut pas ainsi, & en matiere de langage il ne faut pas philosopher.

Ce sont deux expressions assez différentes ; mal traiter dit quelque chose de pis que traiter mal, il marque des traitemens violens qui vont jusques à frapper, & à battre. Traiter mal marque seulement des paroles injurieuses. Ce n'est pas que si l'on spécifie, que c'est par des paroles qu'on a receu les mauvais traitemens, il n'est pas nécessaire de dire traiter mal, on peut dire aussi, mal traiter. Comme : il l'a mal traité de paroles.

Mais on demande si on peut dire d'un homme qui nous aura fait méchante chére, qu'il nous a mal traité, je ne crois pas que ce fust parler poliment ; il semble qu'on ne parleroit pas autrement, quand on auroit receu des coups de bâtons. Je pancherois davantage pour traiter mal, mais je ne l'approuverois pas tout-à-fait ; je crois que le meilleur est de dire, il ne nous a pas fait grand chére,

il nous a donné un pauvre repas : il nous a traité fort à la ménagere, ou quelque chose de semblable.

Mal-content est presque toûjours adjectif, je suis mal content de son procedé. Mécontent est presque toûjours substantif, le parti des mécontens ; cependant le Pere Bouhours ne laisse pas de dire : c'est la coûtume des mal contens de se plaindre.

M. de la Rochefoucault dit l'un & l'autre indifféremment ; La Cour ne manque point de mal-contens. Les malheureux vont chercher ailleurs quelques autres méchantes affaires aussi mécontens du chef de party que des favoris.

Ce mot ne se dit que dans le stile burlesque ou satyrique.

Et pour surcroy de maux un sort malencontreux,
Conduit en cét endroit un grand troupeau de bœufs.

Il ne faut pas croire que manieres signifie la même chose que air ; ce dernier veut dire je ne sçay quoy qui paroist en un instant que la nature donne, & qu'on ne peut bien définir ; mais les manieres font entendre que toutes les paroles, & que toutes les actions de la personne à qui on les attribuë sont agréables, plaisent & doivent plaire ; on peut avoir bon air, sans nul art, & sans y penser. Mais pour avoir les manieres charmantes, il s'en faut faire une heureuse habitude. La raison y a sa part, & la nature toute seule ne les peut donner ; mais il faut prendre garde de ne pas se servir du mot de façons pour celuy de manieres. Il y a de la différence entre ces deux termes. Les façons ont un grand penchant à estre prises en mal, comme dit Mademoiselle de Scudery, & hors de dire de quelque personne fort jeune. Elle a les plus jolies façons du monde, pour exprimer quelques graces purement naturelles, ce ne peut estre une loüange : car façons est une véri-

table injure. Et je mettrois volontiers les façons avec les minauderies : mais pour l'expression de manieres, elle est noble, & elle exprime naturellement ce qu'elle veut faire entendre, soit en bien soit en mal.

Maniment ne se dit point dans le sens propre & naturel ; il faudroit ne sçavoir pas le François pour dire, par exemple, qu'il y a des aveugles qui connoissent les pieces fausses au maniment, il faut dire à les toucher, à les manier. Maniment, n'est bon qu'au sens impropre & figuré, il s'y dit élégamment. Comme : il a le maniment de tout, on luy laisse le maniment de toutes les affaires, il a tout en maniment, il n'a le maniment de rien.

Cette expression est d'usage. Je sçay qu'il y a des personnes à qui elle ne plaist pas, mais c'est estre trop délicat. Il avoit envie de s'aller cacher dans un desert, où il pust matter sa chair.

On dit l'étoile matiniere, mais en parlant d'une personne qui se leve matin, on dit matineux ; vous estes bien matineux. « Philanthe se leva de bonne heure & alla aussi-tost chercher Eudoxe que l'amour de l'estude rend fort matineux. »

Ce mot n'a de place que dans le discours familier, il signifie proprement une troupe de petits enfans ; ou si l'on veut remonter à son origine, il veut dire une armée de fourmis venant du mot Grec μυρμάκος selon la prononciation des Doriens ; d'où vient qu'il ne s'employe que par raillerie, qu'on chasse d'icy toute cette marmaille, comme qui diroit : qu'on chasse d'icy toute cette armée de fourmis.

Ménager se prend en je ne sçay combien de significations : On dit dans le figuré ; ménager les esprits ; ménager les bonnes graces du Prince ; ménager les intérests de ses amis ; ménager

une affaire ; ménager sa voix en déclamant ; ménager sa santé ; se ménager, user avec reserve de son credit ; ne ménager personne. Il n'y a plus rien à ménager avec luy. Les couleurs de cette étofe sont merveilleusement bien menagées, & plusieurs autres expressions de la sorte que l'usage a autorisées.

Plusieurs Auteurs se servent de ce mot. Durant ces menées Artabaze arrive.

« Il sollicitoit sourdement qu'on luy envoyast une nouvelle armée, bien qu'Agésilaüs fust suffisamment averty de ces menées. »

Plusieurs personnes aiment mieux qu'on dise pratiques, intrigues. Menées est néanmoins fort bon.

C'est ainsi qu'il faut dire. Vous médites, n'est pas bon. Il est vray que médire estant le composé du verbe dire, il semble que la raison voudroit qu'on dist vous médites, comme l'on dit vous dites. Mais l'usage l'emporte sur la raison.

On ne se sert plus guéres de ces façons de parler, dont néanmoins nous avons des exemples dans de bons Auteurs. Il appréhendoit qu'il n'en mes-avinst.

S'il en mes-arrive, on vous imputera sa mort. « Comme on le déconseilloit de se trouver au combat, il n'en peut mes-arriver, dit-il, car je mou-ray ou je seray vainqueur. »

Ce mot n'est plus que du petit peuple. Il est vray que M. de Voiture s'en sert quelquefois : « on ne sçait par où commencer à se remettre à son devoir quand on a failly si longtemps, & mesmement contre une personne à qui on a de si étroites obligations. » Mais on ne le doit pas imiter en cela.

J’ay remarqué qu’on applique souvent mal à propos ces termes de comparaison : Et voicy un exemple qui le fera mieux voir que tout ce que je pourrois dire :

« Comme un boiteux se glorifieroit en vain de la beauté de ses jambes, puis qu’il ne peut s’en servir sans découvrir son défaut ; il en est de mesme de la science du fou, qui ne sçauroit parler sans faire voir son extravagance » : cét il en est de même, est mal appliqué ; il falloit dire : de mesme, un fou se glorifieroit en vain de son sçavoir, puis que, &c. ou bien en mettant il en est de mesme, il falloit retrancher comme, & dire tout simplement : un boiteux se glorifieroit en vain de, &c. il en est de mesme du fou qui, &c. Car quand la phrase commence par comme, on ne dit jamais il en est de mesme, mais seulement de mesme. Ce qu’on peut voir en cét autre exemple : « Comme une bale a moins de vîtesse aprés qu’elle a esté donner contre une muraille, de mesme la lumiere s’affoiblit lors qu’elle a esté refléchie par quelque corps. »

Ce mot est plus méprisant, & à quelque chose de plus injurieux qu’Avarice, il signifie une épargne basse & sordide. « Ils interprétoient toutes ses actions en mauvaise part ; ils appeloient la frugalité de sa table une mesquinerie honteuse. »

Messéant est meilleur, & de plus d’usage ; On dira par exemple : un just’au corps trop large est meßéant à un jeune homme. Il est messéant de s’asseoir à table sans laver les mains. Cependant si quelqu’un disoit : le mensonge sur tout dans la bouche d’un homme de qualité est toûjours malséant, je ne crois pas qu’on y deust trouver à redire.

Mesuser se dit quelquefois avec plus de grace, qu'abuser. « Adam a éprouvé dequoy le libre arbitre est capable, lors que mésusant de ses facultez naturelles, il tomba dans l'abysme de la prévarication. »

C'est une figure qui consiste à transporter des mots de leur signification naturelle dans une autre. Nous avons des métaphores que l'usage a rendu si propres qu'elles ne passent presque pas pour des figures, comme : blesser l'honnesteté, ternir la gloire, flétrir la mémoire de quelqu'un, noircir la réputation, déchirer la réputation, une malice noire, un jour gay, une campagne riante. Nous disons encore : briller dans la conversation, pousser une matiere, pousser les gens à bout ; & en parlant d'un homme qui n'a aucune complaisance, & qui ne sçait s'accommoder ni au temps ni aux personnes ; c'est un homme tout d'une piece. On dit aussi d'un homme prudent, il ne fait pas une fausse démarche dans ses affaires.

Mais combien de fois entendons nous dire d'un homme généreux, c'est un lyon : & d'une femme querelleuse, c'est un dragon. Ce sont encore des métaphores fort usitées que celle-cy : un homme poly, un stile châtié, un discours plat, une pointe d'esprit, une raillerie froide. C'est un homme qui a beaucoup de feu. C'est un homme tout de glace, &c.

Il y a d'autres métaphores qui dependent simplement du caprice de celuy qui les fait, lesquelles n'ont aucun estre fixe & certain, & que chacun peut inventer selon son esprit, & son imagination ; & c'est de celle-là dont parle Cicéron, quand il dit : que la métaphore doit estre libre, qu'il n'y doit rien avoir de forcé & de contraint. Il y en a mesme qui estant un peu extraordinaires ont besoin de quelques correctifs pour les adoucir. Ces correctifs

sont : pour parler ainsi, pour ainsi dire, pour user de ce terme, s'il m'est permis de parler de la sorte, si je l'ose dire, &c.

Par exemple, lors qu'un Auteur nouveau en parlant de Vigénere, a dit qu'il a ajoûté de la charnure au discours, s'il eust temperé cela par un correctif, il eust mieux fait, en disant que Vigénere a ajoûté, pour ainsi dire, de la charnure au discours. Ce sont de petites négligences qui ne laissent pas d'estre des tâches.

Mais il y a des métaphores qui sont quelquefois si rudes & si grossieres, qu'on ne les sçauroit adoucir par aucun correctif. Celles-cy sont de cette nature. « Je vous confesse, Messieurs, que tout cela n'a fait qu'accroistre mes flâmes, & exciter dans mon cœur un plus grand incendie & un plus vaste embrasement d'amour, pour cet Eminentissime Cardinal. » Ces flâmes, cét incendie, cét embrasement sont d'un grand froid.

En voicy une autre du mesme Auteur, laquelle n'est pas moins outrée. « La prosperité qui ruine & corrompt la plûpart des hommes, n'a servy qu'à confirmer Saint Charles dans la vertu. Cét endroit est à mon gré, une des plus riches perspectives qu'il y ait dans toute la vie de S. Charles, la plus singuliere, & la plus nouvelle. Arrestons y donc un peu nos regards, délassons pour ainsi dire, nos yeux en les promenant à loisir sur l'émail de ces fleurs, & dans ce beau champ de morale, qui s'offre & se présente icy à nôtre esprit. »

Ces veuës, ces perspectives, l'émail de ces fleurs, & ce beau champ de morale, où il faut promener à loisir ses yeux ; n'ont ce me semble rien de trop charmant, & tout cela ne fait qu'une expression fort basse & fort plate.

Ces sortes de métaphores ne sont plus du goust du siecle, cela estoit bon autrefois où l'on se plaisoit tant à bigarrer le stile, & où l'on n'appeloit presque aucune chose par son nom. Témoin cét Exorde d'un Prédicateur du temps passé. « J'embarque ce discours sur le galion de mes lévres, afin qu'ayant passé par la mer orageuse de cét auditoire, il aille heureusement surgir au havre de vos oreilles. » Témoin encore ces paroles, que j'ay tirées de la Préface d'une ancienne Traduction. « Quand je voulus faire prendre à ce Seigneur Latin un habillement du pays, pour estre mieux receu en nostre Cour de France ; je commençay à prendre sa mesure, & je le luy dépeschay à la façon commune ; que si ce n'est aussi élégamment que d'autres plus excellens Tailleurs eussent sceu faire, pour le moins je puis protester que j'ay fidelement fait ma besogne, sans rien dérober des étofes, pour m'enrichir des bannieres. » Témoin enfin ce plaisant langage d'un certain Auteur : « couvert d'une sanglante sueur : Je sors de l'Acheron du monde, de qui j'ay secoüé l'impérieuse puissance, dissipé l'hommagere servitude que je luy avois rendu depuis le berceau ; & limant ses chaînes avec la lime d'une heureuse connoissance de ma misere, j'ay quant & quant rencontré l'ardeur d'un favorable remord, lequel entrant dans le cabinet de mon ame par la porte de la contrition, a engendré en elle un tonnerre de sanglots, qui se sont éclatez en pluyes ameres, lesquelles trouvant le cataclisme de mes yeux ouvert, n'ont point eu de mesure, en leur cheute. »

Mais qui pourroit souffrir ces Vers-cy, qui ne sont qu'une partie d'un grand nombre d'autres aussi ridicules, qui ont esté faits sur le Benedicité.

Reine de la moitié de l'an
Dont le superbe Océan
Suit le carrosse comme un page,
Bénis le Seigneur obligeant,
Qui pour te mettre en équipage
Par les mains du Soleil te donne de l'argent.

Ces exemples font voir quel défaut c'est, que de vouloir toûjours faire des figures. Quand on a une fois cette maladie, il n'y a ridiculitez qu'on ne dise ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'on ne doive condamner icy que l'excés ; on peut dire en général qu'un discours figuré n'est pas le plus beau ; ce n'est pas en cela que consiste l'art de bien dire. Et je ne m'étonne pas que Cicéron conseille, pour apprendre à bien parler, de lire les anciens Poëtes, & les anciens Orateurs ; parce, dit-il, que ne s'étant pas encore avisez de ces expressions figurées ; & suivant les plus simples & les plus naturelles, ils ont presque tous bien parlé. Sunt enim illi veteres, quia nondum ornare poterant ea quæ dicebant, omnes propè præclarè loquuti.

Il y a une autre sorte de métaphore qui doit estre condamnée en quelque Langue que ce soit, mais sur tout dans la nôtre, qui est plus sévére & plus religieuse que jamais. C'est d'appliquer aux véritez de nôtre Religion ces noms prophanes, que l'antiquité Payenne a donné à ses fausses Divinitez. Il n'est besoin que d'un peu de bon sens, pour connoistre qu'il ne faut pas ainsi par des noms fabuleux, donner l'apparence du mensonge à des veritez constantes ; ceux qui ont vieilly dans les Lettres humaines, sont sujets à ce vice ; ils sont si accoûtumez aux noms d'Apollon, de Diane, de Proserpine, &c. leur esprit est si imbu de ces resveries, qu'ils ne peuvent s'en défaire dans les matiéres les plus Chrê-

tiennes. Ils ne feront point difficulté, par exemple, en parlant de Dieu de l'appeler Jupiter, de donner à l'Archange Gabriël le nom de Mercure ; au lieu de dire les démons, ils diront les furies, & ne parleront que de Tisiphone, de Mégere, & d'Alecto ; M. de Balzac qui condamne fort cette conduite, dit que ces gens-là font comme un certain Ambassadeur, qui estant venu tout nouvellement de Constantinople pour résider à la Cour de Rome, & ayant encore l'imagination pleine de l'Empire d'Asie, & de la grandeur des Ottomans dans la Harangue qu'il fit au Pape Leon, luy donna de la Hautesse ; & aprés plusieurs loüanges emphatiques, luy dit pour conclusion qu'il estoit le grand Turc des Chrestiens.

On pourra dire peut-estre que presque tous les Poëtes étrangers en ont usé ainsi, & que c'est une autorité qui peut mettre les nostres à couvert ; mais je réponds qu'on ne les doit point approuver en cela, quoy qu'ils ayent écrit la plûpart en une Langue, à laquelle ces sortes de noms semblent appartenir en propre. Comment, par exemple pourrons-nous approuver Sannazar d'avoir remply un Poëme Chrestien de Driades & de Nereïdes, d'avoir introduit Protée prédisant le Mystere de l'Incarnation ? Comment excuser Buchanan, qui pour nous dépeindre dans son Baptistes les tourmens dés damnez, ne parle que des manes des Eumenides, de Cerbere, & de Tantale ? Comment justifier l'Arioste, qui fait jurer le vray Dieu par l'eau du Styx, qui fait faire à l'Archange Gabriel l'office de Mercure, & l'envoye de la part de Dieu, chercher le silence dans la maison du sommeil ? Comment souffrir enfin que le Tasse dans sa Jérusalemme liberata ait mêlé Pluton & Alecto avec Saint Michel & l'Archange Gabriël ? Ce sont des défauts qu'on ne doit excuser en aucune Langue, à moins que de renoncer aux lumiéres de la raison & du bon sens. Je remarque encore qu'on se sert souvent du mot de Fortune, au lieu

de celuy de Providence, ce qui ne doit pas s'excuser dans les ouvrages Chrestiens, & je trouve le sentiment du P. Bouhours fort raisonnable, quand il dit qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-cy, la fortune se plaist à renverser ceux qu'elle a élevez ; la fortune traverse souvent les Grands de la terre.

Ce mot a vieilly. M. de Vaugelas s'en sert, mais il est en cela plus digne de remarque que d'imitation ! « Quelle rage de Tygre s'est emparée de ton cœur, monstre de perfidie & de cruauté ? que tu ayes eu le courage d'enchaîner ton Roy, ton bienfaiteur, puis de le meurtrir inhumainement. »

Ce mot se dit quelquefois avec beaucoup de grace, & nous en avons des exemples dans nos meilleurs Auteurs. « Il luy inspiroit de faire le modérateur des différens avec toute la neutralité possible. »

« Les hommes sont les Acteurs & les instrumens de tout ce qui se passe dans cette histoire. mais Dieu seul en est l'arbitre, & le souverain modérateur. »

La Langue Françoise est à proprement parler la plus modeste de toutes les Langues ; elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur ; mais encore celles qui peuvent recevoir un mauvais sens. Nos Ecrivains les plus polis vont en cela jusqu'au scrupule, & un mot devient insupportable parmy nous, dés qu'il peut estre interpreté en mal ; sur tout s'il se rencontre dans des discours Chrestiens. C'est pourquoy on doit condamner toutes ces pauvres phrases qu'employent certains Prédicateurs.

« On est toûjours assez éloquent quand on parle de ce que l'on aime, le feu qui brûle au dedans se manifeste bientost au dehors, &c. »

« Il faut tomber d'accord, Messieurs, que les Amans ont une maniére de s'expliquer, & de se faire entendre où les autres gens ne comprennent rien ; ils parlent plûtost de cœur à cœur que de bouche à bouche : ils s'entendent aux moindres signes. Ils ont des veuës toutes singuliéres, des conceptions surprenantes, & inoüies. C'est, Messieurs, ce qui m'est arrivé voulant peindre saint Charles, mon cœur embrazé d'amour, &c. »

On doit éviter aussi les comparaisons licentieuses, que certains Prédicateurs indiscrets osent faire des mysteres les plus sacrez de la Religion Chrestienne, avec les fictions les plus infames de l'antiquité fabuleuse : comme, par exemple, de l'amour adorable du Sauveur dans l'Eucharistie avec le cupidon des Poëtes ; approfondissant quelquefois des matiéres, dont ils ne devroient pas mesme paroistre instruits. Je ne dis rien icy de la grossiéreté de quelques-uns ; qui pour trop vouloir enseigner le bien, enseignent souvent le mal : & qui ne gardant aucune mesure dans les noms qu'ils donnent aux choses, disent quelquefois à la face des Autels, ce qu'un homme d'honneur n'oseroit dire dans la moindre compagnie.

Ce n'est pas que cette regle doive aller jusqu'au scrupule ; car il y a des rencontres où ce seroit se gesner inutilement, que de vouloir éviter tous les mots que les libertins peuvent mal interpreter, autrement comme dit Quintilien, il faudroit se résoudre à ne plus parler. Mais il est toûjours bon de l'avoir en veuë, pour s'éloigner de la méchante coûtume de ceux qui ne s'observent nullement sur ce qu'ils disent.

Je sçay bien que cela ne plaira pas aux personnes qui prennent plaisir de se faire accroire qu'il n'y a point de mot qui ne soit honneste ; & qu'on peut se servir de toutes sortes d'expressions sans aucun scrupule ; mais je les renvoye à l'Art de penser où ils verront l'absurdité de cette ridicule opinion, & peut-estre ne sera-t'il pas hors de propos d'en dire icy quelque chose. « C'estoit le sentiment des Stoïciens qu'il n'y avoit point de paroles malhonnestes : ou l'infamie, disoient-ils, est dans les choses, ou elle est dans les paroles ; on ne peut pas dire qu'elle soit dans les choses, puis que il est permis de les exprimer en d'autres paroles qui ne passent point pour deshonnestes ; elle n'est pas non plus dans les paroles, puis qu'il arrive souvent qu'un mesme terme signifie diverses choses, & qu'estant estimé mal honneste dans un sens, il ne l'est point dans un autre. » Mais tout cela n'est qu'une vaine subtilité ; & pour y répondre je dis que l'infamie consiste dans les choses, & qu'un mot participe de cette infamie, lors qu'il expose la chose, plûtost comme plaisante que comme criminelle, & d'une maniére qui joint à la signification principale une idée d'impudence & d'effronterie. Il arrive de là qu'une mesme chose peut estre exprimée honnestement par un son, & deshonnestement par un autre, si l'un de ces sons joint quelque idée qui en couvre l'infamie, & si l'autre au contraire la présente à l'esprit d'une maniére impudence ; ainsi comme on l'a remarqué dans l'Art de penser, les mots d'adultere & d'inceste ne sont pas infames, quoy qu'ils signifient des actions tres-infames ; parce qu'ils ne les réprésentent que sous un voile d'horreur qui les fait regarder comme des crimes, de sorte que ces mots signifient plûtost le crime des actions, que les actions mesmes. Tout cela néanmoins dépend de l'idée que l'usage attache aux mots, c'est pourquoy aussi quand il plaist à l'usage, un terme qui a este

honneste en un temps, peut devenir honteux en un autre ; cela se void en toutes les Langues ; & nous en avons plusieurs en la nostre, qui autrefois ne signifioient rien de mauvais, & qui à present sont devenus injurieux & outrageans.

C'est par cette remarque qu'on peut répondre à ceux qui pretendent autoriser par la conduite mesme des Peres, l'usage des mots les plus infames ; car si les Peres en ont employez quelques-uns, qui aujourd'huy paroissent honteux en nostre Langue, il y a apparence qu'ils ne passoient pas pour tels de leurs temps, c'est à dire que l'usage n'y avoit pas joint cette idée d'éfronterie qui les rend infames, c'est à quoy doivent prendre garde les Traducteurs, quand ils veulent tourner en François ces sortes de mots. Mais puis que nous sommes sur cette matiére, il ne sera pas inutile de remarquer icy que les personnes corrompuës ont introduit dans le monde certains termes qui paroissent honnestes, & qui cependant sous le voile spécieux d'une pudeur apparente, renferment une impudence véritable, c'est un moyen qu'on a trouvé pour avoir la liberté de tout dire, & pour tenir les plus honteux discours, sans estre obligé de rougir. C'est sous ces paroles qu'on enveloppe aujourd'huy les plus grandes salletez. On ménage un peu plus les oreilles pour corrompre plus facilement le cœur. De cette nature sont les expressions des Comédies, des Romans, & des Chansons de l'Opéra ; mais j'ose avancer que ces termes couverts & déguisez, sont beaucoup plus infames que ces termes effrontez, dont se servent les libertins grossiers. Car ces derniers ont je ne sçay quoy de hideux, qui de soy-mesme fait horreur, au lieu que les autres donnant aux plus honteuses actions un air d'honnesteté & de galanterie corrompent l'ame d'autant plus aisément qu'ils semblent moins blesser les oreilles.

On ne se sert guéres de ces termes, qu'en parlant de ces viandes & de ces animaux, qui dans l'ancienne loy estoient declarez impurs. Comme : la distinction des viandes & des animaux mondes & immondes, &c.

Certaines gens s'imaginent qu'il est de la bienséance d'appeler Monsieur, la plûpart des Auteurs qu'ils citent, mais ils se trompent fort ; & à moins que l'Auteur qu'on cite ne soit vivant, ou qu'il n'y ait pas longtemps qu'il soit mort, on ne luy donne point tant du Monsieur, il feroit beau voir dire Monsieur Virgile, Monsieur Cicéron ; à peine dit-on aujourd'huy Monsieur Paschal, on commence à dire Paschal, tout court, les Lettres de Paschal, les pensées de Paschal : On dit aussi Vaugelas, Voiture, Sarrazin, sans mettre Monsieur, si ce n'est en écrivant. Autrefois on appeloit Monsieur jusqu'aux Saints, mais aujourd'huy plus tant de Monsieur.

Ce verbe veut toûjours avec soy le verbe auxiliaire estre ; on dit, il est monté, & non, il a monté. Je sçay bien qu'un Auteur a dit : « tout est monté à un degré d'excellence où il n'avoit point encore monté », mais c'est une faute contre l'exactitude ; il falloit dire, où il n'estoit point encore monté. J'ay touché cela ailleurs, en parlant du verbe entrer. On y peut recourir.

Mutations se dit quelquefois avec plus de grace que changemens. Exemple, « quelque haut qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les Histoires des exemples des grandes mutations ; on trouve qu'elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des Princes. »

N

Il seroit à souhaiter que ce mot fust encore d'usage ; car il exprime seul ce qu'on ne peut dire autrement sans le secours de plusieurs paroles, mais l'usage l'a banny ; en sorte qu'il ne se dit plus aujourd'huy. Il estoit fort usité du temps de Monsieur de Vaugelas qui s'en sert tres-souvent dans son Quinte-curse, & dans ses Remarques.

Naissance se prend souvent pour une disposition avantageuse de l'esprit.

« Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux & d'élevé dans la Cour. »

« Les Romains ont de la naissance pour les Pieces de Théatre. »

Cét adjectif n'a jamais de féminin. On dit bien natal. Son lieu natal. Son pays natal ; mais on ne dit jamais natale, sa ville natale.

Nostre Langue aime cette négation, comme on le peut voir en ces exemples.

Il s'en faut beaucoup que ces grands objets ne fassent sur nous toute l'impression qu'ils y doiventfaire, & non, il s'en faut beaucoup que ces grands objets fassent.

Je ne nie pas que je ne l'aye dit, ce qui est mieux que, je ne nie pas que je l'aye dit. Il est tout autre qu'il n'estoit, ce qui est encore mieux que : il est tout autre qu'il estoit, en quoy le François différe beaucoup du Latin, où deux négations ont la force d'une

affirmation. On dit encore ; je n'ay nulle affaire. Il n'a nulle application ; ces deux négations ont de la grace en François.

Dieu ne compte pour rien ce qui n'est pas volontaire ; mieux que, Dieu compte pour rien, &c. Et le Pere Bouhours n'a pas parlé dans toute l'exactitude possible, quand il a dit que « Saint Ignace prenoit plaisir à rabaisser un homme de qualité, afin que le monde sçeut qu'on comptoit pour rien parmy les Jésuites les avantages de la naissance. » Il falloit dire : afin que le monde sçeust qu'on ne comptoit pour rien, &c. & non, qu'on comptoit pour rien.

M. de Voiture dit, ne plus, ne moins, & voicy comme il parle au sujét d'un certain festin, « n'y ayant que des Déesses à la table & deux demi-Dieux, tout le monde y mangea, ne plus ne moins que si c'eussent esté des personnes mortelles ». Mais aujourd'huy on dit ni plus ni moins, & jamais ne plus ne moins : quoy que M. de Vaugelas veüille qu'il se puisse dire quelquefois ; & que M. Ménage qui semble d'abord estre contre ce sentiment, dise néanmoins à la fin de sa Remarque qu'il avouë que la plûpart de nos Ecrivains modernes suivent la regle de M. de Vaugelas ; car les Ecrivains, dont il entend parler, ne sont guéres modernes aujourd'huy ; l'on sçait assez que lors qu'on ne considere un Auteur François que par rapport à ses expressions & à ses mots, le nom de moderne ne peut luy appartenir long-temps.

Plusieurs retranchent cette négation dans les interrogations, & disent : vient-il pas ? Vaut-il pas mieux ? est-il pas jour ? &c. au lieu de dire : ne vient-il pas ? ne vaut-il pas mieux ? n'est-il pas jour ? en quoy ils se trompent, car ceux qui entendent bien nôtre Langue ajoûtent toûjours la négation.

On remarque qu'une proposition a quelquefois plus de force quand elle est négative, que quand elle est affirmative. Quand je dis, par exemple : ce n'est pas une petite chose que de sçavoir se taire, je m'exprime beaucoup mieux que si je disois, c'est une grande chose que de sçavoir se taire.

Nous avons plusieurs exemples de cela dans nos meilleurs Auteurs : le Legislateur des Juifs, qui n'estoit pas un homme ordinaire, ce qui est beaucoup plus fort que s'il y avoit. Le Legislateur des Juifs qui estoit un homme extraordinaire.

« Nous éviterons ce défaut si nous apprenons à en bien juger, ce qui n'est pas une chose peu difficile. » Cette proposition négative à plus de grace que s'il y avoit : ce qui est une chose fort difficile. Ce sont de petites délicatesses qu'il ne faut pas négliger, quand on veut écrire poliment.

Cette expression est agréable dans le discours familier, n'en déplaise à M. Ménage, dit le Pere Bouhours. M. de Vaugelas ne croit pas qu'il soit défendu absolument d'inventer des mots. N'en déplaise à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est basse.

C'est un vice ordinaire à ceux qui sçavent plus de Latin que de François, de mettre quelquefois un nominatif sans verbe, par exemple : « Je souhaitois de voir vivre ces armées de bons Citoyens, lesquels s'ils vivoient encore du moins la République subsisteroit. » C'est le génie du Latin de s'exprimer de la sorte, mais non pas du François, ce pronom, lesquels, dans cette phrase ne se rapporte à rien, lesquels s'ils vivoient la République subsisteroit, quelle bizarre expression ! on fait quelquefois une faute contraire à celle là, en mettant le verbe sans nominatif ; comme : mais en quoy Ignace réussit le plus, fut à réformer les mœurs des Ecclé-

siastiques, où est le nominatif de fut ? Il falloit dire : mais la chose en quoy Ignace réussit le plus fut : ou bien ; mais en quoy Ignace rêussit le plus, ce fut, &c.

Il est quelquefois de la grace du discours de changer les singuliers en pluriers. Comme : les Alexandres, les Césars, les Pompées. Cette expression déplait à quelques personnes ; mais je la vois si universellement receuë que je crois que c'est une témérité de la condamner.

Le changement de nombre se fait encore en mettant au plurier un verbe, dont le nominatif est au singulier, pourveu que ce soit un nom collectif, comme :

Aussi-tost un grand peuple accourant sur le port
Ils firent de leurs cris rétentir les rivages.

On change aussi les pluriers en singuliers, comme : toute la ville estoit sous les armes.

Le Soldat ne cessa de tuer, que la nuit ne luy eust dérobé l'ennemy.

Les noms de temps mettent beaucoup de différence dans les temps des Verbes, il est venu hier, par exemple : n'est pas bien dit, non plus que, il vint ce matin ; il faut dire, il vint hier, il est venu ce matin. Et voicy la régle qu'on doit observer. S'il s'agit d'un autre temps que d'aujourd'huy on met le prétérit sans verbe auxiliaire, comme il me dit cela hier, & non il m'a dit cela hier : s'il s'agit d'aujourd'huy on met le verbe auxiliaire avoir ou estre selon l'occasion. Il a fait cela ce matin. Il m'est venu voir aujourd'huy. Je dis la mesme chose s'il s'agit de la mesme semaine où l'on parle, du mesme mois, de la mesme année ; il m'est venu

voir cette semaine. Je luy ay parlé ce mois cy. Il a fait cela cette année ; le peuple de Paris est sujét à faire des fautes là dessus.

Bien des gens disent Ammian Marcellin, Appian Aléxandrin. D'autres aiment mieux Amien Marcellin, & Appien Aléxandrin, qui cependant ne sont pas si bons. On dit Ananie & Ananias. Je sçay bien que quelques-uns croyent qu'il est plus Francois de dire Ananie. Mais si nous disons Nicolas, Thomas, Mathias, pourquoy faire difficulté de dire Ananias, on dit Claudien, & non, Claudian, Diocletien, & non, Diocletian, Saphire & Saphyra : Chrysippe, & non, Chrysippus, bien qu'on lise dans un de nos Auteurs. Chrysippus a écrit quelque Traité des Dieux.

On dit saint Fabien, & non, saint Fabian, contre ce qu'en croit le Traducteur des Lettres de S. Augustin, qui dit : Quelques factieux s'éleverent contre saint Corneille successeur de S. Fabian.

Il faut dire Stace en parlant du Poëte, & Statius d'un certain Officier des Gardes de Néron. On dit Jugurta, Sylla, Agrippa, Dolabella, Catilina, Pansa, & qui voudroit dire, Agrippe, Dolabelle, &c. parleroit ridiculement.

Nous disons Phydias ; & non, Phydie. Josias, & non, Josie. Olympias, ou Olympie, en parlant de la mere d'Alexandre. Grachus au singulier, & les Gracques au plurier. Lucullus & Hortensius au singulier, les Luculles & les Hortenses au plurier.

Antonius en parlant de l'Orateur, & Antoine en parlant du Consul. Metellus, & non, Metelle. Archias, & non, Archie. Vulcain, & jamais Vulcan. Palinurus, ou Palinure. Theopompus, ou Théopompe. Arcade ou Arcadius. Honoré ou Honorius, en parlant des fils de Theodose. M. le Maistre dit, Arcade & Honoré : Mademoiselle de Scudery le dit aussi ; M. Fléchier néanmoins

aime mieux, Arcadius & Honorius ; & je crois que cette prononciation est la meilleure. Il faut dire Sulpitius, & non Sulpice, en parlant de l'amy de Ciceron, qu'il est bon de distinguer des Sulpices de l'Histoire Ecclesiastique. On dit Elien mieux que Elian. Papirius, & non Papirie. Anaxagoras, ou Anaxagore. Pythagore, & non Pythagoras. Protagoras est meilleur que Protagore. M. le Maistre dit Popile, en parlant du meurtrier de Cicéron, & il faut dire Popilius : il prononce Caligule, & il faut prononcer Caligula : il dit Attique en parlant de l'amy de Cicéron, & on doit dire Atticus, il prononce encore Romule pour Romulus, & Brute pour Brutus, ce qui ne se peut souffrir en Prose. Clitemnestra est mieux que Clitemnestre ; Electra, & non Electre. Pacatus ou Pacat. M. Fléchier dit Pacat ; Le Traducteur du Panégyrique de Théodose le Grand dit aussi Pacat. Le Pere Bouhours dans l'Eloge qu'il fait de ses Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe dit Pacatus, & non Pacat. Cela est arbitraire. Je passe plusieurs autres noms. Ceux que j'ay rapportez suffisent pour faire juger de la prononciation d'un grand nombre d'autres.

On dit Nonce du Pape, & non Ambassadeur du Pape, Nonciature, & non Ambassade, en parlant de la Légation du Nonce. « Pendant sa Nonciature de Venise, il mérita les applaudissemens de cette République. »

Ces mots sont du bel usage.

« Vous payerez un jour bien cher cette non-chalance. »

« D'un costé on voit réprésenté un Berger appuyé non-chalament contre un arbre. »

« L'air non-chalant ne peut pas faire un bel homme de cheval. »

« L'on remarque que dans les occasions où il se trouva, il estoit également non-chalant à tout. »

Ce terme se peut dire en certaines occasions. Plusieurs personnes néanmoins reprennent M. Ménage d'avoir dit. Ce mot s'est aboli par le non-usage.

Nul se dit quelquefois élégamment pour aucun. Il résolut de ne prendre nulle nourriture : ce qui plaist mieux à certaines personnes, que aucune nourriture.

« Ne recevant nul secours, ni de la terre ny du ciel ; il crût que Dieu l'avoit delaissé. »

« Pétrone à sa mort ne nous a laissé qu'une image de la vie, nulle action, nulle parole, nulle circonstance ne marque l'embaras d'un mourant. »

« On sçait en quel estat se trouvoit alors cette Ville : quels ravages, quelles desolations ! Nul repos, nulle espérance de paix & de tranquilité. La République renversée & presque anéantie, &c. »

Il y a néanmoins des rencontres où nul ne se dit pas bien, c'est lors qu'il se met pour, il n'y a, comme : nulles personnes ne s'affligent, nulles personnes ne violent leur foy avec plus d'ostentation, pour, il n'y a point de gens qui s'affligent, qui violent leur foy avec plus d'ostentation ; cet exemple est du Pere Bouhours, dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe ; mais il le corrige dans l'éloge qu'il fait de ce Livre-là, en avoüant que ceux qui entendent bien nostre Langue n'approuvent point, nulles personnes dans une semblable occasion.

O

Ce mot n'est pas encore assez estably, mais je crois qu'il s'establira, parce qu'il exprime quelque chose que ni impur ni impudique n'expriment pas. Des danses obscenes. Des chansons obscenes : Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médisans, & de satyriques.

Œuvre dans le sens d'ouvrage d'esprit est féminin, on dit : toutes les œuvres de Cicéron, & non tous les œuvres. Dans le sens d'action de pieté ou de quelque entreprise considerable, il est masculin aprés son adjectif, & feminin devant. Et c'est la régle que suit M. Patru : Toutes les Communautez Ecclesiastiques & seculieres coopéroient d'une mesme ardeur à ce saint œuvre, Et ailleurs, la gloire d'une œuvre si sainte. C'est aussi comme parle M. Varillas : « leurs fideles sujets espéroient que leurs Majestez ne s'appliqueroient pas à ce saint œuvre avec moins de pieté que le Roy Josias. » Et l'Auteur du Panégyrique du Prince de Condé prononcé à Paris dans l'Eglise de la maison Professe des Jésuites, dit aussi en parlant de l'empressement que ce Prince avoit de disposer les choses à la paix durant les troubles où il se trouva engagé : hesita-t'il à sacrifier tout plûtost que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement.

On dit pourtant, de bonnes œuvres, une bonne œuvre ; ce qui me fait croire que l'adjectif bonne est excepté de cette régle, aussi bien que l'adjectif belle : car on dit, c'est une belle œuvre, mieux que c'est un bel œuvre. Mais il est constant que ce mot est toûjours féminin lors que l'adjectif est aprés : & c'est une faute de dire, comme a fait le dernier Traducteur de l'Imitation : Mes

œuvres, Seigneur, demeurent cachez en vous ; il faloit, demeurent cachées en vous.

Quelques personnes croyent que oiseux ne se dit bien que des paroles : des paroles oiseuses, mais qu'il faut dire, une personne oisive, mener une vie oisive. Je remarque néanmoins que nos Auteurs les plus délicats n'observent pas cette régle, & qu'ils disent indifferemment l'un & l'autre ; & entr'autres, je me souviens de ces deux exemples de M. Fléchier : « il fut réduit à mener une vie oiseuse & obscure. »

« Les Abeilles ont un Roy à qui elles obeïssent, celles qui sont oiseuses sont forcées de travailler. »

On, n'est point une particule, comme quelques-uns l'ont crû, c'est un veritable nom substantif ; quand nous disons ; on chasse, on se proméne, on court, &c. cet on, comme l'a observé M. de Vaugelas, vient du mot homme ; ce qui paroist par les Poétes Italiens, qui disent huom teme pour huomo, on craint ; & par les Allemans, & les autres peuples Septentrionaux qui expriment nostre on par le mesme mot, qui en leur Langue signifie homme, sçavoir, mann. On peut ajoûter à cela l'exemple de la Langue Grecque, qui use souvent de τὶς, aliquis au mesme sens. Mais ce qui favorise encore beaucoup cette Etymologie, c'est que nos vieux Auteurs écrivoient homs au lieu de on, ce qui a changé par succession de temps ; de sorte que, on dit, est la mesme chose que hommes disent, les hommes disent.

On dit le onze, & non l'onze ; du onze, & non de l'onze. Mais on dit jusques à l'onziéme, & non jusques au onziéme.

Les Livres de Diodore le Sicilien ont esté perdus, depuis le cinquiéme jusques à l'onzième.

Opportunité est un vieux mot, qui se trouve souvent dans Balzac. « Si jamais homme, dit-il, sçeut connoistre l'heure de l'execution des choses, & se prévaloir de l'opportunité, on me doit avoüer que c'est le Prince de qui je parle. »

Et M. d'Ablancourt dans ses Commentaires ; Il prit l'opportunité du vent. C'est dommage qu'il ait vieilly : car il exprime ce que le mot d'occasion ni de commodité ne sçauroit si bien dire.

Ce mot se dit avec beaucoup de grace, tant il y a peu de seureté pour ces oppresseurs de la liberté des peuples.

Ce mot a un grand penchant à estre pris en mauvaise part. C'est un original, dit-on, en parlant de quelque personne dont les manieres sont tres-ridicules. Quelquefois aussi il se prend en bonne part ; comme quand on dit qu'il y a peu d'Auteurs Originaux ; qu'il vaut toûjours mieux lire les originaux ; & il est bon de remarquer, que quand ce mot se dit en ce sens, il faut bien prendre garde qu'on ne le puisse interpreter en raillerie. On dit souvent en parlant de quelque Auteur dont les Ouvrages ne sont point des copies, c'est un original, ce qui est tres-mal dit ; & je m'étonne que le Pere Bouhours dans ses Remarques, approuve cette maniere de parler : car si l'on vouloit se mocquer adroitement d'un homme, on ne s'y prendroit pas autrement. Les personnes qui parlent avec exactitude, taschent d'adoucir le terme ; ils diront par exemple ; c'est un Auteur original, c'est un Auteur qui est original, ce qui n'est pas sujet à estre pris en un mauvais sens, comme de dire tout court c'est un original ; il est vray que l'expression n'est guéres differente ; mais il faut considerer que l'idée qu'on y attache dans l'usage, n'est pas semblable à beaucoup prés.

Ce mot avoit un peu vieilly, mais depuis quelque temps, il s'est introduit : ces sortes d'invectives causoient du scandale, & révoltoient les ouailles contre les Pasteurs.

Ouyr se dit proprement d'un son, & d'un bruit qui ne dure pas ; dés qu'on ouyt gronder l'orage qui vint fondre sur l'Empire.

Entendre se dit plûtost d'un discours ou d'un bruit qui dure, & qui a de l'estenduë ; comme ; j'ay entendu un bon Sermon, je l'ay entendu jouer de l'épinette pendant plus d'une heure.

Peut-estre, dit M. Patru, la verrons-nous un jour rompre de ses propres mains la trame qu'elle a ourdie ; ce mot a beaucoup de grace. C'est un ouvrage d'iniquité, une trame ourdie par les Concubines d'Antoine.

Ce mot est toûjours masculin au singulier, en quelque sens qu'il se prenne : mais estant mis au plurier, s'il signifie des ouvrages de femmes, il est feminin, & l'on dira ; Voilà de belles ouvrages, & non, de beaux ouvrages.

Les inventions des hommes dans les Arts, & dans les Sciences, s'appelent des Ouvrages de l'esprit : ainsi les régles de la Poesie, & des autres Arts, s'appelent Ouvrages de l'esprit ; & c'est en ce sens que Mademoiselle de Scudery prend ce mot, quand elle dit ; La chose du monde où l'usage est le plus absolu, c'est sur les Ouvrages de l'esprit.

Mais les ouvrages qui se font sur ces régles & sur ces inventions déja trouvées, s'appelent Ouvrages d'esprit, pourveu que ce soit en matiere de Sciences. Ainsi les compositions ingénieuses des gens de lettres, soit en Prose ou en Vers, sont des Ouvrages d'esprit. Et c'est en ce sens qu'a parlé M. Fléchier, quand il a dit

de Madame de Montausier, qu'elle pénétroit des son enfance les deffauts les plus cachez des Ouvrages d'esprit.

Cette phrase est fort figurée ; mais elle est d'usage, & se dit mesme avec grace. « Ils convinrent, selon l'avis qu'ouvrit Ignace, qu'ils se tiendroient quittes de leur vœu. »

« Un seul disoit son avis, & tous les autres estoient obligez de le suivre, quoy qu'ils ne l'approuvassent point, & que mesme celuy qui l'avoit ouvert l'approuvast encore moins qu'eux. »

P

On écrit panser, quand il signifie mettre l'appareil à une playe : on écrit aussi panser un Cheval, & non penser. Mais quand ce mot signifie former une pensée, on l'écrit par un E, penser à quelque chose.

Panthère est féminin. « Un Prince donnant un Lion à celuy qui luy faisoit présent d'une Panthére, luy dit qu'il n'avoit aucun sujet de se plaindre, parce qu'il estoit payé en mesme monnoye. »

« Si Democrite vivoit, & qu'il vist le peuple si occupé à dévorer des yeux quelque animal extraordinaire, qui tienne de la Panthére & du Chameau, cela le divertiroit plus que toutes les farces imaginables. »

Je commençay par luy dire que, &c. Cette maniere de parler est fort usitée ; mais il n'y a guéres que le verbe commencer que l'on puisse employer de la sorte avec grace : & je doute fort que cette phrase soit fort bonne : Il tascha de l'en détourner par luy

dire que personne ne viendroit l'entendre. Il falloit, il tascha de l'en détourner, en luy disant.

Parce se separe quelquefois élégamment de que, comme : « il fût receu à Rome comme victorieux, parce seulement qu'il n'avoit pas desesperé des affaires de la République. »

Lors que se separe souvent de la mesme sorte, comme : « il faut nous défier de la fortune, lors sur tout qu'elle nous flate le plus ».

Quelques-uns croyent que pardonnable se dit mieux de la chose que de la personne ; sa faute est pardonnable, & qu'on ne diroit pas si bien, cét homme est pardonnable : mais ces gens-là font paroistre en cela une délicatesse, qui n'est qu'un veritable degoust des meilleures choses.

L'on appele ainsi une certaine suspension de sens, qui rompt le fil du discours, pour le reprendre aussi-tost apres : ces sortes de suspensions doivent estre fort rares dans le François, sur tout quand elles sont longues : car alors elles sont fort des-agreables, & souvent mesme ridicules ; témoin celle-cy, où l'Auteur parlant des Devises, dit : « Si les paroles ne conviennent qu'à la figure (comme celles d'un Cadran sous un Soleil, mihi tollunt nubila solem, c'est la Devise qui fut faite pour Anne d'Austriche l'an mil six cens quinze, lors que Loüis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles ;) si les paroles, dis-je ne conviennent qu'à la figure. »

Et cét autre : « Car comme un brave soldat, (c'est la comparaison de Saint Chrysostome, qui avoit luy-mesme éprouvé des afflictions tres-cuisantes, & qui est l'homme qui n'en ait jamais ressenty ? l'importance est de les souffrir pour l'amour de Dieu,) comme, dis-je, un brave Soldat, &c. »

Il y a néanmoins des parenthéses élegantes, & qui donnent de la force au discours, en voicy deux exemples : « Les éminentes qualitez de Madame de Longueville (que toute la France respecte comme un rare exemple de vertu) sont aussi inaccessibles aux outrages de la calomnie, que la lumiere du Soleil l'est aux vapeurs de la terre. »

« Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs, avoient l'honneur d'approcher la Reine, estoient touchez de ses bons exemples, & le peuple qui la voyoit dans ses devotions, (& dans quelle devotion ne la vit-on pas ?) l'admiroit, la benissoit, & l'imitoit. »

Ce mot ne se dit plus guéres. Des Auteurs polis néanmoins s'en sont servis. Lors qu'il estoit à la veille de son partement.

On m'a dit que vous estes sur vostre partement.

« J'ay remis de huit en huit jours mon partement, sans qu'il y ait de ma faute », dit M. de Voiture.

« Il peut arriver mille choses qui retarderont, ou qui empescheront mon partement. »

Les Participes sont presque ce qu'il y a de plus difficile dans nostre Langue ; je vais tascher de resoudre icy les doutes principaux qu'on a coûtume de se former là-dessus.

ELLE M'EST VENUË, ELLE M'EST VENU VOIR.

Il y a des personnes tres-éclairées, qui prétendent qu'en ces sortes d'exemples, le participe doit estre indéclinable lors qu'il y a un verbe aprés : & qu'ainsi l'on doit dire elle m'est venu voir, & non venüe. M. d'Ablancourt semble favoriser ce sentiment, lors

qu'il dit : Elle estoit Sœur du Roy Vocion, laquelle l'estoit venu trouver en Gaule ; & selon eux, s'il n'y a point de verbe immediatement aprés, il faut dire venuë, elle est venuë avec luy pour me voir, elle est allée chez luy pour luy demander avis.

Je crois que ces personnes-là ont raison : cependant, de bons Auteurs n'observent point cette régle, témoin ces Exemples. « Je sçay bien que je serois en droit de vous décrire le Château où la Marquise estoit allée passer l'Automne. »

Palinis addressant la parole à 4 une de ses amies qu'elle estoit allée visiter, &c.

La Lettre que j'ay écrite.
La Lettre que j'ay écrit.

Quand le cas du verbe précéde le verbe auxiliaire avoir, ou le verbe auxiliaire estre, alors le participe se décline. Ainsi on doit dire ; La Lettre que j'ay écrite, & non que j'ay écrit, il faut excepter les deux verbes, craindre & plaindre : car on dit ; La maladie que j'ai craint, & non que j'ai crainte. Vostre disgrace, Madame, m'a beaucoup touché, & je vous ay toûjours plaint, & non plainte.

Que si le cas du verbe ne précéde pas le verbe auxiliaire, alors le participe n'est plus déclinable, ainsi on dira : J'ay écrit la Lettre, & non j'ay écrite la Lettre. Et le dernier des Traducteurs de l'Imitation est peu exact, de dire comme il fait au Chap. 31. du troisiéme Livre, Le Déluge inonda toute la terre, lors que toute chair eut corrompüe sa voye ; il faut eut corrompu, & non corrompuë ; parce que le cas du verbe qui est sa voye, se trouve aprés le participe & le verbe auxiliaire. Il faut donc dire : Les Sciences que j'ay apprises, les Livres que j'ay leus ; & j'ay appris ces Sciences, j'ay leu ces Livres.

Mais il est à propos de remarquer, que quand mesme le cas du verbe suivroit le verbe auxiliaire, pourveu seulement qu'il soit avant le participe, il ne laissera pas de se décliner, ce qui n'arrive que dans les Vers, comme par exemple en celuy-cy que l'on cite d'ordinaire là-dessus.

Dieu dont nul de nos maux n'a les graces bornées.

Il faut encore observer, que le participe ne se doit point décliner, quand le nominatif est aprés, ainsi au lieu de dire : La peine que m'a donnée cette affaire, il faut dire : La peine que m'a donné cette affaire, parce que, cette affaire, qui est le nominatif, n'est qu'aprés le participe : & je ne doute point que l'Auteur qui a dit : Ce sont des décisions, qui, par l'approbation que leur ont donnée les Prélats, sont devenuës les leurs, n'eust parlé plus correctement, s'il eust dit donné, au lieu de donnée. Cependant il faut avoüer icy, que tous ne conviennent pas de cette régle ; mais je sçay que c'est le sentiment de nos Maistres, & l'on peut voir là-dessus la Grammaire générale raisonnée.

Cette Ville que le Commerce a rendu puissante, ou a renduë.

L'Auteur de la Grammaire générale raisonnée, soûtient qu'il faut dire a rendu, & non renduë : en effet, puissante est là le cas de rendu ; ainsi le cas du verbe ne précédant pas, mais suivant au contraire, il faut selon la régle que nous avons déja donnée, que le participe demeure indéclinable. Car il n'est déclinable, que lors que le cas du verbe précéde le verbe auxiliaire.

Elle s'est tuée soy mesme, elle s'est tué soy-mesme.

Il faut dire : elle s'est tuée, parce que le cas du verbe précéde le verbe auxiliaire estre. Cependant il est bon d'observer, que si le

participe ne se rapportoit pas au réciproque se, mais qu'il se rapportast à quelqu'autre chose, il ne seroit pas déclinable, comme : Œdippe s'est crevé les yeux, cette femme s'est crevé les yeux, & non crevée ni crevez. Elle s'est fait peindre, elle s'est rendu la Maistresse : & non elle s'est faite peindre, elle s'est renduë la Maistresse. La raison de cela est, qu'en ces exemples le cas du verbe au lieu de précéder suit le verbe auxiliaire estre. Car quand je dis : cette femme s'est crevé les yeux, les yeux, est le cas du verbe ; ainsi ce cas estant aprés le verbe auxiliaire, s'est crevé, ne doit avoir ni genre ni nombre. Et c'est comme si je disois : cette femme a crevé les yeux à soy-mesme ; de sorte que c'est une faute contre l'exactitude que cette phrase-cy : « On m'a dit que vous n'aviez point voulu épouser cette femme, qu'elle ne se fust faite Catholique. » Il falloit qu'elle ne se fust fait Catholique, parce que ce mot Catholique, qui est le cas du verbe, est aprés le verbe : Et je ne doute point que M. d'Ablancourt n'ait eu égard à cette régle, quand il a dit : « Cyrus ne voulut point voir une belle Dame qu'il avoit fait prisonniere ; de peur, disoit-il, de devenir le captif de sa captive », où vous voyez qu'il dit : avoit fait prisonniere, & non avoit faite.

Elle s'est trouvé malade,
Elle s'est trouvée malade.

Si le sens est : qu'on a trouvé qu'elle estoit malade, alors comme le participe est passif, il faut dire elle s'est trouvée, parce que c'est comme s'il y avoit ; elle a esté trouvée malade. Mais si le sens est qu'elle a trouvé & qu'elle a senty elle-mesme qu'elle estoit malade, on doit dire elle s'est trouvé malade, parce qu'alors le participe est actif, & que c'est comme si l'on disoit : elle a trouvé qu'elle estoit malade, ainsi on dira ; elle s'est trouvée morte, &

non, trouvé, le sens ne pouvant estre qu'elle a trouvé qu'elle estoit morte.

La moitié du corps découvert, découverte.

Je crois que l'un & l'autre se peut dire également, à l'exemple de M. d'Ablancourt, qui a dit dans un endroit : Ils ne se couvrent que de peaux, qui leur laissent une grande partie du corps découverte : & dans un autre : ils ne se couvrent que de peaux, qui n'estant pas fort larges, leurs laissent la moitié du corps découvert. On peut de mesme dire indifferemment : une partie de l'os cassé, une partie de l'os cassée, une partie du pain mangé, une partie du pain mangée.

Il y a quelque chose dans ce Livre qui merite d'estre censuré, ou d'estre censurée.

Il faut dire : il y a quelque chose dans ce Livre, qui merite d'estre censuré, & non, censurée ; parce que, quelque chose se prend toûjours en François au genre neutre. On ne dira jamais quelque chose belle, mais plûtost, quelque chose de beau. On ne dira pas non plus : ai-je fait quelque chose que vous n'ayiez pas faite avant moy, il faut dire : ay-je fait quelque chose que vous n'ayiez pas fait avant moy.

Mais à propos de ce que je viens d'avancer, qu'on ne dit point, quelque chose belle, & que quelque chose est toûjours neutre, il me vient en pensée que ce terme n'est neutre que lors que quelque est tellement joint à chose, qu'il n'y a aucun mot entre deux. Ainsi, quoy qu'on ne dise pas, quelque chose belle, on ne laisse pas de dire, quelque belle chose. Mais on pourra encore m'opposer, que si je n'ay point d'autre raison qui m'oblige à dire

que quelque chose est neutre, que parce qu'on ne dit point, quelque chose belle. Je détruis moy-mesme ce que je veux prouver, puisqu'on ne dit point non plus, quelque chose beau, quoy qu'on dise, quelque chose de beau. A cela je réponds, qu'on ne dira point à un Marchand à qui on demandera des étoffes fines & legeres ; je veux quelque chose qui soit belle, bien legere, & bien fine : mais, je veux quelque chose de beau, & qui soit bien leger, & bien fin. D'où je conclus que ce mot, quelque chose, est neutre, & nullement féminin ; si ce n'est lors que, quelque, est separé de chose, comme nous l'avons fait voir ; c'est en quoy s'est trompé le Traducteur de l'Imitation, (j'entends parler du dernier de tous,) lequel dit ; voyez-vous sous le Ciel quelque chose qui soit permanente, au lieu de dire, voyez-vous sous le Ciel quelque chose qui soit permanent.

Le peu d'affection qu'il m'a témoignée, qu'il m'a témoigné.

Il faut dire : le peu d'affection qu'il m'a témoigné parce que, témoigné se rapporte à peu, & non à affection.

Tous les participes en ant sont indéclinables, par exemple : Ils se plaignirent à luy, disant que, &c. & non, disans, parce que c'est comme s'il y avoit, en disant. J'ay trouvé cette Dame lisant un Livre, & non lisante, par la mesme raison.

Ce mot se dit quelquefois en ce sens, comme : « Il aimoit les dangers, il faisoit toûjours quelque entreprise ; mais sur tout, il avoit les parties qu'il faut pour commander. » Autre exemple.

« Ce n'est pas un bon-heur mediocre à Sa Majesté, d'avoir trouvé en Mons. le Chancelier toutes les parties necessaires pour soûtenir la grandeur de cette Charge. » On ne doit pourtant employer ce terme qu'avec beaucoup de délicatesse.

On dit le pied d'un Cheval, d'un Cerf, d'un Mouton, d'une Chévre, d'un Bœuf, d'un Chameau, d'un Eléphant, d'un Cochon. On dit la patte d'un Chien, d'un Chat, d'un Loup, d'un Ours, d'un Singe, d'un Liévre, d'un Lapin, d'un Rat ; en un mot, en parlant de tous les Animaux qui ont le pied de corne, on dit pied, & non patte. Nous disons encore les ongles d'un Lion, les griffes d'un Chat, d'un Tigre, &c. les serres d'un Aigle, d'un Epervier. On dit aussi les mains d'un Epervier : on dit la bouche d'un Cheval, la gueule d'un Chien, d'un Loup, d'un Serpent, d'un Dragon, &c. Le groin d'un Cochon, le muffle d'un Cerf, le bec d'un Oiseau, le museau d'un Chien, d'un Renard, d'un Poisson.

On dit les défenses ou les broches d'un Sanglier, en parlant de ses deux grosses dents crochuës & affilées. Nous disons la hure d'un Sanglier, pour la teste. On dit aussi la hure du Brochet.

Il faut dire des Cierges Paschals ; il est vray que selon la regle des noms en al, il semble qu'on devroit dire des Cierges Paschaux ; mais il y a peu de regle qui ne soit sujette à quelque exception.

C'est une petite question parmy ceux qui se picquent de politesse, si l'on doit mettre ces mots-là aprés ou devant le verbe ; par exemple, si l'on doit dire ; je vous prie de n'y aller pas, ou, de n'y pas aller. Je connois plusieurs personnes qui croyent que cela est indifferent ; mais il y en a d'autres qui prétendent que ces monosyllabes sont plus agreables à la fin ; & Mademoiselle de Scudery, qui parle avec tant de grace, ne les place presque jamais ailleurs ; en voicy quelques exemples tirés de sa Morale du Monde.

« Ces Dames leurs faisoient signe de temps en temps, de ne les suivre pas. Quoy que je ne des-approuve pas ce que vous me proposez, ces Dames me feroient un grand plaisir de ne nous bannir pas. »

« Elle le pria de ne s'irriter pas de son refus ; il luy répondit, qu'il luy seroit difficile de renonçer à son dessein, & qu'il la prioit de ne le luy commander pas. »

« Cléobule fut secretement pour l'y voir, dans le dessein d'examiner s'il devoit n'y penser plus. »

« Il est plus beau de ne desirer pas les richesses, que de les sçavoir bien employer. »

« Il faut sçavoir taire ce que nos amis ne nous prient pas de ne dire point. »

Il est vray que le langage de Mademoiselle de Scudery est quelques fois un peu affecté, mais voicy des éxemples d'Auteurs plus graves.

« On suppose qu'on aura quelque jour le temps de penser à la mort, & sur cette fausse assûrance, on prend toute sa vie le party de n'y penser point. »

« On pleure pour estre plaint : On pleure pour estre pleuré ; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas. »

Ce mot n'a pas toûjours eu une signification aussi ample que celle qu'il a aujourd'huy ; & ce n'est que depuis quelques années qu'on dit : Il est en belle passe, il est en passe de faire une grande fortune. On dit encore, passe pour cela, à la bonne heure. Toutes

expressions familieres, propres aux conversations, aux entretiens, aux lettres, & autres discours de cette sorte.

On dit : passer dans l'esprit de quelqu'un : cét homme passe dans mon esprit pour habile, il passe dans vostre esprit pour autre qu'il n'est. M. de Vaugelas néanmoins a dit fort à propos : il luy passe, pour, il passe dans son esprit. « Que luy eust sçeu prédire Aristandre, quoy qu'il luy passât pour un Oracle ? » Cette expression à quelque chose de noble.

Le P. Bouhours se trompe de croire qu'on dise toûjours passionné pour. Il est vray qu'on dit passionné pour la gloire, passionné pour les interests de son Prince, &c. mais quand il s'agit de la passion de l'amour, on dit : passionné de, comme : l'Amour exerce un cruel empire, & dés qu'un homme est devenu passionné d'une femme, il est esclave.

L'usage est pour Pastorale. Je sçay bien que les Colléges mettent ordinairement pastorelle dans les programes de leurs déclamations, l'herésie exterminée, pastorelle ; mais on sçait bien aussi que ce n'est pas sur le langage des Colléges, qu'il faut se regler pour bien parler.

Ce mot qui avoit un peu vieilly est restably, & de bons Auteurs s'en servent. « Depuis le chef de la Tribu de Juda jusqu'au dernier Cadet de Benjamin, tous estoient Laboureurs& Pastres, menant eux-mesme leur charruë, & gardant eux-mesme leurs troupeaux. »

On dit une pendule en parlant de tout l'horloge, & un pendule en parlant seulement de cette petite partie de l'horloge qu'on appele aussi pendule.

M. Danet dit dans un certain Dictionnaire François, que péculium est mieux dit. Mais il se trompe en cette rencontre, aussi bien qu'en plusieurs autres. Péculium est pédantesque, & pécule est le mot ordinaire. « Renoncer à tout ce qu'on a, c'est renoncer à pere, à mere, à femme, à enfans, à freres, à sœurs, & à sa propre vie, puis que cela est comme le pécule particulier de chacun. »

Ce stile consiste à parler toûjours avec emphase, à se servir sans cesse de termes de sciences, à faire parade de certains mots que tout le monde n'entend pas, comme a fait un Auteur qui a intitulé son Livre, Traité de Morale sur la valeur : Aprés avoir dit qu'il faut permettre la colere dans les combats, il ajoûte : cette opinion a prévalu, & le Lycée est plus suivi en ce point que le Portique. Pourquoy ne parler pas tout simplement ; & que sert de mettre là le Lycée & le Portique ?

Ce mesme Autheur nous founit encore un exemple que je crois à propos de rapporter, parce qu'il renferme seul presque tous les défauts, qui accompagnent le stile pedantesque : Voulant parler de la valeur à Monseigneur le Dauphin, à qui il a bien ozé dedier son Ouvrage, voicy comme il s'y prend.

« Les Latins par le mot de vertu, entendent singulierement la valeur, comme s'ils avoient pensé, que la valeur fut la seule vertu par excellence. D'ailleurs quelques-uns ont estimé avec beaucoup de vray-semblance, que ce mot tire son origine, d'un nom qui signifie l'homme, virtus à viro. Une semblable Etymologie est tout à fait évidente dans la Langue Grecque, qui non seulement donne le nom général de vertu à la valeur, en l'appelant ἀρετὴ, mais qui l'appele encore ἀνδρεία, comme pour marquer que l'homme y trouve son véritable caractere, & qu'il seroit indigne de porter le nom d'homme, s'il manquoit d'en avoir le cœur. La Langue des

Grecs ni celle des Latins n'ont pas tant fait d'honneur à cette vertu que luy en a fait la nostre. N'est-ce pas une chose remarquable qu'on luy ait affecté le nom mesme qu'on employe pour exprimer le prix des choses, comme si l'on vouloit faire entendre que les hommes ne valent peu ou beaucoup qu'à proportion de leur courage. »

Se peut-il rien voir de plus pédantesque que ce discours ? Et n'est-ce pas là proprement ce qu'on appele, estre bouffi de Grec & de Latin. Mais outre les vices particuliers qui se trouvent dans cét exemple, il y en a un général, qui est d'affecter une Etymologie continuelle ; car l'étymologie n'estant pas une véritable preuve, il faut que celuy qui s'en sert, soit ou bien peu judicieux pour y faire fond, ou bien pédant pour en faire parade.

Ce stile consiste encore à avoir toûjours en bouche quelques Vers d'Horace & de Virgile, à citer sans cesse Platon & Aristote, en parlant mesme des choses les plus ordinaires. Il n'est rien de si opposé au génie de nostre Langue que cette sotte vanité ; & l'on ne peut souffrir un homme qui ne parle jamais que de Cicéron ou de Térence, où qui ne sçauroit presque dire qu'il fait chaud ou froid, sans ajoûter : comme disoit autrefois Platon, comme disoit autrefois Aristote. Mais ce défaut n'est pas aussi aisé à éviter que l'on pense ; & nous avons mesme des Auteurs galans qui y sont tombez ; comme il est facile de le voir par cét exemple tiré des entretiens d'Ariste & d'Eugene. « Les femmes n'ont pas la force de se taire, & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. » Qui auroit crû que cela eust eû besoin de l'autorité d'un Poëte Grec ? & qu'il fallut chercher dans l'antiquité de quoy autoriser une expression qui est aujourd'huy en la bouche de tout le monde. On pardonne ces sortes

de citations à de jeunes gens qui apprennent encore les Elemens de la Rhétorique, & qui tâchent de s'exercer sur les lieux que cét Art leur fournit. Mais on ne sçauroit les excuser dans ceux qui se veulent mettre au rang des Auteurs de conséquence, & sur tout qui se mêlent d'écrire en François.

On remarque que l'esprit de pédanterie est la source de tous ces titres extravagants que l'on void à tant de Livres, & qui n'ont rien de naturel, de raisonnable, ni de modeste ; de là nous sont venus en foule, l'encensoir fumant des pensées mystiques ; le brise-teste du dragon infernal ; le faisceau de myrrhe ; le zodiaque spirituel ; le Pharaon reprouvé ; la véritable méthode des Princes pour la Langue Latine, & une infinité d'autres pour le moins aussi ridicules que je passe à dessein. Voilà à peu prés ce que c'est que le stile pédantesque & la pédanterie, qui est un mot dont on abuse tant aujourd'huy ; car ce defaut est un vice d'esprit, plûtost que de profession. « Il y a des Pédans de toutes Robes, de toutes conditions & de tous estats, dit un Auteur célébre de ce temps. Relever des choses basses & petites, faire une vaine montre de sa science, entasser du Grec & du Latin sans jugement, c'est là proprement ce qu'on doit appeler pédanterie. »

On peut ajoûter qu'il y a aussi des Pédans de tout sexe, & que mesme ce vice est beaucoup plus insupportable dans les Dames, parce qu'on sçait bien que leur mérite n'est pas la science.

C'est ce qui fait dire à M. de Balzac qu'il n'approuve pas plus les femmes Docteurs que les femmes Cavaliers : ce n'est pas qu'il leur soit absolument défendu d'avoir quelque science, mais elles ne doivent pas la faire paroistre ; on prétend mesme qu'il faut qu'elles s'en cachent comme d'un larcin ; on peut voir leur soye & leurs aiguilles, mais leurs Livres & leurs Papiers ne doivent point

paroistre. Que penserons-nous donc de celles qui ne parlent que de métaphores & d'apostrophes, qui mêlent par tout les idées de Platon, & les Categories d'Aristote, qui ne font pas un compliment où elles n'employent une douzaine d'orizons & d'hemispheres, qui ne croyent pas pouvoir mieux répondre aux loüanges qu'on leur donne, qu'en les appelans des hyperboles & des ironies, qui réglent la Poësie Epique & la Dramatique, & disent qu'elles ne peuvent souffrir une Comédie, qui n'est pas dans la loy des vingt-quatre heures, & cent autres pauvretez de la sorte ; Si j'avois un ennemy mortel, dit plaisamment à ce propos M. de Balzac, voilà justement le caractere de femme que je luy souhaiterois pour me vanger de luy.

Il faut avoüer néanmoins que ce qui fait qu'on a attaché le mot de pédanterie à un certain employ en particulier ; c'est qu'on a vû qu'il se trouvoit dans celuy-là plus de pédans que dans les autres ; soit qu'on y contracte ce vice, ou qu'on l'y apporte quand on y entre. En effet, si l'on en excepte quelques-uns, on verra que presque tout le reste est atteint de ce défaut. Ce sont des gens tout armez de pointes, qui ne respirent que la dispute & la chicane, qui vous poursuivent une proposition jusques sur les derniéres bornes de la Logique ; qui dans les plus paisibles conversations ne veulent rien débiter ni rien recevoir qui ne soit dilemme ou syllogisme : gens qui ne peuvent se reduire au sens commun, ni assujettir leur esprit à l'usage & à la coûtume ; ne parlant jamais que par décisions & d'un air de maistre ; sans se ressouvenir qu'un honneste homme propose toûjours ses sentimens, de la mesme maniére que ses doutes, & n'éleve jamais le ton de sa voix pour prendre avantage sur ceux qui ne parlent pas si haut. Il ne faut, dit M. de Balzac, ni accompagner son discours de trop d'action, ni rien dire de trop affirmatif, parce que la conversation a

plus de rapport à l'estat populaire qu'au gouvernement d'un seul, & que chacun y a droit de suffrage & y joüit de la liberté.

On verra enfin que ce sont des gens, qui par une sotte émulation de rigueur & de séverité, s'animent à châtier & à punir rigoureusement les moindres fautes, jusques mesme à en faire gloire : plus rudes mille fois sur un défaut de mémoire, une distraction échapée, un divertissement dérobé, que sur des vices considérables qui seront contre les mœurs, accoûtumant leurs disciples à faire plus leur devoir par crainte que par raison, c'est à dire les élevant plus en bestes qu'en hommes ; se plaignant sans cesse & le plus souvent sans sujét de la tendresse des parens pour leurs enfans, comme s'ils s'imaginoient qu'un pere & une mere deussent renoncer à tous les sentimens de la nature, pour contenter l'humeur rustique, & quelquefois brutale d'un homme qui se conduit plus par caprice que par raison. Toûjours entestez d'eux-mesmes & de leur prétenduë science, toûjours pleins de leur mérite, qui n'est souvent qu'imaginaire.

Bien loin que peinturer soit un mauvais mot comme le prétendent quelques personnes, n'est-ce point un terme necessaire qui peut servir à distinguer deux choses toutes differentes ; car peindre ne signifieroit-il point réprésenter avec le pinceau la figure de quelque chose, comme d'une campagne, d'un oiseau, d'un homme, &c. & peinturer, mettre seulement des couleurs sur quelque matiére que ce soit ; lors par exemple, qu'un Sculpteur ayant fait une statuë de bois, y applique les couleurs convenables, ne peut-on pas dire qu'il la peinture ; car pour la peindre, il semble qu'il faudroit qu'avec ses couleurs, il en tirast la répresentation, ce qui est tres-différent. Aussi l'excellent Traducteur de la Sagesse n'a pas manqué d'employer ce mot dans une occasion

semblable : « Vous vous plaignez, disoit S. Augustin, qu'on vous a pris vostre Hercule, nous sommes prests à vous satisfaire, nous avons de la pierre, des ouvriers & de l'argent ; on vous taillera un Hercule, on le peinturera, comme estoit le vostre ; mais rendez-nous les ames de tant de personnes innocentes, ausquelles vous avez fait perdre si cruellement la vie. »

Penser en quelqu'un a un sens plus fort que penser à quelqu'un : je pense en vous, par exemple, signifie non seulement que je vous ay dans ma pensée ; mais encore que je pense à vous obliger en quelque chose, & à vous faire quelque faveur. Si donc j'ay demandé quelque grace à une personne, & que je l'aille trouver pour l'en prier de nouveau, il doit me répondre, je pense en vous, & non : je pense à vous.

Un penser, des pensers, c'est un mot qui ne se dit guéres qu'en Poësie.

Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
Ton cœur s'entretenoit de ces pensers pieux,
Et de la terre ainsi s'élevoit dans les Cieux !

Il y a peu d'années qu'on s'en servoit aussi en Prose, & M. Sarasin a dit : sur ces pensers il alla reconnoistre la place.

Et ailleurs : cét homme n'eut jamais que des pensers vastes & des esperances trop élevées.

Ce mot est quelquefois tres-bon, 5 & M. Sarasin l'employe fort à propos quand il dit. Apres beaucoup de mois d'une longue pérégrination, &c. Il ne s'est jamais veu une plus longue pérégrination que celle que cet ouvrage contient.

Il est difficile de s'exprimer en peu de paroles, & je ne m'étonne pas que M. Paschal s'excuse de la longueur d'une Lettre, sur ce qu'il n'avoit pas eu le temps de la faire plus courte. Cependant il n'y a peut-estre point de stile moins au goût de nostre Langue que le stile diffus. Le François aime à renfermer beaucoup de sens en peu de mots, la briéveté est aujourd'huy à la mode, & l'on ne peut souffrir des périodes trop longues, des épithetes inutiles, & des Synonimes qui n'ajoûtent rien au sens ; nos expressions doivent estre courtes & animées ; l'on peut dire qu'il en est de ceux qui sçavent s'exprimer parfaitement en peu de paroles, comme de ces habiles Ingenieurs, qui ont le secret de faire par des moyens tout simples & sans beaucoup de dépenses, ce que d'autres ne sçauroient faire qu'à grands frais & à force de machines. Et si l'on y prend garde, ceux qui écrivent le mieux, ont un stile également serré & poli, sans obscurité, sans embarras. On n'a qu'à lire Voiture, d'Ablancourt, Sarasin, Costar, & quelques autres, & l'on trouvera ce que je dis. Il ne faut pas neanmoins condamner toutes les périodes longues ; on ne reprend que celles dont la longueur n'est pas naturelle, & ne vient que d'une superfluité de paroles, ou d'un déplacement de termes, comme par exemple, celle-cy ; où l'Auteur en criant contre ce défaut, y tombe luy-mesme. « Les grandes périodes, dit-il, en parlant de Mrs de P. R. & sur tout celles qui par leur longueur excessive, suffoquent ceux qui les lisent (comme parle un Auteur Grec) sont tout-à-fait à leur goust. »

Il semble, comme l'a remarqué Cléanthe, que l'Auteur ait voulu parler Latin en François, & qu'il ait affecté de mettre là le verbe à la fin. Cependant il n'estoit pas difficile de couper cette longue phrase, il n'y avoit qu'à dire : « Les grandes périodes sont tout-à-fait à leur goust ; & sur tout celles qui par leur longueur

excessive, suffoquent ceux qui les lisent, comme parle un Auteur Grec. »

On ne condamne donc pas toutes les périodes, il y en a dont l'estenduë n'a rien de forcé & de contraint, & qu'on peut mesme comparer à ces grandes personnes, à qui une taille avantageuse donne de la Majesté ; celles-là sont d'une grande beauté dans le stile oratoire, & en voicy un exemple dont je me contenteray : « Si c'est une grande gloire à M. le Chancelier, d'avoir esté honoré de la premiére Charge de France, par le plus grand Prince de la terre & un comble de bonheur d'y estre receu dans cét auguste Parlement, où luy & ses Ancestres se sont rendus si célébres ; ce m'est aussi une heureuse occasion d'avoir à loüer ces hommes illustres devant de si sages Magistrats ; & un extrême avantage de rencontrer pour Juges de leurs loüanges les témoins mêmes de leurs vertus. » La longueur de ces sortes de périodes ne déroge point à cette briéveté que nous récommandons, & qu'on peut regarder comme un avantage de la Langue Françoise sur la Latine. Nous ne marquons pas tant les choses que nous voulons dire, & nous laissons davantage à penser. C'est pourquoy dans les bonnes Traductions, on voit tant de mots retranchez, non que ce qu'on retranche ne soit beau en Latin, mais c'est qu'il ne s'accorde nullement avec le génie du François.

César, par exemple, pour dire que les Gaulois ont des Idoles d'osier d'une grandeur démésurée, qu'ils remplissent d'hommes vivans, & où aprés ils mettent le feu ; se sert de ce tour de paroles qui est merveilleux en sa Langue, mais qui seroit ridicule en la nostre : « Ils ont des Idoles d'une grandeur démésurée, dont ils remplissent d'hommes vivans les parties qui les composent, lesquelles sont d'osier, & où aprés avoir mis le feu, les hommes qui y

sont enfermez meurent environnez de flâmes » ; c'est ce que porte le Latin mot à mot. Ce que M. d'Ablancourt traduit ainsi en peu de mots, & d'une maniére conforme au génie François : Ils ont des Idoles d'ozier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils remplissent d'hommes vivans, & puis y mettent le feu.

C'est encore tout autre chose dans Cicéron, il n'y a presque pas une ligne qu'on puisse traduire selon le goust de nostre Langue, si l'on n'en retranche quelque terme. J'excepte ses Lettres à Atticus où il a affecté la briéveté. La Langue Latine est extrémement diffuse, son génie est de tout exprimer, & elle a mesme un tour beaucoup plus long que la Grecque, parce qu'ayant moins de mots elle est obligée de donner bien moins d'estenduë à ses expressions, & de suppléer par la varieté de ses phrases, & la diverse liaison de ses termes, à ce que les Grecs peuvent souvent exprimer par un mot propre & particulier, où par un composé pris de plusieurs racines ; de sorte qu'il est difficile de bien traduire le Latin en François sans rien retrancher.

Il est vray qu'il y a quelques expressions Latines qui sont si courtes & si serrées, qu'il est impossible de les bien exprimer en François sans ajoûter quelque terme ; comme par exemple, ce passage de S. Paul : ego enim delibor ; car pour le traduire, il faut nécessairement le faire de cette maniére ; car pour moy je suis comme une victime, qui a déja receu l'aspersion pour estre sacrifiée ; mais aussi il faut avoüer que le nombre de ces sortes de phrases est petit ; & qu'il y en a beaucoup plus où il est besoin de retrancher, qu'il n'y en a où il est besoin d'ajoûter. Les Auteurs mesmes les moins estendus comme César, Tacite, & plusieurs autres, demandent qu'on y fasse je ne sçay combien de retranchemens pour les traduire comme il faut. Aussi l'on dit que M. de

Vaugelas aprés avoir veu quelques Traductions de M. d'Ablancourt, en gousta tellement le stile, un peu moins estendu que le sien, qu'il recommença toute sa Traduction de Quinte-curse qui estoit déja achevée ; & en fit une toute nouvelle, qui est celle que nous avons.

Mais ce n'est pas assez d'estre court dans ses expressions, il faut quelquefois estre coupé, c'est le stile que demandent les Lettres, & sur tout les narrations ; car la maniére de bien raconter, est de ne se servir presque que de phrases détachées, mais liées pourtant par le sens ; d'employer peu de liaisons, & de rejetter tous les termes inutiles, comme on le peut voir pratiqué en cét exemple.

« M. le Tellier, comme un autre Moïse, partagea son esprit avec ceux qui se trouvoient associez à sa Judicature, esprit de régularité & d'ordre. Une téméraire jeunesse se jettoit sans estude & sans connoissance dans les Charges de la Robe ; on entroit dans le sanctuaire des Loix, en violant la premiére Loy, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les privileges des Jurisconsultes, il suffisoit d'avoir de quoy les acheter. L'équité s'éteignoit avec la science, & les fortunes des particuliers tomboient entre les mains de ces ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre estoit un titre pour les ruiner. »

Mais avant que de finir cette remarque, je ne puis m'empescher de faire encore cette réflexion sur le langage diffus, qui est que ce défaut ne consiste pas seulement à faire des périodes longues, mais encore à redire cent fois les mesmes choses sous des paroles différentes ; les personnes peu éclairées regardent cela comme une perfection : les uns disans, de ceux qui y sont sujéts, qu'ils ont une grande abondance : les autres, une grande vo-

lubilité : les autres, un grand flux de paroles, c'est leur terme ; & cependant c'est la vraye marque d'un esprit stérile. La plûpart des Auteurs s'y laissent aller ; & il y a peu de Livres où il ne fallust retrancher plus de la moitié, si l'on vouloit oster toutes les paroles & les phrases superfluës. Un Auteur de ce temps a bien eu raison de dire, que pour former les hommes à l'éloquence, il vaudroit mieux leur apprendre à se taire qu'à parler. Cependant c'est à quoy l'on ne pense pas ; & je m'estonne de voir que ceux qui composent des Livres, les augmentent toûjours dans les nouvelles éditions, & n'y retranchent jamais rien ; ce qu'on lit d'abord à la premiére page, c'est : reveu, corrigé & augmenté de nouveau, on ne lit jamais : reveu, corrigé & diminué.

La périphrase est une figure qui consiste à exprimer une chose par les qualitez qui luy sont propres, au lieu de l'appeler par son nom ordinaire, comme : le Créateur de l'Univers, pour Dieu : la maistresse souveraine de nos vies, pour la mort : le Vicaire de Jesus Christ, pour le Pape : l'Epoux de nos ames, pour Jesus-Christ.

Il y a des occasions où la périphrase est d'un grand secours ; c'est lors qu'on a lieu de craindre que si l'on se servoit des termes ordinaires, cela ne fit un mauvais effét dans l'esprit : C'est pourquoy l'éloquent M. le Maître, ne voulant pas avoüer crûment qu'un Gentilhomme, dont il plaidoit la cause, en avoit tué un autre ; se sert, aprés Cicéron, de ce tour adroit : Voilà, Messieurs, quel a esté l'homicide dont on accuse ma partie. Ayant esté attaqué par un Gentilhomme nommé Fonteiron ; & ayant receu un coup de pistolet dans le corps, dont la cicatrice se voit encore ; son Valet fit en cette rencontre, ce que tous ceux qui tomberoient en pareils malheurs, desireroient que leurs Valets fissent.

Les Prédicateurs qui ont souvent à parler sur certains pechez qu'il n'est pas toûjours à propos de nommer, doivent souvent aussi recourir à ces tours, & à ces périphrases qui font connoistre de quoy on parle, sans qu'on en puisse recevoir aucune mauvaise impression. Il y a certaines choses dont les noms ne sçauroient entrer dans le stile sublime, parce qu'ils sont trop bas, il faut alors recourir à la périphrase ; cette figure est aussi fort nécessaire dans les citations des Auteurs, j'entends principalement des Auteurs Payens ; car souvent il est de la politesse de supprimer leurs noms, se contentant de les indiquer seulement. En voicy un bel exemple d'un de nos plus fameux Ecrivains. « Si cette régle qui regarde la sagesse avec laquelle les mariages se doivent faire, paroist peut-estre trop parfaite, & trop spirituelle à quelques-uns ; il est bon qu'ils sçachent qu'elle est tellement conforme à la vraye raison, qu'elle a esté veuë, & réprésentée avec des expressions tres-fortes par les Payens mesmes. C'est ce qui a fait dire à l'un d'eux, qui a mêlé aux agrémens de la Poësie les régles les plus importantes, & les plus solides de la morale des Philosophes ; ces paroles qui sont rapportées par quelques Interprettes. Si vous me demandez pourquoy nostre siécle est si fécond en toutes sortes de déréglemens & de vices ; je vous diray que c'est parce que la corruption régne dans la maniere, dont se font les mariages. »

Il est aisé de voir que c'est d'Horace dont il s'agit. Cette maniére de s'expliquer est quelquefois plus noble, & a souvent plus de grace, que de citer tout court son Auteur ; & je crois que cét autre exemple tiré du mesme Livre le peut encore faire voir.

« Quoyqu'il soit vray que Dieu estant l'estre souverain ne peut rien ajoûter à sa grandeur ; on peut dire néanmoins que lors qu'il

s'est abaissé si profondément pour sauver les hommes, il s'est relevé en quelque sorte au dessus de luy-mesme. Un sage Payen a reconnu cette vérité avec beaucoup de lumiére, dans les loüanges qu'il donne à un Empereur ; lors qu'un Prince, dit-il, par sa qualité de Souverain, est monté au comble de la grandeur, il ne luy reste plus qu'un moyen pour s'élever encore plus haut, qui est de s'abaisser par les témoignages de sa bonté vers ceux qui luy soûmis. »

Qui ne voit que cét exemple perdroit beaucoup de sa beauté, si l'on nommoit l'Auteur ? & que l'on dist : Pline second a reconnu cette vérité avec beaucoup de lumiére, &c.

On ne doit pas néanmoins s'imaginer qu'il faille toûjours en user ainsi, il faut avoir égard au stile dans lequel on écrit ; car ces supressions de noms ne conviennent point au stile dogmatique ; & qui au lieu de citer Horace, Pline, Aristote, Cicéron, iroit chercher alors des tours de phrases pour s'exempter de les nommer se rendroit ridicule ; il ne faut pas mesme l'affecter dans le discours où cela est le plus nécessaire. On doit quelquefois citer son auteur simplement & sans user de périphrase ; pourveu qu'on ne le fasse point trop souvent, ce ne sçauroit estre un vice, au contraire il paroist en cela une certaine négligence, & pour ainsi dire, je ne sçay quelle inaffectation qui sied bien. Il y a des gens qui croiroient avoir fait une grande faute, si au lieu de dire : Cicéron, Quintilien, ils ne disoient : l'Orateur Romain, le maistre de l'éloquence Romaine ; sans prendre garde qu'il y a des endroits où il faut appeler Cicéron Cicéron, & d'autres où on le peut appeler l'Orateur Romain. Il y a encore aujourd'huy des Prédicateurs si aheurtez à ces périphrases, que les noms de saint Thomas, de saint Bonaventure, de Scot, ne leur paroissent pas assez beaux

pour estre mis dans leurs discours. Il leur faut un Docteur subtil, Séraphique, Angélique, ou autrement ils ne croyent pas s'être exprimez sçavamment. Pures pédanteries, dont on commence, Dieu mercy, à revenir aujourd'huy.

Ce mot est fort bon. Je l'ay trouvé fort en peine, & dans une grande perplexité.

Perplexité comme on le void mesme par cét exemple, signifie irrésolution dans une affaire importante ; & dont on craint quelque fâcheux évenement, qu'on ne sçait comment prévenir. « Au milieu de tant de dangers il ne sçavoit où chercher son salut ; & il estoit dans une si grande perplexité, que plusieurs fois il fut prest de se donner la mort. » Perplex n'est plus d'usage.

Personne est quelquefois masculin, sur tout lors que il se dit d'un homme, au moins cela est-il vray ordinairement. « A ce que je vois cette personne que vous m'avez fait si petit, est un des plus grands hommes de France » ; dit M. de Voiture, & non, si petite ; qui sans doute ne seroit pas si bien. Cét exemple fait voir que le Pere Bouhours n'a pas tout-à-fait bien rencontré, quand il a dit dans ses Remarques, qu'« encore que la chose signifiée soit un homme, on met le féminin aprés personne, quand le mot qui s'y rapporte y est joint en quelque façon ». Car enfin, il me semble qu'en cét exemple-cy, petit, n'est guéres éloigné de personne, & qu'il en est assez prés pour luy estre joint en quelque façon.

Il est élégant quelquefois de changer les personnes. Ce changement se fait souvent, en mettant à la seconde personne, ce qu'on a coûtume d'exprimer par la troisiéme : rien n'est plus commun dans le discours familier, vous diriez à le voir que, &c. Il

y a des gens si complaisans, que vous ne sçauriez les hair, pour, on diroit à le voir que, &c. Il y a des gens si complaisans qu'on ne sçauroit les hair. Cette figure sert beaucoup en certaines occasions pour réveiller l'attention de ceux qui nous écoutent ; comme on le peut voir en cét autre exemple : « C'est quelque chose de bien terrible qu'une tempeste ; il est bien difficile de ne pas craindre, lors que vous voyez les flots soûlevez qui viennent fondre sur vous ; le vent qui frémit avec fureur dans les voiles ; la mer qui blanchit d'écume ; vostre Pilote qui se trouble, &c. » Ceux à qui nous parlons alors se regardent en quelque façon dans ces sortes de peintures ; & il leur semble voir ce qu'on leur répresente si vivement.

Mais on abuse souvent de cette figure ; & l'on voit tous les jours des gens commettre des incivilitez tres-grandes, faute de sçavoir l'employer à propos. Une personne spirituelle d'ailleurs tenoit un jour ce discours en bonne compagnie à un homme de la premiére qualité, à qui il parloit des formules de la Justice pour convaincre les criminels : premierement, Monsieur, disoit-il, on vous fait mettre sur une cellette ; quand vous estes-là on vous questionne, on vous demande souvent les mesmes choses sous divers termes, pour vous faire couper en cas que vous ne disiez pas la vérité ; & quand on ne peut plus rien tirer de vostre bouche, on vous donne la question jusqu'à ce que vous ayiez tout avoüé. Apres quoy on fait vostre procez selon les formes ordinaires. Il fut interrompu à ces mots ; mais si on l'eust écoûté davantage, je ne doute point qu'aprés un si beau debut, il n'eût continué de la mesme force, & qu'il n'eût enfin terminé son discours par dire : on vous pend, ou on vous foüette par la Ville. La compagnie cependant s'en divertit, & nostre homme apprit à se servir une autrefois plus à propos du mot de, vous.

Il est bon d'observer encore avant que de finir cette Remarque que le mot, vous, n'est pas des plus respectueux, lors qu'on parle à quelque personne que l'on doit ou que l'on veut traiter avec respect. Si par exemple on est avec un grand Seigneur, & qu'on ait occasion de luy demander sa volonté sur quelque chose, il faut bien se garder si l'on n'est pas son égal, de luy aller dire, vous plaist-il Monseigneur, &c. ou ce qui seroit bien pis : voulez-vous Monseigneur, &c. il faut parler indirectement, Monseigneur agréroit-il que, &c. Monseigneur souhaite-t-il que, &c. mille gens font des fautes en ces occasions ; & j'en ay veu un tres-grand nombre de ceux mesme qui se piquent de politesse, aller jusqu'a cét excés de grossiéreté, que de dire en abordant des personnes de la premiére qualité. Comment vous portez-vous ? ce qui ne se doit demander qu'en termes fort indirects quand on parle à des personnes un peu considérables, & avec lesquelles on n'est pas familier.

Dans les Complimens & dans les Lettres, le vous est encore à éviter quand on écrit à des personnes du premier rang, sur tout si la Lettre est courte. Ce n'est pourtant pas une régle générale, car il y a certaines occasions où ce seroit se gesner inutilement que de se contraindre en ce point, le jugement est la plus seure régle qu'on puisse suivre là-dessus.

Petit à petit n'est pas une expression noble, c'est un terme qui à cours parmy le petit peuple, il faut dire, peu à peu.

Il faut estre bien peuple pour croire cela ; c'est à dire, il faut avoir l'ame bien basse, & estre bien plein des sentimens du peuple. Cette expression plaist à quelques précieuses ; mais bien des personnes n'osent encore s'en servir. Je crois pourtant que cette maniére de parler pourra s'establir avec le temps.

Une mauvaise phrase se fait en joignant ensemble des mots qui ne sont point faits l'un pour l'autre, par exemple ; qui diroit, amasser des préparatifs, pour, faire des préparatifs, feroit une méchante phrase ; parce qu'il joindroit ensemble ces deux mots, qui ne sont point faits pour estre ensemble. Il y a quelque temps que j'oüis dire à un homme qui parloit en public, on employa pour cela les plus pénibles recherches. Il est certain qu'il fit là une mauvaise phrase, employer ne s'accorde point bien avec recherche ; on ne dit point employer une recherche : on dit, faire une recherche. L'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene dit : « Ariste & Eugene se rencontrerent durant la plus belle saison de l'année. » Cette phrase n'est pas bonne : on ne dit pas se rencontrer durant une saison ; parce que, durant, suppose une durée de temps ; & rencontrer, ne suppose qu'un moment. Ainsi ces deux mots ne s'accordent pas. On dira bien se divertir durant une saison, parce que ce verbe là suppose une longue durée de temps ; au lieu que rencontrer, ne supposant qu'un moment, on ne sçauroit dire, se rencontrer durant une saison.

Le mesme Auteur dit, en parlant de la liaison des mots, qu'il faut que leur alliance soit autorisée par l'usage ; ces deux termes ne sont point faits l'un pour l'autre ; on ne dit nullement l'alliance des mots ; on ne dit pas non plus l'alliage, comme a fait l'Auteur de l'Art de parler, mais on dit, la liaison.

Avoir la crainte de Dieu devant les yeux, est une expression fort commune, mais c'est une mauvaise phrase, & je ne vois rien qui la puisse justifier. Est-ce que la crainte peut estre devant les yeux, n'est-ce pas dans le cœur qu'elle reside ? Ce n'est pas aussi parmy les personnes qui parlent le mieux que cette expression à tant de cours.

Plusieurs disent, imiter les traces de ses Ancestres ; mais c'est encore une mauvaise phrase, on dit suivre les traces. Il y en a qui font scrupule de dire, suivre l'exemple ; mais l'usage a autorisé cette expression ; & c'est une fausse délicatesse que de la condamner. Il en est de mesme d'acquérir de l'éclat, phrase qu'Ariste & Eugene ne peuvent souffrir, & qui néanmoins est fort bonne ; car si l'éclat se peut perdre, pourquoy ne pourra-t-il pas s'acquerir.

L'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue Françoise, dit dans sa Préface : « Ce n'est qu'aprés des réflexions infinies qu'on peut parvenir à épuiser une remarque. » Cette phrase ne vaut rien du tout, on ne dit point épuiser une remarque. J'ay bien oüi dire épuiser une matiere, mais pour une remarque jamais.

Il est bon de remarquer qu'il y a encore d'autres maniéres de faire de mauvaises phrases ; on peut, par exemple, faire un faux sens en se servant de termes qui n'ont rien de disconvenant ; & ces sortes de phrases sont plus vicieuses que les autres. L'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene nous en fournit plusieurs exemples. Il dit en un endroit : ne vous y fiez point, ne soyez point en assurance : c'est là un faux sens, car la pensée n'est pas qu'il ne faut point estre en assurance, mais seulement qu'il ne faut pas se croire en assurance, ainsi il falloit dire : ne vous croyez point en assurance, & non pas, ne soyez point en assurance. Le mesme Auteur fait une pareille faute quand il dit : « Le langage ressemble à une eau pure qui coule de source, & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir dans les Jardins des Grands. » On les y fait venir artificiellement ; mais que pour cela elles soient artificielles, c'est ce que personne n'a jamais dit ni

pensé : ainsi cette expression faisant un faux sens, est une mauvaise phrase.

Pile se dit de deux choses fort différentes ; on appelle ainsi ces masses de pierres en forme de pilliers qui soûtiennent les bâtimens ; & généralement tout ce qui est composé de plusieurs choses, appuyées les unes sur les autres, en forme de colomne. Il a des piles de Livres.

Pile se prend encore pour un des costez de la monnoye ; d'où vient, joüer à croix & à pile. C'est aussi ce qui a fait dire à Ovide.

Tum bona posteritas puppim signavit in ære.

Parce qu'autrefois on marquoit un Vaisseau sur la monnoye ; & qu'en vieux langage pile signifie Navire, d'où nous avons retenu le mot de pilote.

Ce terme est d'usage dans le discours familier ; « quiconque, dit un excellent Auteur, a dessein de piper le monde, est assuré de trouver des personnes qui seront bien aises d'estre pipées. »

Estre piqué au jeu, cette façon de parler est fort jolie dans le discours familier ; elle marque un homme qui est fâché d'une chose, dont il tache de se vanger, mais dont cependant il ne voudroit pas que l'on connût qu'il est fâché.

Il semble que l'Auteur soit piqué au jeu, & qu'il y ait icy plus que de la raillerie, dit Cléanthe dans sa Critique.

Cét adverbe n'est pas d'usage. Il est vray qu'un grand homme a dit, en parlant de ces « enfans infortunez, que les peres & les meres mettent par force en Religion ; qu'ils sont traitez d'eux pi-

rement que des esclaves. » Mais il n'est digne en cela que de remarque.

Ce terme n'est bon qu'en Poësie :

Est-il dans l'Univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand Roy, ne te puisse porter.

Plaist-il, est fort bien dit. On sçait bien que pour parler régulierement, il faudroit dire, que vous plaist-il : mais comme cela est trop long, on aime souvent mieux dire, plaist-il pour abreger. Nous avons plusieurs façons de parler où l'on abrege de la sorte, comme : a vous dîné, pour, avez-vous dîné. Il est vray qu'à le prendre à la rigueur, cela n'est pas correct ; mais cependant l'envie de dire promptement ce qu'on veut dire, fait souvent passer là-dessus ; & des personnes tres habiles que j'ay consultées, ne croyent point que ce soit une faute de s'exprimer ainsi.

Quand plaire marque une volonté absoluë on met de aprés, comme : il me plaist de faire cela, mais quand ce verbe signifie avoir la bonté, comme en terme de civilité, alors il est libre de le mettre ou de l'oster ; s'il vous plaist m'écouter, ou, de m'écouter : si néanmoins le verbe suivant n'avoit qu'une syllabe, il ne faudroit pas retrancher de, parce que la phrase finiroit trop brusquement, s'il vous plaist de m'oüir, & non, s'il vous plaist m'oüir.

Quelquefois plaire veut aprés soy la particule à au lieu de la particule de. On dit se plaire à faire quelque chose, & non, de faire : mais en Poësie on le peut dire. Et M. Perrault dans son excellent Poëme de Saint Paulin ne fait point de difficulté de mettre.

Ce fut là que Paulin, qui dans l'agriculture
S'estoit plû d'admirer l'Auteur de la Nature, &c.

L'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene déclame fort contre complaire ; il le condamne comme un mot éloigné de l'usage ; & il semble, si on l'en veut croire, que ce n'est point un terme François : mais il s'est trompé grossiérement.

Plaire & Complaire marquent deux choses, plaire signifie agréer, divertir. Cette opinion me plaist, les marionnettes plaisent aux enfans. Complaire signifie, se rendre complaisant, avoir de la déférence, condescendre, obeïr ; c'est ce qui a fait dire à un de nos Auteurs François, que quiconque sçait complaire, peut hardiment espérer de plaire. Aussi le bon Traducteur de l'Imitation, en parlant de la soûmission, qu'on doit avoir aux ordres de Dieu, a préféré complaire, à plaire.

N'ayez qu'une fin unique qui est de me complaire.

Et ce mot se trouve dans nos meilleurs Auteurs. Une des plus éloquentes bouches du Barreau a dit : « souffrirez-vous, Messieurs, que des meres veüillent obliger de pauvres enfans de se rendre Religieux par force, c'est à dire de se rendre misérables pour leur complaire. » Et un des plus polis Ecrivains que nous ayions aujourd'huy, dit encore, on luy conseilla de s'appliquer à la Jurisprudence, il s'y attacha pour complaire à ceux qui l'y avoient engagé.

C'est un terme de pratique. « Il ne voulut jamais traiter des Fermes & autres revenus de la République ni pléger ceux qui en avoient pris les partis. »

M. Richelet dit que Plénier n'est usité qu'au féminin, en quoy il se trompe, on dit : Indulgence pléniere, mais on dit aussi un Concile plénier : c'estoit un Concile plénier de toute l'Afrique.

M. de Vaugelas dit dans ses Remarques, que ce ne seroit pas bien parler de dire : ou la douceur ou la force le feront. La raison qu'il en apporte est que comme c'est une disjonctive, il n'y a que l'une des deux qui regisse le verbe ; mais cette raison n'est pas valable, car on dira fort bien : est-ce que son pere ou sa mere sont morts, & ce seroit au contraire tres-mal dit, est-ce que son pere ou sa mere est mort, ou bien : est-ce que son pere ou sa mere est morte.

D'ailleurs si ce principe estoit vray, il s'ensuivroit que lors que ce seroit une conjonctive, il faudroit mettre le plurier, car alors le verbe se rapporteroit aux deux nominatifs ensemble : cependant nos meilleurs Auteurs font souvent le contraire. Témoin ces exemples, vous durez encore places que l'Art & la Nature a fortifiées.

La modération & la douceur est le véritable caractere d'une ame sage.

« La vigilance continuelle & l'extréme charité du saint Archevesque, fut cause que les pauvres ne souffrirent que peu dans cette misere publique. »

Il y a d'autres occasions où l'on est encore quelquefois embarassé sur ces pluriers ; quoyque cependant le nominatif du verbe soit un singulier. Par exemple, on demande s'il faut dire, la plûpart des hommes sçavent, ou, la plupart des hommes sçait ; parce que ce mot, la plupart, qui est le nominatif, est au singulier. Il certain qu'il faut mettre le verbe au plurier, quoyque son nomina-

tif n'y soit pas, & dire : la plupart des hommes sçavent. La régle qu'on doit suivre en cela est que dans ces sortes d'exemples, c'est le génitif qui fait tout, & que lors qu'il est au plurier, il faut que le verbe y soit aussi : ce qui paroist en ce que si je dis, la plupart du monde, je dois dire sçait, & non sçavent : la plupart du monde sçait, au lieu que si je mets des hommes, il faut dire : sçavent : la plupart des hommes sçavent. Ainsi on doit dire : « C'est dans les pensions des Colléges qu'une infinité de jeunes gens se perdent », & non se perd. C'est pourquoy un de nos Auteurs François a dit : « Ils pensent que ceux qui sont élevez aux grandes dignitez sont les dispensateurs des plaisirs dont le reste des hommes peuvent joüir sur la terre. » Il semble qu'il faudroit mettre peut, mais comme je l'ay remarqué cela se régle par le génitif. Ce principe peut servir aussi à justifier cét autre exemple. Le reste des assistans s'en retourna frappant leurs poitrines. Je doute que sa poitrine fust aussi bien dit.

M. Ménage se tourmente fort sur cette question ; mais je crois qu'on ne la peut mieux résoudre qu'en disant que plurier est bon & pluriel aussi ; c'est un défaut ordinaire à nos Grammairiens de s'imaginer que dés qu'une chose se dit de deux façons, il faut condamner l'une pour autoriser l'autre. Pourquoy ne pourront-elles pas estre toutes deux bonnes ? on voit des gens disputer long-temps, s'il faut dire bréveté ou briéveté, il semble qu'il ne leur soit pas libre de les admettre tous deux, & qu'il faille nécessairement qu'il y en ait un de mauvais, en quoy ils se trompent fort.

Nous avons plusieurs expressions où un nominatif plurier se trouve joint avec un verbe singulier, comme : il est passé par là dix mille hommes, pour, dix mille hommes ont passé par là ;

vous vous estes promené, vous vous estes diverty, pour, tu t'es promené, tu t'es diverty ; & ne disons-nous pas, il est dix heures, comme nous disons, il est une heure ; au lieu de quoy quelques-uns au Palais disent encore, ils sont dix heures. Il y a de ces façons de parler en toutes les Langues, les Grecs & les Latins en sont remplis.

Quoyqu'il soit constant que plus bon & plus bien ne se disent point, & qu'il faille dire meilleur, mieux ; il y a néanmoins un sens où ils se peuvent dire, & où ils se disent tous les jours, comme par exemple : autrefois il écrivoit bien, mais à present il n'écrit plus bien ; quand les fruits sont trop murs, ils ne sont plus bons : La raison de cela est que le plus n'est pas comparatif en ces sortes de phrases, & que lors qu'on dit : quand les fruits sont trop murs, ils ne sont plus bons, c'est comme si l'on disoit, quand les fruits sont trop murs, ils cessent d'estre bons.

Il y a néanmoins une occasion où l'on peut mettre plus bon, le plus estant comparatif. C'est lors que bon se prend en mauvaise part, & qu'il signifie, niais, simple, à la bonne foy. Par exemple, je ne crois pas que ce fust mal parler de dire : « Vous vous estonnez, dites-vous, qu'il ait esté assez bon pour croire toutes ces choses ; & moy je vous trouve encore bien plus bon de vous imaginer qu'il les ait cruës. » Il est visible que meilleur ne vaudroit rien là.

On dit le plus lors qu'il n'y a point de comparaison, comme : ses maniéres sont obligeantes, c'est ce que j'aime le plus en luy ; & plus, lors qu'il y en a, comme : vous aimez le travail, & je l'aime encore plus.

Ainsi le nouveau Traducteur de l'Imitation (j'entends le dernier de tous) n'est pas fort exact de dire : « la plus grande joye

des Apôtres estoit d'embrasser avec affection ce que le monde a plus en horreur. » Il falloit ; ce que le monde a le plus en horreur.

La ponctuation a esté inventée pour distinguer les diverses parties du discours, & pour marquer les poses qu'on doit faire en lisant, afin de ne rien confondre. Voicy ce qu'il y a de plus considerable là-dessus, selon qu'il est aujourd'huy en usage parmy les habiles gens.

Il y a quatre distinctions qui servent à la netteté du discours, la virgule ; les deux points ; le point ; le point & la virgule. La virgule se marque par un petit c renversé de cette sorte (,) les deux points ainsi (:) le point ainsi (.) & la virgule & le point de cette sorte (;)

La virgule est nécessaire quand il faut distinguer les noms, les verbes, les adverbes, & les autres parties du discours qui sont les plus liées.

Les noms, comme : l'eau, l'air, la terre, le feu sont quatre élemens qui composent toutes les choses de la nature.

S'il y a une conjonction, il ne faut point de virgule, pourveu que les noms soient synonimes. Comme : c'est un homme qui a beaucoup de science & d'érudition ; mais s'ils sont différents il est mieux de mettre une virgule, comme : c'est un homme qui a beaucoup de science, & de modestie.

Les verbes, comme : on a beau le prier, l'exhorter, le flater. Mais s'ils sont joints par quelque conjonction, il ne faut point mettre de virgule, pourveu toutefois qu'ils soient synonimes, c'est la mesme chose qu'aux noms.

Les adverbes, comme : tost, ou tard, il faut quitter la vie.

Les membres du discours, comme : « nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en estre méprisez, & de n'estre pas dans l'estime d'une ame ».

Cette virgule ne se mét que quand les parties du discours ont une liaison particuliere, & qu'elles sont courtes, comme dans l'exemple proposé.

Les deux points marquent un sens déja accomply en soy, mais qui demande encore quelque suite, comme : « il faut avant toutes choses se bien connoître soy-mesme : parce que nous croyons souvent pouvoir plus que nous ne pouvons. »

« Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour écraser l'homme : une vapeur, une goute d'eau, suffit pour le tuer. »

Quand la période est longue, on en distingue toûjours chaque membre par les deux points, comme : ne nous affligeons pas de la mort des fidelles : ils ont fait ce qu'ils avoient voüé : ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire : Ils ont accomply la seule chose pour laquelle ils avoient esté créez.

Le point sert à marquer le sens finy, & entiérement achevé. Comme : « il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison & les passions. Il pourroit joüir de quelque paix s'il n'avoit que la raison sans les passions, ou s'il n'avoit que les passions sans la raison. Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut estre sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un, qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toûjours divisé, & contraire à luy-mesme. »

Cette ponctuation marque une pose un peu plus considérable que la virgule, & moindre que les deux points, comme en cét

exemple : « Il est juste que nous soyions affligez, & consolez comme Chrestiens ; & que la consolation de la grace l'emporte par dessus les sentimens de la nature ; afin que la grace soit non seulement en nous, mais victorieuse en nous ; & qu'ainsi en sanctifiant le nom de nostre pere, sa volonté devienne la nostre ; que sa grace régne & domine sur la nature. »

Ce point & cette virgule ont particulierement lieu dans les choses opposées & contraires, comme : la vie & la mort ; la santé & la maladie ; les richesses & la pauvreté.

Les interrogations se marquent par cette figure (?) comme : peut-on s'imaginer une vertu plus héroïque ?

Le point admiratif se marque ainsi (!) comme : ô Dieu qui ne laissez subsister le monde, & toutes les choses du monde que pour exercer vos Elûs, ou pour punir les pecheurs !

Comme la ponctuation comprend les accens, & plusieurs autres choses qui concernent l'écriture ; je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en parler icy.

Les accens sont de petites notes qui marquent le ton de la voix dans la prononciation, il y en a de trois sortes, l'aigu, le grave, & le circonflexe.

L'aigu releve un peu la voix, & se marque par une petite ligne qui descend de la droite à la gauche, de cette sorte (´) bonté.

Le grave rabaisse un peu la voix, & se marque par une petite ligne tirée de la gauche à la droite ainsi (`) voilà.

Le circonflexe est composé de ces deux accens, & se marque de cette façon (^) Apôtre, nôtre.

On mét un accent aigu sur tous les e qui se prononcent comme en ces mots : bonté, clarté, fierté, pourveu qu'ils ne soient pas au plurier, car alors on met au bout un z qui tient lieu d'accent, comme : les bontez, vous sçavez. On le marque encore en ces mots : succés, procés, excés, &c.

L'accent grave se marque sur les a particules, c'est à dire qui ne viennent pas du verbe avoir. Comme : à Paris, à deux heures. Sur les où qui signifient le lieu, proprement ou figurément, comme : la maison où il demeure. L'affaire où il s'est engagé. Et sur la particule là, comme : cét homme là, demeurez-là, voilà. Ce qui fait qu'on en met un sur voilà, c'est que ce mot est un composé du verbe voir, & de l'article là, c'est comme si l'on disoit : vois-là, voyez-là.

L'accent circonflexe est le moins usité, il y en a qui s'en servent pour suppléer au rétranchement des s, écrivant par exemple vôtre au lieu de vostre, Evêque au lieu d'Evesque, connoître au lieu de connoistre : mais cette maniére d'écrire n'est pas la meilleure ; d'ailleurs il est bien plus facile de mettre l's, que de la suppléer par un accent.

Voilà quelles sont les régles des accens selon l'usage présent. Je sçay bien que l'Auteur du Livre intitulé, les véritables principes de la Langue Françoise, veut en donner d'autres régles, mais il ne l'emportera jamais contre l'usage.

Quand on retranche une voyelle à la fin d'un mot, on marque au dessus une petite virgule, qui s'appelle apostrophe. Comme en ces mots : grand'Messe, grand'mere.

Cette mesme apostrophe se marque au commencement des mots, lors que l'on retranche la voyelle, comme : r'entrer, r'ame-

ner, s'oublier, l'homme, parce que c'est comme si l'on disoit reentrer, reamener, se oublier, le homme ; la conjonction, si, se marque d'une apostrophe devant le pronom il, comme : s'il vient, pour si il vient. Autrefois on faisoit la mesme chose devant presque toutes les voyelles ; & l'on trouve dans les vieux Auteurs s'on, pour si on, s'un pour si un, s'en pour si en, s'elle pour si elle.

Quand on veut joindre une voyelle avec une autre, on met deux points dessus, comme : broüillard ; pour montrer qu'il ne faut pas prononcer brou-illard. Car ces deux points ne sont point mis pour empescher qu'on ne lise brovillard, parce que écrivant broüillard avec un u voyelle, on ne peut s'y tromper. Ces deux points se marquent aussi pour séparer une voyelle d'avec une autre, comme, Poëte, Saül, Esaü, il y en a qui marquent deux points sur ruë, tuë, & autres mots semblables ; mais comme ces deux points ne servent là de rien, dautant que l'on ne peut lire ces mots de deux maniéres, je crois qu'il est mieux de n'en point marquer. Les mots composez demandent qu'on mette une petite ligne au milieu pour en joindre les parties, comme : mal-heur, bon-heur, tres-grand, quelques-uns, gens-d'armes. Vray-semblable, peut-estre, luy-mesme, nous-mesmes, bien-heureux, quoy-que, contre-dire, contre-faire, qu'est-ce, dit-il, dit-on, dis-je, a-t'il, faut-il, &c.

Les mots qui commencent par une grande lettre sont les noms propres, comme : Moïse, Homere, Rome.

On écrit par respect le nom du Sauveur en lettre capitale, Jesus-christ.

Les noms qui tiennent lieu de noms propres, s'écrivent aussi par une lettre capitale au commencement, comme : l'Apostre,

pour, S. Paul : le Psalmiste, pour, David.

Les noms propres des Arts & des Dignitez se commencent par une lettre capitale, comme Rhétorique, Astronomie, Roy, Capitaine.

Ceux des Festes, comme : Pasques, Noël.

Les mots qui commencent une nouvelle période s'écrivent de mesme, pourveu que la période soit un peu longue.

Les Vers doivent aussi s'écrire par une capitale au commencement de chaque ligne.

Ce mot se peut dire quelquefois : le jour ne commençoit qu'à poindre, & le Soleil à rayonner sur le sommét des montagnes, quand nous nous mismes sur le Rhosne, dit M. de Voiture.

Les Jeux de mots ne sont guéres du génie de nostre Langue, sur tout aujourd'huy qu'elle est plus sérieuse que jamais. Il y a néanmoins des Prédicateurs encore entestez de ce stile ; mais à qui plaisent-ils, qu'à ceux qui ne sçavent ce que c'est que de parler solidement & avec justesse ? aussi on voit quelquefois de ces gens là, qui aprés s'estre fait quelque réputation dans Paris, échoüent à la Cour où le goust est plus rafiné, quoyque les mœurs n'y soient pas mieux réglées. Ceux qui se mettent trop tost à la Prédication, sont sujéts à ce défaut ; n'ayant point de fond, ils tâchent au moins de payer de paroles, & par là tombent souvent dans des extravagances. Témoin ce Prédicateur, qui faisant l'Eloge d'un Saint de l'Ordre des Récolets, disoit que son Saint avoit esté un parfait Récollet, un parfait Recüeilly, un parfait Recüeillant. Témoin un autre, qui parlant de saint Bonaventure, promit de montrer dans les deux parties de son discours, qu'il

avoit esté le Docteur des Séraphins, & le Séraphin des Docteurs. Ceux qui se joüent de cette sorte sur les mots, sont des ignorans, qui vont chercher de vieux sermonaires, où ils puisent toutes ces belles expressions ; car c'estoit-là le stile de nos Prédicateurs du vieux temps. Ils croyoient avoir dit une belle chose ; quand pour exprimer que les hommes aiment à estre instruits sans vouloir estre repris, ils disoient qu'ils aiment la vérité luisante, & qu'ils haïssent la vérité cuisante. On n'aime point aujourd'huy ces puérilitez ; & il n'y a personne pour peu qu'il ait de bon sens, qui ne regarde comme une pauvreté cette ridicule pointe du Pere Caussin, que « les hommes ont bâty la Tour de Babel, & les femmes la Tour de Babil. »

Il n'y a personne non plus qui pust goûter cette fade allusion de mots du Pere Cotton : « Tout est souple devant vous, vostre sceptre est un caducée, qui conduit, induit & reduit les ames à ce qu'il veut. »

Je ne sçay mesme si M. le Maîstre, pour avoir un peu trop voulu copier Cicéron, n'est point à reprendre de dire, « c'est une loy, Messieurs, qui n'est pas écrite par les hommes, mais qui est née avec tous les hommes ; qui n'est pas peinte au dehors, mais qui est empreinte au dedans de nous ; que nous avons plûtost réconnuë que leuë, plûtost comprise qu'apprise ; plûtost conçeuë en nous-mesmes, que receuë des autres. »

Ce n'est pas que je veüille condamner tous les jeux de mots ; il y en a qui n'ont rien de bas & d'affecté. Les Antitheses, par exemple, sont de petits combats de paroles, qui ne messient point à un discours, pourveu qu'elles ne soient pas trop fréquentes. Nous voyons mesme que nos Ecrivains les plus polis en sçavent faire un des plus beaux ornemens de leur diction. Et je

trouve que M. Fléchier dit avec beaucoup de grace, en parlant de certaines personnes déréglées : « Qu'ils ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage… ». Et de la feuë Reine : « qu'elle estoit humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'esprit de Dieu, & réglée par ses préceptes. »

L'Auteur des Régles de la vie Monastique dit encore fort à propos : « Le Chrestien doit estre mort au monde, à ses biens, à ses honneurs, à ses affaires, à ses plaisirs, véritablement il luy suffit d'y renoncer par la disposition du cœur ; mais il faut que ce sentiment soit en luy si réel & si essentiel, qu'il soit pauvre dans l'abondance, chaste dans le mariage, tempéré dans la bonne chere. »

Ces Antitheses paroissent belles, parce qu'elles sont naturelles & sans affectation, c'est ce qu'il faut toûjours observer dans les figures dont on se sert.

On dit ordinairement : Vases de porcelaine. « Nous passames dans une fort belle chambre ornée de miroirs & de grands vases de porcelaine », dit Mademoiselle de Scudery.

C'est grand'pitié qu'un terme si peu respectueux pour exprimer une chose si digne de respect, ait tant de cours dans le petit peuple. C'est le Porte-Dieu d'une telle Paroisse, dit-on d'ordinaire en parlant de celuy dont la fonction auguste est de porter le saint Viatique aux malades. Cette façon de parler s'est mesme communiquée par contagion à quelques personnes du monde, qui d'ailleurs ont de la politesse & du sens ; mais les honnestes gens de la Cour, & presque toutes les personnes qui se piquent de parler noblement, ne s'en servent point, & ne la peuvent mesme

souffrir. On dit bien le Porte-Croix ; mais, Porte-Dieu, n'est point bien dit, & la raison que certaines personnes apportent en faveur de cette expression, (qui est qu'on dit bien Christiferi,) est une raison pédantesque ; il n'y a ni Grec, ni Latin qui doive m'obliger à me servir d'un terme qui ne vaudra rien en ma Langue. On peut dire ; celuy qui porte le saint Viatique ; ou qui porte le S. Sacrement aux malades ; termes un peu plus respectueux que l'autre, qui ne marque ni beaucoup de politesse dans la Langue, ni beaucoup de respect pour les choses saintes.

Cette phrase est d'usage.

« Elle porta fort impatiemment l'affront qu'elle receut alors. »

« C'est l'Eglise qui vous a nourris, & qui porte avec tant de peine que vous veüilliez demeurer enfans. »

Je doute de ce dernier Exemple ; car enfin on ne dit point, porter que, comme on dit : souffrir que, ainsi il me semble qu'il falloit dire : qui souffre avec tant de peine que vous veüilliez demeurer enfans.

Ce Verbe se prend souvent en ce sens & mesme avec grace, comme en cét Exemple, les hommes n'estoient pas encore capables de porter des véritez si relevées.

Cette expression est en usage, nous ne sommes point à portée de vous voir des yeux corporels.

Postposer n'est pas un terme élégant ; & pour peu qu'on se pique de bien parler, on s'en abstient.

Il y a une différence notable entre l'un & l'autre. Poudré, se dit d'une personne dont les cheveux sont ajustez avec de la poudre à

poudrer, & poudreux d'une personne ou d'une chose pleine de poussiere, ainsi il faut dire, les pieds poudreux, & non poudrez ; si le vent jette de la poussiere dans vos cheveux, ils sont poudreux, & non poudrez.

La plûpart des Provinciaux croyent bien parler quand ils disent, poumonique, parce qu'ils voyent qu'on dit, poumon, mais l'usage est pour pulmonique. Il auroit executé ce dessein, si une de ses esclaves ne l'eust assuré que Sénéque estoit pulmonique.

Le Pere Bouhours condamne dans ses Remarques cette maniére de parler, elle est néanmoins fort usitée aujourd'huy, les plus habiles Auteurs s'en servent ; & un fameux Prédicateur n'a pas fait difficulté de l'employer dans l'Oraison Funébre du Prince de Condé. C'estoit un Héros ennemy de la louange mesme la plus sincére ; car il estoit difficile qu'on luy en donnât d'autre ; mais c'estoit assez qu'elle fust louange, pour qu'il ne pust pas la soutenir.

Versé est meilleur, ou expérimenté. Un Auteur moderne a dit : un Magistrat alloit par son mérite à la premiére Dignité ; il estoit homme délié & pratic dans les affaires ; mais je crois qu'il eust mieux fait de dire, il estoit homme délié & experimenté dans les affaires.

Ce mot a plusieurs significations différentes, on dit : pratiquer quelqu'un, pour fréquenter ; c'est un homme qui ne pratique que d'honnestes gens. Pratiquer se prend encore pour, ménager bien une chose, comme : j'ay pratiqué un petit cabinet dans ma chambre. Pratiquer se dit encore pour arranger & disposer, comme : les couleurs sont merveilleusement bien pratiquées dans cette étoffe. Il se dit aussi pour briguer, comme : il a prati-

qué les voix & les suffrages de tout le monde, pour parvenir à cette Charge.

Précaire & précairement sont des mots fort en usage.

« C'est régner précairement, quand l'empire ne s'estend que sur les choses permises. »

« Cette maniére de gouverner, qui n'eust esté que précaire, c'est à dire, de pure souffrance, estoit trop opposée au génie de la Reine. »

Ce mot est receu. « J'appréhende de me mettre en chemin dans un temps, où les grandes chaleurs, & les fruits précoces font paroistre en public, les Maîtres de cerémonies à la teste d'un deüil. »

On ne se sert guéres de ce mot ; mais il se peut dire au sens que l'a dit M. le Maistre : le legs n'est fait qu'en ce cas particulier & prefix.

Prématuré se dit quelquefois avec beaucoup de grace, la mort ne peut estre prématurée à un Consulaire.

Prémice est féminin. « Employez vos richesses à offrir des Sacrifices à Dieu ; & que les premices de tous vos biens luy soient offertes. »

Prendre plaisir de voir ne vaut guéres en Prose, il se souffre en Poësie.

Quand l'article le ou la se rencontre, j'ay remarqué qu'on peut mettre prés ou proche sans ajouter la particule de. Prés le Palais, prés la maison. Il avoit fait bastir une maison proche l'Eglise de saint Antoine. On peut faire la mesme chose quand il y a un pro-

nom ou quelque adjectif. Elle les obligea de venir loger pour un temps proche son Palais.

Quand le mot n'a point d'article, & qu'il n'a qu'une syllabe ou deux, il faut toûjours mettre de. Prés de luy, proche de moy, prés de là, prés d'icy, & non prés icy, prés là.

Ce terme à quelque chose de noble. Exemple : « Il n'y a nulle apparence que Dieu ait laissé la liberté à ces esprits, qui sont ses ennemis, d'operer ces merveilles, pour faire adorer un Prestigiateur, au lieu du vray Dieu. »

Plusieurs personnes n'osent employer ce verbe, & condamnent cét Exemple d'un Auteur fort poly, la haine que vous dépeignez avec des couleurs si sombres, n'aveugle pas au point que vous le présupposez, je crois en effét que supposer seroit meilleur.

Exemple : Milan a eu le bonheur d'avoir entendu saint Ambroise. Nostre grand cardinal a eu le bonheur d'avoir esté un des premiers instrumens dont, &c.

Ce prétérit de l'infinitif est une faute dans ces deux Exemples, il falloit : Milan a eu le bonheur d'entendre prescher saint Ambroise, & non d'avoir entendu.

Nostre grand Cardinal a eu le bonheur d'estre un des premiers instrumens dont, &c. & non d'avoir esté.

Ce mot est parfaitement bon. « De quelque maniére qu'il pretexte son dessein. »

« S'il se familiarise quelquefois jusqu'à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table. »

Comme voir fait au futur verray, il semble que prévoir, qui en est un composé, doive faire préverray ; mais l'usage veut qu'on dise, je prévoiray, il en est de mesme de pourvoir.

En parlant de la charge d'un Principal de Collége, il faut dire principalité, & non principauté, l'un est fort éloigné de l'autre, les principaux ne sont pas des Princes, il s'en faut bien. M. le Maistre néanmoins dit toûjours principauté ; mais apparemment qu'il ne se soucioit pas beaucoup des termes de Collége, & ce n'est pas aussi un grand défaut de les ignorer.

Ce mot est fort énergique & tombe souvent dans le discours, vous prenez certaines privautez que je n'aime point.

« Ils l'avoient veu le jour devant Colonel de la Cavalerie : Ils sçavoient qu'il avoit esté du Festin du Roy, & dans toutes les privautez de la faveur. »

Tous deux sont bons.

M. d'Ablancourt & plusieurs autres disent, privé ; on voyoit nager dans l'eau des poissons tout privez ; quelques-uns croyent qu'apprivoisé est du plus haut stile.

Au prix de la mort.
Au prix de la vie.

On dit, acheter une chose au prix de la vie & au prix de la mort, l'un & l'autre sont bons. Il y a des personnes qui sont quelquefois embarassées là-dessus ; par ce, disent elles, qu'on n'achete pas une chose au prix de celle que l'on reçoit, mais au prix de celle que l'on donne, comme : acheter une chose au prix de son bien, c'est donner son bien pour l'avoir ; & ainsi on doit dire qu'on achete une chose au prix de la vie & non au prix de la

mort, puis que c'est la vie que l'on perd ; mais ces personnes ne prennent pas garde que l'on dit bien : acheter le Ciel au prix du martyre, acheter le repos au prix de mille inquietudes ; ainsi cette raison n'est pas bonne, c'est qu'en matiére d'usage, il ne faut pas tant raisonner, il faut s'en tenir à ce qui est, & laisser là toutes ces subtilitez, qui ne sont bonnes qu'à se tirer d'une question d'Ecole ; mais pour appuyer cecy de l'autorité de quelque Ecrivain poly, voicy un Exemple du Pere Bouhours. L'honneur de vous plaire n'est pas une chose si avantageuse que je veuille l'acheter au prix de ma mort.

Ce mot est bon & se dit mesme avec grace, l'insensé ne profere que des discours extravagans, qui luy causent mille déplaisirs.

Promettre ne regarde que le futur, & asseurer se dit de tous les temps. Je vous promets que je le feray, je vous promets que je tiendray ma parole ; cependant je remarque que bien des gens disent, promettre, où il faut dire, asseurer. Je vous promets que cela est, je vous promets que j'y ay estè, ce qui est tres-mal dit, il faut, je vous asseure que j'y ay esté ; parce que promettre, n'estant que pour le futur ne peut se dire du passé ny du présent ; c'est à quoy l'on ne prend pas assez garde dans la conversation ; je dis dans la conversation, parce que je ne me souviens point d'avoir jamais veu cette faute dans aucun bon Auteur, & que je l'ay veu faire souvent dans les entretiens.

Les Picards & les Gascons prononcent breves, la plûpart des syllabes qu'on doit faire longues ; par exemple, ils disent un patté, de la patte, battir, pour un pasté, de la paste, bastir ; ils disent la tette pour la teste, une cotte, pour une coste, confondant ainsi par leur prononciation des mots tres-différens ; ils prononcent hoste & hotte de la mesme maniére, & ce vice de prononciation

les suit par tout, en sorte qu'ils font les mesmes fautes dans le Latin ; à moins que par des soins tres-grands, ils ne tâchent de vaincre ce défaut. Ils sont encore sujéts à mal prononcer les finales ; ils diront, par exemple, laquez, pour laquais, succez pour succés, mér pour mer, fier pour fiér, cher pour chér, & ainsi de plusieurs autres. Ce qui m'a obligé de faire deux observations, la premiére est des voyelles longues & breves, dont la difference ne se connoist guéres que dans les pénultiémes des mots. Pour l'ordinaire cette longueur des voyelles se marque avec une s. comme pasle, beste, viste, hoste, fluste, quoy qu'il y en ait aussi de longues sans cela, comme grace ; mais il y en a peu.

Des mots qui finissent en deux ss quelques-uns ont la voyelle de devant longue, comme casser, lasser, qui signifie fatiguer, Abbesse, fosse, craignisse, courusse. D'autres l'ont breve, comme : fracasser, lasser, qui signifie serrer avec un lasset ; quoyque néanmoins le mieux soit de l'écrire avec un c. rudesse, colosse, aumusse, on peut encore ajoûter basse, tasse, qui se prononcent longs, & fasse, grimasse, qui se prononcent brefs.

Des mots qui s'écrivent par c. les uns ont aussi la voyelle longue, & les autres l'ont breve, grace l'a longue, place l'a breve.

La seconde observation est de l'é ouvert & de l'é fermé ; car outre l'é muet ou féminin, qui se prononce comme en puissance, vie, &c. nous en avons encore deux autres : l'un ouvert & clair, comme en ces mots : succés, procés, mer, enfer, fer, Jupiter ; l'autre fermé, comme : liberté, libertez, aimer, estudier, parler, &c.

Voicy le moyen de connoître où il faut prononcer, er par e ouvert, & où il le faut prononcer par e fermé ; quand c'est un nom

substantif il faut ordinairement prononcer er par un e ouvert, comme : mer, Hiver, Jupiter, excepté les noms en cher & en gner, comme : bucher, chasteigner, & les noms de profession, comme : Conseiller, Chancellier, & tous les noms en ier, comme : bouclier, étrier ; mais je n'y comprens pas hier, tiers. Quand c'est un nom adjectif, il faut aussi prononcer l'e ouvert, comme : amer, cher, ouvert, pervers, leger, verd, couvert, excepté ménager.

Les infinitifs des verbes terminez par er se prononcent par e fermé, comme : aimer, prescher, raconter, bailler, mouiller, &c. de là vient qu'on ne peut souffrir la rime d'aimer & de mer, comme on le peut voir en ces Vers de Ronsard.

Sers moy de phare & garde d'abismer,
Ma nef, qui flotte en si profonde mer.

Malherbe a rimé de mesme, philosopher avec enfer, dont il n'y a point d'oreille qui ne soit choquée. Je m'estonne que les Poëtes modernes n'ayent pas évité cette rime ; car il est certain qu'à bien juger des choses, elle doit estre rejettée, non seulement comme n'estant pas riche, mais comme estant tout-à-fait vicieuse.

On croit que ce qui peut avoir introduit ce mauvais usage, c'est la mauvaise prononciation de quelques Provinces de France, principalement vers la Loire & dans le Vendômois, d'où estoit Ronsard, & dans la Normandie, d'où estoit Malherbe, où l'on prononce, mer, enfer, Jupiter, avec un e fermé, comme : aimer, triompher, assister.

Il faut ordinairement faire sonner les consonnes à la fin des mots, lors qu'il suit une voyelle, par exemple, on prononce il est allé, comme il est t'allé ; il a fait une faute, comme il a fait t'une faute : aller à la chasse, comme aller r'à la chasse : on a dit,

comme on n'a dit : un bon homme, comme un bon n'homme : ils dînent ensemble, comme ils dînent t'ensemble : void-il, entend-il, comme voit-il, entent t'il ; car dans tous les mots qui finissent par un d. le d. prend le son du t. mais quand devant la voyelle il y a une h aspirée, la consonne ne se prononce pas, on dit un hoqueton, & non un n'hoqueton. Cette prononciation des consonnes n'a pas lieu en toute sorte de mots. Dans la conjonction &, par exemple, on ne prononce point le t, si ce n'est en la nommant en particulier, comme une des lettres de l'alphabet ; car alors on dit un & ; la lettre & en appuyant sur le t. sans mesme qu'il y ait de voyelle aprés. Dans aucuns des noms terminez en er par un e fermé, comme : acier, cuirassier, la derniere consonne, sçavoir l'R, ne se prononce pas ; on ne dit point, par ex. de l'acier réclatant mais de l'acier éclatant. On ne prononce point non plus la derniére consonne dans la plûpart des noms substantifs ou adjectifs, propres ou appellatifs terminez en an, en om, en ont, en in & en im, comme, Cicéron, Platon, maison, bouton, nom, affront, chagrin, malin, faim ; car on ne prononcera pas Cicéron a dit, comme s'il y avoit Cicéron n'a dit, ny maison à louer, comme maison n'a loüer ; on ne doit point dire non plus : c'est un affront t'estrange ; c'est un nom m'auguste ; il est chagrin n'a toute heure ; il a faim m'et soif, mais : c'est un affront étrange sans prononcer le t. c'est un nom auguste sans prononcer l'm, il est chagrin à toute heure sans prononcer l'n, & ainsi des autres. On y peut ajoûter encore presque tous les noms substantifs en am, en ant, en and, en ent, en ang, en un, & en um, comme adam, un van, le vent, sang, parfum, tribun, ce seroit tres-mal parler que de prononcer les consonnes finales de ces mots, comme font les Normands, qui ne peuvent dire, par exemple, j'ay entendu un Sermon aujourd'huy, qu'ils ne prononcent, un Sermon n'au-

jourd'huy. Je remarque néanmoins qu'il y a une occasion, où la derniére consonne du mot sang se prononce, c'est en cette phrase cy : suer sang & eau ; car on prononce comme s'il y avoit : suer sang guet eau, ou plûtost comme s'il y avoit : suer sang quet eau ; car le g prend là le son du q, hors cela on ne prononce point la consonne de ce mot, on dit : le sang est nécessaire à la vie, sans prononcer le g.

Je remarque encore que le mot, sens, doit se prononcer avec l's, non seulement devant une voyelle ; mais lors mesme qu'il ne suit rien aprés ; comme : c'est un homme qui a bon sens. Il n'est rien de si necessaire que le bon sens, en quoy ce mot est fort différent des autres de la mesme terminaison ; car quand on dit, par exemple, il fait beau temps, c'est un homme qui a bon temps, on ne prononce point l's comme le Gascon ; on ne la fait sonner que devant une voyelle, comme : le temps est plus précieux qu'on ne pense.

Les mots où l'on prononce les consonnes, sont les verbes, les participes des verbes, les pronoms son, mon, ton, la particule on, comme : allant à la Campagne, venant à Paris, mon épée, on a dit, ce qui se doit prononcer comme s'il y avoit, allant t'à la Campagne, venant t'à Paris, mon n'épée ; on n'a dit.

On doit prononcer un Marchand, comme s'il n'y avoit point de d au bout, excepté en Poësie ; mais dans Marchant, qui vient de marcher, il faut prononcer la consonne.

Dans tous les noms terminez en er par e ouvert, comme : leger, fer, enfer ; la derniére consonne sçavoir l'r se prononce.

On fait sonner quelquefois les consonnes finales dans les adjectifs, & c'est seulement lors que l'adjectif est immediatement

devant le substantif ; par exemple, on dit : un saint t'homme, un sçavant t'homme, un bon n'enfant, un vieux z'homme ; mais si l'adjectif n'a pas de substantif aprés soy, on ne prononce point la consonne, comme on le peut connoistre par ces exemples : Il est saint au plus au degré, il est sçavant & modeste, il est bon autant qu'on le peut estre, il est vieux & de bonne humeur ; car ce seroit tres-mal prononcer, il est saint t'au plus haut degré, il est sçavant t'et humble, il est bon n'autant qu'on le peut estre, il est vieux z'et de bonne humeur, qu'on y fasse réflexion, & l'on verra que cela se trouve vray.

Il y a des mots, ou au lieu de prononcer la derniére consonne devant une voyelle, on ne prononce que la pénultiéme ; ces mots sont, part, depart, lard, petard, fier, sort, ressort, effort, port, mort, fort, corps, d'accord, d'abord, il sort, il court, discours, toûjours, sourd, lourd, & quelques autres semblables, c'est à dire, qu'il les faut prononcer comme s'ils finissoient par r, & dire par exemple : voila ma par, & la vôtre, & non, ma part t'et la vôtre ; vôtre sor est le mien, & non, vôtre sort t'est le mien ; je suis d'accor avec vous, & non d'accord d'avec vous ; il est for & robuste, & non, for t'et robuste, & ainsi des autres ; mais si fort est adverbe, le t se prononce, on dit : fort t'estendu, fort t'illustre, & non, for estendu, for illustre. Dans le mot de corps au singulier, c'est l'antepénultiéme syllabe qui se prononce, & non l's ny le p. On dit : nôtre cor est sujet à mille infirmitez, & non, nôtre cor s'est sujet.

Ces monosyllabes & quelques autres semblables, se prononcent autrement devant des voyelles que devant des consonnes. Lors qu'elles sont devant des consonnes, elles gardent l'e masculin, & l'on prononce més, tés, sés. Més chevaux, tés chevaux, &c. mais lors qu'elles sont devant des voyelles, elles

quittent l'e masculin ; pour prendre l'e féminin ; & alors l's qui est à la fin prend le son du z, & s'allie avec le mot suivant, de sorte qu'il faut prononcer le zhommes, me zamis, se zamis ; les Provinciaux manquent presque tous à cela : des personnes tres-éclairées croyent néanmoins que dans un discours public, il est plus à propos de prononcer ces monosyllabes devant des voyelles de la mesme maniére, qu'on les prononce devant des consonnes, c'est à dire avec un e ouvert, parce que cette prononciation est plus propre pour se faire entendre ; & je sçay plusieurs habiles gens qui le pratiquent de la sorte.

Les premiéres personnes des verbes qui finissent par un e muet, comme : je parle, je dispute, je donne ; perdent leur e muet & féminin dans les interrogations & en prennent un masculin, qui se prononce comme en ces mots, bonté, sainteté : ainsi au lieu de dire parle-je, comme on dit en quelques Provinces, il faut dire, parlé-je, me fàché-je, joüé-je, &c.

Dans les secondes personnes des futurs, lesquelles se terminent par e, on prononce cét e à peu prés comme en ces mots cy, procés, succés ; ainsi, bien qu'on écrive, vous verrez, vous direz, vous ferez ; il faut prononcer, vous verrés, vous dirés, vous ferés, prenant garde toutefois de ne pas faire sonner cette syllabe és, comme s'il y avoit verrais, dirais, ferais, ainsi que prononce la Bourgeoisie & le petit peuple de Paris ; car la bonne prononciation est de tenir le milieu entre ferez, & ferais, c'est à dire, de ne prononcer ny ferez, ny ferais, mais ferés, & c'est comme on prononce à la Cour.

Il est bon de faire sonner un peu les R, cela donne de la grace au langage ; mais il ne faut pas se régler sur le peuple de Paris, qui les prononce jusqu'à écorcher les oreilles, mon perre entend-

on quelquefois, ma merre, mon frerre ; ce n'est pas ainsi qu'on prononce à la Cour, l'on doit un peu faire entendre l'R, mais il faut que ce soit d'une maniére douce, & qui n'ait rien de grossier ny de badaut.

Le peuple de Paris est encore fort accoûtumé à prononcer les R, à la fin des infinitifs, comme : aller, venir, &c. mais tres-mal & fort rudement ; il ne faut pas faire néanmoins comme dans la plûpart des Provinces, où on les supprime tout-à-fait.

Les R, doivent se prononcer à la fin des infinitifs lors qu'il suit une voyelle, comme : il faut commander à ses passions ; s'il suit une consonne la prononciation de l'R ne doit presque pas estre sensible ; je dis presque pas, parce qu'il ne faut pas tout-à-fait la supprimer.

La lettre A se doit prononcer longue au milieu de la plûpart des mots ; en certaines Provinces ; comme à Lyon & ailleurs on la prononce presque toûjours breve ; mais à Paris on la fait longue en plusieurs mots ; on dit : Versaille, bataille, collation, recreation, en traînant un peu sur l'a ; mais il faut toûjours éviter la prononciation du peuple, parmy lequel l'on prononce quelquefois les a si longs, qu'il semble qu'on aille rendre l'ame. On doit se régler sur les personnes de la Cour ; ils ont une prononciation douce & agréable, & qui n'a rien d'affecté ; il est bon néanmoins d'observer que l'a, qui se rencontre en ces sortes de mots, comme : aimable, loüable, admirable, &c. Timbale, avale, Sale, &c. se doit prononcer bref, aussi bien que celuy d'Abbé ; c'est à quoy manquent bien des Provinciaux, & sur tout les Lyonnois.

Aprés ces Remarques sur la prononciation, il m'est venu en pensée de chercher quelques régles précises pour la quantité des

Syllabes, & en ayant trouvé qui n'ont pas déplû aux personnes à qui je les ay montrées ; j'ay crû que je les devois mettre icy, ce que j'ay dit là-dessus ne paroissant pas encore suffisant, pour donner une connoissance entiére de ce qui en est.

La prononciation des syllabes breves & des syllabes longues, est l'écuëil non seulement des Etrangers, mais de la plûpart des Provinciaux, & particuliérement des Normands, des Picards, des Lyonnois, des Gascons, & des Provençaux qui s'y m'éprennent à tous momens. J'ay examiné ces syllabes en leur faveur, & voicy ce que j'ay découvert, c'est des pénultiémes, dont j'entends parler principalement, la différence de la quantité n'estant presque pas sensible dans les autres, je marque les syllabes longues en mettant au dessus une ligne ¯ & les breves en mettant un ˘, comme il se pratique en Latin.

devant le B.

L'A se prononce toûjours bref devant deux BB. comme : ăbbé, ăbbois, il se prononce ordinairement de mesme devant un seul B. comme : ăbord, ăbri, ăbsous, ăbstrus, ăbus, hăbit, ădmirăble, effroyăble, venerăble, capăble, tăble, estăblir, excepté, sāble, rāble, chāble, fāble, sābre, sinābre.

Devant le C.

L'A, devant le C. se prononce bref, comme : tabernăcle, mirăcle, orăcle, ăchat, ăcier, glăce, făce, trăce, trăcer, plăce, plăcer, becăce, grimăce, hăche, excepté, grāce.

Devant le D. & l'F.

Il est bref devant le D. & l'F. comme : făde, ambassăde, barricăde, mousquetăde, estrăde, boutăde, răde, colonăde, ădam, ădroit, ăfin, ăffreux, ăffront, excepté, rāfle, rāfler.

Devant le G.

Devant le G. il est bref encore, comme : ăgir, ăgneau, ăguet, săge, visăge, personnăge, hommăge, paysăge, feüillăge, ramăge, bocăge, fourrăge, excepté, age, agé.

De la diphtongüe ai.

La diphtonguë ai est longue devant l'l & le z. Devant l'l, comme : pāille, cāille, Versāille, escāille, vāille, āille, rāiller, bāiller, excepté, băiller, au sens de donner, & măillet, măillot, médăille, espăiller, jăillir, rejăillir, assăillir ; devant le z, comme : āise, āizé, frāise, chāize, bāise, bāiser ; devant les deux ss. elle est longue aussi, comme : lāisse, lāisser, grāisse, engrāisser.

Devant les autres lettres elle est breve, comme : ăide, ăider, ăigle, ăiglon, ăigre, ăigrir, ăigreur, ăigu, migrăine, făite, parfăite, il n'y a que les Provinciaux, & sur tout les Lyonnois, qui traînent sur ces syllabes, excepté, traīner, entraīner.

De la syllabe a devant l'L.

L'A devant l'l, est bref, comme, ăller, estăller, avăler, cavălé, băle, ovăle, Théologăle, régăle, hălle, ăloy, excepté, rāle, rāler.

Devant l'M.

Il est bref, comme : răme, răme, Epigrămme, anagrămme, ămas, ămy, affămer, excepté, āme, flāmme, condāmner, dont l'a se prononce un peu plus du gosier.

Devant l'N.

Il est bref, comme : făner, cabănne, sotănne, vănner, excepté, crāne, āne.

Devant le P.

Bref, comme : ăppast, ăppel, ăppuis, ăppris, ăprés, atrăper, & non, āprés, atrāper, comme prononcent les Picards, excepté : cāpre.

Devant l'R.

L'A, est bref devant une R, suivie d'une consonne, comme : échărpe, fărce, cărpe, gărde, regărde, chărge, bărbe, ărbre, mărbre, lărcin, devant une R, suivie d'une voyelle, il est bref aussi, comme : égărer, Băron, fanfăron, macăron, cela s'entend pourveu que la voyelle ne soit pas un e féminin ; car alors l'a est long, comme : je m'égāre ; devant deux RR, il est long, comme : cārrosse, cārreau, cārré, bārreau, bārre, bārré, lārron, mārron.

De la syllabe a devant l'S ou le Z.

L'A est long devant une S, lors que cette S, a le son du Z, comme : rāzer, cāze, bāze, vāze, emphāze, extāze, évāzion, quand l'S est suivie d'un T, & que cette S. se prononce ; l'A, est toûjours bref, comme : făste, văste, chăste, căsque, măsque, plăstron, băstion ; quand l'S, ne se prononce pas l'A est toûjours long,

comme : āsne, hāste, hāster, tāster, pāste, pāsté, gāster, gāsteau, āspre, alebāstre, plāstre, pāsle, pāsteur, folāstre, folāstrer.

Devant les deux SS, l'A est long, comme : chāsse, en parlant d'une biere, enchāsser, bāsse, tāsse à boire, entāsser, cāsser, pāsser, pāssion, quelquefois bref, comme, ăssaut, assăssin, ăssis, chăsse, chăsser, măsse, terrăsse, făsse, le Tăsse.

Devant le T.

Devant le T, l'A est toûjours bref, comme : ătour, ăttrait, băteau, bătre, combătre, quand le mot finy par tion, l'A, qui précede est long, comme : collātion, prédicātion, appellātion, nātion, vocātion, obligātion, admirātion, il ne faut pourtant pas trop traîner sur l'A.

De la diphtongue au.

Cette diphtongue est toûjours longue, comme : aūlne, saūge, aūtre, Claūde, paūvre, vaūtrer, fraūde, haūte, haūteur, faūte, saūver, Saūveur, &c.

De la syllabe A devant l'V.

L'A devant l'V est long, pourveu que cét V soit suivy d'un E féminin, comme : grāve, cāve, hāve, concāve, brāve, entrāve, Gustāve, lāve ; mais s'il est suivy d'un E masculin il est bref, comme : grăvier, l'ăvoir, grăver.

devant l'R.

L'E devant l'R suivie d'un E féminin est long, vērre, misēre, sincēre, revēre, mais devant un E masculin il est bref, comme : vĕrrez, vĕrrons.

L'E devant l'R, suivy d'une consonne est bref, comme : mĕrle, mĕrlons, cavĕrne, modĕrne, fĕrme, ciĕrge, Conciĕrge, Viĕrge, aspĕrge, cĕrcle, & non, cavērne, modērne, fērme, comme on prononce en plusieurs Provinces & sur tout à Lyon.

Devant une S suivie d'une voyelle.

La syllabe E devant une S suivie d'une voyelle, ou devant un Z est toûjours longue, comme : Genēze, thēse, hypothēse.

Devant deux SS.

L'E devant deux SS est bref, comme : politĕsse, tendrĕsse, rudĕsse, richĕsse, Duchĕsse, Princĕsse ; il y en a quelques-uns d'exceptez, comme : prēsse, comprēsse, Abbēsse, interēsse, interēsser.

Devant l'S & le T.

Cette syllabe devant l'S & le T est toûjours longue, lors que l'S est muette, comme : tēste, fēste, arbalēste, tempēste, rēsve, rēsver, bēsler ; quand l'S se prononce l'E est bref, comme : lĕste, vĕste, rĕste, rĕster, funĕste, travĕstir.

Devant le T.

L'E est bref devant le T, comme : Prophĕte, trompĕtte, Interprĕte, discrĕtte, levrĕtte, civĕtte, thermomĕtre vergĕtte, burĕtte, &c.

Cette diphtongue est longue : crēuser, guēuser, mēugler, &c. excepté, seŭle, asseŭrer, fleŭron, fleŭret, effleŭrer, fleŭrir.

devant le B.

Elle est breve : lĭbre, calĭbre, équilĭbre, &c.

Devant le C.

L'I devant le C est long : servīce, escrevīce, benefice, offīce, excepté : polĭce, vĭce, suplĭce.

Devant le D, l'L & l'M.

L'I est bref devant le D, l'L, & l'M, comme : humĭde, timĭde, livĭde, avĭde, ovĭde, &c. argĭle, vĭlle, civĭle, chavĭlle, tuĭle, &c. crĭme, escrĭme, mĭne, famĭne, estamĭne, sarrazĭne, &c.

Devant deux LL moüillées.

L'I devant deux LL. moüillées est bref, comme : grĭlle, chenĭlle, étrĭlle, &c.

Devant l'R.

L'I devant l'R, suivie d'un E féminin est long, comme : īre, Navīre, cīre, Sīre, rīre, détruīre, desīre, inspīre, līvre, cuīre, écrīre, excepté, dĭre, médĭre, zéphĭre, interdĭre, suffĭre, Quand l'R est suivie d'une consonne, l'I est bref, comme : cĭrque, sĭrte, mĭrthe, smĭrne, aussi bien que quand il est suivy d'une voyelle dont le son est masculin, comme : cĭron, desĭrer, inspĭrer, &c.

De l'I devant l'S & le Z.

L'I devant une S suivie d'une voyelle est long, comme devant un Z : Eglīse, remīse, frīse, crīse, entreprīse, valīze, &c.

Devant deux SS il est bref : vĭsse, coulĭsse, reguelĭsse, glĭsser, lambrĭsser, exceptez ces subjonctifs des verbes, apprīsse, fisse, dīsse, vīsse.

Devant l'S suivie d'une consonne, lors que l'S se prononce l'I est bref, comme : rĭsque, pĭste, lĭste, chimĭste, artĭste, Académĭste, molinĭste.

Devant l'V.

L'I devant la syllabe vre, est long, comme : vīvre, survīvre, līvre, cuīvre, īvre, suīvre, devant la syllabe, ve, il est bref : dans les noms, comme : salĭve, lessĭve, solĭve, olĭve, grĭve, & long dans les verbes, comme : vīve, écrīve, arrīve, &c.

devant le B, & l'L.

Elle est breve : Rŏbe, dérŏbe, dérŏber, garderŏbe, gŏber, sŏbre, &c. banderŏle, pŏli, pŏlitesse, fŏlle, pistŏle, parŏle, pistŏlet, &c. excepté, rōle, enrōler, drōle, pōle.

De la syllabe Or.

Elle est breve, comme : fŏrce, amŏrce, écŏrce, écŏrcher, pŏrte, pŏrter, impŏrter, mŏrte, fŏrte, mŏrdre, tŏrdre, misericŏrde, concŏrde, les Lionnois ont besoin de cét avis.

Devant l'R, suivie d'une voyelle, pourveu que cette voyelle ne soit pas un E féminin, l'O est bref, comme : évapŏrer, dŏrer, colŏrer, dévŏrer, excepté, pōreux, si l'E est féminin l'O est long,

comme : pōre, dōre, colōre, évapōre, dévōre, j'honōre, &c. excepté, encŏre.

De la syllabe O

devant l'S.

Devant l'S suivîe d'une voyelle, l'O est long comme devant le Z : rōse, éclōse, repōse, repōser, suppōse, suppōser, gōzier, &c.

Devant les deux SS il est bref, comme : écŏsse, bŏsse, bŏssu, carrŏsse, colŏsse, brŏsse, crŏsse, grŏssier, excepté, fōsse, grōsse, grōsseur, qui se prononcent par un O long, quoyque grŏssier se prononce par un O bref.

Devant l'S suivie d'un T, il est bref aussi, comme : pŏste, la pŏste, & non, pōste, ainsi que prononcent les Lyonnois.

De la diphtongue Ou.

La diphtongue ou est tantost longue & tantost bréve, on dit : soūdre, coūdre, voūte, coūte, coūter, croūte, coūcher, coūche ; mais on dit, coŭche en terme de peinture, une coŭche, deux coŭches de couleurs, on prononce un Boūcher & boūcher quelque chose ; mais on dit, la boŭche, on prononce aussi toŭche, cartoŭche, toŭcher, faroŭche, soŭche, escarmoŭche, coŭde, moŭcher ; mais on dit, loūche, une moūche ; quand il y a une R, ou est toûjours bref, comme : soŭrde, loŭrde, foŭrbe, &c.

De la syllabe o

devant l'S muette.

Elle est longue, Pentecōste, cōste, ōster, aumōsne, rōsne, &c.

De la syllabe o

devant le T.

Devant le T elle est bréve, Aristŏte, flŏtte, cŏtte, hŏtte, bŏtte, crŏtte, barbŏtter, trŏtter, balŏter, marmŏtte, marmŏtter, &c.

devant l'L, l'M, & l'N.

Cette syllabe devant l'L est un peu longue, comme : brūler, recūler, brūle, recūle, & bréve dans les noms, comme celŭle, scrupŭle, formŭle, ferŭle, modŭle, &c. elle est bréve aussi devant l'M & l'N, comme fŭme, fŭmée, plŭme, enclŭme, rŭme, &c. dŭne, Neptŭne, fortŭne, brŭne, prŭne, &c.

De la syllabe ur.

Elle est bréve, comme Noctŭrne, tacitŭrne, ŭrne.

De l'U, devant une R.

Quand l'R est suivie d'une voyelle l'U est bref, pourveu que cette voyelle ne soit pas un e féminin, comme : murmŭrer, ceintŭrer ; car l'e féminin rend l'U un peu moins bref, quoy qu'il ne le rend pas tout-à-fait long, comme nourritūre, confitūre, ceintūre, murmūre, brulūre, dorūre, bordūre, parūre, &c.

Devant l'S.

L'U est un peu long devant l'S, suivie d'une voyelle : refūser, amūser, accūser, ūser ; devant les deux SS il est bref dans les noms, comme aumŭsse, & long dans les verbes, comme crūsse, courūsse, voulūsse ; devant l'S muette & le T il est long, comme

flūste, būsche ; quand l'S se prononce l'U est bref, bŭste, robŭste, brŭsque, brŭsquer, &c.

Devant le T.

L'U est bref devant le T, comme bŭte, bŭter, hŭtte, brŭte, brŭtal.

Il est facile de voir par ces petites observations, combien la quantité Françoise est éloignée de la Latine. Je ne m'estonne pas que ceux qui ont essaïé de faire des Vers à la mesure des Latins, l'ayent tenté en vain ; ils ont fait voir par là qu'ils n'avoient pas assez compris ce que portoit le génie de nostre Langue ? quelle grace, par exemple, peut-on trouver en ceux-cy, que M. des Portes a voulu faire, selon la mesure des Vers Saphiques.

Sī lĕ tōut puīs sānt n'ĕstă blīt lă māison
L'hōmme y trāvāil lānt sĕ pĕine ōutrĕ rāisŏn
Vōus vĕil lēz sāns fruīt lă cĭ tē dĕfendănt
Diēu nĕ lă gārdānt.

Il est impossible de trouver des mots François, qui ayent la quantité nécessaire pour la mesure des Vers Latins ; aussi on voit en ces Vers plusieurs syllabes faites bréves ou longues contre leur prononciation naturelle, comme : pĕine, vĕilles, dĕfendant, gārdant ; car premierement la quantité de la premiere syllabe du mot de peine, n'est point sensible ; au contraire, elle est plûtost longue que bréve ; & la premiére syllabe de gardant loin d'estre longue, se doit prononcer bréve selon la bonne prononciation, gărde, gărder. Il est vray qu'en Latin une voyelle suivie de deux consonnes est toûjours longue ; mais il n'en est pas de mesme en François.

La diphtongue ai, se prononce souvent comme un e féminin, & c'est sur tout dans le verbe faire, où cette prononciation a lieu en certains temps comme au plurier du present de l'indicatif, nous faisons, & à l'imparfait, je faisois, & au participe, faisant ; car il faut prononcer comme si l'on écrivoit, nous fesons, je fesois ; je dis comme si l'on écrivoit, parce qu'on ne l'écrit point ainsi ; quoyque l'Auteur des véritables Principes de la Langue Françoise prétende le contraire.

La diphtongue eu, se doit prononcer quelquefois comme un u tout seul ; & cela arrive dans ces mots cy, j'ay eu, tu as eu, &c. J'ay veu, tu as veu, &c. Et dans la premiére syllabe de heureux ; car il faut prononcer j'ay u, tu as u, hureux. Il y a des Provinces, ou l'on prononce bonhur, au lieu de bonheur, malhur, pour malheur, buf, pour beuf. Ce qui est une tres-mauvaise prononciation, l'E & l'U dans ces sortes de mots doivent tenir du son l'un de l'autre, c'est à dire estre prononcez tous deux ensemble dans une mesme syllabe. Pour ce qui est de, eau, il faut ordinairement prononcer, au, comme : couteau, roseau, de l'eau, les Lyonnois doivent prendre garde à ce dernier, eux qui prononcent, de l'eau, presque en deux syllabes.

Plusieurs Provinciaux, & entr'autres les Normands prononcent tres-mal ces syllabes ; ils gardent autant qu'ils peuvent le son naturel de l'I, lors mesme qu'il est joint avec une N, qui finit la syllabe, comme en : clavessin, satin, coussin, cousin, s'imaginant que s'ils prononçoient, clavessain, satain, coussain, cousain : Il faudroit donc prononcer aussi cousaine au lieu de cousine ; en quoy ils se trompent grossiérement, ne prenant pas garde que dans le mot de cousine la lettre N, ne sçauroit changer la prononciation de l'I ; parce qu'elle est jointe à une autre syl-

labe qu'elle commence, cousi-ne, au lieu que dans cousin l'N est jointe à l'I ; & faisant avec cét I une syllabe, donne un autre son ; car c'est une proprieté de l'N & de l'M d'étendre le son de la voyelle à quoy elles sont jointes, & d'en rendre la prononciation plus pleine ; ainsi l'N remplissant icy le son de l'I, elle fait qu'il devient le mesme que celuy de l'Ei ; il semble de là que ce son devroit s'estendre à proportion, & que ces mots cy : saint, pain, train, devroient avoir une prononciation extrémement longue ; ce qui n'est pourtant pas, parce que nostre Langue fuyant les prononciations trop pleines, l'usage a voulu adoucir celle de l'ai, & la rendre semblable à celle de l'ei ; de sorte que ces trois syllabes in, ein, ain, se prononcent de mesme, comme : vin, dessein, pain.

Quand ces syllabes font partie d'un mot de plusieurs syllabes, elles se prononcent quelquefois comme un a tout seul ; par exemple, au lieu de prononcer condam ner, dam né, an née ; Il faut prononcer, condaner, dané ; mais on doit prendre garde de ne pas faire l'a bref ; ce qui rendroit cette prononciation fort vicieuse, il le faut faire un peu long.

Cette syllabe se prononce en certains mots sans faire sonner l'O, comme : paon, faon, laon, car on prononce : pan, fan, l'an.

Quelques personnes disent : peyen, reyon, reyonner, eyons ; mais cette prononciatîon est mauvaise ; il faut prononcer l'a & dire, payen, rayon, rayonner, ayons. Il faut cependant prononcer, j'eye, tu eyes, peyer, peyons, & non, pa-yer, pa-yons.

Cette diphtongue a deux sons différens, tantost on y prononce l'O comme un O, ainsi que dans bois, voix, choix, tantost on l'y prononce comme un a, ainsi que dans connoître, paroître ; car on dit, connaître, paraître ; c'est ce qui fait qu'on est en peine sur

certains mots ou cette syllabe se rencontre ; par exemple, on ne sçait souvent s'il faut prononcer les Français, ou les François ; l'on prononce ordinairement Français, les Français, la Langue Française, comme estant plus doux. Il n'en est pas de mesme du mot de croire, craire, ne seroit pas tout-à-fait bien, sur tout dans un discours public. Je dis le mesme de froid & d'estroit, dans la conversation on prononce frait, estrait ; mais en public, il est mieux de prononcer froid, estroit, ce ne seroit pourtant pas une fort grande faute de prononcer autrement.

Cette diphtongue a encore une autre prononciation, quelquefois elle se prononce par ouai, comme dans oiseau, car ceux qui parlent bien prononcent, ouaiseau, quelquefois par oui, comme dans Moise ; car d'ordinaire on prononce Mouise.

Nous avons plusieurs mots, où l'H se prononce du gosier, c'est à dire, où elle est aspirée, tels que sont, hache, hair, haine, hale, halebarde, hanche, hante, hanter, haquenée, harangue, haranguer, harceler, hardy, hardiesse, harnois, hazard, haste, haster, have, hauteur, haye, hennir, héros ; mais dans heroine l'H n'est pas aspirée, herisser, hérisson, herse, hestre, heurler, hibou, hideux, hie, Holande, Hongre, Hongrie, hante, hoquet, hoqueton, hors, hotte, mais dans hoste, hostel, hostellerie, l'H n'est pas aspirée, houblon, houlette, houppe, huppe, housse, houssine, huer, huée, huche, hacher, humer, hure de Sanglier, hurler, hurlement.

Il y a peu de gens qui ne sçachent que c'est une faute grossiére de prononcer ces deux lettres l'une pour l'autre, comme font les Gascons qui disent aboir, pour avoir, & voire, pour, boire : cependant on peut dire que cette prononciation, toute vitieuse qu'elle est aujourd'huy, a son fondement dans l'antiquité ; & que l'V consonne a toûjours eu un grand rapport avec le B, ce qui se voit

en certains mots, qui changeant de Langues ont pris souvent l'une de ces lettres pour l'autre ; les Grecs, par exemple, disoient Βίω je vis, & ce mot passant chez les Latins a quitté le B & a pris l'V, vivo ; car il est constant que les Grecs prononçoient Βίω, & non vio, leur Βήτα estoit comme nostre B ; mais l'on trouve encore dans de vieux marbres cibica pour civica, base pour vase, l'on trouve aussi veneficium pour Beneficium, sibe pour sive & dans les pandectes de Florence aveo pour abeo, vobem pour bovem, vestias pour bestias ; & mesme autrefois on disoit aveille pour Abeille, ce qui ne favoriseroit pas peu la prononciation des Gascons : si en matiére de Langue l'usage le plus ancien estoit le plus suivy.

On est quelquefois en peine si l'on doit prononcer certaines voyelles séparément en deux syllabes, ou conjointement en une ; les syllabes où l'on est le plus en doute là-dessus sont celles-cy ; ion, ui, ie, eu, ai, comme : passion, fuir, altier, lumiére, j'ay eu, je hais ; car on ne sçait souvent s'il faut prononcer passion en deux syllabes, ou en trois ; s'il faut prononcer, fuir, ou fu ir, joüir, ou jou ir, altier, ou alti er, ouvrier, ou ouvri er, j'ay eu, ou j'ay e u.

Voicy en peu de mots ce qui est à observer là-dessus. Dans la Prose il faut dire passion, action ; c'est à quoy doivent prendre garde les Provençaux & les Gascons, & dans la Poësie il faut dire passi on, acti on ; pour ce qui est de fuir les Poëtes ne le font que d'une syllabe, & l'oreille seroit choquée, si on le faisoit de deux ; il faut prononcer en Prose, joüir, réjoüir, oüir, foüir, ébloüir, & en Poësie, joü ir, réjoü ir, &c.

L'I & l'E joins ensemble font quelquefois deux syllabes en Poësie, & cela arrive d'ordinaire devant l'n, comme : Histori en, Grammairi en, sci ence, experi ence : excepté : mien, tien, sien,

soûtien, bien, maintien, entretien ; & devant l'R, comme, sangli er, baudri er, coli er, ouvri er, ouvri ere, excepté, premier, altier, lumiére, carriere ; en quoy il faut consulter l'oreille plus qu'autre chose.

Pour ce qui est de l'e & de l'u, c'est une chose constante qu'ils ne font qu'une syllabe, & ceux qui disent j'ay e u, pour j'ay eu parlent mal.

Il est bon de remarquer encore que l'I & l'E en ces mots remerciement, maniement, ne se prononcent que comme une syllabe ; & que cette syllabe prend le son de l'I, & que l'E qui est aprés, ne sert qu'à rendre le son de l'I, un peu plus plein & plus estendu, remercīment, manīment.

Au regard de je hais, il est certain qu'encore qu'on dise hair en deux syllabes, & qu'on prononce aussi, nous haissons, ils haïrent en trois syllabes, il faut dire, je hais, tu hais, il hait, en une seule, comme :

C'est Dieu qui rompt les fers d'un pécheur qui le hait
Qui ne trouve dans nous que le bien qu'il y met.

Le doute qu'on a sur le nombre des syllabes de ces mots ne vient que de l'union des voyelles qui s'y rencontrent, lesquelles estant jointes peuvent se prononcer en une syllabe, ou en deux : mais il y a des mots où le nombre des syllabes est douteux sans cela. On demande, par exemple, s'il faut prononcer Cabaretier, ou Cabartier, esperon ou espron ; Je réponds qu'en Prose la bonne prononciation de ces mots est de retrancher l'e féminin, quoy qu'on ne laisse pas de l'écrire : ainsi il faut prononcer, jartiére, & non, jaretiére ; Cabartier, & non, Cabaretier ; taphtas, & non, taphetas ; chaudron, espron, & non, chauderon, esperon ;

tromprie, fourbrie, moqrie, tapisrie, brodrie, & non, tromperie, broderie ; quoyque ce soit ainsi que ces mots s'écrivent, qrir, & non, querir, bandrole, & non banderole ; pluche, & non, peluche, &c.

Les sons différents que reçoit cette lettre embarassent souvent dans la prononciation ; c'est pourquoy j'ay crû à propos de faire quelques remarques précises là-dessus, en observant tous les mots où l'e se prononce masculin ou fermé, comme dans bonté, ceux où il se prononce féminin, ou muét, comme dans rose ; & ceux où il se prononce ouvert comme dans succés ; mais cette différence n'embarassant guéres qu'aux premiéres syllabes, nous examinerons particulierement celles-là, en suivant toûjours l'ordre alphabétique.

Tous les E qui viennent de la diphtongue Latine Æ ou œ se prononcent fermez, soit au milieu du mot, à la fin ou au commencement, comme : César, Egypte, Phénix, céleste, célibat, &c.

Tous les mots qui commencent par la lettre E ont l'E fermé, comme Eglise, Election, Eloquence, &c.

Tous les E qui sont devant la syllabe ge, se prononcent aussi fermez, comme : manége, Collége, cortége, privilége, & non ouvert, comme font les Lionnois, prononçant : Collaige, privilaige, &c.

Tous les E suivis de deux SS sont ouverts, comme : richesse, tendresse, &c. suivis d'une S, & d'une autre consonne, ils sont ouverts aussi, comme : tempeste, gresle, reste, veste, leste, &c. quand ils sont suivis de deux TT, ils sont ouverts encore, comme : civette, levrette, chainette ; quand l'E n'est suivy que d'un T, &

qu'il finit le mot, il est encore ouvert, comme : secrét, discrét, balét, plumét, &c.

Devant l'A.

Be devant l'A est toûjours fermé, béant, Béarnois, béatitude, béatifier, &c.

Devant le C.

Fermé, bécasse, bécher, béchée.

Devant le D. muét, Bedeau.

Devant le G. fermé ; bégue, béguayer.

Devant l'L. muét, belette, belitre, belouze, belouzer, excepté, bélier,

Devant l'N. fermé : bénédiction, bénefice, Béneficier, bénéficence, bénignité, excepté, benin, benir, & ses dérivez.

Devant le Q. fermé : béquille, béqueter, béquée.

Devant l'S. muét : besogne, besoin, Besançon.

Devant l'V. fermé : béveuë.

Fermé, blémir, blesser, blessure.

Il est bon de remarquer icy que les E, qui sont suivis de deux SS. ne se prononcent jamais féminin en quelque syllabe que ce soit. Les Provinciaux ont besoin de cét avis, & sur tout les Lionnois qui prononcent tous : confesser, blesser, par un E muét, au lieu de prononcer : confésser, blésser, il faut excepter : dessus, dessous, ressort.

Muét : bredoüiller, brelan, Breton, Bretagne, brevage, brevet, bretelles, brebis, excepté, bréche, bréveté avec ses dérivez.

Devant l'A il est fermé, céans.

Devant le C. il est muét, cecy.

Devant le D. il est fermé : cédre, cédule, céder.

Devant l'L muet : cela, celuy, celer, excepté, célebre, & ses dérivez, avec céleste, & les temps du verbe, celer, qui ont la terminaison féminine à la seconde syllabe, comme : je céle, ils célent, il célera.

Devant l'R muét, cerin, cerise, &c. excepté, céremonie, céruse.

Muét, chemin, cheminée, chemise, chenet, cheneviére, chenille, chenu, cheval, Chevalier, chevet, cheveux, chevelu, cheville, chevreüil, chevron, chetif, excepté, chélidoine, chévre, chérément, chére, chérir.

Fermé, clémence, clément, cléricature, &c. créance, créancier, créer, Créateur, création, créche, crédule, crédulité, crépine, crépuscule, excepté, creneau & ses derivez, crevasse, crever, & tous les temps de ce verbe, dont la seconde syllabe est masculine, comme : creva, creverent, &c.

Fermé ; débat, débatre, quoy que M. Ménage les fasse féminins, débarquer, débarasser, débauche, débiliter, débile, débiter, débourser, débris, déclarer, décamper, décadence, déchirer, décider, déclin, déchifrer, décrier, dédire, déduire, défaillance, défaire, défectueux, défaite, défendre, déferer, défier, défiler, défrayer, dégager, dégat, dégel, dégeler, dégénérer, dégourdir, dégoust, déguiser, dégrader, déjeuner, délasser, déleguer, déliberer,

délay, délaisser, délicat, délicatesse, délivrer, délices, démarche, démasquer, déméler, démettre, démenty, démolir, démontrer, démordre, déniaiser, dénoüer, dépayser, dépenser, dépit, député, & une infinité d'autres, excepté : decrét, dedans, defaut, demain, demande, demander, Demoiselle, demy, demis, denier, piece de monnoye, depuis, devoir, devant, devancer, devenir, devise, devin, demeurer, derechef, degré ; je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup d'autres.

Muét, estant suivy d'une voyelle, comme : desabuser, desagréer, desagreable, desaltérer, desormais, desarroy, desastre, desastreux, desavoüer, desert, deserter, desobliger, desespoir, desir, desirer, &c. Car l's qui est aprés de se prononce, comme si elle estoit jointe à la voyelle suivante, desobliger, deserter, &c.

Fermé, féroce, férocité, félicité, fécondité, féminin, excepté les mots où fe est devant une N. Comme : fenestre, feniere, fenoüil, &c.

Fermé ; fléche, fléchir, flétrir, &c.

Muét devant le D, l'L, & le T. fredon, fredonner, frelater, frelon, freluche, freté, fretillant, fretin, excepté, fréle ; il est fermé devant les autres lettres, frémir, frémissemens, frénesie, fréquenter, fréquentation, &c.

Fermé ; pourveu que ce ne soit pas devant une L, général, généalogie, généreux, gémir, gémissement, génois, génitif, &c. excepté : geneve, genievre, genest, genoust, genoüilliere.

Devant L, il est muét, gelinote, gelée, geler, excepté : les temps de ce verbe, dont la seconde syllabe a la terminaison féminine, comme : géle, gélera.

Muét : grelot, grenade, grenadier, grenier, grenoüille, grener, &c. excepté : gréle, gréler, gréce, & les temps du verbe grener, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe.

Fermé : guéable, guéres, guéridon, guérir, guérison, guérite, guéter, guétre, &c. excepté, guenon, guenuche, guenillon.

Fermé : jéricho, jéroflée, Jésuite, &c. excepté, jeton & jeter, avec tous les temps de ce verbe, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe, comme : il jeta, je jetay, &c.

Fermé : Légat, légation, légataire, légion, léger, légume, léguer, &c. excepté, leçon, lézar, léziner, levraut, lever, & tous les temps de ce verbe, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe, comme : leva, levé, &c.

Fermé : mélange, mélisse, méfier, méfiance, médiocre, médiocrité, médire, méditer, méditation, médiation, médiateur, mécontent, mérite, mériter, Médecin, médaille, mécanique, méchant, méche, &c. excepté, melon, mener, menacer, menace, menée, menu, mesurer, mesure, menuiserie.

Fermé, jusqu'à la lettre L, pécher, pécheur, péage, pédant, &c.

Muét, devant la lettre L, en ces mots cy : peluche, pelure, pelisse, peloton, pelu, peler, & dans tous les temps de ce verbe, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe, comme : pela, pelerent.

Fermé dans ceux-cy : pélage, pélagiens, pélican, péletier, pélerin, pélerinage, péloponese.

Devant l'N fermé : pénitence, péninsule, pénible, pénetrer, pénetration, excepté, penon, penonage.

Devant le P muét, pepie, pepin, excepté, pépiniere.

Devant l'R fermé : pére, période, périr, péregrination.

Devant l'S & le T muét : pesant, pesanteur, pesamment, peser & tous les temps de ce verbe qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe, comme : il pesa, je pesay, &c. petar, petit, petiller, petillement, excepté, pétrir, pétrifier, impétrer.

Fermé : plénitude, plénier, pléjades, préferer, prétendre, prérogative, prédire, &c. excepté : Prevost, Prevosté, & les temps du verbe prendre, qui ont la terminaison féminine à la seconde syllabe, comme, il prenoit, nous prenions, &c.

Muét : querelle, quereller, querir, quenoüille, &c.

Quand cette syllabe marque de la réitération, & qu'elle est devant un mot qui commence par une consonne, elle a toûjours l'E féminin, comme : revenir, rebâtir, refaire, refleurir, rehausser, redire, reparler, reparer, du mot parer, excepté : réformer, réformé, réhabiliter, régenerer ; mais quand elle est devant un mot, qui commence par une voyelle, l'E est toûjours fermé, comme réünir, réünion, réiterer, réchaufer du verbe, échaufer, réchapper, récrire, &c. ce qui fait que dans ces derniers mots, l'E se prononce fermé ; c'est que re se mange avec la premiére syllabe du mot suivant qui est un e fermé ; & qu'au lieu de dire réestablir, réechaper, on supprime le premier e pour faire sonner celuy qui commence le mot.

Re.

Quand re ne marque point de réiteration, il est muet devant le B & le C. comme rebours, rebus, rebuter, rebrousser, &c. recevoir, reclus, recoin, recüeillir, recours, recouvrer, reculer, refuser,

excepté : réciproque, récit, réciter, récompense, récompenser, récréer, récréation, récréatif.

Fermé devant le D. rédiger, réduire, réduction, rédemption, Rédempteur, excepté : redoutable, redevable, redevance.

Muet devant l'F, refus, refuser, refuge, refrogner, refroidir, excepté : réfrener, réflechir, & ses derivez, réfugier, réfuter, & réfutation ; car quoy qu'on dise refuge & refuser par un E muét, il faut dire réfugier & réfutation par un E fermé.

Re.

Fermé devant le G. régale, régaler, Régent, régir, Régiment, régle, régler, réglement, régne, régner, régulier, régularité, &c. excepté : regard, regarder, regimber, regret, regorger, registre.

Muet devant l'J consonne, & devant l'L, l'M & l'N. Devant l'J, comme : rejetter, rejetton, &c. excepté : réjoüir & réjoüissance.

Devant l'L, comme : relâcher, relais, relancer, relief, relier, Religieux, religion, relique, reluire, &c. devant l'M, comme remarque, remede, remercier, remettre pardonner, remise, delay, remise de carrosse, remontrance, remords, &c. devant l'N, comme : renard, renegat, renoncer, renoncement, renom, renommée, &c. excepté : rélation & rémission avec leurs derivez.

Muét encore devant un P. qui n'est point suivy d'un U ou d'une R. repaire, repaistre, repartir, repartie, repas, repentir, replet, repos, excepté : répéter, répétition, répit, réparation, répandre, réplique, répliquer.

Fermé devant un P. suivy d'un U, ou d'une R. République, Républicain, répugner, répugnance, réputation, réputer, répudier,

répresenter, répresentation, réprimende, réprimer, réprouver, réprobation, &c. excepté : reprise, reproche, reprocher, reprendre.

Muét devant le Q. requeste, requerir, requis, &c. excepté, réquisition.

Fermé devant l'S. résident, résidance, résignation, résister, résistance, résoudre, déterminer résolu, résolution, résulter, résurrection, résusciter, excepté : resonner, reserve, reservé, resoudre, quand il signifie dissoudre, & ses dérivez.

Muét devant le T. retarder, retardement, retenir, retentir, retenuë, retour, retraite, retrancher, retranchement, retrousser, &c. excepté : rétine, Rhétorique, Rhétoricien, rétif, rétrograder, rétribution, rétracter, rétractation.

Fermé devant l'V, & l'R réverer, réveil, révelation, réveler, réverence, révision, réünion, réünir, révoquer, révolte, révolter, réussir, révolution, révulsion, &c. excepté : revanche, reveche, revenu, rente, revers, reveuë.

Fermé, sécher, sécheresse, sécoüer, séconder, sécourir, séculier, séculariser, séverité, sédentaire, sédition, séduire, séducteur, sécourir, séjourner, Séminaire, Sénat, Sénateur, Sénéchal, séparer, séparation, sépulchre, sépulture, séquestre, séquestrer, sérenité, sérenissime, sérenade, sérieux, sévere, séverité, &c. excepté : second, secondement, qui se prononcent par un E muét ; quoy qu'on dise séconder par un é fermé, secours, quoy qu'on dise sécourir, secousse, quoy qu'on dise ; sécoüer, excepté encore : secret, Secretaire, selon, semaine, seringue, serein, quoy qu'on dise, sérénité, j'ajoûte, semaille, semer, & tous les temps de

ce verbe, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe, comme : semasse, semoit, semerent, &c.

Fermé Télescope, témeraire, témerité, témoin, témoignage, Térence, théatre, Théologie, thése, Thésée, &c. excepté les noms où cette syllabe est suivie d'une N, comme : tenable, tenir, tenuë, &c.

Fermé, trésor, Trésorier, trébuchet, tréfle, trémousser, trépas, tréve, &c.

Muét, velours, velouté, velu, venaison, vené, venir, venin, Veneur, venuë, vetiller, vetille, &c. excepté, véne, vénérable, vénerie, vérité, vétement, véture, vénimeux, quoy qu'on dise, venin par un E muet.

Fin de la Prononciation.

Prophete Royal n'est plus du bel usage ; Prophete Roy est plus usité, mais Roy Prophete paroist le meilleur des trois. Les Prédicateurs commencent à se défaire de Prophete Royal, & ceux qui parlent bien disent le Roy Prophete, c'est ainsi qu'il se trouve dans les nouveaux Livres de pieté, qui sont écrits avec quelque politesse.

Quelques-uns croyent qu'il faut dire Ptolomée, en parlant de l'astronome, le systeme de Ptolomée, & Ptolémée, en parlant des anciens Rois d'Egypte, le Roy Ptolémée ; mais je crois qu'il y a un peu d'imagination en cela.

Ce mot est bon & fort estably : « Il ne faut donner ny trop de crainte à une ame pusillanime, ny trop de confiance à une ame présomptueuse. »

Pusillanimité se dit aussi, & de bons Auteurs s'en servent, on luy reprochoit de prendre trop de mesures, & on appelloit sa crainte pusillanimité.

Q

Ce terme a vieilly & n'est plus d'usage ; il se disoit encore du temps de M. de Voiture, « la faveur dit-il, dans une Lettre à Mademoiselle de Paulet, que me font trois si excellentes personnes me soulage de toutes mes peines, & m'en donne quand & quand une nouvelle de ne pouvoir m'en rendre digne. »

Il y a des gens qui en veulent à ce mot, mais il ne laisse pas d'estre bon, nos meilleurs Auteurs s'en servent ; & en voicy plusieurs exemples :

« Je ne me laisse pas emporter aux haines publiques, que je sçay estre quasi toûjours fort injustes. »

« Je remercie tres-humblement M. Godeau des Vers qu'il m'a envoyez, je n'estudie quasi plus que dans les choses qu'il a faites. »

« Les Romains ne s'occupoient quasi à rien, qui n'eust rapport à l'Eloquence. »

« L'amour n'a quasi jamais bien estably son pouvoir qu'aprés avoir ruiné celuy de nostre raison. »

« Il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes obligations. »

« Les Fables ne plaisent que lors que l'artifice du Poëte est tel que l'on s'imagine, quasi qu'elles sont véritables. »

« Heureusement nous sommes à la Campagne, & nous menons quasi une vie pastorale. »

« Ny la valeur de ce Prince, ny ses qualitez heroïques ne sont quasi pas des exemples pour vous, tant elles sont élevées au dessus de vous. »

Il est souvent à propos de se servir de que, au lieu de ou, comme : n'est-ce pas à Paris qu'il va, pour, où il va.

« C'est dans les pensions des Colléges que la jeunesse se gaste le plus », pour où la jeunesse.

« C'est en Dieu que nous devons mettre nos espérances », pour où nous devons mettre.

Le que pour où se met souvent aprés les noms de temps, comme : le jour que je partis, le jour qu'il arriva, &c.

« Il vescut dans le désordre jusqu'à l'âge de vingt ans, que Dieu luy ouvrit les yeux. »

« Quel fut le jour heureux qu'on la vit sortir comme la Colombe de l'Arche. »

Souvent l'on met que au lieu de mettre d'où, ou de qui, comme : « c'est de Dieu que nous devons attendre nôtre salut », pour, de qui.

« C'est de cette illustre Maison que sont sortis tant de grands hommes », pour, d'où sont sortis.

Il n'est pas moins ordinaire de se servir de que pour avec ; exemple : « J'ay receu vostre lettre, avec tout le contentement & la satisfaction que l'on doit recevoir cét honneur », dit M. de Voiture, au lieu de avec tout le contentement & la satisfaction avec laquelle l'on doit recevoir cet honneur, ce qui ne seroit pas si bien.

Que pour si est encore fort en usage ; comme : « si les choses vont bien, & que je vienne à bout de mes affaires. »

Si vous allez à Paris, & que vous y demeuriez long-temps, mieux que, & si je viens à bout, & si vous y demeurez longtemps.

Que se met aussi élégamment pour puisque.

Quand nostre hoste charmé m'avisant sur ce point
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point.

Et le Pere Tarteron dans son élegante traduction d'Horace, se sert de la mesme façon de parler. « Laquais, les bouteilles sont-elles cassées, qu'on ne m'apporte point, quand j'en demande ? »

C'est comme s'il y avoit ; puis qu'on ne m'apporte point, quand j'en demande.

Que est souvent necessaire au lieu de par, comme : « si l'exercice de cette importante Charge laissoit autant de loisir à M. le Chancelier qu'il a d'estime pour vous, le Conseil rendroit ses Arrests par la mesme bouche, que sa Majesté rend ses oracles » ; pour par laquelle sa Majesté.

Il y a bien de la différence entre l'un & l'autre, se plaindre de ce que, suppose un sujét de plainte & se plaindre que, n'en suppose point : de la vient que ce seroit mal s'expliquer, si je répon-

dois à une personne, qui m'accuseroit à tort de l'avoir choquée ; vous avez tort de vous plaindre, de ce que je vous ay choqué ; parce que ce seroit avoüer que je l'aurois choquée, je devrois dire : vous avez tort de vous plaindre que je vous aye choqué.

M. Ménage n'est pas à suivre, quand il dit dans ses observations, qu'il ne faut pas dire quel quantiéme ; mais quantiéme tout seul. Car il est certain qu'on dit aujourd'huy quel quantiéme avons nous ? quel est le quantiéme du mois ? & si cela avoit besoin de l'autorité de quelques Ecrivains, il ne me seroit pas difficile d'en rapporter icy plusieurs exemples ; mais je ne crois pas que ce soit plus une question, & qu'il y ait personne qui sur la décision de M. Ménage, voulust reprendre le Traducteur des Caracteres de Théophraste, d'avoir dit : « Il luy demande combien de colomnes soûtiennent le théatre de la Musique ? quel est le quantiéme du mois ? »

Le pronom qui ne se dit que des personnes, hors le nominatif & l'accusatif qui se disent des choses & des personnes ; il seroit ridicule, par exemple, de dire : ce sont des artifices à qui vous devez prendre garde ; chacun sçait qu'il faut dire, à quoy ou ausquels ; & il est mieux de dire, à quoy, comme : « Il n'y a point de raison à cette varieté d'habits ; & à ces changemens si fréquens à quoy nous sommes accoûtumez. » Mais quand on parle par Prosopopée, & que les phrases sont personnelles ; on peut dire à qui, comme : voilà une herbe à qui je dois la santé. On a parlé assez amplement de cela dans la Grammaire générale.

Le Soleil que l'on dit qui est plus grand que la terre.

Le Pere Bouhours prétend qu'on doit dire, le Soleil que l'on dit estre plus grand que la terre ; mais ce tour semble plus Latin que

François ; l'autre est sans doute préférable & plus conforme à l'usage ; aussi un Auteur fort poli n'a pas manqué de s'en servir.

« La Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences estoit habitée, pourroit bien ne l'estre point. »

Il est vray qu'il n'y a pas en cela beaucoup de Grammaire ; mais il suffit que ce soit l'usage ; c'est à quoy devoit prendre garde le dernier Traducteur de l'Imitation, lequel a fait une fort méchante phrase, en voulant s'exprimer par l'infinitif ; « l'humble contribution, dit-il, est ce parfum précieux que vous voulutes autrefois estre répandu sur vos pieds sacrez ». Il falloit que vous voulutes autrefois qui fust répandu sur vos pieds sacrez, ou bien que vous voulutes autrefois qu'on répandist sur vos pieds sacrez.

Exemple : Pour aimer Dieu il faut se mépriser soy-mesme, qui est une chose fort difficile à l'homme. Il semble qu'il faudroit ce qui est ; mais j'ay remarqué que tous nos bons Auteurs parlent ainsi.

« Les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druides. »

« Nous viendrons à bout d'éviter ces vices, si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile. »

La raison de cela, c'est que ce relatif qui au lieu de se rapporter à un mot précédant, comme c'est l'ordinaire, se rapporte à un mot suivant. Dans ces paroles, par exemple : les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druides, ce qui se rapporte à tradition ; & ce rapport du relatif au mot suivant est

fort ordinaire aux Latins : tous les Orateurs en sont pleins aussi bien que les Poëtes.

C'est par là qu'on peut rendre raison de ces autres façons de parler : Il luy donne tous les ans mille francs, qui est la rente qu'il est obligé de luy payer. Il n'a que douze ans qui est un âge encore tendre. M. d'Ablancourt dit dans les Commentaires de César : « le mur avoit quarante pieds d'épaisseur, qui est ordinairement la longueur des poutres » ; il semble qu'il faudroit : qui sont, en faisant rapporter qui à quarante pieds, mais ce seroit mal dit, il doit se rapporter à longueur, qui est aprés.

Il est souvent bon de se servir de lequel, au lieu de qui, pour éviter l'ambiguité, ainsi que nous l'avons dit en parlant des équivoques ; mais il est bon aussi de s'en servir quelquefois, pour éviter deux qui de suite, comme : c'est un homme lequel n'a rien qui le distingue, & non, c'est un homme qui n'a rien qui le distingue ; c'est aussi comme a parlé le Pere Bouhours : certaines plaintes, lesquelles n'ont rien qui les distinguent ; car autrement deux qui choqueroient l'oreille. Il est à propos encore de mettre lequel, au lieu de qui, pour rendre la phrase plus soûtenuë ; & en voicy un exemple de M. le Maître, contre un accusé qui se défendoit mal.

« Il imite ces peuples, qui habitent la Zone torride, lesquels jettent des fléches contre le Soleil, lors qu'ils se sentent piquez par la chaleur de ses rayons. »

Il est certain que ce lesquels soûtient mieux la phrase, que ne feroit un qui.

Exemple : Les hommes se conduisent qui d'une façon, qui de l'autre.

Cela fut cause que les Gaulois s'adonnerent qui plus, qui moins à entendre & à parler leur Langue.

Ces expressions sont supportables, pourveu que le qui soit au nominatif, comme il est là ; mais elles sont à éviter lors que le qui est le cas d'un verbe, comme en cét exemple : « Satan s'est servy de la curiosité pour perdre les hommes, qui d'une façon, qui de l'autre » ; car ce qui est là le cas de perdre.

Exemples : C'est moy qui ay fait cela, & non, qui a fait cela, ce n'est pas moy qui l'ay dit, & non, qui l'a dit.

Vous n'estes pas gens qui vous contentiez de peu de chose, & non, qui se contentent ; c'est ainsi qu'on parle aujourd'huy, & cét usage est mesme fondé sur une régle de Logique tres-véritable, comme on l'a montré dans la Grammaire générale : qui est que dans ces sortes de propositions le sujét attire à soy l'attribut, & le détermine ; d'où vient que ces raisonnemens cy sont faux : l'homme est animal, le singe est animal ; donc le singe est un homme, parce que animal estant attribut dans les deux premiéres propositions, les deux divers sujéts le déterminent à deux diverses sortes d'animal ; c'est pourquoy c'est parler conformément à la régle, que de dire : vous estes homme qui avez bien veu des choses ; c'est vous qui m'avez appris cela ; c'est moy qui ay fait cela : parce que le mot d'homme & le mot de qui est déterminé par celuy de vous, à estre mis à la seconde personne ; & dans le troisieme exemple, qui est déterminé par moy, à estre mis à la premiére, aujourd'huy on est assez exact là-dessus ; mais il y a peu d'années que les meilleurs Ecrivains mesme y faisoient des fautes. M. d'Ablancourt, par exemple, ne dit-il pas quelque part : Vous estes le premier Romain, qui a entrepris une telle accusation, pour, qui avez. Et M. de Voiture fait ces sortes de fautes en

mille endroits ; il dit, par exemple, en écrivant à M. le Cardinal de la Valette ; Il vous semble que tous les autres ont du loisir, & qu'il n'y a que vous qui travaille, & à M. le Duc de la Trimoüille, vous ne vous contentez pas de me faire de nouveaux bienfaits, vous les accompagnez de circonstances si obligeantes, qu'il faut avoüer qu'il n'y a que vous au monde qui le scache faire de la sorte, pour, qui le sçachiez. Il dit encore dans une Lettre à M. Davaux : La paix ne se peut plus faire que par miracle ; on croit que c'est vous qui fera ce miracle, pour, qui ferez.

Le Pere Bouhours a fait une remarque là-dessus, & montre par deux ou trois autoritez, que ce mot est élégant en certains endroits. Je crois qu'on peut ajoûter à sa réflexion que quiétude marque plus de repos de l'esprit que du corps ; on peut estre en repos sans estre dans la quiétude, c'est à dire, que le corps peut reposer, & l'esprit estre dans l'agitation. Quiétude est proprement l'opposé d'inquiétude. Au reste il est bon d'observer que ce mot pour être dit avec grace, veut ordinairement estre joint avec quelque adjectif, on ne dit point une quiétude ; mais on dira bien une grande quiétude, comme : « il passoit les nuits entiéres dans une grand quiétude. »

C'est le sentiment de quelques personnes, qu'il est souvent à propos de mettre pour au lieu de quoyque ; j'en connois qui n'approuveroient pas cette phrase : vous sçavez que quoyque l'on soit riche, on n'en est pas plus heureux, & qui aimeroient mieux : vous sçavez que pour estre riche, on n'en est pas plus heureux ; ce quoy entre deux que, leur déplaist ; je dis la mesme chose de presque : & il y a des gens qui trouvent quelque chose de rude en cet exemple de M. Sarasin ; ce sont des choses, qui bien que presque semblables, ne laissent pas d'estre dignes du témoignage

de l'Histoire. Ces mots : qui bien que presque leur choquent l'oreille ; il eust esté peut-estre plus doux de dire : ce sont des choses qui pour être presque semblables, ne laissent pas d'être dignes du témoignage de l'Histoire. Je n'ose pourtant rien decider là-dessus.

C'est un mot consacré, pour marquer ce pain que nous demandons tous les jours à Dieu dans l'Oraison Dominicale ; quelques-uns néanmoins aiment mieux qu'on dise : nostre pain de chaque jour : On dit, l'experience de tous les jours, ou, l'experience journaliere ; mais on ne dit point, l'experience quotidienne, on dit encore : le mouvement journalier des Cieux.

R

Rancune n'est presque plus en usage que parmy le petit peuple, il ne faut point avoir de rancune contre ses ennemis, dit-on quelquefois pour, il ne faut point avoir d'aversion pour ses ennemis.

On tombe dans ce défaut quand on fait rapporter un mot à un autre, auquel il ne doit point se rapporter. Exemple : « Quelques efforts que ces Orateurs fassent pour animer leurs discours ; on les écoute avec froideur, laquelle est d'autant plus sensible que l'on n'est agité d'aucune émotion. »

Le mot de froideur en cét exemple estant pris indéfiniment, le rélatif laquelle ne peut s'y rapporter. Il falloit dire : « Quelques efforts que ces Orateurs fassent pour animer leurs discours, on les écoute avec froideur ; & cette froideur est d'autant plus sen-

sible que &c. » ou bien : « on les écoute avec une froideur qui est d'autant plus sensible que, &c. »

« Pour ce qui est des malheureux, dit le mesme Auteur de cet exemple : nous les secourons avec un plaisir secret ; il est comme le prix qui nous paye en quelque façon du soulagement que nous leur donnons. »

Plaisir secret est pris là trop indéterminément pour que le pronom, il, s'y puisse rapporter. Il n'y avoit que le pronom rélatif, qui, avec lequel ce rapport pust estre bon. Il falloit donc dire : nous les secourons avec un plaisir secret qui est comme le prix, &c. & non, nous les secourons avec un plaisir secret, il est, &c.

M. d'Ablancourt dans la traduction de César, fait une faute à peu prés semblable, lors qu'il dit : « Si ma mort n'entraînoit point avec elle la captivité de ma nation, je choisirois de mourir avec honneur, puisqu'il m'a toûjours esté plus cher que ma vie. »

Selon toutes les régles, ce puis qu'il, ne doit point se rapporter à honneur. Il dit encore ailleurs : « C'est un présent du Ciel dont il honore les grands hommes. » Qui ne voit que cét, il, ne sçauroit se rapporter réguliérement à Ciel ? & qu'il devoit dire : c'est un présent dont le ciel honore les grands hommes.

M. de Voiture fait quelquefois de ces faux rapports, voyez donc, dit-il, à me mettre en repos là-dessus, car sans mentir cela a troublé le mien. Ce rapport de le mien à repos n'est pas régulier. Presque tous nos Auteurs François sont remplis de ces sortes de fautes ; & j'ay remarqué que les plus exacts mesme s'y laissent quelquefois tromper. M. le Maistre, par exemple, dont la diction est si claire & si châtiée, dit dans un de ses Plaidoyez : « Il veut estre maistre du cœur qui n'en reconnoît point sur la terre », il

falloit : Il veut estre maistre du cœur qui ne reconnoît point de maistre sur la terre.

Si des Ecrivains de cette conséquence, & qui sont les modéles de tous ceux qui veulent apprendre à bien parler, ne peuvent s'empescher de faire de ces rapports irréguliers, nous estonnerons-nous que tant d'autres y soient tombez ; & qu'un Auteur d'ailleurs assez poly ait dit : « si la Cour de Rome me laissoit en repos, je ne troublerois celuy de personne » ; au lieu de mettre : Si la Cour de Rome ne troubloit pas mon repos, je ne troublerois celuy de personne.

Nous devons encore moins nous estonner que le dernier Traducteur de l'Imitation ait mis : « Il faut que vous ayiez soin de travailler avec la grace, & que vous remettiez à Dieu celuy de vous visiter », au lieu de mettre : il faut que vous ayiez un grand soin de travailler avec la grace, & que vous remettiez à Dieu celuy de vous visiter.

On doit éviter de faire rapporter un mot à ce qui est dit de la chose, au lieu de le faire rapporter à la chose mesme, dont on parle principalement, par exemple : « Il faut que la conversation soit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'il ait ses bornes » : au lieu de, il, qui se rapporte là à plus agréable bien de la vie, qui est dit de la conversation, il falloit mettre, elle, le faisant rapporter à conversation, & dire : Il faut que la conversation soit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'elle ait ses bornes.

Je remarque encore une autre sorte de mauvais rapport que l'exemple va faire entendre : « On ne doute point que les Livres de pieté ne soient utiles à un grand nombre de personnes ; & que

trouvant dans cette lecture des gousts spirituels qui les portent à s'en nourrir, elles n'en retirent un tres-grand avantage » ; ce mot trouvant ne sçauroit se rapporter correctement à personnes, parce que personnes n'est pas au nominatif, il falloit dire : on ne doute point qu'un grand nombre de personnes ne retirent beaucoup de profit des Livres de pieté, & que trouvant dans cette lecture, &c.

Recitateur paroist estre un terme nécessaire, car nous n'en avons point d'autre pour exprimer ce qu'il signifie : & il me semble que M. de Balzac ne s'en sert point mal à propos quand il dit : « Vous diriez qu'ils ont appris par cœur des sentences, & qu'ils les alleguent de quelqu'autre ; on les nomme Acteurs improprement, ce sont de véritables récitateurs ; ce sont des enfans qu'on a sifflez pour un jour de cérémonie, & non des hommes qui traitent ensemble dans la conversation ordinaire. »

On demande s'il faut dire : il recouvrit la santé, où, il recouvra, il a recouvert la santé, où, il a recouvré, il est visible qu'il faut dire : il recouvra, il a recouvré, puis que ce verbe fait recouvrer à l'infinitif, & non, recouvrir, qui signifie toute autre chose, & c'est ainsi que parlent la plûpart de nos bons Auteurs.

Mon frere estant à Rome a recouvré ses huit derniers Livres.

Il fut gueri enfin par un célebre Medecin, & il recouvra la veuë.

Cela n'empesche pas néanmoins que quelques-uns ne disent recouvert. Et le Pere Bouhours, par exemple, le dit toûjours, ayant recouvert la santé & terminé ses affaires.

Et un peu plus bas, il continua son voyage quand il eut recouvert ses forces. Mais je ne crois pas qu'il soit à imiter.

L'un & l'autre sont bons, mais Réfectoir est meilleur : on luy donna le soin du Réfectoir.

Exemple : La nature aime à recevoir les honneurs, mais la grace est fidelle à les référer tous à Dieu. Il me semble que rapporter seroit meilleur que référer, qui paroist plus Latin que François.

Fautes contre le Régime.

J'appelle faute contre le régime, faire gouverner à un verbe un cas qu'il ne sçauroit gouverner réguliérement : L'exemple le fera entendre. M. de Voiture dit dans une Lettre qu'il écrit à Mademoiselle de Ramboüillet, au sujét du mot de car, qu'on vouloit bannir de la Langue Françoise : « En un temps où la fortune jouë des Tragédies par tous les endroits de l'Europe, je ne voids rien si digne de pitié, que quand je voids qu'on est prest de chasser, & de faire le procés à un mot qui a si utilement servi cette Monarchie. » Il y a une faute contre le régime en cette phrase : on est prest de chasser & de faire le procez à un mot. Afin que cela fust bien, il faudroit que le verbe chasser gouvernast le datif, & qu'on pust dire chasser à un mot ; ce qui n'estant point, il s'ensuit qu'on ne peut dire chasser & faire le procez à un mot, parce que c'est donner à un verbe un régime qu'il n'a pas.

Cette régle peut servir à juger de plusieurs autres fautes qu'on a coûtume de faire là-dessus ; & on peut connoistre par là si ce titre qu'un Auteur a donné à son Livre est régulier : La Rhétorique Françoise nécessaire à tous ceux qui veulent parler ou écrire comme il faut, & faire ou juger des discours.

Il est facile de voir que le régime n'est point observé dans ces mots, ceux qui veulent faire & juger des discours ; car juger gou-

verne là un autre cas que faire, puis qu'on ne dit point juger un discours, comme on dit faire un discours. On dira bien faire & examiner des discours, parce qu'on dit également faire un discours, & examiner un discours ; mais ce ne seroit pas parler correctement que de dire, faire & juger des discours : Et afin qu'il n'y eust point là de faute contre le régime, il faudroit que le verbe juger pust y gouverner l'accusatif ; comme lors qu'on dit, juger un criminel, juger des criminels. Ce qui ne se pouvant pas, la phrase est vicieuse.

Nous pouvons encore connoistre sur ce principe si cette maniére de parler est bonne : Couvrons d'un rideau & mettons un voile au devant d'un spectacle si horrible. Il n'est pas bien difficile d'en juger ; & il est visible qu'il y a là une faute grossiére contre le régime. Il faut donc tenir pour régle générale qu'on doit toûjours observer le régime des verbes.

Nous avons encore deux réflexions importantes à faire sur ce sujét. La premiére, qu'il est mieux qu'un verbe qui gouverne un substantif dans le premier membre d'une phrase, ne gouverne pas un, que, dans le second, c'est à quoy on ne prend pas assez garde quand on compose : En voicy un exemple. César apprit la vérité par ses coureurs, & que la frayeur avoit troublé la veuë à Considius. Ce qui paroist presque aussi irregulier que si je disois : aprés le festin & que tout le monde fust sorty de la salle. Il falloit donc ajoûter un autre verbe pour le gouverner, & dire par exemple, César apprit la vérité par ses coureurs, & connut que la frayeur avoit troublé la veuë à Considius.

On estoit autrefois fort peu exact là-dessus ; & M. de Vaugelas est assez sujét à ces sortes de négligences, je n'en apporteray qu'un exemple. « Si vous avez tous ce mesme cœur, & cette

mesme résolution, je réponds de vostre liberté ; & que vous n'aurez point à souffrir le faste & les fiers regards des Macédoniens. » Il falloit : Je vous assure de vostre liberté, & vous réponds que vous n'aurez point à soûtenir, &c.

La seconde réflexion est qu'un verbe qui régit un infinitif dans un membre de la phrase, ne doit point régir un substantif dans l'autre.

Exemple. Il ne nous est point nécessaire d'apprendre à tirer de l'arc ni le maniment du javelot. Cette expression est tout-à-fait défectueuse ; que coutoit-il de dire, il ne nous est point nécessaire d'apprendre à tirer de l'arc ni à manier le javelot.

On se sert élégamment de ce mot, en parlant des tristes restes de quelque incendie, de quelque naufrage, ou de quelque autre accident de la sorte.

Les miserables reliques de cette guerre, dit un habile Ecrivain ; ce qui est mieux que s'il eust dit, les miserables restes de cette guerre.

Ce mot est toûjours féminin, il est vray que l'Auteur du Panégyrique de Saint Charles Borromée a dit : dans un pareil rencontre, & celuy des Mémoires sur les guerres de Paris. Il fit en ce rencontre violence sur son naturel. M. de Voiture le fait aussi quelquefois masculin, mais l'usage d'à présent y est contraire. On dit néanmoins en parlant d'une chose achetée à bon marché, c'est un rencontre, & non, c'est une rencontre.

C'est peut-estre icy une des choses où l'on manque le plus, & l'on y peut faire des fautes en tant de maniéres, qu'il est bien difficile de s'en empescher. C'est pourquoy je vais en apporter des

exemples de toutes les sortes, afin que l'on connoisse les différentes occasions où ces répétitions sont nécessaires.

Quand il y a un que au commencement de la phrase, il faut le répéter dans les autres membres.

Exemple. « Les Gaulois adorent Apollon, Mars, Jupiter, Minerve. Ils croyent qu'Apollon chasse les maladies, Minerve préside aux ouvrages, Jupiter est le Souverain des Cieux, & Mars l'arbitre de la guerre. »

Il eust esté mieux de répéter le que, dans tous les articles de cette période, hormis au dernier, en disant : « Ils croyent qu'Apollon chasse les maladies, que Minerve preside aux ouvrages, que Jupiter est le Souverain des Cieux, & Mars l'arbitre de la guerre. » La répétition de, que, bien loin d'estre vicieuse en cet endroit est élégante, & mesme nécessaire pour soûtenir le discours.

Souvent il faut répéter l'adjectif. Exemple. César tourne toutes ses forces & ses pensées contre Ambiorix. Il falloit, toutes ses forces & toutes ses pensées. Ces omissions sont des négligences, qu'on doit éviter, & on ne peut excuser celle-cy d'un faiseur d'entretiens, qui dit en loüant une communauté, qui est fort au dessus des loüanges qu'il luy donne : Ils vivent dans un grand éloignement du monde, & mépris de ce qu'on y appelle grand & agreable, cette phrase est estropiée : il falloit répeter dans & grand, en disant ; ils vivent dans un grand éloignement du monde, & dans un grand mépris de ce qu'on y appelle grand & agréable.

La répétition des verbes est quelquefois aussi fort nécessaire.

Exemple : « Un Prince qui apprenoit à joüer des Instrumens, ayant touché une corde pour une autre ; & se formalisant de ce que son maistre l'en reprenoit ; si c'est comme Roy, répondit le maistre, vous avez droit de le faire ; si comme Musicien, vous faites mal. »

Il falloit répéter, c'est aprés le second si, & dire : si c'est comme Musicien. Car c'est une régle générale que dans ces sortes de phrases, il faut toûjours répéter le premier verbe aprés les si qui suivent. Quand M. le Maistre, par exemple, a dit dans un de ses Plaidoyez : « N'est-il pas raisonnable qu'un François puisse avoir des enfans François par tout, que non pas qu'il en ait un Espagnol, si sa femme accouche en Espagne ; un Savoyard si en Savoye, un Anglois si en Angleterre » ; il eust mieux fait de répeter accouche aprés chaque si en ajoûtant le pronom elle, de cette sorte : « Que non pas qu'il en ait un Espagnol si sa femme accouche en Espagne, un Savoyard si elle accouche en Savoye, un Anglois si elle accouche en Angleterre » ; le Latin n'aime pas ces sortes de répétitions, mais le François les demande.

Exemple. Il ne faut point que cela vous gesne, car on ne doit point l'estre en ces occasions, il faut dire car on ne doit point estre gesné en ces occasions. La raison en est que le verbe qui précede estant à l'actif, ne sçauroit se sous-entendre aprés pour un infinitif passif. C'est pourquoy on dira fort bien, il ne faut pas que vous soyiez gesné, car on ne doit point l'estre en ces occasions ; mais non, il ne faut pas que cela vous gesne, car on ne doit point l'estre, &c.

Un certain Auteur qui a voulu faire une Rhétorique Françoise, dit dans un endroit de son Livre : On ne doit ni suivre les autres aveuglément ni croire les autres ou soy mesme immanquable. Il

devoit dire : ni croire les autres, ni se croire soy-mesme immanquable ; car quoy qu'on dise, croire quelqu'un, on ne dit point, croire soy-mesme, mais se croire soy-mesme.

Le Pere Bouhours dans ses Remarques fait une réflexion semblable à celle-cy ; il cite ce passage de M. d'Ablancourt dans le songe de Lucien : Une pauvre inconnuë qui est contrainte de travailler de ses mains, & de songer plûtost à polir un marbre que soy-mesme, surquoy il dit qu'il falloit répéter polir en y ajoûtant se, & dire, qui est contrainte de travailler, & de songer plûtost à polir un marbre qu'à se polir soy-mesme. Par ce, dit-il, qu'on ne dit pas, polir soy-mesme, mais se polir soy-mesme. Ce principe est vray, mais il me semble que le Pere Bouhours ne l'a pas assez approfondy ; car quoy qu'on ne dise pas aimer soy-mesme, mais s'aimer soy-mesme ; on ne laisse pas de dire, aimer son prochain plus que soy-mesme ; on dit tous les jours en cent occasions, je l'aime plus que moy-mesme : nous devons aimer Dieu plus que nous mesme : Il faut donc expliquer d'où vient cette différence, & voicy ce me semble ce qu'on en peut penser : La raison que j'ay apportée pour faire voir qu'il ne faut pas dire, on ne doit pas croire les autres ni soy mesme immanquable, n'a point de lieu lors qu'il y a un terme de comparaison comme dans l'exemple cité, aimer le prochain plus que soy mesme, pourveu toutefois que ce terme de comparaison soit immediatement devant le, que, qui est gouverné par la comparaison, comme il est dans le mesme exemple : ainsi (quoy qu'on ne puisse pas dire, polir un marbre plutost que soy-mesme ; parce que plutost faisant là l'office d'au lieu de, n'est pas un véritable comparatif.) On peut dire sans crainte de faillir, aimer son prochain plus que soy-mesme, autant que soy mesme. Mais si je déplace ces termes de comparaison plus, autant, & que je ne les mette pas immediatement devant le

que, alors je dois répéter le verbe, & dire par exemple, il y a des Chrestiens qui aiment plus leur prochain, qu'ils ne s'aiment eux-mesme. Un pere songe plus à enrichir ses enfans, qu'à s'enrichir luy-mesme : Il y a des gens qui travaillent plus à sanctifier les autres qu'à se sanctifier eux mesmes.

Et je ne parlerois pas tout-à-fait bien, si je disois, il y a des Chrestiens qui aiment plus leur prochain qu'eux-mesmes. Un pere songe plus à enrichir ses enfans que luy-mesme. Il y a des gens qui travaillent plus à sanctifier les autres qu'eux-mesmes.

Mais au contraire, si je r'approche la particule plus, & que je la mette immediatement devant le que, la répetition ne sera plus nécessaire, & ces phrases cy seront bonnes : Il y a des Chrêtiens qui aiment leur prochain plus qu'eux-mêmes. Un pere songe à enrichir ses enfans plus que soy-mesme.

Ainsi c'est une faute de dire : j'instruis mieux les autres que moy-mesme, pour, que je ne m'instruis moy mesme ; & ce n'en est pas une de dire : j'instruis les autres mieux que moy-mesme.

C'est mal dit : Il est quelquefois plus à propos de croire les autres que nous-mesmes.

Et c'est bien dit : Il est quelquefois à propos de croire les autres plus que nous-mesmes.

Voilà ce que fait un mot placé dans un endroit plûtost que dans un autre, & mesme si l'on y prend garde, ce dérangement met quelquefois de la différence dans le sens, quoy qu'elle ne soit pas notable.

AUTRES EXEMPLES.

M. de Voiture dit en écrivant à Monseigneur d'Avaux : Mon Térence n'est pas si correct que le vôtre, ni moy si correct que vous. Quelques personnes critiquent cette maniere de parler, & prétendent qu'il falloit répéter le verbe estre à la premiére personne, & dire : Mon Térence n'est pas si correct que le vostre, ni je ne suis pas si correct que vous, parce que est, qui est en haut, ne peut se sous-entendre en bas pour, je suis.

Le dernier Traducteur de l'Imitation, dit dans un endroit : Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu, ou point du tout de sçavoir. Et dans un autre : Il faut attendre tout de Dieu, & rien de soy-mesme. Ces deux exemples sont également deffectueux. Dans le premier il falloit répéter le verbe importe, en ajoûtant une négation & dire : il y a beaucoup de choses qu'il importe peu, ou qu'il n'importe point du tout de sçavoir. Car on ne dit pas : il importe point. Et dans le second il falloit de mesme répéter le verbe attendre & ajoûter la négation, en disant : Il faut attendre tout de Dieu, & ne rien attendre de soy-mesme, parce qu'on ne dit point attendre rien, mais n'attendre rien.

Mais lors que la négation est exprimée au commencement de la période, il n'est pas nécessaire de rien de répéter, comme on le voit en cét exemple du mesme Auteur : La plûpart des hommes s'égarent souvent, & ne r'emportent que peu ou point de fruit de leurs estudes.

Quand la période est un peu longue, il est de la clarté & mesme de la grace du discours de répéter le verbe. En voicy un excellent exemple de M. Racine en son remerciment à M de Bergeret & de Corneille.

« Qui l'eust dit au commencement, de l'année derniére, & dans cette mesme saison où nous sommes ; lors qu'on voyoit tant de haines éclatter, tant de ligues se former ; & cét esprit de discorde & de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eust dit qu'avant la fin du printemps tout seroit calmé. »

Il est bon quelquefois en répétant le verbe d'ajoûter, dis je, lors que la phrase est de trop longue haleine : comme en cét exemple du mesme Auteur.

« L'Académie a regardé la mort de M. de Corneille, comme un des plus rudes coups qui la pust frapper : car bien que depuis un an une longue maladie nous eust privez de sa présence, & que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées ; toutefois il vivoit, & l'Académie dont il estoit le Doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent ; de voir, dis-je, immediatement au dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille. »

Il faut néanmoins éviter de se servir trop souvent de ces, dis-je, & ne pas faire comme le Pere Bouhours qui en met presque à toutes ses phrases.

Outre les répétitions, dont je viens de parler, il y en a encore de pronoms & de particules, je vais en apporter des exemples.

« Il est écrit, vous aimerez vôtre prochain & haïrez vostre ennemy ; & moy je vous dis : vous aimerez vostre ennemy, benirez ceux qui vous maudissent, ferez du bien à ceux qui vous persecutent, prierez pour ceux qui vous calomnient. »

Il falloit répéter le pronom vous, & dire : « vous aimerez vos ennemis, vous benirez ceux qui vous maudissent, vous ferez du bien à ceux qui vous persecutent, vous prierez pour ceux qui vous calomnient. »

Le même Auteur aprés avoir dit, en expliquant la parabole du Laboureur, que les premiers, les seconds, & les troisiémes qui y sont figurez, sont ceux qui ne font pas fructifier la parole de Dieu, ajoûte : les derniers sont ceux qui l'écoutent, la méditent, souffrent avec joye les tribulations où elle les expose. Il falloit répéter qui, & dire, les derniers sont ceux qui l'écoutent, qui la méditent, qui souffrent avec joye les tribulations. Mais quand les cas se trouvent tous devant ou aprés les verbes, il ne faut pas repeter le pronom, ainsi qu'on le peut voir en cét exemple du même Livre : « Ils prescherent par tout la Pénitence, guérirent un grand nombre de malades, & chasserent beaucoup de démons ». Le premier, ils, peut se répandre sur tous les autres verbes, parce que leurs cas sont tous placez selon le mesme ordre.

La répétition des particules n'est pas moins nécessaire quelquefois, que celle des pronoms. Exemple. Nostre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & examiné ses actions. Il falloit répéter la particule sans & le verbe avoir, & dire : Nostre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & sans avoir examiné ses actions. Cette répétition est absolument nécessaire à cause que l'avoir entendu, ne se rapporte pas au mesme cas que examiné, car s'il n'y avoit pas plusieurs cas pour ces deux verbes, ou qu'au moins ils fussent tous deux devant le verbe, ou tous deux aprés ; il ne seroit point nécessaire d'aucune répétion ; par exemple, on dira fort bien : nostre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & examiné ; parce que c'est le mesme cas. Je puis dire aussi : nostre

loy ne condamne personne sans avoir entendu son procez & examiné ses actions ; parce que ces deux cas sont tous deux aprés leur verbe.

Quand les mots sont synonimes, on ne répéte point les particules, par exemple, je diray : Le Fils de Dieu est venu pour racheter les hommes & les delivrer de la servitude, & non, & pour les delivrer ; parce que racheter & delivrer sont la mesme chose, nos bons Auteurs sont fort exacts là-dessus.

M. le Prince de Conty, par exemple, dit dans un excellent traité en parlant des spectacles : « la creature y chasse Dieu du cœur de l'homme, pour y dominer à sa place ; y recevoir des sacrifices & des adorations ; y régler ses mouvemens, & y faire toutes les fonctions de Souverain qui n'appartiennent qu'à Dieu. »

La particule, pour, n'est point répétée en cét exemple, parce que les diverses parties de cette phrase ne font point de sens différens, & ne sont à proprement parler que des synonimes. M. Fléchier dit dans l'Oraison Funébre de Monsieur de Turenne, il ne perdit point ses jeunes années dans la mollesse & la volupté, il ne dit pas, dans la mollesse & dans la volupté, parce que ce sont deux termes semblables ; mais quand les mots ne sont pas synonimes, il est à propos de répéter les particules : ainsi je diray, Le Fils de Dieu est venu pour racheter les hommes, & pour détruire l'empire du démon, & non, & détruire, parce que ces deux termes racheter les hommes & détruire l'empire du démon ne sont pas la mesme chose quoy que l'une soit une conséquence de l'autre.

Il y a pourtant des mots où cette régle n'a pas lieu, par exemple la particule avec ne laisse pas de se répéter souvent quoyque les termes soient synonimes ; comme : il a agy dans

cette affaire avec prudence & avec sagesse, & non, avec prudence & sagesse. Mais il est à remarquer que si l'article le, la ou les, ou mesme quelqu'autre terme se rencontre entre avec & le mot qu'il regit, il ne faut point répéter : avec, comme : il a agy avec la prudence & la sagesse qu'il devoit. Il luy a parlé avec beaucoup de discrétion & de retenuë. Pour estre obligé de répéter avec dans ces exemples, il n'y a qu'à oster la, dans le premier, & beaucoup de, dans le second. Il a agy avec prudence & avec sagesse.

Il luy a parlé avec discretion & avec retenuë.

Exemple. De sorte que le courage avoit plus besoin d'estre réprimé, que la lâcheté n'avoit besoin d'estre excitée.

Il semble que ce seroit assez de dire, que la lâcheté d'estre excitée, mais il semble aussi que la netteté demande cette répétition.

M. Fléchier dit de Dieu dans l'Oraison de M. de Turenne, pour accomplir vos volontez & faire craindre vos jugemens, vostre puissance renverse ceux que vostre puissance avoit élevé. Il pouvoit dire, vôtre puissance renverse ceux qu'elle avoit élevez, mais cela ne seroit pas si net, ny mesme si soûtenu. Et dans l'Oraison Funebre de M. de la Moignon, en parlant de la simplicité où vivoient les hommes des premiers siécles : les bornes de leurs heritages, dit-il, estoient les bornes de leurs desirs, il pouvoit dire : les bornes de leurs héritages estoient celles de leurs desirs. Mais un Ecrivain exact se croit estre obligé à ces sortes de répétitions.

Un autre Auteur qui écrit avec beaucoup de politesse des choses mesmes les plus abstruses dit : « Il ne faut pas que l'esprit s'arreste avec les yeux, car la veuë de l'esprit a plus d'étenduë que

la veuë du corps. » Il ne mét pas, car la veuë de l'esprit a plus d'étenduë que celle du corps.

Et un autre dont le stile est fort chastié & fort exact : « l'Eloquence n'eust de succés à Rome que par les glorieuses récompenses qu'on luy proposoit. Son crédit y cessa aussitost que ses récompenses y cesserent. » Un Auteur moins exact auroit dit : son credit y cessa, aussitost que ses récompenses. Mais il est visible que la netteté demandoit cette répetition. D'ailleurs cessa estant un singulier ne peut se sous-entendre clairement pour un plurier.

Il y a d'autres répétitions qui servent beaucoup plus à la netteté, & sans lesquelles le discours n'auroit presque aucune clarté comme on peut voir en cét exemple d'un Auteur d'ailleurs fort poli : C'est sur la matiére des devises : « J'ay exprimé autrefois qu'il faut que le Prince suive les régles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une boussole tournée vers l'étoile Polaire non rego ni regar, que les principes de sa conduite doivent estre cachez, quoyque ses actions soient publiques, par une montre d'horloge motibus arcanis. Qu'avant que d'entreprendre une guerre, il doit bien considerer ce qu'il fait par une licorne, non impetu cæco. »

Cette période est pleine d'équivoques grossiéres, parce qu'il n'y a que le seul verbe j'ay exprimé qui gouverne tout le reste de la phrase. Pour remedier à cela il n'y avoit qu'à prendre un autre tour, & répéter en chaque membre de la phrase le mot j'ay.

Par exemple il falloit dire : « Afin d'exprimer qu'il faut que le Prince suive les régles de la religion, & de la prudence pour bien gouverner, j'ay proposé une boussole tournée vers l'étoile polaire,

non rego ni regar, pour marquer que les principes de sa conduite doivent estre cachez, quoyque ses actions soient publiques, j'ay répresenté une montre d'horloge, motibus arcanis, & pour montrer qu'avant que d'entreprendre une guerre il doit considerer ce qu'il fait, j'ay peint une licorne, non impetu cæco. » Ce tour eust esté clair, ce me semble, & sans galimatias.

J'appelle répétitions élégantes celles qu'on peut se passer de faire, & qui ne sont que pour la grace du discours.

Exemple : « L'observation des Loix ne passe plus pour honteuse, lors que les grands en font une publique profession, & l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toûjours. »

« Nous ne devons point trouver estrange que Dieu ait traité comme les Saints celuy qu'il avoit remply de l'esprit & de la science des Saints ; & qu'une vertu extraordinaire ait esté persecutée d'une maniére extraordinaire. »

Ces sortes de répétitions ont beaucoup de grace, mais il faut une grande delicatesse pour les bien employer. Il y en a d'une infinité de façons que je ne sçaurois rapporter. Il suffira de proposer les principales.

Exemple : « La charité pastorale que je dois avoir pour vous, m'oblige de vous dire que c'est une grande chose à un homme d'estre juge d'un homme, & encore plus à un Chrêtien d'être juge d'un Chrêtien. »

« Si nous sommes vrais disciples de Jesus-Christ, nous n'aurons point besoin des armes du monde pour vaincre le monde. »

M. Fléchier est heureux en ces sortes de répétitions élégantes. « Ce qui sert à la vanité, dit-il, n'est que vanité ; tout ce qui n'a

que le monde pour fondement se dissipe & s'évanoüit avec le monde. »

Et dans l'Oraison Funébre de M. de Turenne : « C'est le privilege de M. de Turenne d'avoir pû vaincre l'envie, le mérite l'avoit fait naistre, le mérite la fit mourir. »

L'Abbé de saint Réal dit dans la vie de Jesus-Christ, « vous avez choisi une heure convenable à l'action que vous vouliez faire, & c'estoit dans les ténébres qu'il falloit accomplir un ouvrage de ténébres ». Ces répétitions sont encore plus belles en Poësie.

Elle sceut mépriser les caprices du sort
Regarder sans horreur les horreurs de la mort.

L'excellent Traducteur du Poëme de saint Prosper contre les ennemis de la grace, dit avec beaucoup d'élégance.

Nous naissons tous pecheurs, tous dignes du supplice,
Et quiconque la connu ce crime capital,
Voit que sa playe horrible a causé tant de mal
Et qu'un joug si pesant accable de misere,
Les enfans malheureux de ce malheureux pere.

Il y a des répétitions d'une autre nature, dont le propre caractere est de donner de la force & du feu à l'expression. M. Racine dit par exemple, en parlant de feu M. Corneille. « Enfin Corneille inspiré d'un génie extraordinaire & aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scene la raison ; mais la raison accompagnée de toute la pompe, & de tous les ornemens dont nôtre Langue est capable. » Cette répétition, mais la raison, n'a-t'elle pas quelque

chose de fort & d'animé ? Voicy un autre exemple où la répétition de vous n'a pas moins de force.

C'est donc vous seul, c'est vous de qui l'orgueil extrême
Attaque en se plaignant la majesté supréme ;
Vous dont l'esprit ingrat ne peut voir sans douleur
Que la grace d'un Dieu régne dans nostre cœur ;
Vous qui voulez qu'à tous par Jesus présentée
Estant prise des uns, des autres rejettée
Nostre seul libre arbitre agissant par son choix,
Soit cause que l'un fuit, l'autre écoute sa voix.

Ces répétitions dont nous venons de donner des exemples, ne sont que de substantifs ou d'adjectifs ; mais il y en a qui se font par les verbes, & qui n'ont pas moins de grace, comme : « Il faut faire remonter ces maximes jusqu'à cét esprit divin qui anime les Poëtes, & qui les éclaire, pour nous éclairer par leur ministere. » Et M. Fléchier. La Reine, Messieurs, sanctifia sa Cour en se sanctifiant elle-mesme. M. Bertaut nous en fournit un bel exemple en ces Vers où le verbe perdre est répété avec une grace charmante.

Félicité passée qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir.

L'élégant & fidele Traducteur du sçavant Poëme de S. Prosper, dont nous avons cité déja quelques Vers, dit avec autant de grace que de verité.

Dieu ne prend pas les siens parce qu'ils le benissent
Mais choisit ses Eleus, afin qu'ils le choisissent.

Cette répétition choisit, choisissent, est d'un grand agrément & paroist d'autant plus belle qu'elle naist du sujét mesme.

Il y a des répétitions qui se font par le substantif & par le verbe, & celles-là ne sont pas moins belles que les autres.

Exemple : « L'admiration de l'esprit est plus merveilleuse que tout ce qu'il admire, & les desirs de l'homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. »

Je finis cette remarque en observant encore deux répétitions d'une autre espece, l'une se fait en répétant à diverses reprises le mesme adjectif devant des substantifs différens, comme en cét exemple de M. Fléchier, dans l'Oraison Funébre de la feuë Reine. « Ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toûjours égale : mêmes vertus, mesmes retraites, mesmes prieres, mesme usage des Sacremens, mesmes principes, mesmes régles » : l'autre se fait en répétant dans une phrase, qui est composée de plusieurs noms, le mesme adjectif aprés chaque nom, lors qu'on pourroit ne le dire qu'une fois, en le renvoyant au bout de la phrase, comme en cét exemple : « Il y a une infinité de choses qui ne dépendent que d'une lumiére humaine, d'une expérience humaine, d'une pénétration humaine », ce qui a plus de grace que si l'on disoit : Il y a des choses qui ne dépendent que d'une lumiére, d'une expérience, & d'une pénétration humaine. Il se fait une autre répétition qui n'est guéres différente de celles-là, c'est de mettre le mesme substantif au commencement de chaque membre de la phrase, comme : Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, voix pour reprendre.

J'ajoûte encore que la répétition de la conjonction, &, est fort agréable, pourveu que ce soit dans une occasion semblable à

celle-cy.

« Que les pécheurs se souviennent que Dieu voit le fond de leur conscience, qu'il est, & un témoin qu'ils ne sçauroient tromper, & un Juge dont ils ne sçauroient éviter le tribunal. »

Comme les discours prononcez demandent beaucoup plus de feu que les autres ; ils veulent aussi des répétitions plus hardies. En voicy quelques exemples : Je ne puis taire, Messieurs, sans trahir ma cause ; je ne puis taire des véritez qui ne sont que trop publiques.

« L'Espagne sur tout, l'Espagne son orgüeilleuse ennemie, se vantoit de n'avoir jamais signé que des Traitez avantageux. »

Le mesme dit encore avec beaucoup de grace, « lors que dans les âges suivans on parlera avec estonnement des victoires prodigieuses & de toutes les grandes choses qui rendront nostre siécle l'admiration de tous les siécles à venir ; Corneille n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmy toutes ces merveilles ». On pourroit dire : Corneille n'en doutons point tiendra sa place parmy toutes ces merveilles, mais ce tour uny n'auroit pas tant de feu, & ne seroit pas si propre à un discours déclamé.

Nostre Langue est heureuse en répétitions, je ne crois pas néanmoins qu'elle le soit plus que la Latine, quoy que M. de Vaugelas le prétende dans ses Remarques ; & s'il se trouve dans les Auteurs Latins quelques répétitions vicieuses, il ne s'en trouve pas moins dans nos Auteurs François ; il me seroit facile de faire voir icy par plusieurs exemples combien M. de Vaugelas se trompe, & j'espere le montrer bien-tost dans des Remarques sur la Langue Latine. Mais voyons en passant sur quels exemples il se fonde pour avancer ce qu'il dit : il cite parmy plusieurs autres

celuy-cy, qui est tiré des Commentaires de César de bell. Gall : Convocato consilio, & ad id consilium. « Voyez, dit-il. César met deux fois le mot de consilium, ainsi proche l'un de l'autre : nous avons nostre particule en François, qui nous sauve ces sortes de répétitions, en quoy nostre Langue a de l'avantage sur la Latine, car nous dirions : le Conseil estant assemblé, & un tel y ayant esté appellé. »

Il ne se peut rien de plus foible que cette raison ; car il n'y a peut-estre point de répétitions que les Latins recherchent tant que celles-là ; Cicéron, César, & un grand nombre d'autres en sont remplis. Or il n'y a pas d'apparence que des Ecrivains de cette conséquence eussent voulu tout exprés & de gayeté de cœur, gaster leurs discours, par des répétitions dont ils pouvoient si facilement se passer, par exemple, lors que César a dit dans le 4. Liv. de bell. Gall. iter in ea loca fecit quibus in locis Germanos esse audiebat. Qu'est-ce qui l'empeschoit de dire, iter in ea loca fecit in quibus Germanos esse audiebat, sans répéter locis : Quand Cicéron a dit. Nullus est dies quo die non dicam pro reo. Qu'est ce qui l'empeschoit de dire, nullus est dies quo non dicam pro reo, sans répéter, die, le sens fust toûjours demeuré le mesme, & ne fust point devenu moins clair. Il faut donc que ces répétitions passassent pour élégantes, puis qu'on voit que ceux qui parloient le mieux, affectoient en quelque sorte de s'en servir : On pardonne aisément cette petite erreur à M. de Vaugelas, qui sçavoit beaucoup mieux le François que le Latin ; mais on doit s'estonner que le Pere Bouhours, qui possede si bien toutes les Langues, ait cependant écrit la mesme chose : « La Langue Françoise, dit-il, est, si je l'ose dire, plus exacte que la Latine, qui répéte souvent les mesmes mots sans nécessité & sans grace, comme le prouve M. de Vaugelas par des exemples tirez de César,

de Cicéron, & de Quinte-curse » ; sans doute que l'autorité de M. de Vaugelas l'a empesché de faire sur cela les réflexions nécessaires ; car il n'est pas probable qu'un homme aussi versé que luy dans les belles Lettres, eust parlé de la sorte, si une trop grande considération pour les sentimens de cét Auteur, ne l'eust empesché d'examiner ce qu'il avance.

Exemple : la délicatesse des pensées de l'Auteur du discours que je m'en vais prononcer. Voilà trop de genitifs, ces sortes de répétitions sont des plus désagréables.

Un Auteur célébre a fait la mesme faute quand il a dit : le discours est imparfait, lors qu'on n'y lit pas tous les trais de la forme des pensées de celuy qui parle.

Les Juifs estoient jaloux de la gloire de la loy de Moïse.

Ces de & ces des sont insupportables pour peu qu'on ait de bon goust ; on le peut voir encore en cét exemple d'un autre Ecrivain, d'ailleurs fort exact & fort poli.

C'est un des talens des plus essentiels des grands genies de se faire de grands sujéts dans toutes les matiéres qu'ils traitent.

Exemple : « Il est vray que ce n'estoit pas de ces pierres de Turnus ou d'Ajax, ou dont Diomede frappa Enée à la cuisse ; mais de celles que des mains bien différentes de celles de ces Héros, & telles que nous en avons aujourd'huy peuvent jetter. »

Qui ne voit que ces deux : de celles, blessent l'oreille & font là un mauvais effet ; je ne dis rien de la longueur excessive de cette phrase, ce n'est pas icy le lieu d'en parler.

Exemple : Ne traitez point avec moy avec ces soumissions & ces prieres ; ces deux avec sont vicieux, & ont quelque chose qui choque l'oreille.

Exemple : « Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable ? Quelles mesures prendriez vous autres que celles que celuy que je défends a prises ? » Voilà trop de que, il falloit les éloigner un peu plus, afin qu'on les apperçeust moins, & prendre à peu prés ce tour-cy. Quelles mesures prendriez-vous autres, que celles qu'a prises celuy que je défends.

Exemple : « Le Pharisien parloit ainsi à Dieu en luy-mesme, Seigneur, je vous remercie de ce que je ne suis ni adultere, ni yvrogne comme les autres hommes, comme ce Publicain que voi-cy » : ces deux, comme, sont vicieux, il falloit changer l'un des deux en, ainsi que, & dire : de ce que je ne suis ni adultere ni yvrogne, ainsi que les autres hommes, comme ce Publicain que voicy.

Exemple : M. Racine dans le remerciment que nous avons déja cité plusieurs fois dit en parlant de la sagesse du Roy. « Les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres re-demandent ce qu'on leur a pris ; mais tous ont résolu de ne point poser les armes, mais luy qui sçait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas mesme prester d'attention à leurs assemblées. »

Il y a des gens qui croyent que ces deux mais, ainsi répétez sont vicieux ; mais cependant ils se trompent, & c'est un vain scrupule qu'ils ont. Ces deux mais, ayant deux rapports différens, il est permis de les répéter ; & nos meilleurs Auteurs n'en font point de difficulté.

M. Fléchier, par exemple, dit en parlant d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant : « l'un péche avec connoissance, & il est plus inexcusable ; mais l'autre péche sans remords, & il est plus incorrigible : mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent, ou par erreur ou par malice. »

Et M. Dépreaux : « mais quand le sublime vient à paroistre où il faut, il renverse tout comme un foudre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis icy est fort inutile pour vous, qui sçavez ces choses par expérience. »

Exemple : Cela a esté approuvé par des hommes considérables par leur mérite. Plusieurs personnes tres-entenduës dans la Langue, condamnent ces deux, par.

Le mesme Auteur dit : Je n'ay pas besoin d'autre chose pour passer pour homme de bien ; Il est certain que ces deux, pour ont quelque chose de rude, & sont mesme plus désagréables que la répétition de par, du premier exemple.

Exemple : « Une Dame de grande qualité n'estoit jamais venuë à Paris, parce qu'ayant perdu son pere & sa mere au berceau, on l'avoit confiée à une tante qu'elle avoit, qui avoit un fort grand mérite », il y a trop de fois avoit dans cette phrase ; & on lit presque dans une mesme ligne, on l'avoit, qu'elle avoit, qui avoit.

Exemple : « Il est de grande importance que les Rois & les Magistrats ne donnent que de bons exemples ; car l'imitation est le ressort le plus puissant dont l'usage se sert pour establir sa tyrannie ; car ceux qui ne se conduisent pas par raison, se laissent conduire par l'imitation. » Cette répétion de car ne fait pas là, ce me semble, un fort bel effet ; & je ne crois pas que ce soit estre

trop critique que de condamner ces sortes de répétitions, comme de petites négligences qui ne laissent pas de gaster un discours.

Dans les Dialogues il est fort facile de répéter les mesmes mots, en faisant parler les personnages. Pour l'éviter, il n'y a qu'à entremêler différens verbes qui signifient la mesme chose ; & c'est un avantage de nostre Langue sur la Latine, qui n'a tout au plus que deux verbes pour diversifier ses repliques dans les entretiens ; ce que Cicéron luy-mesme réconnoist pour un défaut. Au lieu qu'en nostre Langue nous avons cinq ou six verbes différens, comme : dire, répliquer, interrompre, reprendre, répondre, repartir : En voicy un exemple tiré des entretiens d'Ariste & d'Eugene.

« Tout cela est fort bien remarqué, dit Eugene, & je demeure d'accord, &c. à vous dire le vray, répondit Ariste, je n'ay encore rien décidé là-dessus, mais, &c. je ne suis pas tout-à-fait de vostre goust, reprit Eugene ; il me semble que, &c. mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaise, dit Ariste, tout y est doux, tout y est beau ; c'est une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaist tant. Je ne comprends pas, dit Ariste en soûriant, qu'un emportement de colere puisse donner du plaisir. Je pourrois vous répondre, repartit Eugene, qu'il y a des personnes à qui un peu de colere ne sied pas mal ; Eh quoy, interrompit Ariste, n'est-ce pas un beau spectacle que cét élement quand une profonde paix y régne ? &c. »

Il nous reste à remarquer au sujét des répétitions, ce que dit M. Paschal : « Que lors que dans un discours on trouve des mots répétez, & qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gasteroit le discours, il les faut laisser ; c'en est la

marque. » La répétition n'est pas faute alors ; car il n'y a point de régle qui ne souffre quelque exception.

Les redites sont différentes des répétitions, en ce qu'elles regardent les choses, & que les répétitions ne regardent que les paroles : comme il y a des répétitions vicieuses, il y a aussi des redites vicieuses ; & celles-cy sont d'autant plus désagréables que les choses l'emportent sur les mots. Il faut donc regarder les mauvaises redites, comme un défaut qui peut encore plus gaster un discours que les mauvaises répétitions ; c'est ce qu'il sera facile de voir par ces exemples, quoyque tirez d'un Livre ou l'Auteur prétend nous enseigner à plaire. Ce sont des reparties toutes semblables qu'il fait faire dans des entretiens, & où tout consiste en, il fit fort bien, il fit fort sagement, il avoit raison & autres termes de la sorte. Exemples :

« Vous me faites souvenir, interrompit Euthyme, de ce que fit un jour un galant homme, il estoit allé chez un de ses amis, &c. »

Je trouve qu'il avoit raison, reprit Théagene, d'en user de la sorte.

« Deux Cavaliers estant prests de se battre, l'un demanda à son adversaire, &c. »

Voilà un fort bon détour, reprit Euthyme, je trouve qu'il fit fort sagement.

« J'approuve fort la politique de cette République, laquelle, &c. »

On avoit raison de faire tout cela, reprit Euthyme.

« Théodose fut si effrayé, qu'il ordonna, &c. »

Il fit fort sagement, répondit Euthyme.

« J'en vois tous les jours qui passent toute une visite à, &c. »

Ils font fort bien, reprit Euthyme.

« Pourquoy ne voulez-vous pas, repartit-elle, que j'imite la colombe, &c. »

Je trouve qu'elle fit fort bien de repartir de la sorte, dit Théagene.

« Un de ceux qui l'entendoit luy dit froidement, &c. »

Il fit fort bien, dit Théagene.

« Je ne le ménageray plus tant à l'avenir, &c. »

Vous ferez fort sagement, repartit Théagene.

« Ceux qui ont l'esprit assez mince, prennent quelquefois un air precieux pour faire croire, &c. »

Ils font fort bien de prendre le party de se taire, ajoûta Euthyme.

« Elles prient les Dieux de donner à leurs amans des richesses, des honneurs, hormis le sens commun. »

Elles ont raison, reprit Euthyme, d'en user ainsi.

Tous ces entretiens sont pleins de semblables reparties, Euthyme & Théagene ne sçavent répondre que la mesme chose ; mais en voilà je crois plus qu'il n'en faut, pour faire voir combien les redites sont à éviter.

Ce mot n'est que du discours familier. Je vous donne repit de six mois, pour ce que vous me devez.

Résider dit plus que demeurer, il marque une habitation plus fixe & plus permanente, la paix réside dans l'ame de ceux qui desirent la procurer aux autres.

On demande s'il faut dire : nous résoudons, ou, nous résolvons. On dit : nous résolvons, quand ce verbe signifie, nous prenons résolution. Je m'estonne que celuy qui a voulu faire les véritables principes de la Langue Françoise, ait osé conjuguer ce verbe de cette sorte ; nous résoudons, ou, résolvons, vous résoudez, ou, résolvez, ils résoudent, ou, résolvent. Car qui a jamais oüy dire : résoudez-vous à quelque chose, pour, résolvez-vous ? Il est estonnant qu'ayant écrit, à ce qu'il dit, pour les Estrangers, il n'ait pas éclaircy les deux sens de ce verbe : car quand résoudre, signifie prendre un dessein, une résolution ; on ne doit jamais dire résoudez-vous, mais, résolvez-vous.

M. de Vaugelas n'approuve pas qu'on dise je resteray icy tout l'Esté, selon luy il faut dire : je demeureray icy tout l'Esté. En effét, il n'y a que les Provinciaux qui parlent ainsi. Rester n'est bon que quand il signifie estre de reste, on dira fort bien en parlant d'un grand carnage, il n'en resta pas même un seul pour en porter la nouvelle, c'est à dire, il n'y en eut pas mesme un seul de reste qui pust en porter la nouvelle ; & c'est en ce sens que M. Flechier se sert fort à propos de ce verbe, lors qu'il dit dans l'Histoire de Théodose : ils chargerent si bien ces barbares, qu'il n'en resta qu'un petit nombre : hors ces occasions, rester ne vaut rien ; c'est à quoy peu de gens prennent garde, mesme parmy ceux qui parlent le mieux.

Le nouveau Traducteur d'Horace, dit dans l'onziéme Epistre, aimez-vous mieux rester à Lébede, que de vous exposer tout de nouveau à la fatigue des voyages de terre, & de mer, ne diroit-on pas que tout le monde va sortir de Lébede, & qu'il conseille à celuy-cy de n'y pas demeurer seul & abandonné ? car afin que le verbe rester pust estre bon en cét endroit, il faudroit que le sens de cette phrase fut celuy-cy, tandis que tout le monde sort de Lébede, aimez-vous mieux y estre tout seul, que de vous exposer à la fatigue des voyages. Le mesme Auteur fait la mesme faute un peu plus bas. Croyez-moy, restez à Rome & faites y tant qu'il vous plaira, le Panégyrique de Chio, de Rhodes, & de Samos, c'est à dire, en bon François, « croyez-moy, laissez sortir tout le monde de Rome, soyez-y seul de reste, & aprés cela faites-y tant qu'il vous plaira le Panégyrique, &c. » Plusieurs personnes font ces fautes, c'est pourquoy j'ay crû cette remarque nécessaire.

Ce mot est du bel usage : Pompée vouloit passer pour le Restaurateur du Tribunal.

Restitué se dit en plusieurs occasions, on proposa dans les articles que les terres que le Roy leur avoit ostées, leur seroient restituées.

Il faut prendre garde que le desir d'estre court ne nous fasse rien retrancher de nécessaire. C'est à quoy l'on ne s'applique pas avec assez de soin : & j'ay remarqué que plusieurs bons Ecrivains s'y laissent surprendre : l'Auteur par exemple des nouvelles réflexions sur l'Art Poëtique ne dit-il pas : « Ce desir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puissent aimer & en estre aimez, naist de la corruption de leur cœur. » Il n'y a ni Syntaxe, ni construction dans cette phrase. Il falloit répéter le verbe puisse, & ajoûter le pronom dont, & dire, cherchent un objet

qu'ils puissent aimer, & dont ils puissent estre aimez. C'est ainsi que pour vouloir trop retrancher, on oste jusqu'au nécessaire.

Autre exemple : Nous sçavons que les hommes avant d'entrer dans cette vie, n'en ont point eu d'autre où ils ayent fait ni bien ni mal. Il y a deux fautes dans cét exemple ; la premiére est le retranchement de que, car il faut dire : avant que d'entrer, & non, avant d'entrer : la seconde est le retranchement de la négation, car il faut dire : où ils n'ayent fait ni bien ni mal, & non, où ils ayent fait.

Prétendez-vous qu'il ne doit y avoir que vous constamment heureux, dit le Pere Tarteron dans sa traduction d'Horace ; il falloit ajoûter la particule de, devant constamment, & dire : que vous de constamment heureux.

Autre exemple : je ne puis dire assurément quand je partiray d'icy, si dans un mois, dans deux ou dans trois, il falloit, ajoûter sera, & mettre, je ne puis dire assurement quand je partiray d'icy, si ce sera dans un mois, dans deux ou dans trois.

Celuy mesme dont le fou a receu la vie, n'aura que de la honte de luy avoir donnée. Le pronom, la, estoit nécessaire en cét endroit, il falloit dire : de la luy avoir donnée.

M. d'Ablancourt retranche quelquefois les, il, lors qu'ils sont fort nécessaires. Exemple : « il fit un grand butin d'hommes & de bétail ; & aprés avoir fait le dégast par tout & enrichy ses soldats, contraignit les rebelles de se rendre ». Et un peu plus bas il ajoute : « il ramena ses troupes dans leurs quartiers, & le Printemps venu convoqua les Estats de la Province » ; il falloit, & le Printemps venu ; il convoqua les Estats de la Province.

Ce n'est pas que quelquefois il ne faille retrancher les il, & en voicy un exemple du mesme Auteur : « Cesar se trouve au rendez-vous, & dans la plus rude saison de l'année passe les montagnes ; & entrant dans l'Auvergne surprend le Païs qui se croyoit à couvert ». La suppression d'il, bien loin d'estre vicieuse en cét endroit est élégante, & donne de la force au discours.

Quelquefois on retranche élégamment les articles.

M. Fléchier, par exemple, dit dans l'Histoire de Théodose : « ils ne regarderent plus dans l'entreprise du gouvernement l'emportement & la passion d'un particulier, mais la gloire du nom Romain & l'interest commun de leur nation ». Aprés quoy il ajoute : « Habitans & Soldats sortirent ensemble, & chargerent si bien ces barbares qu'il n'en resta qu'un tres-petit nombre. » Rien ne rendroit le discours plus languissant que de mettre l'article, en disant : Les Habitans & les Soldats sortirent ensemble.

M. Patru dit dans le huitiéme de ses plaidoyers : Voisins, parens & amis, hommes, femmes estoient là, ce qui est bien plus élégant que si l'on mettoit l'article les par tout, & qu'on dist, les voisins, les parens, les amis, les hommes & les femmes estoient-là. Ces sortes de suppressions donnent de la force à un discours, & embellissent beaucoup la diction, sur tout dans le stile Oratoire. Aussi Monsieur Fléchier n'a pas manqué de dire dans l'Oraison Funébre de Monsieur de Turenne : Cytoyens, Estrangers, ennemis, peuples, Rois, Empereurs le plaignent, & le réverent. Pour gaster cét exemple, il n'y auroit qu'à ajoûter, les, devant tous ces mots substantifs : les Cytoyens, les Estrangers, les ennemis, les peuples, les Rois, les Empereurs le plaignent & le réverent.

M. d'Ablancourt, dont le caractere est d'estre toûjours fort & animé dans son stile, ne manque jamais de faire ces retranchemens élégans lors qu'il en trouve l'occasion. « Les Vaisseaux, dit-il dans son César, furent tellement battus de la tourmente qu'ils perdirent & anchres & voiles, & cordages sans qu'on y pust apporter aucun remede. »

Et un peu plus bas : il laissa armes & vaisseaux pour la garde de ces Païs.

Il y a des retranchemens élégans d'une autre nature, lesquels se font en supprimant l'article devant ou aprés plusieurs mots répétez, dont les verbes sont retranchez. L'exemple le fera entendre. « Ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toûjours égale, mesmes vertus, mesmes retraites, mesmes prieres, mesme usage des Sacremens, mesmes principes, mesmes régles. »

Rien ne rendroit cét exemple plus désagréable que de répéter l'article devant ces mesmes, & d'ajoûter auparavant, ce furent, qui est retranché, en disant : « Ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toûjours égale, ce furent les mesmes vertus, ce furent les mesmes retraites, ce furent les mesmes prieres ; ce fut le mesme usage des Sacremens, ce furent les mesmes principes & les mesmes régles. » Aussi M. d'Ablancourt qui est toûjours heureux dans ces sortes de figures ne manque pas de dire : avec vous tous chemins nous sont aisez, tous fleuves gayables, tous païs fertiles. Rien ne seroit plus languissant que de dire : avec vous tous les chemins nous sont aisez, tous les fleuves nous sont gayables, tous les païs nous sont fertiles.

L'article un, se retranche quelquefois, comme : il y avoit sur les terres grand nombre de Maures. Il se trouva grand nombre de Sénateurs ; & de Chevaliers lors qu'on délibéra là-dessus, ce qui est mieux que s'il y avoit, un grand nombre.

Il y a des rencontres où il est élégant de retrancher les verbes, lors qu'il est facile de les sous-entendre, comme : « Il leur déclara la guerre, & la commença par un combat, où ils furent vaincus, Masucca blessé à mort, & Firme mis en fuite. »

En voicy encore un excellent exemple de M. Racine dans son remerciment au frere de feu M. Corneille. « Vous sçavez, Messieurs, en quel estat se trouvoit la Scéne Françoise lors que Corneille commença à travailler ; quel désordre, quelle irrégularité : nul goust, nulle connoissance des véritables beautez du Théatre : les Auteurs aussi ignorans que les spectateurs : la plûpart des sujéts extravagans & dénuez de vray-semblance : point de mœurs, point de caractére : La diction encore plus vicieuse que l'action : en un mot toutes les régles de l'Art, celles mesme de l'honnesteté & de la bienséance par tout violées. »

Cette période qui est toute pleine de force & de vivacité, deviendroit fade & languissante, si l'on y ajoûtoit ce qui y est retranché, & qu'on dist : Il n'y avoit nul goust, & nulle connoissance des véritables beautez du Théatre ; les Auteurs paroissoient aussi ignorans que les spectateurs ; la plûpart des sujéts estoient extravagans & dénuez de vray-semblance, il n'y avoit point de mœurs, ni de caractére, la diction estoit encore plus vicieuse que l'action ; en un mot les régles mêmes de l'honnesteté, & de la bienséance estoient par tout violées.

Un autre Auteur qui écrit avec beaucoup de politesse & de jugement, dit en parlant de Sénéque : « Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumiére de Grece ou d'Italie. » Ce seroit gaster cét exemple que de mettre : ce sont des pointes, ce sont des imaginations, &c. Cette suppression de verbe rend l'expression plus naturelle, plus vive, & plus agréable.

C'est à l'imitation de ces exemples, que le Traducteur du Panégyrique de Théodose le Grand a dit : « On sçait en quel estat se trouvoit alors cette Ville ; quels ravages, quelles désolations ; nul repos, nulle espérance de paix & de tranquillité ; la République renversée & presque anéantie ; les nations barbares déchaînées contre-elle, l'Empire Romain en proye à ses ennemis. »

Quelquefois il est à propos de retrancher le nominatif du verbe, comme en cét exemple, tiré de la vie de S. Ignace. Je vous le rends tout, & le remets à vostre divine volonté ; ce qui est mieux que : je vous le rends tout, & je le remets ; ainsi quand le mesme Auteur a dit dans le mesme Livre : Vostre révérence entre les mains de laquelle je me remets, & je m'abandonne tout-à-fait. Il n'a pas si bien parlé, que s'il avoit retranché le second je, en disant : Vostre révérence entre les mains de laquelle je me remets, & m'abandonne tout-à-fait.

Il y a aussi de la grace à retrancher à propos les, &, comme : Peut estre est-ce une punition de nostre orgüeil, de nostre ambition, de nos injustices ; ce qui a beaucoup plus de force, que si un &, lioit le dernier membre de la phrase avec les autres de cette sorte : Peut-estre est-ce une punition de nostre orgüeil, de nôtre ambition, & de nos injustices. Aussi le mesme Ecrivain n'a pas

manqué de dire dans une autre Oraison ; Ne pensons donc à cette gloire, à cét éclat, à ces dignitez, que pour réconnoistre le bon usage qu'elle en a fait.

En voicy encore un autre exemple de M. Mascaron, dans l'Oraison Funébre de Monsieur de Turenne : « Comme on voit la foudre conceuë presque en un moment dans le sein de la nuë, briller, éclater, frapper, abattre. Ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumez dans le cœur du Roy, qu'ils brillent, éclattent, frappent par tout. »

Cela fait voir que si les liaisons servent quelquefois à donner de la douceur au discours, & à le rendre plus uny, elles peuvent aussi luy oster de sa force ; & voicy un exemple où cela est assez sensible : « les jeunes gens furent remplis d'un zele ardent, & ils éleverent leur courage afin d'imiter les actions que vous approuviez ; & il n'y eut pas un seul Citoyen qui ne formast le mesme dessein ». Ces deux, &, rendent la phrase languissante ; il falloit retrancher le premier, & dire : « les jeunes gens furent remplis d'un zele ardent ; ils éleverent leur courage afin d'imiter les actions que vous approuviez ; & il n'y eut pas un seul Citoyen qui ne formast le mesme dessein. »

Lors que le sujét qu'on traite demande un peu de feu & de mouvement, les périodes coupées sont à propos ; car elles ont je ne sçay quoy de fort & de mâle, qui est peut-estre un des plus grands ornemens du langage ; au lieu qu'en applanissant toutes choses par le moyen des liaisons, on tombe dans une petite affé-terie, qui n'a ni pointe ni aiguillon ; Et comme il est certain ; dit un Ancien, que si on lioit le corps d'un homme qui court, on luy feroit perdre toute sa force ; de mesme si vous allez embarasser

une passion de ces liaisons, & de ces particules inutiles, vous luy ostez toute son impétuosité, & toute la liberté de sa course.

Revanche est féminin, ma revanche, & non, mon revanche, comme on parle en certaines Provinces : Diogene disoit d'un mauvais Lutteur qui s'estoit fait Médecin, que c'estoit pour avoir sa revanche de ceux qui l'avoient jetté par terre.

C'est un mot de nouvelle estampe, dont il est facile d'abuser ; il peut déplaire aisément, à moins qu'il ne soit employé aussi à propos que dans cét exemple.

« Mon dessein n'est point icy d'expliquer physiquement les fonctions & la maniére d'agir de nostre esprit ; ni aussi d'exagerer par de vaines Rhétorications, les merveilles d'un estre qui semble parcourir la terre & les Cieux sans se mouvoir. »

Et encore ne sçay-je si l'Auteur de cét exemple, n'auroit point mieux fait de mettre un autre mot.

On se sert quelquefois élegamment de ce mot au singulier, au lieu du plurier : & Mademoiselle de Scudery dit presque toujours la richesse, pour, les richesses : « les avares, dit-elle, ne se soucient pas des moyens dont ils se servent ; & tout ce qui leur peut faire trouver la richesse, leur paroist équitable » : & quelque pages plus bas : L'avare n'aime que la richesse, & est plus ingrat qu'un autre.

M. Ménage aime ce mot, il affecte mesme de s'en servir : « le Pere Bouhours, dit-il, dans son avis au Lecteur, a repris mes Remarques en me ridiculisant. Il a mesme commencé son Livre par me ridiculiser. » Cependant je doute que ce terme soit aussi bon que M. Ménage l'a voulu faire passer dans ses Observations, car il

en parle comme d'un mot excellent. Je ne le condamne pourtant pas, il peut avoir sa place, comme :

Cy gist de burlesque mémoire
Lubin qui mit toute sa gloire
A ridiculiser autruy,
Mais quelque chose qu'il pust dire,
Charbonner, barboüiller, écrire,
Il ne fit rien si grotesque que luy.

J'ay remarqué qu'on se sert souvent mal à propos de rien moins ; combien de fois, par exemple dit-on : il n'y va rien moins que de la vie : vous ne risquez rien moins que l'Eternité. Les méchans ne perdent rien moins que le Ciel, pour : il n'y va pas moins que de la vie, vous ne risquez pas moins que l'Eternité, les méchans ne perdent pas moins que le Ciel. Cependant des personnes polies font ces sortes de fautes, & ne considerent pas que rien moins nie au lieu d'affirmer ; & qu'ainsi il ne faut s'en servir que dans les propositions négatives, comme : les hypocrites ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent. Il me desobeit en tout, & ne fait rien moins que ce que je luy commande. Mais quand on affirme il faut se servir de pas moins, & non de rien moins, comme : « l'homme est si foible depuis son peché qu'il ne faut pas moins que la grace toute puissance du Sauveur pour le relever de sa chute ».

« Les Casuites qui soûtiennent qu'on n'est pas obligé d'aimer Dieu, ne sont pas moins que des Impies & des Athées. »

La rime est vicieuse en Prose, comme : le divertissement de la Comédie est un obstacle à la bonne vie. Il faut changer le mot de bonne vie, qui rime à Comédie, & dire par exemple : le divertisse-

ment de la Comédie est un obstacle à la vertu : ainsi Mademoiselle de Scudery est tombée dans une petite négligence de dire comme elle fait dans sa Morale du monde : les eaux jallissantes sont plus vives & plus rejoüissantes que les tranquilles & les dormantes. Voilà trois rimes de suite.

Les rimes ne doivent pas seulement s'éviter dans la chute des périodes, & dans la fin des membres qui composent les périodes ; elles s'evitent encore dans le commencement & dans la suite du discours. Mais il ne faut pas se contenter de rejetter les terminaisons tout-à-fait semblables, il faut se garder mesme de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle consonance, comme : amertume, fortune, soleil, immortel, &c.

Ce mot est féminin. Il a couru de grandes risques. M. Ménage le fait masculin, mais il n'est pas suivy en cela de beaucoup de monde.

Ce mot n'est bon que dans le figuré, ainsi rompement de teste se dit, pour importunité, bruit importun ; on peut dire encore au pluriel des rompemens de teste insupportables. Mais on ne dira pas le rompement d'une teste.

C'est un terme qui se dit élégamment dans le figuré en certaines occasions, comme : toute la vie civile roule sur le secret ; son discours n'a roulé que là-dessus ; rouler quelque chose en soy-mesme.

Ce n'est point pour examiner si ce mot est en usage que je fais cette remarque, car je ne crois pas que personne en doute. Mais c'est pour faire voir ce qu'il signifie, & le sens estendu qu'il renferme ; Je dis donc qu'il marque une certaine maniére basse & grossiére, tant dans les paroles que dans les actions, laquelle est

opposée directement à ce que nous appellons urbanité. Il seroit difficile de donner des exemples de tous les défauts à quoy on peut appliquer le mot de rusticité ; j'en mettray seulement icy quelques-uns pour mieux faire connoistre l'usage de ce terme.

On appelle rusticité, faire des contes que tout le monde sçait ; & qui sont si communs qu'il n'y a que les nourrices & les bonnes gens qui s'en entretiennent. Celuy-là, par exemple, tomberoit dans ce défaut, qui, dans une conversation d'honnestes gens où l'on feroit des contes plaisans sur les Prédicateurs, ce qui arrive assez ordinairement, croiroit bien régaler la compagnie, en disant : qu'un jour un Predicateur estant dans l'ardeur de son discours, & demandant avec beaucoup d'émotion, où mettray je mon Saint ? un goguenard qui s'ennuyoit se leva pour s'en aller, & cria tout haut au Prédicateur, voilà ma place que je luy laisse. Ce conte dont se pare néanmoins un certain Auteur qui nous a voulu donner des régles pour plaire est trop trivial & trop usé pour estre dit par des gens d'esprit ; & cela n'est plus bon que pour divertir les crocheteurs & les gens du Pont-neuf.

On appelle rusticité ; ne pouvoir écouter une histoire sans dire qu'on la sçait, & qu'on l'a déja oüy dire cent fois ; ou quand une personne parle lentement, de courir au devant de ce qu'il veut dire, & de luy prester nos paroles, comme si nous croyions qu'il en eust besoin. Il y a des gens qui se tiennent fort offensez de ce procedé, & sur tout quand ils se piquent de bien parler ; car ils font alors comme ces riches Marchands, qui se figurent que c'est leur faire affront que de leur offrir de l'argent ; comme si l'on croyoit qu'ils eussent besoin de la bourse d'autruy.

On appelle rusticité : garder un fier silence dans une honneste compagnie, tandis que les autres parlent tour à tour ; comme si

l'on ne daignoit pas s'entretenir avec eux, & qu'on ne voulust pas, pour ainsi dire, payer sa part de l'écot. Ou parler si viste & si inconsidérément, qu'on se laisse pousser au delà de sa pensée, comme les lévriers que l'impétuosité emporte au delà de leur gibier.

On appelle rusticité ; estre toûjours à contrefaire les actions & les maniéres d'autruy : railler dans les sujets les plus sérieux ; tourner en ridicule les choses saintes ; n'épargner dans sa belle humeur ni la religion ni ses mysteres : Faire des allusions grossiéres, & des railleries fades comme celles dont nous avons parlé, en traitant des équivoques de pointes ; ce défaut est tres-fréquent, parce que la plûpart du monde se mêle de plaisanter ; & qu'il n'y a que tres-peu de gens qui ayent du naturel pour railler agréablement. La raillerie & les pointes ne peuvent estre bien faites que par des esprits délicats, prompts, & qui fournissent sur le champ : mais les personnes qui ont l'esprit grossier & matériel, ne doivent pas s'en méler. Il y en a mesme qui ont du feu, qui ont l'imagination féconde, & qui n'y réüssissent pas.

On appelle rusticité : user de termes sales & deshonnestes, employer des expressions basses & qui ne sont que du peuple, dire crûment les choses sans aucun égard à la bienséance ; car il y a des mots qui pour n'estre pas mal honnestes tout-à-fait, ne laissent pas d'avoir quelque chose de choquant dans le son & dans la signification ; il faut les éviter, & en substituer d'autres à la place, qui fassent entendre plus honnestement ce qu'on veut dire.

On appelle rusticité : vanter sans cesse sa naissance, parler toûjours de ses revenus ; ne tarir jamais quand on est une fois à parler de soy ou des siens ; paroistre trop délicat & trop poin-

tilleux ; s'offenser de tout ; se choquer de la moindre familiarité qu'on aura prise ; exiger des remercimens dans les formes pour les moindres services ; se piquer trop aisément ; estre d'une amitié si fragile, qu'il faille que ceux qui sont avec nous prennent autant garde à eux, que s'ils estoient parmy des vases de cristal & de porcelaine.

On appelle rusticité : tenir des discours à contretemps & hors de saison, comme : de faire le Prédicateur & parler de priéres & de méditations parmi de jeunes gens qui ne sont avec vous que pour se divertir, & pour joüer. Faire le familier avec ceux à qui l'on doit du respect ; dire son sentiment à tout propos sans en estre prié ; s'ingerer à parler lors qu'on n'est pas de la compagnie ; estre si ménagé d'honnestetez, qu'on n'en fasse précisément que ce qu'on doit, comme s'il s'agissoit d'un payement où l'on craignist de donner du sien, sans prendre garde que c'est là le vray moyen qu'on ne nous en ait point d'obligation.

On appelle rusticité : s'opposer sans cesse aux plaisirs & aux divertissemens honnestes de ceux avec qui nous vivons ; contredire tout ce qu'on nous dit ; n'estre jamais du sentiment de personne ; vouloir toûjours demeurer maistre dans des questions mesmes de néant ; appuyer tout ce qu'on dit d'un, voulez-vous gager, ou de quelqu'autre terme semblable. Cette rusticité est la vraye marque qu'on n'a point eu d'éducation dans sa jeunesse ; elle nous fait ressembler à ces arbres épineux & sauvages, qui viennent d'eux-mesmes dans les campagnes, & dont personne n'a pris soin, au lieu que ceux qui ont esté bien instruits ressemblent à ces arbres cultivez & domestiques que l'adresse & les soins du Jardinier, ont rendu souples & flexibles.

On appelle rusticité : ne sçavoir donner d'autres marques de son admiration qu'un certain hurlement, ou je ne sçay quel bruit du gosier, qui ressemble à celui que font les rouës d'un chariot ; demeurer tout interdit & presque se pasmer à la veuë d'une belle chose qui nous surprend ; faire dans une conversation autant de mouvemens que si l'on preschoit ; ne pouvoir dire la mesure d'aucune chose, qu'on apporte aussi-tost sa jambe ou son bras pour exemple, ou qu'on n'en fasse la mesure soy-mesme, en écartant plus ou moins la main. C'est une grossiéreté qu'il faut laisser au menu peuple : On doit bien considerer la mesure de la chose, & puis la marquer par les termes que nostre Langue nous fournit, comme sont un pied, un pouce, une toise, une coudée, &c. A quoy bon parler par signe quand on a des termes pour s'expliquer.

On appelle encore rusticité : ne pouvoir parler du cris de quelque animal qu'on aura oüy sans le contrefaire aussi-tost. S'il s'agist d'un loup, par exemple, d'un serpent, d'un chien, &c. il y en a qui hurlent en pleine compagnie, qui siflent, qui aboyent, &c. Ou ne pouvoir raconter certaines choses, sans les réprésenter en mesme temps d'une maniére quelquefois fort incommode à celuy qu'on entretient. Il se trouve des gens, par exemple, qui ne peuvent vous dire qu'on les a poussez, qu'ils ne vous poussent aussi-tost : s'ils vous parlent de quelques menaces qu'on leur a faites, ils ne manquent point d'en contrefaire les signes, & de vous menacer vous mesmes. Tout prests à vous donner quelque rude coup s'ils le jugent nécessaire, pour vous mieux faire entendre ce qu'ils veulent dire. Cette grossiéreté est fort ordinaire ; & il y a des personnes polies d'ailleurs qui n'en sont pas tout-à fait exemptes.

Enfin on appelle rusticité : ne pouvoir faire un reproche honnestement ; ne sçavoir se plaindre qu'on ne se mette en colere ; mal traiter de paroles un honneste homme, & luy dire des injures de halle, ne prenant pas garde que c'est là le caractere des harangeres, & de tout ce qu'il y a de plus vil parmy le peuple ; ce défaut est aussi la marque infaillible d'un esprit grossier, & d'un homme de néant, qui ne pouvant se défendre avec esprit a recours aux injures qui ne luy coûtent rien. C'est pourquoy on reprend avec raison Homere de n'avoir pas pris garde que ce n'est guéres la mode entre les Héros de se dire des injures de crocheteur, & qu'Achilles pouvoit bien reprendre Agamemnon sans l'appeller yvrogne, & teste de chien. Voilà une legere idée de ce qu'on entend d'ordinaire par le mot de rusticité, & je crois en avoir assez dit, pour en marquer l'usage.

S

Ce mot s'est estably, & il est mesme du bel usage. Cét Auteur a pénétré par la sagacité de son esprit, ce qu'il y avoit à approfondir dans la Logique.

Il faut écrire des Sage-femmes, & non, des Sages-femmes ; parce que, Sage-femme est consideré comme un seul mot.

C'est le sentiment de M. Ménage & celuy de presque tout le monde, qu'il faut dire, de sang froid, à l'imitation des Italiens qui disent : di sangue freddo : l'amazzò di sangue freddo. Quelques Ecrivains néanmoins disent, de sens froid, & entr'autres l'Auteur des entretiens sur la pluralité des mondes : « On a esté réduit à dire que les Dieux estoient pleins de Nectar lors qu'ils firent les

hommes ; & que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empescher de rire. »

M. Ménage se trompe de croire que ce mot n'a de plurier que lors qu'il signifie les santez qu'on boit. On dit fort bien & en bon François, toutes les santez ne sont pas si fortes que la vostre, il y a des santez foibles qui succombent d'abord.

Il y a de certaines occasions où ce mot peut avoir entrée ; & j'ay veu un grand nombre de personnes fort délicates dans la Langue, qui approuvent cette phrase de M. Sarazin. Ceux que l'Univers a respectez comme les Legislateurs de la sapience.

Satiété est un mot élégant & qui se dit avec beaucoup de grace. M. Fléchier s'en sert fort à propos dans l'Histoire du Cardinal Commendon. « Il prévenoit la satiété que donne une assiduité affectée ; & il sembloit renouveller & augmenter son crédit par ses absences. »

On dit satisfaire à son envie, satisfaire à ses desirs, beaucoup mieux que : satisfaire son envie, satisfaire ses desirs ; cependant on dit satisfaire quelqu'un, & non, à quelqu'un ; & voicy la régle qu'on doit suivre en cela : quand il s'agit de la personne directement, il ne faut point mettre le datif, satisfaire les gens, satisfaire tout le monde, j'ay fait cela pour le satisfaire, & non, pour luy satisfaire, mais s'il s'agit des passions de la personne, comme de son avarice, de son ambition, il faut mettre le datif, satisfaire à son avarice, satisfaire à son ambition ; c'est ainsi que Malherbe a dit :

En vain pour satisfaire à nos lâches envies
Nous passons prés des Rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris & ployer les genoux,

Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Veritablement Hommes,
Et meurent comme nous.

Aconsidérer les choses de prés, ces deux termes n'ont pas le mesmes sens ; & un des hommes qui a le mieux entendu nôtre Langue suppose mesme que l'un est différent de l'autre ; encore, dit-il, qu'il y ait grande différence entre un homme sçavant & un homme habile, je suis obligé néanmoins de vous faire voir, &c. Cette différence consiste en ce que le mot de sçavant homme, marque seulement une mémoire remplie de beaucoup de choses apprises par le moyen de l'estude & du travail, au lieu que le mot d'habile homme encherit sur cela, il suppose toute cette science, & ajoûte un génie élevé, un esprit solide, un jugement profond, un discernement estendu. C'est ce qui a fait dire à la mesme personne, en parlant contre un Professeur du Collége de la Marche ; « il peut devenir sçavant par l'estude & par le travail, mais non pas habile homme ; parce qu'il trouvera bien dans les Livres dequoy remplir sa mémoire, mais non pas dequoy élever la bassesse de son génie & fortifier la foiblesse de son jugement. »

La raison est pour savoir sans s, venant de sapere qui se dit en ce sens chez les Italiens, non sapere che far. Mais le plus grand usage est pour sçavoir avec un c. Ainsi il faut écrire sçavoir, & non, savoir.

Scélérat ne se dit qu'au masculin, c'est un scélérat ; mais on ne dit pas en parlant d'une femme qui n'aura ni pieté, ni religion, c'est une scélérate, il faut se servir de quelqu'autre terme. On dit pourtant : une ame scélérate.

Il y a des occasions où le pronom réciproque se est mieux que le pronom son, par exemple, ce seroit une faute de dire : il prit son épée & ouvrit son sein soy-mesme, il faut : & s'ouvrit le sein soy-mesme, ce seroit encore mal dit : il a passé l'épée au travers de son corps, il faut : il s'est passé l'épée au travers du corps ; d'où il est facile de voir qu'il faut dire aussi, il luy passa l'épée au travers du corps, & non, il passa son épée au travers de son corps. De ce principe il s'ensuit aussi qu'on doit dire : lavez-vous les mains, & non, lavez vos mains ; parce qu'on dit : se laver les mains, & non, laver ses mains, de mesme : lavez-vous la bouche, & non, lavez vostre bouche, parce qu'on dit : se laver la bouche. Ces exemples en peuvent faire entendre plusieurs autres qui ne me viennent pas à présent dans l'esprit.

M. Ménage qui veut qu'on écrive comme on parle, dit qu'il faut écrire segond, puis que c'est ainsi que l'on prononce ; mais il se trompe, car il y a un usage pour l'orthographe que la raison veut que l'on suive : & Quintilien mesme qui conseille d'écrire comme on parle, parce que les caractéres ne sont inventez que pour exprimer les sons, avouë néanmoins que si l'usage a prévalu, il faut le suivre.

Ce mot signifie une personne qui se laisse aisément toucher aux miseres d'autruy, & qui fait ses efforts pour sécourir les malheureux. C'estoit un homme doux & sécourable, dit M. Fléchier dans l'Oraison Funébre de M. de la Moignon.

On ne dit jeux séculiers qu'en parlant des jeux ordinaires qui sont en usage parmy les personnes Laïques, & qui sont indignes des Ecclesiastiques, & de ceux qui par leur profession sont plus étroitement engagez à renoncer au monde & aux plaisirs du monde ; ainsi on dira fort bien, que la chasse est un divertisse-

ment séculier, que la paume est un jeu & un divertissement tout séculier. Mais il est à remarquer que si l'on parle de jeux qui ne conviennent ny aux personnes Laïques, ni aux personnes retirées du monde ; on ne doit point appeller ces jeux, des jeux séculiers, parce qu'en disant d'un divertissement, que c'est un divertissement tout séculier ; c'est supposer que si ce plaisir ne convient pas aux Ecclesiastiques, les Laïques néanmoins le peuvent prendre innocemment. Ainsi ce ne seroit pas parler avec exactitude de dire : la Comédie & l'Opéra, les Bals & les Dances sont des divertissemens séculiers ; les jeux de hazards sont des jeux séculiers.

Jeux séculaires ne se dit qu'en parlant de ces jeux qui dans l'antiquité payenne se célébroient de siécle en siécle ; & qui les appelleroit jeux séculiers, ne parleroit pas bien, c'est par l'autorité des Livres des Sybilles qu'on récommença à célébrer les jeux séculaires.

Ce n'est plus une question à faire si ce mot est bon ; l'usage l'a si bien estably qu'il faudroit n'estre pas François pour faire difficulté de s'en servir. Il ne signifie pas la mesme chose que seureté ni asseurance, il marque seulement la persuasion où l'on est d'estre en seureté. Exemple, « quand ceux qui vivent dans le déréglement, ne peuvent se résoudre à régler leurs mœurs selon les véritez qu'ils ont abandonnées ; ils mettent toute leur estude à se les cacher, de crainte de troubler cette paix fausse & cette sécurité trompeuse dans laquelle ils veulent passer leurs jours. »

Seriosité ne se dit guéres. M. de Balzac s'en sert souvent, la seriosité des Grecs, dit-il, a-t'elle rien qui vaille cette raillerie fiere & impérieuse de vos Romains. Et ailleurs : je n'ay pas fait vœu

d'une constante & perpetuelle seriosité. Mais je ne crois pas que ce mot fust bien receu aujourd'huy.

Servage ne se dit point en Prose, mais on peut l'employer en Poësie ; & je ne crois pas que M. Godeau soit à reprendre de l'avoir mis en ces Vers cy.

Quand Israël sortit du rigoureux servage
Des barbares Egyptiens,
Le monarque des Cieux en brisant ses liens
Le choisit pour son heritage,
Et le combla de mille biens.

Ni le Traducteur de Saint Prosper, lequel dit avec tant de grace.

Nos pieux sentimens, nos loüables desirs ;
Nos saintes actions, nos celestes plaisirs
Sont en nous, non de nous, & sont l'unique ouvrage
Du Dieu qui nous tira d'un si honteux servage.

Seulement se peut dire au lieu de mesme ; M. de Vaugelas a écrit le contraire ; mais ce qui l'a trompé, c'est qu'il y a des occasions où seulement ne se peut pas dire en ce sens. Si l'on demande, par exemple, fait-il bien chaud, c'est une faute, dit-il, de répondre : il fait bien froid seulement ; & il a raison, parce que la proposition est affirmative ; mais il n'a pas pris garde que quand la proposition estoit négative, seulement se pouvoit dire élégamment au lieu de mesme, comme par exemple : est-il quatre heures, il n'en est pas trois seulement. Bien loin de se fâcher contre luy, il ne luy a pas parlé seulement, il ne luy a pas dit un mot seulement : on parle tous les jours ainsi, & des Auteurs trespolis s'expriment de la sorte dans leurs Livres : « Les pensées

obscures, dit le Pere Bouhours, sont semblables à ces femmes qui vont masquées par les ruës, ou qui se cachent dans leurs coëffes, il faut les laisser passer & ne les pas regarder seulement. »

Il y a peu de gens qui se plaisant à une chose, & qui entendant dire qu'un autre ne s'y plaist pas, ne fasse cette réponse. Si fais bien moy, par exemple, si je dis à un amy qui aimera le jeu : pour moy je n'aime guéres à joüer : il me répondra : si fais bien moy. On dit mesme : si fait bien luy, si font bien eux. Cette maniére de parler nous vient des Italiens qui disent si, quand ils veulent affirmer une chose. Quelques personnes néanmoins y trouvent à redire : mais elle me paroist si naturelle, si naïve & d'ailleurs si usitée que je ne crois pas qu'on la doive condamner ; & il me semble que cét Auteur s'en est servi assez à propos qui a dit : « Ce n'est pas au cœur que vont les choses que l'homme mange, ainsi elles ne sçauroient le soüiller si font bien celles qui en sortent. » Il faut remarquer cependant que ce terme n'est pas du haut stile, & qu'il n'est bon que dans le discours familier.

Silentieux ne se dit que dans le discours familier, vous estes bien silentieux aujourd'huy ; vous parlez bien peu.

Ce terme peut avoir sa place, & M. de Voiture écrivant à M. Costar qui l'avoit consulté là-dessus, luy dit que simplesse se dit encore quelquefois. J'estime pour moy qu'il ne se dit bien que d'une action de simplicité, c'est une simplesse qu'il a fait, pour dire que c'est une action de simplicité. Je ne crois pourtant pas ce mot fort usité.

Sinistre est un fort bon mot, il y a des gens qui croyent qu'il n'est pas bien François, mais il faut n'avoir aucune connoissance de nostre Langue pour oser le condamner. Les Auteurs mesmes

les plus nouveaux s'en servent : « est-il possible de prévoir ce qu'il y aura de sinistre dans les auspices. »

« Tu as annoncé de faux auspices, & comme je l'espere plus sinistrement pour toy que pour la Republique. » On dit encore de sinistres présages.

Soldatesque est tres en usage. L'Edit fut, dit un habile Ecrivain, que personne ne porteroit les armes, excepté la Noblesse, la Soldatesque, & les Officiers.

Ce mot est fort bon, & aucuns de ceux qui se piquent de bien parler, ne font difficulté de s'en servir ; au contraire, ils le regardent comme un terme élégant qui se dit avec grace.

Il faut dire, midy est sonné, dix heures sont sonnées, & non, a sonné : l'horloge a sonné, & non, est sonné, parce que c'est l'horloge qui sonne les heures, & que ce sont les heures qui sont sonnées par l'horloge.

Il n'y a peut-estre pas dans toute nostre Langue de termes plus creux que ceux-là : le sort est aveugle, dit-on d'ordinaire, cela est arrivé par hazard, le hazard gouverne presque tout, mais l'on ne prend pas garde que ce sort, que ce hazard qu'on fait tant valoir n'est à parler exactement que nostre ignorance, laquelle fait qu'une chose qui a en soy des causes nécessaires & déterminées ne nous paroist pas en avoir ; & que nous ne sçaurions dire pourquoy elle est de cette maniére plûtost que d'une autre. Un homme qui tient des dez ou des cartes à la main, voit tout égal en apparence entre luy & celuy avec qui il jouë ; & dans la veuë de cette égalité, comme l'a remarqué un Auteur, il se forme un fantôme dans son imagination, lors qu'il vient à perdre ; il s'imagine un sort aveugle & capricieux qui s'est déterminé sans raison en

faveur de l'autre. Cependant il est certain que le bon ou mauvais jeu dépend d'une détermination particuliére de la main qui jette les dez ou qui donne les cartes, laquelle estant supposée, il est tres-nécessaire que le jeu vienne de cette façon. Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien. Cependant comme c'est un terme d'usage il faut s'en servir, mais l'employer pour ce qu'il vaut.

On se servoit de ce terme il y a quelques années, Et M. Sarazin l'employe en plusieurs endroits, soudain qu'ils furent reconnus, le dépit d'avoir si-tost lâché le pied, les ramena à la charge. Et un peu plus bas : « les assiegez creuserent une traverse sur la main droite qui nous auroit fait beaucoup de peine, si Castelnau ne l'eust soudain emportée. » Je m'estonne que M. Charpentier se soit aussi servi de ce mot. Il partit soudain pour tirer raison de cette cruauté.

Sourdre signifie, naistre, sortir, & se dit proprement des fontaines. On s'en sert quelquefois dans le figuré ; il me semble que M. d'Ablancourt ne l'a pas employé mal à propos en cét exemple : « comme on vantoit la puissance de César, Pompée dit qu'en frappant du pied contre terre, il en feroit sourdre des légions. »

Quand il y a un article, on met sur, comme : sur l'esperance de &c. Il dit qu'il n'avoit pas quitté son peuple sur de petites esperances. Mais quand on retranche l'article, on dit sous, comme sous esperance de, &c.

Ce n'est que depuis quelques années que ce mot se dit en tant de significations, comme : soûtenir sa réputation, se soûtenir dans le monde, soutenir ses actions, soutenir l'opinion avanta-

geuse qu'on a donnée de soy. Soutenir les affaires de l'Etat, se soutenir dans un discours. Un discours soutenu.

Ce mot ne peut avoir de place que dans le stile plaisant. « Je ne sçay, dit M. de Voiture, si vôtre serviteur m'a fait l'honneur de m'écrire quelque chose, je suis toûjours le sien tres-humble, & il n'y a pas trois jours que je m'enfermay dans ma chambre & qu'en souvenance de luy, je chantay une demie-heure, Pere Chambaut. »

M. Patru s'est servi de ce mot dans l'un de ses Plaidoyez. Pauvre & souffreteux, mais il n'est pas à imiter en cela.

Le Pere Bouhours a fait une tres-bonne remarque là-dessus ; & je crois qu'on y peut ajoûter qu'une régle infaillible pour connoistre quand il faut mettre soy-mesme, c'est de voir si le pronom réciproque se est auparavant. S'il y est, il est indubitable que soy-mesme est mieux que luy-mesme. Il s'est tué soy-mesme, il se louë soy-mesme. Mais quand le pronom réciproque se, ne se rencontre pas, on met tantost l'un & tantost l'autre, selon le lieu & l'occasion : On dit néanmoins plus souvent luy-mesme : il y est allé luy-mesme, il me l'a dit luy-mesme. Ce que je dis icy ne regarde que les personnes ; car quand il s'agit de la chose, il est ordinairement mieux de dire soy-mesme, parce que luy-mesme semble trop marquer la personne ; encore cela souffre-t'il bien des exceptions.

M. Charpentier dans sa défense pour la Langue Françoise, fait ce mot féminin, l'Orateur Hortensius faisoit porter par tout où il alloit une sphinx qu'il avoit euë de Verrez. Mais il est plus doux & plus conforme à l'usage présent de le faire masculin, comme fait

M. d'Ablancourt dans sa traduction des Apophtegmes des Anciens, tu as pourtant un sphinx chez toy.

Spirituel dans le figuré se dit en deux sens ; on s'en sert quelquefois pour marquer qu'une personne a ou n'a pas de l'esprit, ou qu'une chose est faite ou n'est pas faite avec esprit, comme : c'est un homme fort spirituel, il n'est pas des plus spirituels de ce monde ; ce Sonnet me paroist fort spirituel ; ces Vers n'ont rien de trop spirituel. D'autrefois on s'en sert au sens de piété & de dévotion, comme : un Chrestien doit toujours faire quelque lecture spirituelle ; Et c'est en ce sens que le Révérend Pere Ménestrier de la Compagnie de Jesus s'en est servy dans le Livre qu'il a composé sur les régles des Ballets, où il dit dans l'Epistre, pour empescher qu'on ne s'estonne qu'un homme de sa profession, se soit mêlé de donner des régles pour la danse : « Les Peres de l'Eglise ont traité autrefois de la Musique, de la Poësie, de l'Histoire & des spectacles de leurs temps, c'est ce qui pourra me justifier auprés de certains esprits qui voudroient que l'on n'écrivist que des Livres spirituels, quand on est de profession à instruire le public des devoirs du salut. »

Exemple : Si vous estes un homme qui vous endormez dans une molle oisiveté. Il y a faute en cét exemple, il falloit se servir du subjonctif & dire : si vous estes un homme qui vous endormiez dans une molle oisiveté, & non, endormez.

Supposons qu'aucun homme ne sçait cela, il faut ne sçache.

Il y a lieu de s'estonner que les Seigneurs ne parurent point durant ces tempestes ; & que depuis la Conversion d'Ignace personne ne pensast à luy. Je trouve deux fautes dans cét exemple, la premiére est que l'Auteur à mis parurent à l'indicatif, au lieu

de dire parussent au subjonctif ; car jamais avec le verbe estonner, nous ne mettons l'indicatif dans ces sortes de phrases, ou le que suit immediatement le verbe ; on ne dit pas, par exemple, il y a lieu de s'estonner qu'il pleut tant, mais, qu'il pleuve tant : on ne dit point non plus, qu'il dit cela, qu'il fait cela, je m'estonne qu'il est venu, qu'il va à la Campagne en un si mauvais temps, mais, qu'il dise cela, qu'il fasse cela, qu'il soit venu, qu'il aille à la campagne. L'indicatif ne pourroit se mettre en tous ces exemples, qu'en mettant de ce que au lieu de que, comme : il y a lieu de s'estonner de ce que les Seigneurs ne parurent point durant ces tempestes. Je m'estonne de ce qu'il dit cela, de ce qu'il fait cela ; je m'estonne de ce qu'il est venu si-tost, ainsi il falloit dire : il y a lieu de s'estonner que les Seigneurs ne parussent point durant ces tempestes.

L'autre faute est que l'Auteur ayant mis le premier verbe à l'indicatif, met le second au subjonctif dans le mesme ordre que l'autre qu'il met à l'indicatif, car aprés avoir dit : il y a lieu de s'étonner que les Seigneurs ne parurent point, il ajoûte, & que personne ne pensast à luy ; cependant les deux verbes se trouvent dans le mesme regime ; si l'un estoit à l'indicatif, il falloit donc que l'autre y fust.

On lit dans l'avertissement d'un Livre, dont le langage est bien plus précieux que correct : Euthyme & Théagene n'ont point crû qu'il falloit ménager des gens qui ménagent si peu le public ; ce falloit est une faute ; une personne un peu entenduë dans ce qui regarde la délicatesse de nostre Langue, auroit dit : n'ont point cru qu'il fallust ménager des gens qui ménagent si peu le public, & non, qu'il falloit. Ce qui fait que cette proposition demande ainsi le subjonctif, c'est qu'elle est négative ; si elle estoit au

contraire affirmative, elle demanderoit l'indicatif, & falloit seroit alors nécessaire au lieu de fallut. Ainsi l'on doit dire : j'ay cru qu'il falloit. Je n'ay pas cru qu'il fallust. Il croyoit que c'estoit luy. Il ne croyoit pas que ce fust luy. Et ainsi de plusieurs autres exemples qui sont aisez à entendre.

Si l'on fait quelquefois des fautes, en se servant de l'indicatif au lieu du subjonctif ; on en fait aussi fort souvent, en mettant le subjonctif au lieu de l'indicatif. Exemple : « On diroit que tout l'esprit & toute la science du monde soit maintenant parmy nous, & que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François » ; il falloit : est maintenant parmy nous, & que tous les autres peuples sont barbares en comparaison des François.

On diroit, ne demande point le subjonctif, il veut l'indicatif, & ce ne seroit pas tout-à-fait bien parler, on diroit que vous le sçachiez, pour, on diroit que vous le sçavez : On diroit qu'il soit malade, pour, on diroit qu'il est malade : on diroit qu'il aille pleuvoir, pour, on diroit qu'il va pleuvoir. Il n'en est pas de, on diroit, comme de il semble, quoyque ce soit la mesme chose pour le sens. Il semble, gouverne le subjonctif, comme : il semble que tout soit fait pour me nuire. Il semble que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François.

Ce sont deux termes fort différens, on dira d'un scolastique grand chicaneur, qu'il a de la subtilité, mais non pas, de la délicatesse. La subtilité s'accorde quelquefois avec l'extravagance, & les Casuites relâchez n'en sont qu'une trop bonne preuve. Mais pour la délicatesse de l'esprit, la délicatesse des pensées, elle ne s'accorde qu'avec le bon sens & la raison : il seroit difficile de la bien definir. Elle est de la nature de ces choses qui se comprennent mieux qu'elles ne s'expriment ; c'est sans doute pour cela que le

Révérend Pere Bouhours, aprés avoir si bien expliqué ce que c'est qu'un morceau délicat, dit que si on luy demande ce que c'est qu'une pensée délicate, il ne sçait où prendre des termes pour s'expliquer.

Ces deux verbes n'ont pas le mesme sens, & ceux qui parlent avec le plus de politesse y mettent une grande différence : survenir marque toute autre chose que subvenir, comme : la nuit survint tout-à-coup. Mais on dit, subvenir à la nécessité de quelqu'un, subvenir à la dépense, & non, survenir.

Exemple : « Ces ordres sembloient nécessaires pour subvenir aux dépenses de la guerre. »

« Ce fut alors que le Ciel suscita Ignace de Loyola pour subvenir aux nécessitez du monde Chrestien. »

La superbe est en usage, c'est une fausse délicatesse que de rejetter ce mot, qui est au moins receu dans le stile de dévotion.

Je comprends sous ce terme certaines phrases qu'on peut appeller oisives & hors d'œuvre, c'est à dire, qui ne font aucune fonction dans le discours. En voicy un exemple qui fera mieux entendre ce que je veux dire ; ce sont les premiéres paroles de la Préface d'un Livre nouveau : « Tout le monde désire de plaire ; & naturellement on s'estudie à se rendre agréable au gens que l'on pratique, & avec lesquels on entretient quelque sorte de commerce. Quoyque tous les hommes cherchent avec beaucoup de soin l'Art de plaire ; il en est peu qui y réüssissent, ils ont toûjours dans leur maniére quelque chose de désagréable. »

De quel usage est cette premiére phrase ; tout le monde desire, &c. n'est-elle pas là au contraire entiérement inutile & tout-à-fait

hors d'œuvre ? La seconde qui commence par quoyque, fait tout en cét endroit ; & c'est par celle-là aussi qu'il falloit commencer tout d'un coup, ou elle devoit estre ostée entiérement pour laisser quelque fonction à la premiére, qui ne se trouve là que comme une pierre détachée qui ne sert de rien. Il est vray que l'ouvrage d'où cét exemple est tiré, n'est pas fort récommandable par la diction, non plus que par les choses qu'il renferme. Mais aussi comme cette faute n'est pas si grossiére que de bons Ecrivains ne la puissent faire, j'ay crû qu'il n'estoit pas inutile de la remarquer.

M. Danet dit dans un certain Dictionaire, que ce verbe est vieux ; il est pourtant en usage ; & plusieurs bons Auteurs ne font pas difficulté de s'en servir. Surgir au port.

Survivre régit quelquefois l'accusatif aussi bien que le datif. « Le Roy ne l'ayant survécu que de quelques mois laissa à la Reine l'establissement de ses ordres de Finances. »

« C'est un malheur extréme de survivre la perte de son innocence. »

« Antoine le plus jeune de tous, ayant survécu tous les autres fut l'unique héritier de Commendon. »

Les mots Synonimes ne sont bons en François que lors qu'ils encherissent sur d'autres, ou qu'ils les éclaircissent. Il faut se souvenir de ce que dit Quintilien, qu'un mot qui ne sert ni au sens ni à la grace du discours est toûjours vicieux. Exemple : Longin entend par le sublime ce qui fait qu'un ouvrage, enleve, ravit, transporte : ces trois mots sont semblables, mais néanmoins ils sont élégans, parce qu'ils encherissent l'un sur l'autre.

Les phrases Synonimes sont encore fort vicieuses en nostre Langue ; & à moins qu'il n'y ait de la nécessité à s'en servir pour éclaircir une chose obscure, on les doit toûjours éviter.

T

Ce mot signifie gronder, blâmer, menacer, reprendre. C'est un verbe un peu vieux. M. d'Ablancourt ne laisse pas quelquefois de s'en servir : « ceux de Numance tançant leur jeunesse de ce qu'elle fuyoit ; c'est bien le mesme troupeau, dit-elle, mais ce n'est plus le mesme Pasteur. »

Exemple : « La sincerité de cœur dont l'Evangile nous sait tant de si saintes leçons est sans doute le partage des grandes ames. »

On ne parle plus aujourd'huy de la sorte, tant de si ne se dit point ; il falloit mettre un, & entre-deux, tant & de si saintes leçons ; & c'est ce qu'a pratiqué M. Fléchier : « où peut-on trouver tant & de si puissans exemples dans les actions d'un homme dévoüé au service du Prince & de sa Patrie. »

Taster au sens de goûter d'une viande, n'est pas bon dans le stile noble & élevé ; mais dans le discours familier, il est quelquefois meilleur que goûter ; & le Pere Tarteron s'en est servy fort à propos, quand il dit : « Vous faites lever un plat à un Valet de dessus la table, en le portant, il taste un peu de la sausse, le ferez-vous pendre pour cela ? »

Taster pour sonder les sentimens d'une personne est de grand usage, comme : essayez de pénétrer ses pensées, sondez ses sentimens, tastez-le un peu. On dit aussi taster le poux.

Il est souvent à propos de changer le prétérit en présent, & de parler d'une chose déja faite, comme si elle se faisoit à l'heure qu'on en parle : ce changement donne de la force au discours, & mét la chose comme devant les yeux. Exemple : « Juba desesperé de ce qu'il ne pouvoit estre receu nulle part, execute la résolution qu'il avoit prise avec Pétréjus de mourir généreusement ; & mettant tous deux la main à l'épée, ils se battent l'un contre l'autre ; Juba tuë Pétréjus, puis se fait tuer par un de ses gens. »

« Toute la Cavalerie, dit le mesme Auteur, descend dans la plaine ; l'Infanterie se range sur des collines plus éloignées, les assiégez sortent pour feliciter les autres de leur venuë ; tout rétentit des cris d'allegresse ; ils se mettent en bataille sous les murs de la place, &c. »

On ne sçait souvent lequel de ces trois on doit choisir, en parlant d'une viande qui est tendre : faut-il dire, voilà qui est d'une grande tendresse, d'une grande tendreur, ou, d'une grande tendreté ; je crois pour moy, autant que j'ay pû m'en instruire par les personnes que j'ay consultées, qu'il vaut mieux dire, voilà une viande qui est d'une grande tendreur, ou bien, qui est d'un grand tendre ; car pour tendreté c'est un mot hors d'usage, j'entends du bel usage : mais pour tendresse il ne se dit guéres que de l'affection tendre qu'on peut avoir pour quelqu'un, comme de l'affection d'un pere pour son fils, & d'un fils pour son pere.

On dit la tenuë d'un Concile, la tenuë d'un Synode. « Depuis la tenuë de ce Concile, il y a encore eu une infinité de conférences sur les mesmes matiéres. »

C'est quelque chose de bien désagreable que ces termes mignons & favoris, ausquels on donne toûjours la préférence, qui

occupent dans un discours tous les endroits les plus apparens, & qui ont toûjours, pour ainsi dire, la première place. Il y a des gens qui vont en cela jusqu'au ridicule ; on en voit, par exemple, qui placent par tout le mot de consommé ; & un Auteur nouveau en a garny tout son Livre, ce qu'on trouve presque à toutes les pages ; c'est un brave consommé, un sage consommé, des prudes consommées, &c. Enfin ce mot importun vient se montrer par tout, aussi bien que : faire le rôlle de plaisant, faire le rôlle de médisant, estre sur le qui vive, s'embarquer dans un commerce d'amitié, & plusieurs autres expressions de cette nature, que cet Auteur cherit, & ausquelles il a donné son cœur.

Ces sortes d'affectations gastent beaucoup un discours ; elles ne sont dignes que d'un petit esprit, & ne peuvent que déplaire.

J'appelle termes genéraux certaines expressions qui conviennent presque à toutes choses. Et qui s'appliquent à tout ce qu'on veut ; & je dis que le moins qu'on en peut user c'est le meilleur, parce qu'elles rendent le discours désagreable ; faisant voir dans celuy qui parle une grande disette de mots. Il faut bien considerer quels sont les termes propres au sujet dont vous voulez parler, & quand vous les avez trouvé, vous en servir ; vostre discours en sera beaucoup plus beau & plus agréable ; parce que ces mots mettent comme devant les yeux la chose dont vous faites la peinture : il semble que vous la fassiez toucher au doigt, & qu'on la reconnoisse alors par ses propres traits ; ainsi vous direz mieux, que le vin petille dans le verre, que si vous vous serviez du mot de sauter, ou de boüillonner. On dit mieux, le frisson de la fievre quarte, que, le froid. De la viande trop grasse se doit plûtost nommer dégoutante que rassasiante. En plusieurs occasions secoüer les bras, est plus propre & signifie mieux que

remüer les bras, on dit, la liziere du drap, & non, l'extremité, qui est un terme général, & ainsi de plusieurs autres exemples qu'il est facile d'entendre par ceux-là.

Le mot de Theme en ce sens, est fort pédantesque ; & je ne comprends pas comment un Auteur qui prétend nous donner des régles pour plaire, a voulu affecter ce terme. Il dit en parlant d'un Prédicateur à qui la mémoire manqua, qu'il ne put jamais dire que le theme de son discours : pourquoy ne s'estre pas servi du mot de texte qui venoit là naturellement.

J'ay veu plusieurs personnes tres-judicieuses & tres-éclairées, qui aiment mieux dire, une conscience délicate, une conscience craintive. Timorée cependant me paroist plus en usage, & est plus du stile de dévotion. « Il n'y a rien qui puisse plus aisément surprendre les personnes, dont la conscience est timorée que de leur réprésenter qu'ils sont singuliers. »

« Ce que l'on a admiré ou mesme vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidele. »

Il faut dire tomber, autrefois on disoit tumber. Il y a encore des pays où on le dit, ce qui pourroit bien venir du Grec τύμβος, qui signifie une fosse, un sépulchre ; d'où vient qu'on dit encore en quelques Provinces une tumbe, pour dire un tombeau.

Demeurer d'accord est meilleur, ce n'est pas qu'on ne puisse dire tomber d'accord ; mais il faut ne s'en servir que rarement, & ne pas imiter l'Auteur des Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe, qui le répéte sans cesse, en sorte qu'il n'y a presque pas de pages où l'on ne lise, je tombe d'accord, dit Philanthe, je tombe d'accord reprit Eudoxe.

On ne dit point tomber aux mains ; quoyque celuy qui a fait un certain Livre intitulé Traité de Morale sur la valeur, ait parlé de la sorte. « Pélopidas, dit-il, apperçeut tout-à-coup des ennemis qu'il falloit combattre ; un de ses Officiers luy dit alors nous voicy tombez aux mains des ennemis, dis plûtost luy répondit-il, que les ennemis sont tombez aux nostres. » Il falloit : nous voicy tombez entre les mains des ennemis, les ennemis sont tombez entre les nostres.

La tondaille des moutons.

Ce mot est en usage dans le stile familier. « Ils avoient des temps de réjoüissances, comme les mariages, le partage du butin aprés une victoire, les tondailles de leur moutons. »

Ce mot a un sens fort estendu ; on l'employe en diverses occasions, comme : il écrit d'un tour galant, il donne un beau tour à tout ce qu'il dit, il m'a joüé un tour, il sçait mille tours, tour de promenade, le tour de l'expression, le tour de la Langue Françoise, tour d'esprit, tour de visage, tour de vers.

Il y a des tours irreguliers qui sont d'une grande élégance, & j'en remarque de trois ou quatre sortes, dont je vais donner des exemples ; les uns consistent à mettre le cas du verbe avant le verbe.

Comme : « par quel charme cette dangereuse erreur s'est-elle establie dans le cœur des hommes, de n'estre sensible qu'à la gloire des actions militaires ? ces innocentes victoires, ces victoires admirables, spirituelles & divines, où nostre ame est en mesme temps le champ de bataille, le Capitaine & le Soldat, le vainqueur & le vaincu : où la modération triomphe de l'emportement, où la justice l'emporte sur l'avidité insatiable de l'avarice &

de l'ambition, nous les écoutons avec une approbation froide & tranquille. » Le tour régulier seroit, nous écoutons avec une approbation froide & tranquille ces innocentes victoires, &c. Mais cette maniére n'est pas si forte ni si animée. Le tour irrégulier est plus beau dans un discours oratoire, parce qu'alors il faut parler avec plus de feu & de mouvement.

Aussi M. Fléchier dont les ouvrages sont des chefs-d'œuvres, n'oublie pas d'employer ces sortes de tours, dans ses Oraisons. « L'on exhorte les autres, dit-il, dans l'Oraison Funébre de la feuë Reine, à faire le bien il suffisoit de le proposer à cette Princesse ; vous nous faites craindre vos jugemens, mon Dieu, c'estoit assez de luy faire connoistre vos volontez » ; aprés quoy il ajoûte : & ce que nous faisons par obligation & avec peine, elle le faisoit par son inclination & par vostre amour. Ce qui a bien plus de grace & de force que s'il eust dit, elle faisoit par son inclination & par vostre amour, ce que nous faisons par obligation & avec peine.

M. de Corneille dit dans le remerciment qu'il fit à Messieurs de l'Académie Françoise, lors qu'il fut receu aprés la mort de feu M. de Corneille son frere. « La Philosophie, la Théologie, l'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, & les autres connoissances qui font éclater les dons que l'esprit reçoit de la nature, vous les possedez dans ce qu'elles ont de plus sublime. » Et un peu aprés : « ce que mes défauts me défendoient d'esperer de vous, vous l'avez donné à la mémoire d'un homme que vous regardiez comme un des principaux ornemens de vostre corps ».

L'ordre régulier est : vous possedez la Philosophie, la Theologie, &c. Vous avez donné à la mémoire d'un homme que vous regardiez comme un des principaux ornemens de vostre corps, ce que mes défauts me défendoient d'espérer de vous. Cét ordre ré-

gulier est bon pour la conversation & pour un discours tout simple. Mais dans un discours public qui est animé de la voix, & qui demande plus de feu, l'ordre irrégulier est plus beau ; il ne laisse pas mesme d'estre élégant quelquefois dans le discours familier ; & M. de Voiture écrivant à Monseigneur d'Avaux, ne fait pas de difficulté de dire : « il n'y a point de pays barbare quand vous y estes, les plus beaux, les plus agréables, les plus délicieux fruits de la Gréce & de l'Italie vous les faites naistre », ce qui a plus de grace que s'il eust dit. Vous faites naistre les plus beaux, les plus agreables, les plus délicieux fruits de la Gréce & de l'Italie.

Il y a un autre tour irrégulier qui consiste à mettre le nominatif aprés son verbe ; & ce dérangement bien loin d'estre vicieux a une force & une beauté admirable. Exemple : « Il se vit attaqué par vingt & un Vaisseaux d'Alger qui croyoient ou sa perte ou sa fuite assurée, mais ils n'eurent pas les barbares, ni le plaisir de l'un, ni la gloire de l'autre. » Cette manière de parler n'est-elle pas plus animée, plus vive & plus sublime que de dire, mais les barbares n'eurent pas le plaisir de l'un, ni la gloire de l'autre.

M. Fléchier est heureux en ces sortes de figures. Quoy de plus beau, par exemple, que ces deux ou trois endroits de ses Oraisons. « Déja pour l'honneur de la France, estoit entré dans l'administration des affaires, un homme plus grand par son esprit & par ses vertus, que par ses dignitez. » C'est du Cardinal de Richelieu dont il parle.

« Déja frémissoit dans son camp l'ennemy confus & déconcerté, déja prenoit l'effort pour se sauver dans les montagnes cét aigle dont le vol hardy avoit d'abord effrayé nos Provinces. »

Il y a un tour irrégulier de cette mesme espece, mais qui est plus pour la nécessité que pour la grace, comme : « C'est-là qu'Ariste & Eugene eurent quelque temps de ces conversations familiéres qu'ont les honnestes gens quand ils sont amis. » Car qui ne voit qu'il seroit un peu rude de dire, de ces conversations familieres que les honnestes gens ont quand ils sont amis.

Mais voicy un autre exemple où cela paroistra d'avantage : C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lors que vous estiez avec moy dans ma bibliotheque m'a donné. Cette maniére de parler, toute réguliére qu'elle est, est ridicule ; & il n'est pas difficile de voir qu'il est mieux de prendre le tour irrégulier en disant : C'est un Livre que m'a donné cette personne, qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lors que vous estiez avec moy dans ma bibliotheque. C'est une chose si connuë que nous n'avons point d'Auteurs qui y manquent ; il n'est pas mesme jusqu'au moins exacts & aux moins soigneux de la politesse qui ne prennent ce tour irrégulier, plûtost que d'embarasser mal à propos une phrase ; témoin cét exemple du Pere Maimbourg, où plûtost de M. Maimbourg, qui s'explique ainsi dans un de ses Livres : « J'avouë de bonne foy que le sentiment de Saint Gregoire m'a fait gemir, en faisant un peu de réflexion sur le passé, & me fait regreter en ma vieillesse le temps que j'ay perdu dans les plus beaux jours de ma jeunesse ; où il m'a fallu remplir mon esprit de fables, de folies, de chimeres, de mille idées profanes, & de fausses divinitez ; lors que j'eusse pû l'enrichir de belles & solides connoissances qui ménent au vray Dieu, & que nous donnent la sainte Ecriture, les Peres, les Conciles, l'Histoire de l'Eglise, la science de son droit, de ses loix & de ses pratiques ? mais quoy, j'y estois obligé, & c'est là l'excuse qui me rendra moins coupable. »

Il est certain que ce tour irrégulier : & que nous donnent la Sainte Ecriture, les Peres, &c. est bien meilleur & plus doux que d'aller dire : que la Sainte Ecriture, les Peres, les Conciles, l'Histoire de l'Eglise, & la science de son droit, de ses loix & de ses pratiques nous donnent.

Ainsi il y a des tours irréguliers qui sont seulement pour l'ornement du discours, & d'autres qui sont absolument nécessaires ; quand M. Fléchier, par exemple, dit dans l'Oraison Funébre de M. de Turenne. Il s'éleve du fond des vallées des vapeurs grossieres, dont se forme la foudre qui tombe sur les Montagnes. Ce tour irrégulier dont il se sert là, en mettant le verbe devant son nominatif est plus nécessaire qu'élégant, parce qu'autrement la phrase seroit rude, & auroit mesme quelque chose de languissant, comme on le peut voir en prenant l'ordre naturel. Il s'éleve du fond des vallées des vapeurs, dont la foudre qui tombe sur les Montagnes se forme ; ce tour régulier est vicieux & paroist plus conforme au stile Latin qu'au stile François ; car tous ces verbes à la fin sont ridicules en nostre Langue.

Aprés cela il y a lieu de s'étonner, que celuy qui a donné à son Livre le nom de véritables principes de la Langue Françoise, ait osé avancer que ce tour irrégulier est une faute, disant qu'il contient un renversement dans l'ordre naturel, & un solescisme dans la construction ; il soûtient que c'est parler mal François de dire : la lettre que m'a envoyé ma mere, & qu'il faut dire : la lettre que ma mere m'a envoyée. En quoy il se trompe grossiérement, comme il est facile de le voir par tous les exemples que j'ay citez. La raison qu'il apporte est pitoyable, lors qu'il dit que le tour irrégulier contient un renversement dans l'ordre naturel, & par conséquent un solescisme dans la construction. J'avouë qu'il est

éloigné de l'ordre de la Syntaxe ; mais souvent il plaist davantage à l'oreille, & c'est toûjours ce qu'il faut chercher : consule veritatem, dit Cicéron dans une pareille rencontre, reprehendet, refer ad aures, probabunt, aprés quoy il ajoûte, voluptati autem aurium morigerari debet oratio.

Il ne faut avoir aucune connoissance de ce que c'est que l'usage des Langues, pour ne pas sçavoir qu'une chose peut estre défectueuse par rapport aux loix de la Grammaire, & élégante par rapport aux loix de l'usage. Si l'on veut mesme se donner la peine de l'examiner, on verra que la plûpart des expressions nobles de nostre Langue sortent de l'ordre régulier, & que ce que Cicéron dit de sa Langue, se peut dire de la nostre : Que l'usage permet quelquefois d'estre un peu moins exact pour estre plus poli. Ce n'est donc pas une conséquence qu'une expression soit vicieuse, de ce qu'elle s'écarte des régles de la Grammaire ; au contraire elle en est quelquefois plus élégante, comme l'a reconnu Quintilien, quand il a dit : Qu'il y avoit bien de la différence entre parler poliment & parler seulement selon les préceptes qu'on donne à ceux qui commencent.

Je remarque encore un autre tour irrégulier tout différent des premiers, & qui n'est pas moins élégant. L'exemple le fera mieux entendre. Il l'avoit bien connu, Messieurs, que cette dignité & cette gloire dont on l'honoroit, n'estoit qu'un titre pour sa sepulture. Cette maniére de parler a je ne sçay quoy de noble, de hardy, & de libre ; & cette phrase perdroit, ce me semble, quelque chose de sa beauté, si l'on ostoit le pronom, le, qui est devant le verbe, & qu'on se contentast de dire : il avoit bien connu que cette dignité, &c. Il en est de mesme de cét autre exemple : « je

l'avois bien préveu que ce haut degré de grandeur seroit la cause de sa ruine ».

J'entends par ce tour une certaine maniére de s'exprimer, qui donne de la grace à tout ce qu'on dit, qui rend meilleur ce qui est déja bon, & qui adoucit ce qui seroit rebutant. Qui n'a pas cét avantage ne peut pas dire qu'il sçache écrire ; il a beau employer de belles phrases & de beaux termes, s'ils sont dénuez de ce tour dont je parle, ils ne sçauroient avoir aucune grace ; & voicy un exemple qui le fera voir clairement ; c'est un endroit d'une traduction, dans lequel l'Auteur n'a pas exprimé assez délicatement tous les traits de son original.

« Aprés le repas vous allez dormir, Grand Empereur, mais vous dormez fort peu, parce que vous voulez que le temps le plus long soit celuy que vous passez à voir vos sujéts. »

Il est certain que cette phrase n'a pas le tour qu'il faut, il ne falloit pas faire une proposition entiére du sommeil que l'Empereur va prendre aprés le repas, c'est trop faire voir de front une chose qui n'est pas un sujét d'éloge ; mais il falloit que cela fist partie d'une proposition, & fust dit sans presque y toucher, par exemple, le Traducteur pouvoit dire : ce sommeil si court que vous prenez aprés le repas, fait bien voir que vous voulez, Grand Empereur, que le temps le plus long soit celuy que vous passez à voir vos sujets. Par ce tour il eust exposé aux yeux la bonté de l'Empereur, sans presque laisser remarquer qu'il dort aprés le repas. On lit dans la mesme traduction.

« Que l'Impératrice est médiocrement parée, qu'elle est suivie de peu de personnes, & qu'elle a de la civilité quand elle va par la ville. »

Il ne se peut rien de plus plat que cette exclamation, & ces mots sur tout font pitié, qu'elle a de la civilité quand elle va par la ville ! on ne parleroit pas autrement d'une Bourgeoise ; il falloit donc donner un autre tour à cette phrase, & dire par exemple, que l'Impératrice est peu superbe dans ses parures, qu'elle est modeste dans son train, & que de bonté elle témoigne à tout le monde quand elle paroist par la ville !

Un certain Auteur nouveau dans des entretiens qu'il vient de donner au public, sur ce qui peut plaire dans le commerce du monde, n'a pas assez pris garde à la nécessité de ce tour. Quand son Euthyme, qu'il nous dépeint néanmoins comme un homme fort versé dans le commerce du monde, demande quelque chose à Théagene, on diroit voir non pas un amy qui converse avec son amy ; mais un enfant qui interroge son maistre ; il semble que ce soit un Catéchisme, où tout se passe par demande & par réponse, plûtost qu'un entretien, où chacun dit ce qu'il pense. On en peut juger par ces trois ou quatre exemples :

Je vous prie de me dire si un honneste-homme peut faire quelquefois le rôlle de plaisant.

Je vous prie maintenant de me donner des exemples de toutes sortes de plaisanteries.

Je voudrois bien sçavoir si un homme peut plaisanter dans les revers qui luy arrivent.

Comment faut-il en user avec ceux qui nous importunent.

Ne peut-on pas quelquefois raconter de petites histoires plaisantes pour réveiller une conversation.

Ces demandes sont puériles, il falloit y donner un tour libre qui ne leur laissassent pas l'air de demandes ; & pour cela il n'y avoit qu'à les rendre indirectes ; en disant, par exemple : Je douterois qu'il fut bienseant à un honneste-homme de faire le rôlle de plaisant.

Il y a des plaisanteries de mille sortes, mais je crois qu'elles ne sont pas toutes des modelles.

Je ne sçay si je me trompe, mais il me semble que ce n'est guéres plaisanter à propos que de le faire dans les revers qui nous arrivent.

On ne sçait souvent comment en user avec ceux qui nous importunent.

Rien, ce me semble, n'est plus capable de réveiller une conversation que de petites histoires plaisantes dites à propos.

Par le moyen de ce tour, on donne lieu à la réponse, sans qu'il semble qu'on fasse une question ; & s'il m'est permis de parler de la sorte, c'est comme le secret de recevoir sans demander. Voilà ce que peut le tour de l'expression.

Ce mot est bon ; « Les Vaisseaux furent tellement battus de la tourmente, qu'ils perdirent & anchres & voiles & cordages, sans qu'on y pust apporter aucun remede. »

La mer n'est pas si souvent émeuë que le calme n'y soit presque aussi ordinaire que la tourmente.

Tourner a une signification fort estenduë : on dit, tourner une chose en raillerie, tourner une personne en ridicule, tourner les esprits à sa fantaisie ; les choses ont tourné autrement qu'on ne

croyoit. On dit encore, un esprit bien tourné, mal tourné, tourner mal les choses, tourner bien une pensée.

Tout ne se prend pas là comme nom, mais comme adverbe ; c'est la mesme chose que tout-à-fait, entiérement. Nos meilleurs Auteurs parlent ainsi. M. d'Ablancourt dit dans son César, il se mit à la poursuite des ennemis, qui, tout surpris & estonnez, &c. & un peu plus bas : les cent Cantons des Sueves estoient campez sur le bord du Rhin, tout prests à le passer ; Et l'Auteur des Essais de Morale : le torrent du monde emportera nos années, & en moins de rien nous serons tout estonnez que nous nous trouverons au terme. M. l'Abbé de S. Réal dit dans la vie de Jesus-Christ : ils demeurerent tout interdits de surprise.

Monsieur de Vaugelas prétend que c'est ainsi qu'on doit parler ; M. Ménage néanmoins semble faire voir en quelque façon le contraire, en ce que, dit-il, tout, se décline au féminin ; car on dit : elles sont toutes surprises : pourquoy donc ne pas dire : ils sont tous estonnez : mais cette raison ne peut rien contre l'usage, qui semble favoriser davantage le sentiment de M. de Vaugelas. D'ailleurs il y a des occasions où tout ne se décline point au féminin, comme : ces estoffes sont devenuës tout autres. Ces fleurs sont tout aussi fraîches que si on venoit de les cüeillir, les choses paroissent tout autres lors qu'on les voit au travers de la colere, qui ne voit qu'il seroit ridicule de dire toutes autres ? Ainsi l'on peut fort bien dire : elles sont tout estonnées, elle est tout estonnée. Ce qu'il y a donc à remarquer est que tout se peut mettre indéclinable avec le féminin ; pourveu que le mot qui suit commence par une voyelle comme dans les exemples citez, & que hors cela, tout, se décline avec le genre féminin, comme : elles estoient toutes surprises, au lieu que si le mot commençoit par une

voyelle je dirois fort bien tout, au lieu de toute : Elle estoit tout effrayée. Qu'on ne dise pas que c'est que toute se mangeant alors avec la voyelle suivante, il semble qu'on dise tout, car l'exemple de tout autres que j'ay cité plus haut montre le contraire. On ne dit point elles sont toutes autres, mais, tout autres.

Train dans le propre signifie équipage, suite, &c. Il a grand train. Dans le figuré il signifie tantost l'humeur, comme : je ne suis pas en train de rire, tantost la promptitude à faire une chose, de quel train vous allez. Nous sommes allez bon train ; tantost le cours & l'estat des choses, comme : voyez quel train prennent les affaires. Ne vous mêlez point de ces affaires, laissez les aller leur train.

perdre la Tramontane.

Cette expression n'est que du stile familier. Dans ces ténèbres M. le Cardinal a-t'il veu moins clair ? a-t'il perdu la Tramontane, dit M. de Voiture. C'est une maniére de parler figurée. La Tramontane proprement c'est le vent de bise ; ainsi quand on dit perdre la Tramontane, c'est comme qui diroit, perdre le vent qui doit guider le Vaisseau ; & comme ceux qui perdent le vent s'égarent, delà est venuë cette locution figurée : perdre la Tramontane, quand on veut marquer quelque égarement d'esprit, & de raison.

Cette façon de parler est en la bouche de tout le monde ; & nos meilleurs Ecrivains s'en servent. Sa Majesté ne pouvoit souffrir que pendant sa vie il tranchast du Souverain.

Ce terme est aujourd'huy en usage, mais il n'y a esté receu qu'avec peine ; il parut ridicule dés sa naissance, & la Cour en fit mille railleries. Mais l'accoûtumance en a effacé peu à peu le ridi-

cule : à force de le dire pour rire, on a commencé à le dire sérieusement ; les personnes les plus graves s'en sont servis ; les Prédicateurs l'ont employé dans les Chaires, & il a pris enfin place parmy les mots de la Langue ; de sorte qu'aujourd'huy il a entrée dans nos discours, sans qu'on doive le repousser quand il se présente. L'on dit fort bien : tranquillizer un cœur, tranquillizer une conscience, tranquillizer une ame. Mais quand il ne s'offre pas, il ne faut point l'appeler ; & ce seroit parler mal, par exemple, que de dire : je me tranquillize, je tâche de me tranquillizer, ou quelque autre phrase de cette nature.

Bien des gens font difficulté d'employer ce mot ; il se peut dire néanmoins en plusieurs occasions ; & il me semble qu'il n'est point mal placé en cét exemple : Un Auteur disoit autrefois que la terre se réjoüissoit d'estre cultivée par des Conquérans & des Triomphateurs.

Triomphateur n'est pas la mesme chose que triomphant. Ce dernier marque un homme qui triomphe actuellement, & l'autre un homme qui a triomphé plusieurs fois : & mesme triomphant ne s'employe guéres comme substantif ; on aime souvent mieux dire : celuy qui triomphe, que : le triomphant.

Les chemins estoient si remplis de peuple, qu'à peine au milieu d'un si grand triomphe, y avoit-il place pour celuy qui triomphoit.

Avoir l'ennemi à ses trousses.

Il y a des personnes qui improuvent cette maniére de parler comme peu noble, mais c'est sans fondement. Je sçay bien que dans une harangue & dans un discours sublime, cette expression ne conviendroit pas, mais dans tout autre discours elle y peut ve-

nir : & M. Fléchier s'en sert avec grace dans son Histoire du Cardinal Commendon : Ils croyoient voir à toute heure l'Empereur à leurs trousses pour les charger.

Ces deux termes ont des sens fort différens, trouver à redire, signifie, reprendre, reprocher, désapprouver : Je trouve à redire à cela, on trouve à redire que vous agissiez ainsi. On ne sçauroit trouver à redire à vostre conduite.

Trouver à dire, signifie desirer avec empressement, souhaiter, regretter, s'appercevoir de quelque perte. Par exemple, si en contant de l'argent, je trouve qu'il manque quelque chose de la somme ; je puis dire : j'ay trouvé vingt francs, quarante francs à dire. Si je souhaite quelque personne dont j'aye de la peine à me passer, je puis dire que je la trouve à dire. Aussi M. de Voiture dit dans une Lettre à M. le Marquis de Pisan : « Je vous desire infiniment, & je vous trouve à dire en toutes rencontres. »

Et M. Sarazin dans son Dialogue : « ne vous imaginez pas qu'on trouve mes ouvrages à dire, tant que les Voiture, les Charleval, & quelques autres se voudront mêler d'écrire. »

Et l'Auteur qui a traduit les Lettres de S. Augustin : « J'ay moins de sujét d'estre fâché de ne vous avoir pas écrit, que de me réjoüir de ce que vous avez trouvé mes Lettres à dire. »

Le Pere Bouhours s'est trompé de croire que mauvais dans cette phrase fût toûjours neutre ; je doute qu'il voulût reprendre M. le Maistre d'avoir dit : « Il faudroit qu'ils combatissent les régles du Christianisme, pour trouver mauvaise une action aussi juste & aussi Chrestienne » : car il est visible que mauvais dans cét endroit choqueroit l'oreille. Il n'en est pas de mesme de trouver bon, quand il signifie prendre en bonne part, approuver, car

alors bon est toûjours neutre, comme : il faut toûjours trouver bon la charité qu'on a de nous reprendre.

Tuérie n'est pas tant du haut stile, mais il se peut dire élégamment dans le stile simple. M. Fléchier s'en sert fort à propos dans la vie du Cardinal Commendon : « la Reine Mere fit tuer Gaspard de Coligny, & avec luy un grand nombre de ses Sectateurs. Cette tuérie anima les Hérétiques contre Henry. »

Tumultuaire est plus usité au plurier qu'au singulier, tumultueux se dit en l'un & en l'autre. Exemple : C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes.

Il faut demander des régles pour appaiser cette tumultueuse passion, dit Mademoiselle de Scudery, en parlant de la colere. Ce qui est incontestablement mieux, que si elle eust dit, cette tumultuaire passion, parce que ce mot n'est pas bon au singulier.

V

Il y a deux sortes d'V, l'un voyelle & l'autre consonne. Il les faut distinguer dans l'écriture, en marquant l'V voyelle de cette sorte, U ; & l'V consonne ainsi V, ou de cette autre façon v. Il faut donc écrire, pauvre, veuve, & non, pauure, ueuue : Sauveur, & non, Sauueur.

Vacillant dans le sens figuré est bon. La doctrine des Démipélagiens est vacillante.

Vaciller se dit aussi quelquefois, & M. Mascaron dans l'Oraison Funébre de Madame la Duchesse d'Orleans, dit en parlant de

l'état où nous met la mort : Nostre ame n'est plus en péril, nos résolutions ne vacillent plus.

L'usage est pour vaillant : il a cent mille écus vaillant. Et le Traducteur des Lettres de S. Augustin s'est trompé de dire, vallant, au lieu de vaillant. Un certain Fascius, dit-il, qui devoit plus qu'il n'avoit vallant.

Vaincre n'est pas d'usage au singulier du présent de l'Indicatif ; on ne dira pas, par exemple, comme le dernier Traducteur de l'Imitation : l'accoutumance au bien se vainct par l'accoutumance au mal, mais on doit dire, l'accoutumance au bien se surmonte par l'accoutumance au mal.

On dit je vais, ou, je vas, selon la fantaisie. De tres-bons Auteurs disent je vais ; de tres-bons Ecrivains aussi disent je vas. Le Pere Bouhours écrit toûjours je vas. L'Auteur des Entretiens sur la pluralité des Mondes écrit, je vais ; je gage que je vais vous réduire à avoüer qu'il pourroit y avoir du commerce entre la Terre & la Lune.

Mademoiselle de Scudery dit je vay : cette Stance est tres-belle, je m'en vay vous la montrer.

J'ay remarqué qu'on employe quelquefois ce verbe dans un sens, qui ce me semble, ne luy est gueres propre ; par exemple, M. d'Ablancourt dit quelque part, Brutus vangea l'outrage fait à la dignité Romaine ? Est-ce l'outrage qu'on vange : n'est-ce pas plûtost de l'outrage qu'on se vange ? N'auroit-il point mieux fait de mettre : Brutus vangea la dignité Romaine de l'outrage qu'elle avoit receu. Car vanger quelque chose ou quelque personne, c'est en prendre le party ; il semble donc qu'il ne faille pas dire : vanger l'outrage. Je crois néanmoins que cette phrase de Monsieur

d'Ablancourt se pourroit excuser, en ce que le mot d'outrage se prend en deux differens sens, dans un sens passif, & dans un sens actif, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi ; c'est à dire, tantost pour l'injure, & tantost pour le ressentiment qu'on a de l'injure receuë, ou pour le fâcheux état où elle réduit. Dans ce dernier sens la phrase de M. d'Ablancourt ne peut manquer d'estre bonne, mais je ne sçay si l'on pourroit aussi bien justifier celle-cy de M. de Vaugelas : Il répondit que les traistres n'auroient point d'ennemi qui vangeât plus sévérement leur déloyauté, ne falloit-il point : qui tirast plus sévérement vangeance de leur déloyauté ? car comme on dit : vanger l'innocence, vanger la vertu ; il semble que vanger la déloyauté, signifie la défendre, & en prendre le party.

M. d'Ablancourt que nous avons déja cité, dit ailleurs, César résolut de les attaquer, & de vanger leur perfidie. J'aimerois mieux : César résolut de les attaquer, & de se vanger de leur perfidie, ou bien, & de tirer vangeance de leur perfidie. Les Latins disent indifféremment, ulcisci injuriam, &, ulcisci aliquem ; mais je doute si en François ce ne seroit point mieux, de ne pas confondre le sens de ces mots. J'avouë que ceux qui disent vanger le crime, pour, tirer vangeance du crime, vanger une injure, pour, se vanger d'une injure, ne sont pas à condamner ; mais je crois avec presque tout ce qu'il y a de personnes polies dans la Langue Françoise, que ce n'est pas parler avec toute la netteté & toute l'exactitude nécessaire.

Ce n'est pas assez de fuir la rime en Prose ; il faut encore éviter la cadence du Vers, j'entends du Vers heroïque, comme : ce silence obstiné les rendit plus hardis ; qui ne voit que c'est là un Vers, & cependant c'est de la Prose que l'Auteur a voulu faire.

Voicy un autre exemple, quoyque d'un tres-fameux & tres-habile Ecrivain, où il y a deux Vers de suite. Quand je vois le Sauveur fatigué du chemin, assis auprés d'un puits instruisant une femme, à qui il vient demander à boire.

On dit assez indifféremment l'un & l'autre. Je trouve néanmoins vers le soir plus usité dans nos bons Auteurs ; & c'est ainsi que parle ordinairement M. Fléchier, vers le soir Firme parut sur une hauteur.

On poursuivit les autres le matin jusques vers le soir.

Il y a quelques années qu'on disoit envers, au lieu de vers ; & l'Auteur des Mémoires sur les guerres de Paris dit : Montaigu avoit esté envoyé envers elle pour luy faire des propositions. On ne parle plus aujourd'huy de la sorte.

Ceux qui entendent bien nostre Langue, ne pensent pas que vertu se dise que dans le sens moral, ou dans le Physique : La vertu des simples. Ce remede a une grande vertu ; & ils n'estiment pas que ce fust parler exactement, que de dire par exemple : la clarté est la premiere vertu de l'éloquence. Il faut selon eux : la clarté est la premiere qualité de l'éloquence.

Tous deux sont bons, vesquit paroist plus du beau stile.

La Providence, dit M. Mascaron, a voulu qu'elle survesquit à ses grandeurs, afin qu'elle pust survivre aux attachemens de la terre. C'est de la Reine d'Angleterre dont il parle.

M. Fléchier se sert aussi presque toûjours de vesquit. Ces barbares, dit-il dans l'Histoire de Theodose, qui n'estoient retenus par aucune crainte, vesquirent sans ordre.

Les Chrestiens vesquirent dans la terreur. Et dans l'Histoire du Cardinal Commendon : il fut obligé de se retirer à Amelio, où il vesquit encore quelque temps dans l'exercice continuel des vertus Chrétiennes.

L'Auteur qui a intitulé son Livre, les véritables principes de la Langue Françoise, s'est donc bien trompé de conjuguer le verbe vivre de cette seule maniere ; je vescus, tu vescus, il vescut, &c. sans prendre garde qu'on dit aussi je vesquis, tu vesquis, il vesquit, &c.

Selon le sentiment de quelques personnes, vieil ne se dit qu'en parlant du vieil homme, du vieil Adam ; mais cependant cela ne s'observe gueres aujourd'huy ; on peut dire vieil, devant tous les mots qui commencent par une voyelle ; & Mademoiselle de Scudery le fait presque toûjours ; qui n'est pas liberal jeune, dit-elle, ne peut manquer un jour d'estre un vieil avare.

Un vieil homme qui épouse une jeune fille, s'expose à tous les malheurs du mariage.

Ce terme n'est que du stile bas ; c'est un vilain, dit-on d'ordinaire, en parlant d'un homme qui épargne avec une avarice sordide. Vilain dans le vieux François signifie qui n'est pas gentilhomme, ce qui me fait croire qu'il pourroit bien venir de vilis ou villanus, qui veut dire un roturier.

Il est mieux d'écrire vingt, conformément à l'étimologie & à l'usage commun. On écrit aussi doigt avec un g, mieux que doit.

Dans le vieux langage on disoit visitation, mais il faut dire visite. Visitation ne se dit que de la visite que la sainte Vierge rendit à Sainte Elizabeth, ou plûtost de la Feste que l'Eglise fait en

mémoire de cette visite. La Visitation, c'est à dire, la Feste de la Visitation ; car ce seroit mal dit, la visitation que la Sainte Vierge rendit à Sainte Elizabeth.

Ce mot ne se dit plus que dans la conversation & le discours familier ; Madame venez vîtement voir cela, dit M. de Voiture écrivant à Madame la Marquise de Sablé. Je crois cependant que le meilleur est de s'en abstenir.

Chacun est meilleur qu'un chacun. M. l'Abbé de la Chambre, & quelques autres disent, un chacun, un chacun croyoit ; mais on doit dire, chacun, tout simplement. Cela s'entend si ce mot est au nominatif ; car dans les autres cas, il y a mille occasions où l'on dit un chacun ; « Mon pere à qui je dois toute mon éducation, ne me formoit qu'en me faisant remarquer les défauts d'un chacun. »

Voir se dit quelquefois au lieu du verbe entendre, comme : je l'ay vû chanter, je l'ay veu haranguer. L'usage a autorisé ces façons de parler, & mesmes elles ne choquent point la Grammaire ; car voir se rapporte à la personne que l'on regarde, & non à la voix que l'on entend.

On ne doit se servir de ce mot qu'avec quelque adoucissement, comme en cet exemple : « Il n'a plus cette mesme force ; & s'il faut ainsi parler, cette mesme volubilité de discours si propre pour l'action. »

Le verbe vouloir se joint quelquefois avec le verbe auxiliaire estre, aussi bien qu'avec le verbe auxiliaire avoir, comme : il s'est voulu tuer, pour, il a voulu se tuer. Il ne s'est pas voulu servir de mon cheval, pour, il n'a pas voulu se servir de mon cheval.

Vouloir marque d'ordinaire une volonté de desir & d'inclination, comme : il veut aller à la chasse, je veux monter à cheval. Quelquefois il ne marque qu'une volonté de permission & de consentement, comme : rarement veut-il qu'on s'excuse, voudra-t'il bien qu'il s'en aille, &c. & en ce sens vouloir & souffrir, se peuvent dire l'un pour l'autre, comme : rarement veut-il, ou, rarement souffre-t'il qu'on s'excuse ; Voudra-t'il bien, ou, souffrira-t'il bien qu'il s'en aille. Mais il faut remarquer avec un bel esprit, qu'en ce dernier sens, le terme vouloir, & le terme souffrir, ne sont propres qu'en parlant des choses ausquelles on a quelque droit de s'opposer ; & qu'ainsi on dira fort bien : Son pere ne voudra jamais, ou, ne souffrira jamais qu'il frequente une telle personne, parce qu'un pere est en droit de le permettre, ou de le défendre à son fils ; mais qu'au contraire on ne dira pas, qu'une mere ne sçauroit vouloir, ou, ne sçauroit souffrir que son enfant soit malade, parce qu'il s'agit d'une chose que la volonté des hommes ne peut empêcher.

Quand l'usage aura meury parmy nous un mot de si mauvais goust, disoit M. de Balzac, & qu'il aura corrigé l'amertume de la nouveauté qui s'y peut trouver, nous nous y accoûtumerons. La prédiction de M. de Balzac est accomplie ; & il n'y a personne aujourd'huy qui soit choqué d'urbanité pour peu qu'il soit versé dans l'usage de nostre Langue. Il est difficile de bien définir ce qu'on entend par ce mot : c'est une chose qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, & dont il y a plus d'une sorte. Selon quelques-uns, c'est un certain air du grand monde ; & je ne sçay quelle couleur & quelle teinture de la Cour, qui ne se remarque pas seulement dans les paroles, mais encore dans le ton de la voix, & dans les mouvemens du corps. Selon quelques autres, c'est une impression encore plus imperceptible qui n'est recon-

noissable que par hazard, qui n'a rien que de noble & de relevé, rien qui paroisse ou estudié ou appris ; c'est je ne sçay quoy d'agréable qui touche l'esprit de tout le monde, & qui se perd dés qu'on le cherche.

Y

C'Est une sotte affectation de vouloir toûjours mettre il est, pour, il y a. Plusieurs Auteurs se rendent ridicules par là. Il est des amis indiscrets. Il est des gens fâcheux ; lit-on dans leurs Livres. Il est peu d'amitié sincere. Il est des plaisanteries qui consistent plus dans l'action que dans les paroles. Il est une espece de gens à qui je ne puis pardonner les raffinemens qu'ils ont. Mais ils ne prennent pas garde que ces, il est, sont nécessaires en Poësie, & qu'on en doit user sobrement en Prose.

Z

Ce mot se dit quelquefois avec grace ; Et d'excellens Ecrivains s'en servent. Cicéron, dit Monsieur Charpentier, estoit un grand Zelateur de la Langue ; mais ce terme est de ceux qui ne doivent s'employer que rarement, parce qu'il y a des occasions où il tiendroit du précieux. Le meilleur moyen de se bien servir de ces sortes de mots, c'est de ne le faire que par une espece de necessité, c'est à dire, lors qu'on ne trouve pas de terme qui puisse exprimer aussi bien : autrement c'est une affectation qui déplaist.

Le mot de zéle ne se dit que de l'inférieur au supérieur ; & comme l'a remarqué un fort bel esprit, quand on s'en sert en parlant des Princes, c'est seulement pour marquer leur religion.

FIN.

Privilège

Par grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 29. Decembre 1687. Signé, le Petit : Il est permis au S *** de faire imprimer un Livre intitulé ; Réflexions sur l'usage present de la Langue Françoise, &c. & ce pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de deux mille livres d'amende, de tous dépens, dommages & interests ; ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Ledit Sieur *** a cedé & transporté son droit de Privilege à Laurent d'Houry, Marchand Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 17. Mars 1688.

Signé J. B. Coignard, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le huitiéme Octobre 1688.

De l'Imprimerie
de Jacques Langlois.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/R%C3%A9flexions_sur_l%E2%80%99usage_pr%C3%A9sent_de_la_langue_fran%C3%A7aise. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.